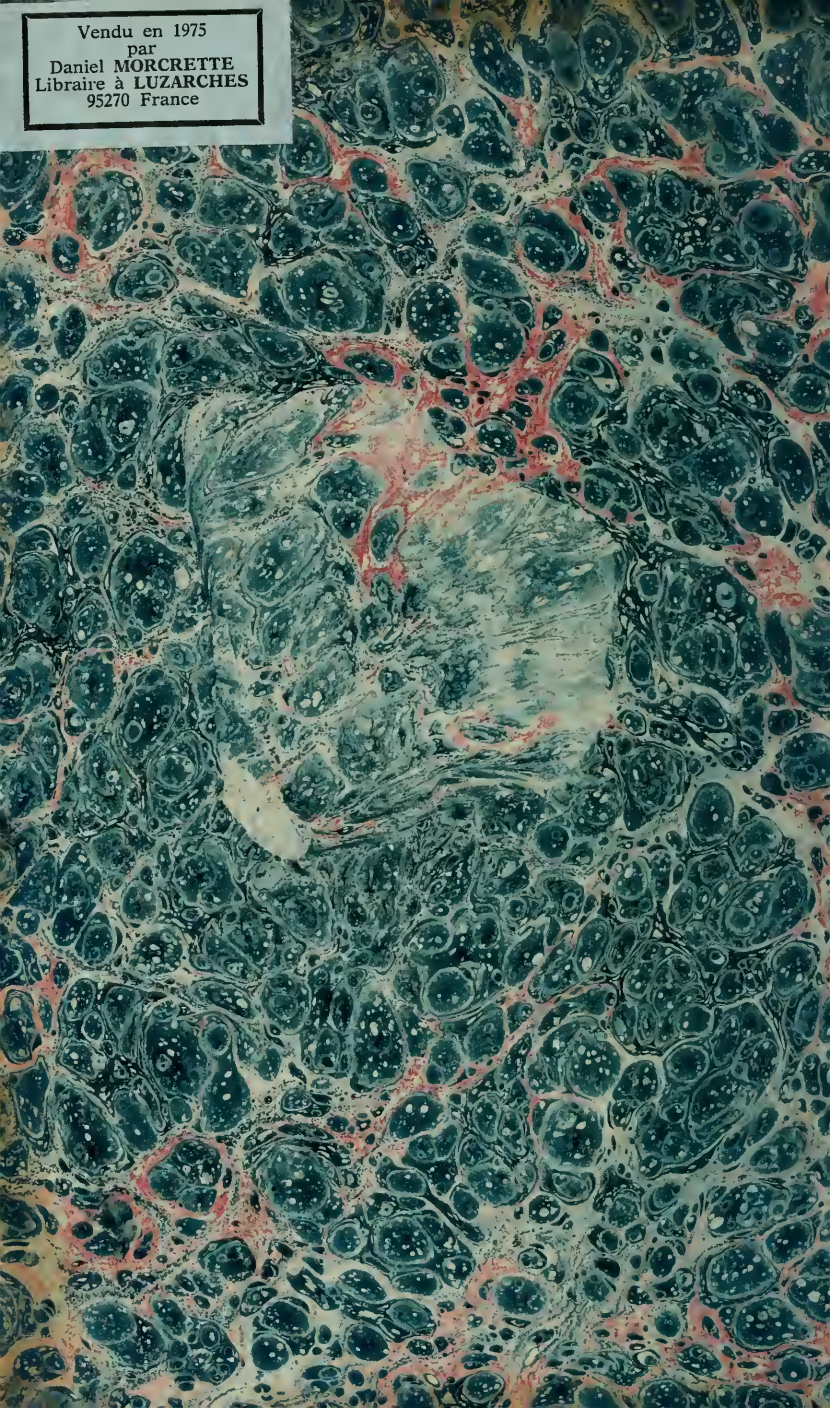
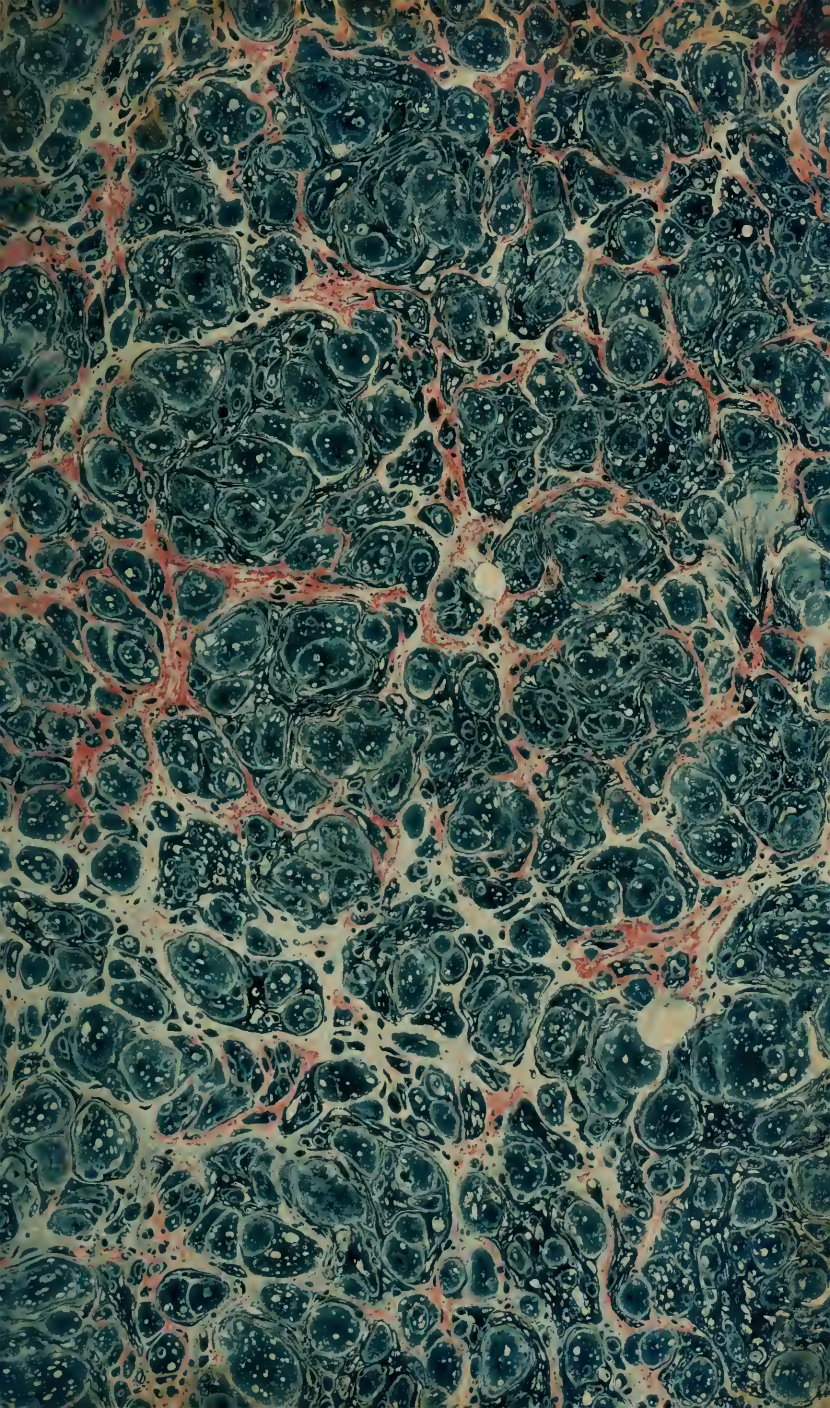
Vendu en 1975
par
Daniel MORCRETTE
Libraire à LUZARCHES
95270 France





# DE L'HOMME

## CONSIDÉRÉ MORALEMENT.

TOME PREMIER.

# DE L'HOMME

## CONSIDÉRÉ MORALEMENT;

## DE SES MŒURS,

### ET DE CELLES DES ANIMAUX.

PAR J. C. DELAMÉTHERIE.

Nonne videre
Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut, cum
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur,
Jucundo sensu, curâ semotâ, metuque.

LUCRETIUS, lib. II, vers 14.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée S. André-des-Arcs, nº 16.

AN XI — 1802.

Universitat BIBLIOTHECA

137154

CSP

BJ
1054
.L2
1802
V.1

# INTRODUCTION.

L'ÉTUDE de l'homme fut toujours le principal objet de la méditation des anciens sages, qui étoient beaucoup plus avancés que nous dans les sciences morales. Ils vouloient que la philosophie recherchât constamment les moyens qui peuvent procurer à l'homme social la portion de bonheur que l'ordre présent des choses lui permet de goûter. Leur premier précepte étoit de se bien connoître.

Γνωτι σεωτων.

CONNOIS-TOI TOI-MÊME.

Cette sentence de Thalès [1] fut trouvée si belle par toute la Grèce, qu'on la grava sur le frontispice du temple de Delphes.

Connoître l'homme social *morale-*

[1] Vie de Thalès dans Diogène Laërce.

*ment* est le but que je me suis proposé dans cet ouvrage. J'ai cru que, pour y arriver d'une manière plus sûre, il falloit le comparer sans cesse avec ce qu'il étoit dans l'*état de nature, et dans les différents états de civilisation par lesquels il a passé*, avant que d'arriver à celui où il se trouve dans nos grandes sociétés. J'ai même été plus loin; j'ai cherché les rapports qui subsistent entre lui et les animaux. Il m'a semblé que ces rapprochements développeraient d'une manière plus sensible l'origine de ses habitudes, de ses passions, de ses mœurs.

La nature leur a donné aux uns et aux autres différents besoins; elle les a organisés de manière qu'en satisfaisant un besoin, non seulement ils font cesser une douleur, mais qu'ils se procurent un plaisir plus ou moins vif.

Ce sont là les deux grands mobiles des animaux. Satisfaire leurs besoins pour éviter la douleur d'un côté, et, de l'autre, pour goûter des plaisirs.

Les animaux et l'homme de nature, n'ayant plus de besoins, ne s'inquiètent de rien; ils se reposent tranquillement, ou ils jouent avec leurs semblables.

L'homme social, dans les mêmes circonstances, n'est point content. Il n'a aucun besoin réel; mais il s'en forme de factices. L'ennui s'empare de lui; il lui faut des occupations continuelles pour prévenir ou dissiper cet ennui.

Cette grande différence entre les animaux ou l'homme de nature d'une part, et l'homme social de l'autre, est de la plus haute importance en morale; car l'objet principal de la plupart des passions orageuses de la société est d'occuper cette activité, de dissiper l'ennui, et de chercher de nouveaux plaisirs, lorsqu'il n'y a plus de besoins réels.

L'homme de nature et les animaux n'existent que pour le moment présent. Le passé n'est plus rien pour eux, et l'avenir est peu de chose.

L'homme social, au contraire,

n'existe presque jamais pour le moment présent ; il se reporte continuellement sur le passé, et il a toujours une prévoyance inquiète pour l'avenir.

Cette prévoyance est la source principale des deux passions qui le maîtrisent de la manière la plus impérieuse pendant tout le cours de son existence, l'amour-propre, et celui des richesses.

Nous trouverons la cause première de toutes les passions *particulières à l'homme social* dans son organisation, supérieure à celle des autres animaux; *elle le rend susceptible d'une plus grande perfectibilité.* Ce qui met entre lui et les autres espèces une distance immense.

Sa réunion en société a développé cette perfectibilité. L'homme social a acquis de grandes perfections ; ses connoissances se sont immensément augmentées ; sa mémoire s'est étendue ; son sens interne est devenu plus sensible ; les esprits moteurs sont plus abondants. *Il faut donc les évacuer ;*

autrement ils regorgent dans leurs réservoirs, et causent une vraie douleur, un mal-aise, qu'on appelle *ennui*. Il ne pourra prévenir cet ennui ou le dissiper, que par des exercices du corps, des travaux de l'esprit, ou des attachements du cœur;... c'est le motif de son activité toujours renaissante.

Cette même perfection a donné beaucoup d'énergie à sa mémoire. Une sensation en rappelle une multitude d'autres qu'il a éprouvées antérieurement, et qu'il pourroit encore éprouver. Ces souvenirs l'affectent souvent plus vivement que la sensation présente, et la lui font dédaigner.

La mémoire lui fait encore envisager comme possible qu'il manque un jour des choses nécessaires à son bonheur. Cette *prévoyance* est la source de ses vives appréhensions sur l'avenir.

L'*exemple* de ses camarades le séduit; il veut les imiter.

Il faut ajouter l'*illusion*, dont il est sans cesse dupe, et qui lui fait recher-

cher le bonheur là où il ne sauroit le trouver. Elle est une suite de son imagination exaltée.

Nous avons vu ailleurs [1] les causes de la perfectibilité des êtres organisés; nous avons fait voir que les qualités des parents se transmettent à leurs enfants. Les beaux chevaux d'Arabie, les laines fines des moutons d'Espagne, les beaux chiens de différentes races,... ne laissent aucun doute sur cette vérité.

Nous avons prouvé que le haut degré où l'homme social est arrivé est dû, 1° à l'organisation première qu'il a reçue de ses parents, 2° à l'éducation, 3° à la nourriture, 4° au climat, 5° à la température, 6° aux occupations, 7° au gouvernement, 8° à la religion, 9° aux mœurs.....

Je crois qu'en ne s'écartant point de ces considérations, nous pourrons assigner l'origine de toutes les passions des animaux, ainsi que de celles de

---

[1] Vues physiologiques.

l'homme social, et en suivre les développements.

Mais on ne peut pas parler de l'homme et de ses divers sentiments, sans traiter en même temps de ses devoirs ; car ceux-ci naissent de ses sentiments mêmes. C'est l'objet de la *morale* [1] ou de la *science des mœurs*, en prenant le mot *mœurs* dans toute l'étendue de son acception.

Ma plume, en traçant l'histoire de l'homme, ne sera point trempée dans le fiel. La douce mélancolie qui a toujours été répandue sur mes jours me fera plutôt plaindre que haïr mes semblables. Ayant *un si grand besoin d'indulgence*, j'en aurai pour les autres. Je n'exigerai point des hommes qu'ils soient des êtres supérieurs à leur nature, sans défauts et sans imperfections :

---

[1] *Moralis* dérive de *mores*, en latin, mœurs.

La morale s'appeloit, chez les Grecs, éthique, qui vient également de mœurs, ἔθη.

*Nam vitiis nemo sine nascitur. Optimus ille*
*Qui minimis urgetur.....*

Personne ne naît sans défauts. Le meilleur est celui qui en a le moins, a dit Horace, satire III, liv. I, vers 68.

L'homme est un être foible qui, par sa constitution physique, a une multitude de besoins. L'ordre présent des choses lui donne peu de moyens de les satisfaire. Il cherche à éviter la douleur qui le poursuit par-tout, et à se procurer quelques plaisirs qui s'offrent à lui; mais son imagination, vive et légère, ne lui permet pas de tenir d'une manière stable à ses principes. Il n'est pas toujours assez éclairé pour voir que tel plaisir sera suivi de douleurs plus grandes; ou, s'il le voit, il n'aura pas assez de force pour résister au plaisir du moment, qu'il sait néanmoins devoir lui causer des peines beaucoup plus considérables.

Tel est l'homme. Il ne cherche, et ne peut chercher que son bonheur, et celui de ses semblables; mais il s'en

éloigne le plus souvent, ou par ignorance, ou par foiblesse. L'historien de l'homme doit donc l'éclairer, et lui faire voir que la vertu est le seul moyen qui puisse le conduire au bonheur.

Tous en conviennent; mais les préjugés, les passions, sont des obstacles qui empêchent l'homme de suivre cette marche gravée dans son cœur. Il faut donc lui persuader que ce n'est que dans une pratique exacte de ces préceptes qu'il peut trouver la vraie félicité. Éclairons son esprit, donnons de la force à son courage, entraînons sa volonté, et enflammons son ame de l'enthousiasme de la vertu.

C'est dans ces principes que je rédigerai ces réflexions; [1] *elles conviendront conséquemment à tous les hommes*, quelle que soit d'ailleurs leur façon de penser sur la nature des êtres existants. J'en fais ici abstraction.

---

[1] Cet ouvrage doit être regardé comme une suite de mes *Principes de la Philosophie Naturelle.*

Mon but est de conduire l'homme au bonheur par le chemin de la vertu. Je ne lui parlerai jamais que de plaisir, comme Épicure ; mais je veux que sa plus grande satisfaction soit dans la pratique de la vertu et de la bienfaisance, et qu'il place son bonheur à faire des heureux.

Deux grandes opinions ont divisé les sages sur la nature du bonheur.

La première, qui a été embrassée par les épicuriens, plaçoit le souverain bien dans la VOLUPTÉ et la TRANQUILLITÉ DE L'AME.

La seconde, qui étoit soutenue par les stoïciens, le plaçoit dans la pratique de la VERTU.

Ces derniers ne vouloient reconnoître d'autre mal que le mal moral. Ils soutenoient en conséquence que les douleurs physiques n'étoient pas de vrais maux.

Les épicuriens disoient au contraire que tout ce qui n'étoit pas plaisir pour l'homme n'étoit que vanité ; mais la

volupté, suivant eux, ne renfermoit pas seulement les plaisirs des sens, elle comprenoit encore ceux de l'esprit et ceux du cœur.

Ces deux doctrines différoient plutôt dans l'expression que dans la réalité. On a calomnié les épicuriens, en croyant qu'ils s'abandonnoient uniquement à la volupté des sens. Personne ne fut plus véritablement sage qu'Épicure ; il passoit sa vie à faire le bien, mais sans avoir ces dehors durs qu'affectoient certains philosophes. Sa vie étoit très-frugale ; [1] il jouissoit modérément des plaisirs des sens : mais la *volupté morale*, c'est-à-dire les plaisirs de l'esprit et du cœur, étoient ceux qu'il recherchoit particulièrement. Un des charmes

---

[1] *Ipse quoque in epistolis, aquâ tantùm et cibario pane se contentum esse testatur ; et mitte mihi, inquit, casei Cythridi paululùm, ut cùm epulari pretiosiùs voluerim, possim.* « Il écrit à un de ses amis qu'il se « contentoit d'eau et de pain bis. Envoie-moi, lui « dit-il, un peu de fromage cythrique, afin que, « lorsque je voudrai prendre un meilleur repas, je le « puisse. » Diogène Laërce, vie d'Épicure.

de sa vie étoit de réunir dans ses jardins délicieux une société choisie d'amis pensant comme lui, avec lesquels il s'entretenoit sur la nature des choses et sur le bonheur de l'homme; néanmoins il ne balança jamais à quitter ce séjour si cher pour faire un acte de vertu.

Le Portique, au contraire, affecta plus d'austérité. La morale de Zénon, quoique ne différant point de celle d'Épicure, eut une manière plus grave. On n'y parloit que de *vertu;* on paroissoit dédaigner tout autre plaisir, et on ne vouloit point avouer que *les douleurs physiques fussent des maux.* On ne satisfaisoit pas les besoins physiques, disoit-on, pour jouir des plaisirs qui y sont attachés, mais seulement pour soutenir l'existence présente.

Ce furent sur-tout les successeurs de Zénon qui donnèrent dans ces excès; car Zénon lui-même pensoit à peu près comme Épicure. Il jouissoit des plaisirs

attachés à la vie ; [1] il étoit également frugal.

La grande différence qui a existé entre ces deux hommes célèbres paroît devoir être attribuée à leurs tempéraments. Épicure étoit d'un tempérament sanguin, et Zénon d'un tempérament mélancolique ; dès-lors les mêmes idées dûrent prendre chez eux des teintes différentes. L'un vouloit *spiritualiser* le plaisir ; l'autre le prenoit pour ce qu'il étoit.

Nous verrons que le bonheur consiste dans la réunion de ces deux doctrines.

Le stoïcien, qui refuseroit de se livrer aux plaisirs que lui offre la nature, seroit un fou et un ingrat qui méconnoîtroit ses bienfaits. Il faudroit certainement être insensé pour ne pas admirer ce qu'il y a de beau dans cet univers, ce soleil majestueux qui vivi-

---

[1] Il vivoit le plus souvent de figues, de pain et d'eau. Diogène Laërce.

fie notre monde, ces étoiles innombrables qui éclairent autant d'autres mondes;... et, quoi qu'en dise le stoïcien, il n'est pas insensible aux plaisirs que lui procurent ses sens lorsqu'il satisfait différents besoins.

Mais l'épicurien, qui ne reconnoîtroit que les plaisirs des sens, et s'y livreroit sans réserve, seroit encore bien plus inconséquent, puisque la satiété, usant bientôt toutes ses jouissances, lui ôteroit tout moyen pour arriver au bonheur.

Le sage évitera donc ces deux excès. Son premier soin sera la pratique de la vertu; il ne manquera jamais une occasion de faire un acte de bienfaisance : mais, d'un autre côté, il ne repoussera pas les dons de la nature. Il jouira de tous les plaisirs qu'elle lui présente; ses jouissances seront assez modérées pour qu'il ne les *use* pas; les douleurs physiques seront des maux réels pour lui, qu'il cherchera à éloigner : mais, lorsque, par une suite des

lois existantes, elles l'atteindront, il les supportera avec la fermeté et le courage de l'homme qui sait plier sous le joug de la nécessité.

Tel est le portrait que je me suis fait du sage. C'est à peu près celui de Socrate; néanmoins le tempérament, comme je l'ai dit, aura toujours une très-grande influence sur ses passions et sur ses actions.

Celui dont le tempérament est misanthrope approchera plus de la sévérité du stoïcien.

Le tempérament sanguin aura plus de penchant pour les principes d'Épicure. [1]

Je présenterai mes idées avec clarté et simplicité. L'éloquence plaît; mais

---

[1] Jésus étoit d'un tempérament misanthrope; c'est pourquoi sa morale se rapprochoit plus de celle des stoïciens.

Mahomet avoit un tempérament sanguin; sa morale avoit plus d'analogie avec celle d'Épicure : mais tous deux ordonnoient la bienfaisance et la pratique de la vertu.

elle induit plus souvent en erreur qu'elle n'instruit. Je ne veux plaire que par la vérité.

Je serai court, pour laisser au lecteur le plaisir de trouver dans son cœur ce que je ne lui dirai pas.

# AVANT-PROPOS.

Les qualités morales des animaux sont une suite de leur organisation physique. Il faut donc se rappeler continuellement cette organisation, [1] si on veut faire une analyse raisonnée de leurs mœurs, et en découvrir les causes. [2]

Quelques animaux ne peuvent habiter que les pays chauds. Ceux-ci se

[1] La plus grande partie des mammaux habitent les continents. Quelques-uns sont amphibies, c'est-à-dire, vivent sur les continents et dans les eaux; d'autres, tels que les cétacés, sont toujours dans les eaux.

Parmi les oiseaux, les uns, tels que l'autruche, le casoard, ne s'élèvent pas de terre. Ceux-ci volent dans les airs; ceux-là sont ordinairement sur la surface des eaux.

Les poissons sont toujours dans les eaux, soit douces, soit salées.

Enfin les animaux à sang blanc sont ou sur les continents, ou dans les eaux, ou volent dans les airs; tels sont les insectes.

[2] Voyez mes *Vues Physiologiques*.

tiennent toujours dans les régions glacées ; ceux-là vivent dans les climats tempérés : mais il est quelques espèces qui peuvent demeurer et multiplier dans tous les climats, tels que le taureau, le cheval et l'homme.

Ceux-ci vivent de fruits et de semences ; d'autres paissent l'herbe ; enfin il en est qui ne peuvent se nourrir que de chair.

*L'homme, appartenant à la famille des singes, étoit primitivement couvert de poils comme eux ; il habitoit les pays chauds, et ne se nourrissoit que de fruits, de semences, et quelquefois d'herbes lorsque les fruits lui manquoient.*

Ce sont ces différentes manières d'être des divers animaux qu'on appelle leurs habitudes et leurs inclinations ou penchants naturels. Nous avons fait voir ailleurs qu'elles naissent toutes de l'organisation physique.

Nous considérerons dans cet ouvrage l'effet de ces inclinations et de ces ha-

bitudes chez l'animal qui vit dans l'état de nature; c'est ce qui forme *ses mœurs*.

Nous verrons ensuite comment l'animal se perfectionnant par l'état social, ses inclinations changent, et développent chez lui de nouveaux besoins, de nouvelles jouissances, de nouvelles passions; ce qui lui donne de *nouvelles mœurs*.

Le corps de l'animal est une véritable machine, dont le principe moteur se trouve dans le système nerveux. Nous supposons que ces mouvements s'exécutent par le moyen d'un fluide subtil, que nous appelons *esprits moteurs* : sa nature nous est inconnue. Il circule dans le nerf, et le contracte; mais ce nerf lui-même se distribue dans les muscles : il ne peut donc être contracté sans que les muscles le soient également. C'est par ce mécanisme que sont produits tous les mouvements de l'animal.

Les physiologistes ont donné en général le nom de *fibre*, soit au filet

nerveux lui-même, soit à la fibrille dans laquelle se distribue ce filet nerveux.

Ils reconnoissent deux qualités principales à cette fibre :

1° Son volume, qui peut être plus ou moins considérable ;

2° Son ton ou sa tension, qui peut avoir plus ou moins d'intensité.

Par conséquent, en parlant de la fibre, on a toujours égard à son volume et à son ton.

La fibre a d'autant plus de mobilité, qu'elle a moins de masse, et qu'elle est plus tendue.

Mais cette fibre est ensuite mue par les esprits moteurs. L'esprit reproductif y contribue également.

Ces qualités de la fibre et celle des esprits moteurs, ainsi que celle de l'esprit reproductif, constituent ce qu'on appelle le *tempérament*, c'est-à-dire, le système général de la constitution physique de chaque animal.

Les esprits moteurs font sur les nerfs et sur la fibre les mêmes impressions

que le fluide reproductif, l'urine, la salive,... font sur leurs organes.

*Lorsque cette impression est bornée, ils l'agacent voluptueusement, et produisent du plaisir.*

*Si l'impression est trop forte, ils irritent les nerfs, et causent de la douleur.*

Telles sont les causes physiques du plaisir ou de la douleur que produisent les sensations.

### *Des Tempéraments.*

On distingue ordinairement quatre espèces de tempéraments, le bilieux, le mélancolique, le sanguin et le flegmatique.

La fibre est grêle et très-tendue chez le bilieux.

Elle a plus de corps, et un peu moins de tension, chez le mélancolique.

Elle a une tension modérée, et sa masse est assez considérable, chez le sanguin.

Enfin elle est peu tendue chez le

flegmatique, et sa masse est plus ou moins considérable.

*Mais ces tempéraments sont ensuite modifiés par la nature de l'esprit moteur.* Lorsqu'il est abondant, et qu'il a plus ou moins d'énergie, il donne du ton à la fibre; au contraire, s'il est en petite quantité, et qu'il ait peu d'énergie, la fibre aura peu de ton.

*L'esprit reproductif exerce également une action assez prononcée sur le tempérament.* On sait combien la fibre est molle et lâche chez les animaux mutilés; elle a, au contraire, beaucoup de ressort chez les animaux fortement constitués.

Nous avons fait voir ailleurs qu'on doit encore avoir égard à la longueur de la fibre. Une fibre courte a plus de ton, toutes choses égales d'ailleurs, qu'une fibre longue; et sa sensibilité est plus considérable; mais ses mouvements durent moins. C'est pourquoi les petits animaux sont toujours en mouvement, tels que les insectes, les

petits oiseaux, les petits quadrupèdes, les rats, les écureuils,... tandis que les gros animaux, l'éléphant, le rhinocéros, le bœuf, le chameau,... se meuvent lentement.

Les enfants, les jeunes gens, les hommes d'une petite taille, sont agiles, et se meuvent avec beaucoup plus de facilité que ceux d'une grande taille. Les passions des premiers, toutes choses égales d'ailleurs, sont beaucoup plus vives que celles des seconds.

On sent qu'il doit y avoir une grande quantité de nuances dans ces différentes données :

Depuis le minimum de gracilité de la fibre jusqu'au maximum de son volume ;

Depuis le minimum de sa longueur jusqu'au maximum ;

Depuis le minimum de sa tension jusqu'au maximum de cette même tension ;

Depuis le minimum de la quantité des esprits moteurs et reproductifs

jusqu'au maximum de cette même quantité ;

Depuis le minimum d'énergie de ces mêmes esprits jusqu'au maximum de cette même énergie.

On pourroit donc faire de toutes ces données combinées des séries, qui exprimeroient toutes les variétés possibles des tempéraments. [1]

Chez le bilieux, la fibre, à raison de sa tension et de sa gracilité, est très-vibratile; l'abondance et l'énergie de l'esprit moteur et de l'esprit reproductif la rendent très-mobile. Aussi

---

[1] Soit le ton de la fibre T,
Sa masse M,
Sa longueur L,
La qualité des esprits moteurs Q,
Leur quantité P,
La qualité des esprits reproductifs N,
Leur quantité O,
Le tempérament A,

On aura, pour exprimer tous les tempéraments, la formule suivante :

$$A = xM + xL + xT + xQ + xP + xN + xO.$$

On exprimeroit toutes les variétés des tempéraments par la série des nombres naturels 1, 2, 3, 4,... 8. Ce signe 8 exprime le *maximum*.

ces personnes sont émues avec la plus grande facilité ; mais leurs agitations ne sont pas de longue durée.

Chez le mélancolique, la fibre, quoique tendue, a plus de volume. L'esprit moteur et l'esprit reproductif sont abondants ; mais ils sont moins âcres que chez le bilieux. Sa fibre est ébranlée avec plus de difficulté ; mais elle retient plus long-temps l'impression qu'elle a reçue.

Chez le sanguin, la fibre est moins tendue que chez le mélancolique. Son volume est modéré : les esprits moteurs et reproductifs sont abondants ; mais leur énergie est peu considérable. Les mouvements se font avec facilité, et l'impression est d'une certaine durée.

Enfin, chez le flegmatique, la fibre a un certain volume. Elle est molle, et peu tendue ; l'esprit moteur et l'esprit reproductif sont peu abondants, et sans énergie ; les mouvements sont difficiles, et leur impression a peu de durée.

Si on veut remonter aux causes de ces différents tempéraments, on en trouvera plusieurs.

La principale vient de la structure première du corps. Les parents communiquent en général à leurs enfants leur organisation. La même ressemblance qu'on trouve dans les traits du visage existe dans toute l'habitude du corps et dans les parties intérieures. On peut appeler ceci la structure première, qu'on ne sauroit changer.

Mais cette cause première est modifiée par plusieurs causes secondaires : 1° l'éducation, 2° la nourriture, 3° l'exercice, 4° le climat, 5° la température, 6° l'exemple, 7° le gouvernement, 8° la religion, 9° les mœurs....

Les mêmes causes influeront également sur l'esprit moteur et sur l'esprit reproductif, qui pourront, par conséquent, éprouver des changements considérables.

Il sera donc possible de modifier le tempérament primitif, celui qui vient

de la structure première, au point de le rendre méconnoissable; c'est ce que l'on voit très-souvent.

Mais on auroit tort d'en conclure avec Helvétius que ces causes secondaires peuvent entièrement changer le tempérament primitif; c'est une erreur. L'éducation donnera-t-elle à un corps foiblement organisé la force d'un Hercule? Comment donneroit-elle à celui dont la tête et le cerveau sont mal organisés, et d'une constitution foible, le génie d'un Homère; à un cœur pervers par sa constitution physique la vertu d'Aristide?

La morale reconnoît cette même division des tempéraments à raison des affections de l'ame. Ils sont la cause des diverses passions.

Chez le flegmatique, une fibre molle et lâche, des esprits moteurs et reproductifs peu abondants et mal préparés, lui donnent une ame sans énergie. Il est fait pour boire, manger, dormir et végéter; n'attendez rien de

grand de lui. Il se laissera guider par les circonstances; toutes ses combinaisons rouleront sur de petits intérêts.

Le tempérament sanguin a plus d'énergie ; les personnes de ce tempérament ont des caractères agréables qui font les délices des sociétés. La gaieté est leur partage; elles folâtrent sans cesse. Les jeux, les ris, les graces, les accompagnent par-tout. Une passion peut s'allumer chez elles ; mais elle n'aura jamais une certaine force. Elles sont susceptibles des plus beaux sentiments. Enfin c'est le caractère le plus à desirer pour le bonheur, parce qu'il se laissera rarement subjuguer par des passions impérieuses.

Ce sont ordinairement de belles ames, et des caractères très-aimables ; mais rarement ils feront de grandes choses, et ils n'auront pas cette constance et cette persévérance opiniâtre, si nécessaires pour surmonter des obstacles d'une certaine difficulté.

L'esprit reproductif est abondant

chez eux ; mais il n'a pas cette acrimonie brûlante qui se retrouve chez le mélancolique et le bilieux. Aussi se portent-ils rarement aux fureurs de l'amour, dont ils ne connoissent le plus souvent que les douceurs, et ordinairement l'inconstance.

Les enfants tiennent beaucoup de ce tempérament; ils sont gais, inconstants, légers.

C'est encore le tempérament dominant des femmes.

Les animaux frugivores ont également un tempérament analogue au sanguin.

Ceux dont le tempérament est bilieux sont très-faciles à émouvoir. Leurs fibres sont grêles, et montées au plus haut degré; leurs esprits moteurs et reproductifs sont âcres, brûlants, subtils et abondants. Aussi leur sensibilité est-elle extrême; ils portent tout à l'excès. Leurs passions sont impétueuses ; ils sont incapables de les modérer. L'amour particulièrement fait des ravages prodi-

gieux dans leurs cœurs ; mais ils n'ont pas assez de constance. Leur fibre est trop délicate pour retenir long-temps une même impression ; un sentiment nouveau fait oublier ceux qui les avoient agités avec le plus de violence.

Ce tempérament paroît dominer chez les habitants des pays chauds ; ils sont extrêmement vifs et pétulants. Leurs passions vont jusqu'à la fureur ; mais elles ne sont pas de longue durée. Les deux sexes ont un besoin prodigieux l'un de l'autre, parce que les esprits reproductifs n'ont pas moins d'âcreté que les esprits moteurs.

Tous les animaux carnivores paroissent tenir de ce tempérament.

Le tempérament du mélancolique est propre aux grandes passions. Sa fibre est forte et tendue ; ses esprits moteurs et reproductifs sont abondants, et ont une assez grande énergie. La fibre, ayant de la masse, retient long-temps l'impression qu'elle a reçue. Aussi les sentiments du mélancolique sont-ils

durables ; une passion qui se sera élevée dans son cœur décidera souvent de son sort. C'est chez lui que l'amour produit tous ses ravages..... Le fanatisme religieux, le violent amour de la gloire, les grands crimes,.... appartiennent aussi au mélancolique. Enfin ce sont les grands caractères qui font tout ce qu'il y a d'extraordinaire parmi les hommes, en bien comme en mal. Les Scylla, les César, les Annibal, les Néron, les Cromwel,... étoient des hommes mélancoliques.

L'organisation des différentes classes du règne animal est formée sur un seul et même plan. Tous les animaux ont une bouche pour prendre leurs aliments, des viscères pour les digérer et en préparer diverses liqueurs, des muscles pour se mouvoir, et des sens pour communiquer avec les objets extérieurs, en éprouver du plaisir ou de la douleur.

Les animaux ne diffèrent entre eux que par la structure de ces divers or-

ganes, et par leur plus ou moins grande perfection. Chez les basses classes, les polypes, les radiaires, les vers, les insectes, les crabes et les mollusques, tous ces organes sont assez grossiers. L'organisation des poissons et des reptiles est plus finie; celle des oiseaux est encore supérieure : mais l'organisation animale n'acquiert tous les degrés de perfection dont elle est susceptible que chez les mammaux.

La classe des quadrumanes, et principalement celle des singes, se distingue particulièrement par la finesse de ses organes.

L'homme, qui est la première espèce de singe, doit être placé au sommet de l'échelle des animaux. Son organisation, beaucoup plus parfaite, l'a élevé à une hauteur que n'ont pu atteindre les autres espèces qui n'ont pas le même degré de perfectibilité; il a contracté de grandes associations, *qui se sont emparées de la surface de la terre, et y exercent la domination la*

*plus absolue.* L'homme, étant organisé comme le singe, a les mêmes mœurs, celles des frugivores.

Tous les animaux ont du plaisir à être ensemble; ils se réunissent en sociétés plus ou moins nombreuses. Celles des frugivores le sont plus que celles des carnivores; mais, parmi ces sociétés, celles des singes se font remarquer par leur nombre, par l'ordre, par la sagesse qui y règnent. [1] Les mœurs

---

[1] Les singes ont de très-grands rapports avec l'homme; je vais en rapporter quelques faits tirés de voyageurs véridiques. Voici ce que Tavernier raconte de ceux qui se trouvent en grand nombre auprès de Oudecot, dans les environs de Madras :

« On m'avoit raconté, dit-il, que les singes qui « habitent un côté du chemin étoient si mortels enne- « mis de ceux qui occupent les forêts du côté opposé, « que, si le hasard en fait passer un d'un côté à l'autre, « il est étranglé sur-le-champ. Le gouverneur de « Palicate m'avoit parlé du plaisir qu'il avoit eu à les « voir combattre, et il m'apprit comment on se pro- « cure ce spectacle.... Ceux qui veulent être témoins « d'un combat de singes font mettre dans le chemin « cinq ou six corbeilles de riz éloignées de quarante « à cinquante pas l'une de l'autre, et près de chaque « corbeille cinq à six bâtons de deux pieds de long,

de ces divers animaux éprouveront des modifications assez considérables aux différentes périodes d'association.

---

« et de la grosseur d'un pouce. On se retire ensuite « un peu plus loin; bientôt on voit les singes descendre « des deux côtés du sommet des bambous, et sortir « du bois pour s'approcher des corbeilles. Ils sont d'a- « bord près d'une demi-heure à se montrer les dents; « tantôt ils avancent, tantôt ils reculent, comme s'ils « appréhendoient d'en venir au choc; enfin les fe- « melles, qui sont plus hardies que les mâles, sur- « tout celles qui ont des petits, qu'elles portent entre « leurs bras, comme une femme porte son enfant, « s'approchent d'une proie qui les tente, et mettent « la tête dans les corbeilles. Alors les mâles du parti « opposé fondent sur elles, et les mordent sans ména- « gement. Ceux de l'autre côté s'avancent aussi pour « soutenir leurs femelles, et la mêlée devient furieuse; « ils prennent les bâtons qu'ils trouvent près des cor- « beilles, avec lesquels ils commencent un rude com- « bat. Les plus foibles sont obligés de céder; ils se « retirent dans les bois, estropiés de quelque membre « ou la tête fendue, tandis que les vainqueurs, de- « meurant maîtres du champ de bataille, mangent « avidement le riz. Cependant, lorsqu'ils sont à demi « rassasiés, ils souffrent que les femelles du parti con- « traire viennent manger avec eux. » Hist. des Voy. tom. IX, in-4°, pag. 524.

Kolben rapporte la manière dont les singes du cap de Bonne-Espérance volent les fruits des jardins.

« Les singes sont ici en grand nombre, dit-il, et

Les mœurs de l'homme changeront également suivant son état de civilisation. L'homme dans l'état de nature ne peut avoir les mêmes mœurs que

---

« n'ont pas de différence remarquable d'avec ceux des « autres contrées d'Afrique. Comme leur passion est « extrême pour les fruits, ils font souvent la guerre « aux vergers et aux jardins avec des précautions ad- « mirables pour leur sûreté. Tandis qu'une partie de « la troupe pille un jardin, les autres se rangent en « ligne jusqu'au lieu de leur retraite dans les monta- « gnes; à mesure que les premiers cueillent le fruit, « ils l'apportent à celui qui fait la tête de la ligne, des « mains duquel il passe au suivant, et de celui-ci aux « autres, de main en main, jusqu'au premier. Cette « exécution se fait avec un profond silence : si ceux « qui font la garde s'apperçoivent de quelque danger, « ils poussent un cri qui sert de signal à toute la troupe; « alors ils se hâtent de prendre la fuite. Les jeunes « montent sur les épaules des vieux, et leur retraite « est un spectacle fort réjouissant. On suppose que la « négligence de leur sentinelle ne demeure pas sans « punition; car, lorsqu'il y en a quelqu'un de pris ou « tué, on entend beaucoup de bruit entre eux dans « leur retour, et quelquefois on en trouve plusieurs « déchirés en pièces sur le chemin. Les Européens « du Cap prennent quelquefois la peine d'en appri- « voiser de petits, qui leur rendent de fort bons ser- « vices, et qui veillent aux intérêts de leurs maîtres « avec autant de fidélité que nos chiens. » Hist. des Voy. tom. V, pag. 106.

l'Arabe ou le Tartare,... et les mœurs de ceux-ci sont bien différentes de celles de nos grandes sociétés des peuples policés. Il faut donc que celui qui veut traiter des mœurs des hommes ait égard aux divers états des sociétés où il les suppose.

J'ai distingué ailleurs (Principes de la Philosophie Naturelle) six époques principales dans les sociétés des animaux et celles de l'homme.

*Première époque.* C'est la réunion du mâle et de la femelle dans le temps de leurs amours.

*Seconde époque.* La mémoire se développant, la société entre le mâle et la femelle deviendra plus longue ; et il arrivera un temps où elle durera jusqu'après l'accouchement.

*Troisième époque.* A cette époque le mâle et la femelle ne se quittent plus ; telle est la société du chevreuil, de la tourterelle....

*Quatrième époque.* La quatrième époque est celle où le mâle et la fe-

melle gardent tous leurs petits avec eux, tels que les castors, les blaireaux, les marmottes, les chevaux, les taureaux.....

*Cinquième époque.* La cinquième espèce de société sera celle des singes, des quaquas, des papous.....

*Sixième époque.* Enfin la sixième et dernière espèce de société sera celle des hommes policés, qui se sont fixés, ont des langues, ont construit des villes, ont inventé les arts et les sciences.

On sent qu'il y a un grand nombre de nuances intermédiaires entre ces six grandes époques; mais ce n'est pas ici le lieu de nous en occuper.

*Du Plaisir, de la Douleur et de la Satiété, considérés physiquement.*

Nous venons de voir que le fluide moteur qui parcourt les nerfs y fait différentes impressions, en raison de son abondance et de son énergie d'un côté, et de l'autre en raison de la

sensibilité des nerfs. Le plaisir et la douleur que produisent les sensations sont une suite de ces impressions.

Le fluide moteur filtré par le cerveau, le cervelet et les ganglions nerveux, se rend dans des réservoirs particuliers; il en coule ensuite par les nerfs une portion qui va porter dans tout le corps le mouvement, la vie et le sentiment.

Cet esprit produit dans ses réservoirs les mêmes effets que les autres liqueurs du corps animal produisent sur les leurs. Lorsque l'urine est trop abondante dans la vessie, elle la distend, d'où il s'ensuit irritation, douleur; et enfin cet organe, réagissant, sollicite l'évacuation de cette liqueur. La même chose a lieu pour toutes les autres liqueurs secrétoires. La vésicule du fiel est également distendue avec douleur par une trop grande quantité de bile; elle se contracte, et la fait couler par le canal cholidoque. Les glandes salivaires, le pancréas,... tiraillés par

leurs humeurs secrétoires trop abondantes, éprouvent une tension douloureuse, et les expulsent; l'esprit reproductif, trop abondant, irrite également ses réservoirs.

Nous pouvons donc supposer que la même chose a lieu pour les esprits moteurs; lorsqu'ils se trouvent en trop grande quantité dans leurs réservoirs, ils les distendent. Cette distension est douloureuse; elle amène une réaction de la part de ces organes, qui, en se contractant, font couler ces esprits en une plus ou moins grande abondance.

Cette douleur, causée par cette plénitude, est ce qu'on appelle *ennui* [1] ou

[1] Cette explication de l'ennui et de l'inquiétude que produit le défaut d'occupation est conforme à toutes les lois de l'économie animale. Aussi ne crois-je pas qu'on puisse la révoquer en doute.

Tous les faits d'ailleurs la confirment.

L'enfant, chez qui la secrétion de l'esprit moteur est abondante, et la fibre très-mobile, est toujours en mouvement; il va et vient sans cesse. Si on exige de lui qu'il soit en repos, il souffre physiquement; il bâille, et il pleure.

Le jeune homme est un peu moins actif que l'en-

*mal-aise ;* elle est assez vive chez les enfants et chez quelques femmes pour leur faire verser des pleurs.

Mais ces esprits moteurs, en coulant

---

fant, parce que sa fibre, plus ferme, exige une plus grande quantité d'esprits moteurs pour le mettre en mouvement.

L'homme mûr a encore moins d'activité ; il commence à chercher le repos.

Enfin le vieillard, chez qui la secrétion de l'esprit moteur est peu abondante, et la fibre difficile à émouvoir, ne desire que le repos.

Les différents tempéraments présentent encore les mêmes phénomènes à raison de la mobilité de la fibre et de l'abondance, ainsi que de l'énergie de l'esprit moteur et de l'esprit reproductif.

Le bilieux est toujours en mouvement.

Le sanguin est aussi très-actif.

Le mélancolique, dont la fibre a beaucoup de fermeté, est plus sédentaire.

Enfin le flegmatique se remue peu.

Dans les pays chauds, où la transpiration est si considérable, et dissipe une partie des esprits moteurs, on a peu d'activité. *Le grand bonheur est le repos.*

Les habitants des régions tempérées et des régions froides sont, au contraire, très-actifs.

Les peuples du Midi ne peuvent concevoir quels sont les motifs qui font toujours aller et venir les habitants du Nord.

Et ceux-ci, par la même raison, ne conçoivent

dans leurs vaisseaux, y produisent les mêmes effets que les autres liqueurs animales. L'urine, la salive, l'esprit reproductif,... qui coulent dans leurs vaisseaux, y produisent ordinairement des sensations agréables, parce qu'ils y causent un agacement qui n'est pas trop fort; mais ce plaisir se change en douleur, si ces liqueurs acquièrent de l'acrimonie. Ainsi l'urine trop âcre, la bile trop active,... produisent des douleurs plus ou moins vives; elles irritent, déchirent même leurs vaisseaux.

---

point que les habitants des pays chauds puissent trouver leur bonheur dans l'inaction.

Cependant l'un et l'autre de ces faits est une suite nécessaire des lois physiques de l'organisation animale.

Les animaux et l'homme de nature ont également besoin d'une certaine occupation. Ils courent çà et là; mais ce besoin n'est pas aussi considérable pour eux que pour l'homme social, parce que le cerveau de celui-ci ou l'organe dans lequel se forme l'esprit moteur est beaucoup plus exercé, et par conséquent il s'en fait une secrétion plus abondante. On en doit dire autant des organes où se fait la secrétion de l'esprit reproductif; ce qui donne également à l'homme social de plus grands besoins que n'en ont les animaux et l'homme de nature.

Une trop grande sensibilité de ces vaisseaux (qui seront enflammés) produit encore les mêmes effets.

Lorsque l'impression du fluide moteur sur les nerfs n'aura que l'énergie nécessaire, elle les agacera voluptueusement, comme le fait, par exemple, l'esprit reproductif; ce sera une sensation agréable. L'intensité de ce plaisir sera proportionnée à cet agacement.

Si l'impression du fluide moteur est trop foible sur le nerf, le plaisir devient presque nul.

Si cette impression est trop forte, le nerf est irrité, tiraillé; le plaisir se change en douleur : il y a quelquefois convulsion.

Enfin, lorsque cette impression est portée à un trop haut point, la douleur est extrême, et peut produire la mort.

Nous avons supposé jusqu'ici que ces impressions ne dépendent que de la quantité du fluide moteur.

Mais la sensibilité du nerf ou son excitabilité demeurant la même, l'es-

prit moteur peut acquérir ou perdre de son énergie; il peut être plus *excitant*, et par conséquent l'impression qu'il produira sur les nerfs variera dans les mêmes proportions.

Supposons que l'énergie du fluide moteur devienne quatre fois plus grande; s'il coule dans la même quantité que lorsqu'il produisoit un plaisir vif, l'impression qu'il causera sera trop forte, et deviendra une douleur plus ou moins cuisante.

Si, au contraire, son énergie est quatre fois moindre, son impression diminuera dans la même proportion; et le plaisir qu'il produisoit s'affoiblira, ou deviendra presque nul.

La même chose aura lieu si le nerf acquiert de la sensibilité ou en perd, l'énergie du fluide moteur demeurant la même.

Supposons que la sensibilité du nerf soit augmentée du double, soit par inflammation, soit par irritabilité; la même quantité de fluide moteur, ayant

la même énergie, produira une impression deux fois plus forte, et pourra changer le plaisir en douleur.

Si, au contraire, toutes choses égales d'ailleurs, la sensibilité est diminuée de moitié, l'impression du fluide moteur sera deux fois moins considérable; le plaisir deviendra presque nul, ou au moins sera foible.

Ou ce qui étoit douleur pourra se changer en plaisir.

Cette explication du plaisir et de la douleur est fondée sur les principes les plus vrais de la physique animale; car il est certain que le fluide moteur doit produire sur les organes où il passe une impression comme toutes les autres liqueurs des corps animés.

La fibre peut perdre de sa sensibilité de plusieurs manières :

*a.* Cette perte peut n'être que momentanée, comme lorsqu'il y a fatigue et lassitude. Une personne qui a été long-temps dans un concert, a l'oreille fatiguée, et les sons l'affectent beau-

coup moins ; celui qui a parcouru une longue galerie de tableaux a la vue fatiguée.....

*b.* Cette diminution de sensibilité de la fibre peut être la suite de l'abus de sensations trop vives. Un ivrogne qui boit habituellement des liqueurs fortes, celui qui mange des mets de haut goût, s'émoussent le goût. Les canonniers ont presque tous l'oreille dure ; la vue de la neige fatigue l'œil du montagnard.

*c.* Une maladie peut diminuer la sensibilité des nerfs ; c'est ce que fait la paralysie.

*d.* La simple habitude diminue également la sensibilité de la fibre. Celui qui boit tous les jours du vin n'en est pas affecté comme s'il en buvoit rarement; cependant on ne peut pas dire que son goût soit usé. Néanmoins l'impression que fait le vin sur ses nerfs est moins forte.

C'est dans ces causes que nous trouverons l'origine de la satiété dans les plaisirs. Il en est plusieurs :

*a*. Le fluide moteur peut être épuisé en partie ; et par conséquent la même sensation, toutes choses égales d'ailleurs, n'en fait plus couler la quantité suffisante pour produire du plaisir. C'est ce qui arrive après de longues jouissances.

*b*. La sensibilité du nerf peut être diminuée :

*c*. Par lassitude, comme lorsqu'on l'a exercé trop long-temps ;

*d*. Par l'abus des jouissances immodérées ;

*e*. Par maladie, telle que la paralysie, et pour lors la même quantité de fluide ne produit plus la même impression ;

*f*. Par l'habitude. Celui qui voit tous les jours un beau parterre en est moins affecté que celui qui le voit pour la première fois....

On sent que, dans toutes ces circonstances, l'impression que fait le fluide moteur sur le nerf n'est point assez forte ; dès-lors il n'y a plus de plaisir vif. C'est ce qu'on appelle *satiété*.

Lorsqu'il n'y a qu'un certain ordre de fibres affecté, comme lorsqu'on est dans un concert, dans une galerie de tableaux, les esprits moteurs qui se distribuent dans les autres parties sont en stagnation; ils irritent leurs réservoirs, et l'*ennui survient*. On bâille, on s'étend, pour faciliter l'écoulement de ces esprits dans tout le reste du corps.

Enfin il est encore une autre cause de la satiété. Nous avons vu que des mouvements souvent répétés se font avec la plus grande facilité. Il faut donc une très-petite quantité d'esprit moteur pour mouvoir la fibre ; dès-lors l'impression de ce fluide sera foible. Il ne produira qu'un léger plaisir ; ce sera l'*habitude*.

C'est encore d'après ces principes qu'on expliquera la cause du plaisir que produisent toujours les objets nouveaux.

*a*. On se fait illusion sur des objets nouveaux ; on aime à les trouver plus agréables qu'ils ne sont. C'est la surprise.

*b*. L'amour-propre est flatté d'avoir des nouveautés.

*c*. La curiosité est satisfaite.

*d*. Enfin, en supposant que cet objet nouveau fasse une impression agréable, elle aura toute sa force. Lorsqu'on aura éprouvé souvent cette même sensation, l'habitude en diminuera le plaisir.

Ce que nous venons de dire des sensations agréables doit s'appliquer à la douleur ; car on *s'habitue à la douleur* comme au plaisir.

Il y a encore un autre phénomène dont il faut rechercher l'explication. Des objets qui, dans les premiers moments, ont produit des sensations désagréables, en causent ensuite de fort agréables ; d'autres, au contraire, ont flatté dans les commencements, et finissent par fatiguer. Le sucre, le miel,... et tous les mets très-doux, sont dans ce dernier cas ; au lieu que la bière, le vin, l'eau-de-vie,.... sont du nombre des premiers.

La cause physique est que ce sucre,

ce miel,... qui font beaucoup de plaisir à l'enfant ou aux femmes dont les nerfs sont très-sensibles, ne peuvent plus procurer un *excitement* suffisant sur les nerfs des hommes faits qui ont moins de sensibilité, tandis que toutes les liqueurs fortes et les mets de haut goût ne causent qu'un *excitement* suffisant sur ces derniers ; mais ils sont trop actifs pour les premiers.

Dans les pays chauds, la salive épaissie enduit les nerfs du gosier et de la bouche. Il faut de puissants *excitants*, tels que l'eau-de-vie, pour désaltérer ; l'eau seule est insuffisante.

L'animal, ainsi que l'homme dans l'état de nature, est presque uniquement occupé à chercher sa nourriture ; il boit, il mange, et il digère. *Ses esprits moteurs sont tous employés à ces diverses fonctions.* Quelquefois il s'amuse à des jeux, à des courses ;... mais le plus souvent il se repose, ou sommeille, parce qu'il n'a plus assez d'esprits moteurs.

*Il lui reste donc peu ou point d'esprits moteurs pour les travaux de l'esprit, ou pour les attachements du cœur.*

Les besoins de l'amour ne se font sentir qu'à certaines périodes. Les parties sexuelles, telles que les laites des poissons,... se gonflent; le fluide reproductif se filtre pour lors en abondance, et leur cause une vive agitation. Ces besoins deviennent alors très-impérieux;... mais, cette époque violente passée, les besoins cessent, et les deux sexes sont à peu près indifférents l'un pour l'autre.

Tels sont les principaux besoins et les passions, c'est-à-dire, les plaisirs et les douleurs de l'animal dans l'état de nature.

Mais l'état social développe chez lui de nouveaux besoins, de nouveaux plaisirs, de nouvelles passions.

On sait qu'une partie quelconque du corps de l'animal, qui est fort exercée, acquiert de la force. Le coureur a une

force très-considérable dans les jambes; leurs muscles deviennent plus gros et plus vigoureux. Il en est de même des bras du forgeron. La vue du marin est perçante; l'oreille du musicien a la plus grande sensibilité; le goût du gourmet est très-délicat; l'odorat du parfumeur a une grande finesse.

Il en est de même des viscères qui sont très-exercés; ils deviennent plus vigoureux, plus volumineux, et filtrent une plus grande quantité de leurs sucs propres. Chez le gourmand, par exemple, l'estomac acquiert de l'énergie, et sa force digestive est prodigieusement augmentée; les esprits moteurs s'y portent en abondance; son ton est exhaussé, le sang y afflue; ses glandes filtrent une plus grande quantité de suc gastrique; ce suc irrite l'estomac, et le sollicite à recevoir de nouveaux aliments.

Les aliments de l'homme social sont meilleurs, ainsi que nous l'avons vu. Ils sont préparés par la cuisson;... ils

se digèrent plus facilement, et les organes digestifs ont besoin d'une moindre quantité d'esprits moteurs. *Ces esprits ne seront donc pas tous envoyés à ces organes*, comme chez les animaux.

Le cerveau, étant très-exercé, acquiert de la force; il filtre une plus grande quantité d'esprits moteurs : il y en a moins d'employés. Il en reste donc une grande surabondance, qui irrite ces réservoirs : il faut l'évacuer; de là naît le pressant besoin de se mouvoir, de connoître, ou d'aimer.

Le même phénomène a lieu pour la secrétion du fluide reproductif; elle est augmentée par des lectures érotiques.

Enfin l'imagination produit des effets semblables sur tous les viscères. Dans toutes les passions fortes, elle fait porter tous les esprits moteurs vers le viscère propre à ces passions.

Ces divers phénomènes nous découvriront les causes des grands changements que l'état social produit sur l'or-

ganisation animale. La fibre devient plus mobile; sa sensibilité est plus considérable; le cerveau filtre une plus grande quantité d'esprits moteurs : il y en a moins d'employés aux fonctions de la digestion. Il y en aura donc une grande surabondance, qui donnera à l'animal en société une activité qu'il n'a pas dans l'état de nature.

Mais le sens interne se perfectionne dans les mêmes proportions. Ses fibres en sont plus mobiles; la mémoire prend de l'énergie ; les connoissances s'étendent.

La sensibilité morale suivra les mêmes gradations, parce que la mémoire développe les sentiments de conjouissance et de commisération.

Enfin les besoins de l'amour physique augmentent par les causes que nous avons expliquées.

Tous ces changements prendront de nouveaux accroissements de génération en génération. Les premiers parents transmettent leurs qualités à leurs

enfants ; ceux-ci les transmettront également aux leurs.... Les perfections s'accroissent donc à chaque génération ;... et enfin on arrive à une époque où il y a une si grande distance entre ces individus, qu'on ne les croiroit plus de la même espèce. Pourroit-on comparer un Quaqua, un Papou,.... avec un Homère, un Sakespeare?... Quel rapport entre une dégoûtante Hottentote et une Laïs, une Phriné?...

Cette influence de la naissance et ces changements opérés à chaque génération sont prouvés par un si grand nombre de faits, qu'on ne sauroit les révoquer en doute. Les *chiens de race* pour la chasse ressemblent à leurs parents : telle race *arrête ;* telle autre poursuit ou le cerf, ou le sanglier, ou le lièvre.... Les *chevaux de race* ressemblent également à leurs parents ; on sait que les Arabes conservent avec beaucoup de soin la généalogie de leurs belles races. Il en est de même des moutons ; les laines des merinos d'Es-

pagne, celles des moutons d'Angleterre,... sont différentes.... Enfin nos taureaux, nos cochons,... et jusqu'à nos oiseaux domestiques, les poules, les canards, les oies, les dindons,... tiennent de leurs parents.... Tous ces faits sont si constatés, que, quand on veut avoir de nouvelles variétés de ces animaux, on *croise les races*....

L'homme éprouve les influences de la naissance comme les animaux. L'union des blancs et des noirs donne des métis. Chaque famille a sa taille, son esprit, ses inclinations,... et jusqu'à ses maladies.

Les mêmes phénomènes s'observent à l'égard des nations, qui ont leur taille, leur esprit, leur caractère....

*Tous ces faits, et une multitude d'autres qu'on pourroit rapporter, ne laissent aucun doute sur l'influence de la naissance.*

En faisant l'application de ces principes à l'homme social, nous trouverons facilement la cause physique des

nouveaux besoins et des nouvelles passions que développe en lui l'état de société.

1° L'*homme social a su se procurer une nourriture abondante et de facile digestion*. Il choisit ses aliments, et n'en prend que la partie la plus nourrissante ; il les apprête par la cuisson ; il les mélange avec des toniques, tels que du sel, des épices.... Sa boisson est composée de liqueurs fermentées.... Les organes digestifs auront donc besoin d'une moins grande quantité d'esprits moteurs pour faire leur travail, et il en restera une portion plus considérable pour les autres fonctions.

D'ailleurs cette nourriture, étant meilleure, fournit une plus ample secrétion des esprits moteurs et reproductifs.

Dans l'état de nature, la nourriture de l'animal et de l'homme est moins bonne ; elle fournit une moindre quantité d'esprits moteurs et reproductifs. Les forces digestives en absorbent la

majeure partie, et il en reste peu pour fournir aux fonctions intellectuelles ou aux attachements du cœur.

2° Son corps a subi de plus grandes altérations que celui des animaux, parce qu'il est mieux organisé, et qu'*il est susceptible d'une plus grande perfectibilité.* Il est devenu plus délicat; il a perdu ses poils, ainsi que l'ourang-outang, et il ne sauroit supporter les intempéries des saisons : dès-lors il a été obligé de se vêtir et de se loger. Ce sont de nouveaux besoins indispensables pour lui.

3° Une activité toujours renaissante tourmente l'homme social. Il lui faut une occupation continuelle; la cause de cette activité se trouve dans les changements survenus à sa constitution. La perfection qu'elle a acquise rend l'homme plus méditatif; il combine ses idées; il réfléchit à ce qu'il doit faire; enfin *il exerce beaucoup son organe pensant.* Or nous avons vu que le sang afflue avec force vers un vis-

cère occupé ; il fait une plus ample secrétion de l'humeur qu'il filtre. L'organe pensant est le cerveau, qui fera, par conséquent, une plus ample secrétion des esprits moteurs chez l'homme social que chez celui de la nature. Leurs réservoirs se gorgeront ; il en naîtra une irritation, qui ne pourra se calmer que par leur évacuation. Chez l'homme de nature, les forces digestives exigeoient une quantité considérable d'esprits moteurs ; il leur en faut beaucoup moins chez l'homme social. Il faudra que cet homme fasse des exercices ; c'est-à-dire, qu'il sera obligé de travailler du corps, ou de créer des pensées, ou de contracter des affections. C'est ce qui constitue cette activité inquiète que ne connoissoit pas l'homme de la nature ni les animaux.

4° Les facultés intellectuelles de l'homme social prennent une énergie considérable, parce que son organe pensant se perfectionne par le grand exercice qu'il en fait. Ses fibres en de-

viennent plus mobiles; par conséquent les sensations y font plus d'impression. Les esprits moteurs ne sont plus employés uniquement aux mouvements vitaux ou aux forces digestives; *une partie plus ou moins considérable sert à combiner les idées.*

5° La mémoire acquiert beaucoup d'énergie chez l'homme social, par le grand exercice que fait l'organe pensant. Elle peut retenir une multitude d'idées, qui se classent par ordre : dès-lors une sensation qu'on éprouve rappelle toutes celles qui lui sont analogues; si elle a été accompagnée autrefois de vives jouissances, celles-ci se retraceront dans sa mémoire. La prévoyance de l'avenir d'un côté, le retour du passé de l'autre, modifieront donc sans cesse les sensations présentes chez l'homme qui a beaucoup de mémoire; c'est pourquoi celui qui est instruit ne jouit presque jamais du moment présent, parce que son imagination le porte toujours ou dans l'avenir ou dans

le passé, au lieu que l'homme de nature et les animaux jouissent de l'instant présent sans penser à l'avenir, ni se rappeler le passé.

Les classes peu instruites de la société sont dans le même cas. Le *plebs* jouit du présent; à peine s'occupe-t-il de l'avenir.

6° L'homme social a, du côté de l'amour physique, des besoins plus grands que ceux de l'homme de la nature; et il peut, à cet égard, beaucoup plus que les animaux les plus robustes. Ces besoins ont la même cause que son activité. Une plus grande partie d'esprits moteurs se porte vers ces parties; le ton en est augmenté; la masse du sang y afflue; il se fait une plus ample secrétion de l'esprit reproductif. Ses réservoirs en sont irrités; ce qui cause ces besoins pressants.

Ces faits, que nous avons cru nécessaire de rappeler ici, découvrent les causes physiques des nouveaux besoins que l'état social développe chez l'ani-

mal et chez l'homme. Il en naît de nouvelles passions qu'ils ne connoissoient point auparavant, et qui changent entièrement leurs mœurs.

Ces passions varieront ensuite dans chaque individu par toutes les causes qui agissent sur leur physique. Ces causes sont :

1° Le tempérament, 2° l'âge, 3° le sexe, 4° le climat, 5° la température, 6° la nourriture, 7° l'éducation, 8° les mœurs.... C'est ce que nous aurons occasion de voir dans le cours de cet ouvrage. Le lecteur ne doit point oublier ces principes; nous lui laisserons souvent le soin d'en faire l'application lui-même.

### *Des Habitudes.*

Les corps des animaux sont construits de manière que des mouvements qu'ils n'ont pas encore exécutés leur sont assez difficiles ; mais l'exercice les leur rend très-faciles, et ils les font ensuite avec la plus grande aisance.

Il n'est pas nécessaire de multiplier les preuves de ces faits, qui sont connus de tout le monde.

On sait avec quelle facilité l'écuyer dresse son cheval, et lui apprend à marcher toutes sortes de pas; le chien de chasse s'habitue à suivre la trace de tel ou tel animal; le fauconnier dresse son oiseau pour saisir sa proie.... Enfin les animaux les plus féroces, l'ours, le lion,... contractent les habitudes de faire tels et tels exercices différents, dont ils eussent été incapables dans les premiers moments.

Le corps de l'homme, comme susceptible d'un plus haut degré de perfectibilité, contracte des habitudes avec encore beaucoup plus de facilité. Nous avons vu que l'homme a trois espèces de travaux; ceux du corps, ceux de l'esprit, et ceux du cœur. L'habitude se fait sentir pour tous trois.

1° On connoît toute la force de l'habitude pour les exercices du corps. Le danseur exécute des pas et des sauts

qui seroient absolument impossibles à celui qui n'y est pas exercé; l'escrimeur a une dextérité dans le poignet que ne connoît pas celui qui n'a pas manié des armes; Orphée seul pouvoit tirer des sons aussi harmonieux de sa lyre; le pinceau de Raphaël n'a pas encore eu d'égal....

Je ne prétends pas exclure ici la nécessité des talents. Certainement un homme qui ne seroit pas fortement constitué ne pourroit pas faire des pas ou des sauts, qui exigent beaucoup de force; mais cette force ne suffit pas, il faut beaucoup d'exercice.

2° L'habitude n'a pas moins d'empire dans les travaux de l'esprit. Indépendamment des dispositions et du génie, il faut de l'habitude pour le travail; c'est ce qu'éprouvent tous les gens d'esprit qui composent. Leurs commencements sont pénibles, leurs premières productions sont foibles; et on sait toute la peine qu'ils sont obligés de se donner pour arriver au degré de per-

fection où leurs talents naturels leur permettent d'atteindre. Le poète doit s'habituer à juger de l'harmonie des mots et de la cadence des vers; l'orateur sait apprécier une belle période; le géomètre s'habitue à manier le calcul....

3° Les affections du cœur sont soumises également à la force de l'habitude. C'est l'habitude qui a commencé à former cette amitié qui rend deux amis inséparables. Ils se sont vus; l'*affinité* qui s'est trouvée entre leurs caractères les a rapprochés; enfin est né cet attachement si vif. L'amour lui-même, ce sentiment si impétueux, a également commencé par le plaisir qu'a fait naître l'habitude d'être ensemble.

C'est l'habitude qui a fait naître les doux sentiments qui unissent deux tourterelles, le cerf et la biche....

La cause physique de toutes ces habitudes dépend de la grande vibrabilité qu'acquièrent les fibres du sens interne, qui sont fréquemment exercées. Ainsi la vue du vin fait une telle impression

sur l'ivrogne, qu'elle lui rappelle avec force le plaisir qu'il lui procure; il ne sauroit y résister.

Il faut distinguer trois espèces d'habitudes; les unes sont une suite nécessaire de l'organisation physique, et les autres n'y rentrent que secondairement.

1° Les *habitudes naturelles* sont fondées sur l'organisation. Les animaux carnivores, par exemple, tels que le lion, le tigre,... ne sauroient se nourrir d'herbes ou de fruits, parce que leur estomac et leurs intestins, trop courts, n'en sauroient extraire le principe nutritif.

Les ruminants, au contraire, ne peuvent manger de la chair, qui se corromproit dans leur quadruple estomac et leurs longs intestins.... Les uns contracteront donc l'habitude de brouter l'herbe, et les autres de manger de la chair.

2° Les *habitudes transmises* sont celles que les parents transmettent à

leurs enfants. Nous savons que ceux-ci ressemblent plus ou moins aux parents quant à la taille, à la force, à la figure extérieure.... La même ressemblance se trouve à l'intérieur, puisqu'ils leur transmettent des maladies héréditaires, telles que la goutte, l'épilepsie.....

Cette même ressemblance s'étend aux facultés intellectuelles et aux qualités morales. Les enfants ont les qualités de l'esprit et du cœur de leurs parents; ils en auront donc également les inclinations et les habitudes. Il y a un grand nombre d'animaux domestiques chez qui ces habitudes transmises sont d'une grande force; tels sont, par exemple, les chiens de chasse. Un chien d'une bonne race chasse, dès l'âge le plus tendre, telle ou telle espèce de gibier; l'un chasse le cerf, l'autre le sanglier, un troisième le renard....

3° Les *habitudes acquises* sont celles qu'on acquiert par des actes répétés. On s'habitue à telle chose, parce qu'on

l'a faite depuis long-temps. Un chien de chasse sait que le gibier d'une plaine se retire dans les bosquets; lorsqu'il passe dans une plaine où il apperçoit un pareil bosquet, il s'y porte aussitôt.

4° Les *habitudes contre nature* sont contractées par quelques animaux; ce sont des habitudes contraires à leur organisation. Le chien, le chat, et plusieurs autres animaux de cette classe, peuvent se nourrir de pain et de végétaux préparés par la main de l'homme, quoique leur organisation soit faite pour les faire vivre de chair. Les singes, au contraire, peuvent s'accoutumer à vivre de chair, quoiqu'ils soient organisés pour vivre de végétaux, et qu'ils ne mangent ordinairement que des végétaux.

L'homme, fait pour vivre de végétaux, peut également se nourrir de chair.

*De la Physionomie.*

Il paroît, par ce que nous venons de dire, que la nature des passions dépend principalement du ton et du vo-

lume de la fibre, ainsi que de la quantité et de la qualité des esprits moteurs et reproductifs. Cependant il est encore d'autres causes qui influent beaucoup sur elles; ce sont, ainsi que nous l'avons dit :

1° La structure première qu'on tient des parents. Ils transmettent à leurs enfants leurs qualités intellectuelles et leurs qualités morales, avec leurs qualités physiques.

2° L'éducation.

3° Le climat, la température, les aliments; l'exercice, l'exemple, le gouvernement, la religion, les mœurs....

Mais il est encore d'autres causes inconnues qui modifient beaucoup les passions; ce sont celles qui nous sont indiquées par la physionomie.

Camper nous a laissé des observations du plus grand intérêt sur cet objet; elles ont été étendues par d'autres naturalistes, et on y a porté la précision mathématique jusqu'à un certain point.

On suppose une ligne qui passe d'un

trou auriculaire à l'autre ; de ces deux extrémités on en tire deux autres qui aboutissent à la partie antérieure de la mâchoire supérieure, au-dessous du nez. Ces trois lignes forment un triangle qui représente un plan, lequel est appelé *palatin*.

On tire une seconde ligne qui part de l'extrémité du plan palatin, et se rend à l'origine du nez, vers la base de l'os coronal. Cette ligne est appelée *ligne fasciale*.

Dans le beau antique grec cette ligne fasciale fait, avec le plan palatin, un angle presque droit, et qui va quelquefois au-delà de 90°, et jusqu'à 95.

Dans le beau antique romain cet angle va de 85° à 90.

Mais ces beaux existent rarement dans la nature.

Dans les autres races d'hommes l'angle que font ces deux lignes est beaucoup plus aigu. Il n'est que de 70° chez les Nègres et les Kalmouks ; mais, chez les Européens, il va de 75° à 90.

Chez les singes cet angle est encore plus aigu. Chez l'orang il est de 63° à 56; il diminue ensuite chez les autres espèces. Chez l'allouate, le dernier des singes, cet angle n'est plus que de 23°.

Cet angle diminue encore chez les autres animaux; chez les oiseaux il est très-aigu.

Or, l'observation a prouvé que les qualités morales et intellectuelles des animaux dépendent beaucoup de l'étendue de cet angle fascial. Ainsi l'homme, chez qui cet angle est presque droit, est celui de tous les animaux qui a le plus d'intelligence; viennent ensuite les singes, les allouates.... Enfin l'animal a d'autant moins d'intelligence, que cet angle est plus aigu.

Il est encore d'autres caractères dans la physionomie qui indiquent d'une manière plus particulière les qualités morales de l'animal; ils ont été l'objet de l'étude de plusieurs philosophes. Lavater s'en est principalement occupé.

La science de la physionomie a été

connue des anciens. Ses principes sont sûrs et certains ; chaque homme les possède. L'enfant lui-même les connoît déjà : en entrant dans un cercle, il n'ira pas se placer auprès d'un homme sévère et austère ; il s'adressera toujours à celui dont le visage lui indique la bonté et l'affabilité.

La science physionomique doit faire partie de l'étude de la science des mœurs des animaux ; elle est fondée sur des observations constantes, et qu'on ne sauroit révoquer en doute. Ses principes généraux sont certains, et appuyés sur la structure primitive du corps de l'animal. Ainsi la physionomie du tigre, du lion,..... indique leur férocité ; tandis que celle de la gazelle, de la brebis,..... annonce la douceur.... Mais l'application de ces principes est difficile, et souvent même présente des résultats faux, parce que la structure primitive peut être modifiée par des causes secondaires.

On a étudié principalement la phy-

sionomie par rapport à l'homme. Chacun a le plus grand intérêt de connoître ceux avec lesquels il vit.

Il faut distinguer la physionomie sous deux points de vue généraux :

L'un à raison de la structure première de tout le corps, mais principalement de la tête;

Et l'autre à raison de l'éducation, des habitudes, du gouvernement, de la religion, des mœurs, du climat, de la température.... Toutes ces causes modifient l'influence de la structure première.

C'est la structure physique qui forme les premières bases de la science physionomique. Tel homme naît fort et robuste, tel autre naît foible et débile.

Tel homme apporte en naissant une structure physique disposée à la sensibilité ; dans un autre cette structure sera disposée à la dureté....

Tel homme apporte en naissant une tête vaste qui pourra recevoir un grand nombre d'idées, les combiner, et y

découvrir de nouveaux rapports; enfin il aura tout ce qu'il faut pour devenir un *génie*.

Tel autre aura une tête où il ne pourra jamais se fixer qu'un petit nombre d'idées....

Mais l'éducation, les circonstances,... enfin le mode entier de la vie, modifieront toutes ces qualités. Celui à qui la nature avoit donné tout ce qu'il falloit pour devenir un *génie* pourra n'en point développer par le défaut d'éducation, de travail;... celui à qui elle avoit tout refusé pourra beaucoup acquérir par un travail long, assidu....

La grande sensibilité que la nature accorda à César fut étouffée par son ambition, et il a fait périr plus d'un million d'hommes.

La nature ne paroissoit pas avoir beaucoup favorisé Socrate. Le travail, l'étude,... en ont fait un des hommes les plus distingués par ses vertus sociales.

Qu'on se garde bien cependant d'adopter l'idée d'Helvétius, *que tous les*

*hommes communément bien organisés ont une égale aptitude.*

C'est une grande erreur. Je lui demanderai pourquoi, sur des milliers de bons géomètres qui sont communément bien organisés, il ne s'est trouvé qu'un Newton? pourquoi, sur des milliers de poètes estimables, il ne s'est trouvé qu'un Homère, un Virgile, un Sakespeare, un Corneille, un Racine?...

La vérité est que l'éducation, le travail, l'étude,... peuvent suppléer jusqu'à un certain point au vice de structure physique, mais ne peuvent la remplacer entièrement;.... de même que l'éducation, l'exercice, peuvent donner quelque force à un homme foible, mais n'en feront jamais un Hercule.... Or, ces vérités incontestables bien établies, je vais exposer les principes généraux de la science physionomique.

Quoique le corps entier soit expressif physionomiquement, et que les peintres, les sculpteurs, aient égard à toutes

les parties, depuis l'extrémité des cheveux jusqu'aux orteils, on s'est attaché particulièrement à la tête, comme la partie principale de la physionomie.

On divise la tête en trois portions :

1° Depuis le sommet jusqu'aux yeux exclusivement ;

2° Depuis les yeux inclusivement jusqu'à la bouche ;

3° Depuis la bouche jusqu'à l'origine du cou.

La première partie exprime l'aptitude aux qualités intellectuelles ;

La seconde partie indique les belles passions morales ;

La troisième partie annonce les passions sensuelles.

## *De la Physionomie relativement aux Qualités de l'Esprit.*

L'aptitude aux qualités intellectuelles se reconnoît principalement au front.

Un front étendu et une tête un peu grosse proportionnellement au corps, sans néanmoins être trop volumineuse,

annoncent en général des talents et de l'esprit.

Le front large, pas trop élevé, presque perpendiculaire, la tête un peu grosse, indiquent de la capacité pour la méditation, les mathématiques, le calcul....

Un front moins large que celui-ci, plus élevé, et un peu renversé en arrière, c'est-à-dire, s'éloignant de la verticale, annonce de l'imagination.... C'est le front des poètes, des orateurs....

Le front élevé, incliné en arrière, mais étroit et resserré du côté des tempes, annonce une imagination vive, légère, et disposition à la folie. C'est le front des poètes légers.

Le front arrondi, bosselé en avant, s'approchant de la verticale, indique défaut de jugement. Il peut se concilier avec des talents, si d'ailleurs il est grand et vaste.

Un petit front ni large ni élevé indique peu d'aptitude.

Les nuances entre ces cinq structures

principales donnent aussi les nuances de l'aptitude aux différents degrés d'esprit.

Le front, par exemple, qui tiendra du premier et du second, réunira la profondeur avec l'imagination; c'est-à-dire, qu'un front assez large, élevé, et renversé en arrière, annoncera la disposition à la méditation, jointe à l'imagination. C'est le front du métaphysicien, du grand moraliste, du grand orateur, du poète profond, qui réunissent le brillant de l'imagination avec la solidité du raisonnement.

Les nuances entre le front de la seconde espèce et celui de la troisième donnent les têtes des poètes, des artistes, des rhéteurs.... du second ordre.

Le front bosselé en avant et arrondi, s'il est vaste et peu élevé, peut se concilier avec la méditation.

Ce même front, sans être ausi large, mais étant élevé, peut encore se trouver avec du talent.

Enfin ces quatre espèces de front,

s'approchant de la dernière, c'est-à-dire, diminuant en étendue, largeur,... indiquent les différentes dégradations d'esprit dans tous les genres.

Le derrière de la tête, plus ou moins étendu, indique aussi plus ou moins d'aptitude à l'esprit.

### *De la Physionomie relativement aux Qualités morales distinguées.*

Ces qualités morales se reconnoissent particulièrement aux parties moyennes du visage; savoir, les yeux, le nez, l'arcade zigomatique.

I. L'œil est, suivant l'expression de tous ceux qui étudient l'homme, *le miroir de l'ame.* Nulle partie n'en peint aussi bien les affections. On distingue l'œil vif, hardi, fier, hautain, sensible, bon, méchant, mélancolique, gai, voluptueux, spirituel, stupide....

Les qualités différentes de l'œil se reconnoissent, 1° à son volume, 2° à ses couleurs, 3° à ses mouvements,

4° à la vivacité de la prunelle, à son ouverture, à son brillant....

De grands yeux annoncent une perception facile.

II. La paupière influe beaucoup sur l'œil; si elle est fine, bordée de beaux cils, se levant avec hardiesse,... elle indique de belles qualités, du caractère.....

Une paupière épaisse, lâche,... indique défaut de caractère.

III. Le sourcil droit, ni trop, ni trop peu fourni, indique des qualités intellectuelles.

Le sourcil très-fourni indique du caractère.

Les sourcils relevés et tendus indiquent de l'orgueil et de la hauteur.

Le sourcil tombant indique de la foiblesse.

Le sourcil ni tendu ni tombant indique de bonnes qualités.

Le sourcil relevant du côté des tempes annonce de l'impudence et de la charlatanerie.

Des sourcils trop arqués annoncent peu de qualités et de la nullité.

Des plis longitudinaux dans l'entre-deux des sourcils et sur le front indiquent un caractère dur.

Des plis verticaux dans l'entre-deux des sourcils et sur le front indiquent un caractère sombre, inquiet, rempli de soucis....

Les yeux trop écartés l'un de l'autre, ainsi que les sourcils, annoncent défaut de moyens, et donnent un air commun.

Les yeux trop rapprochés donnent une expression qui indique défaut de jugement, et souvent la folie.

IV. Le nez est une des plus belles parties du visage; il offre deux caractères principaux.

Le nez mince et délié annonce beaucoup de sensibilité et de la finesse, surtout s'il a une certaine longueur.

Le nez gros et obtus annonce un défaut de sensibilité.

Les nuances intermédiaires annon-

cent un milieu entre ces qualités.

Un nez trop petit annonce de petits moyens.

Le nez aquilin et fin annonce de bonnes qualités.

Le nez retroussé, c'est-à-dire dont l'extrémité est relevée, indique la légéreté de caractère, et quelquefois l'étourderie.

La petite facette au bout du nez, ou méplat, indique du caractère et des qualités intellectuelles.

La narine fermée et arquée indique du caractère.

La narine ouverte indique des passions brutales.

La narine ouverte et lâche indique de la foiblesse.

Le passage du front au nez mérite aussi attention ; s'il est absolument droit, il indique de la foiblesse, peu de qualités, mais quelque bonté. Ce caractère s'observe dans plusieurs figures antiques de femmes.

Ce passage, trop enfoncé, indique défaut de jugement.

Un enfoncement médiocre indique des qualités et des talents.

V. L'ARCADE ZIGOMATIQUE, bien prononcée, indique du caractère.

Cette arcade, peu prononcée, indique de la foiblesse et de la bonté.

*De la Physionomie relativement aux Qualités morales sensuelles.*

Les parties qui indiquent ces espèces de qualités morales sont les lèvres, le menton, les oreilles. On peut y ajouter le cou.

I. LES LÈVRES sont le siége d'une grande sensibilité; elles peignent plus particulièrement les passions sensuelles, tels que les plaisirs de la bonne chère, l'amour des femmes.... Néanmoins elles annoncent aussi d'autres penchants.

Des lèvres épaisses indiquent un penchant pour les plaisirs de la table et ceux de l'amour physique.

Si les lèvres sont épaisses et renversées, elles indiquent que les penchants sont au plus haut point.

La lèvre inférieure avançant sur la supérieure, et pendant un peu, annonce le dernier degré de ces passions, ou d'une seule.

Des lèvres fines indiquent de la sensibilité.

Des lèvres égales et de grosseur modérée, n'avançant point l'une sur l'autre, indiquent un bon caractère.

La lèvre supérieure avançant sur l'inférieure indique de la bienveillance et de la bonté.

La bouche entr'ouverte indique un idiot.

Les lèvres droites et la bouche fermée indiquent de la fermeté, souvent de la dureté.

Les lèvres fermées, et faisant l'arc à la commissure, indiquent de la sévérité.

La commissure des lèvres relevée indique le satirique.

La commissure des lèvres, s'abaissant d'un côté, indique le dédaigneux.

La commissure des lèvres, se relevant d'un côté, indique l'envie.

II. Le menton et la mâchoire infé-

rieure, dont les muscles sont fortement contractés, indiquent de la fermeté, et même de la dureté.

Un menton droit, qui n'avance ni ne recule, indique en général un bon caractère.

Le menton avancé annonce de l'énergie, s'il est d'une grosseur modérée.

Un menton avancé et pointu indique de la ruse et de l'astuce.

Le menton retiré par le bas, et s'éloignant de la verticale, indique en général de la foiblesse.

Cependant ce menton peut se trouver avec un caractère ferme, si le front recule en même temps.

III. Les joues dont les muscles sont tendus indiquent du caractère.

Lorsque les muscles en sont peu tendus, ils indiquent de la foiblesse.

IV. L'oreille dont les cartilages sont fermes indiquent du caractère.

Lorsque le cartilage en est flasque, il indique de la foiblesse.

Il y a une observation essentielle à faire sur ce que nous venons de voir.

Une partie annonce souvent une qualité, et une autre partie du même visage en annonce une différente ; c'est ce qu'on appelle des *parties hétérogènes*. Cette hétérogénéïté vient le plus souvent de ce que les causes secondes, telles que l'éducation, les habitudes,... ont altéré la physionomie primitive. Supposons une personne dont les lèvres grosses et renversées indiquent un penchant pour les plaisirs sensuels, et que cette personne ait résisté à ce penchant vers lequel la porte sa structure primitive physique; sa physionomie prendra une autre expression, et ses lèvres deviendront *hétérogènes* avec les restes de son visage. Les personnes intéressées à se déguiser, comme les courtisans, ont presque toujours des parties hétérogènes....

Il est néanmoins possible que cette hétérogénéïté tienne à la structure physique, parce que le père et la mère auront eu des passions différentes.

Dans tous ces cas, il faut un tact très-fin pour distinguer toutes ces nuan-

ces, et savoir quelles sont les passions qui doivent dominer.

On appelle *physionomie homogène* celle dont toutes les parties indiquent les mêmes inclinations, les mêmes passions.

Quoique la science de la physionomie prenne ses indications principalement des caractères tirés de la tête, on ne néglige néanmoins pas d'avoir égard à l'habitude du reste du corps.

Un cou plutôt gros que petit, dont les muscles, sur-tout les *sterno-mastoïdiens*, sont fortement prononcés, indiquent de la fermeté et de la force de caractère.

Un cou petit, alongé, dont les muscles sont lâches, indique de la foiblesse et de la lenteur.

En général, des muscles fortement exprimés dans toute l'habitude du corps, une démarche fière et assurée, annoncent du caractère.

Des muscles flasques, mous, peu prononcés, une démarche chancelante,...

indiquent de la foiblesse, de la pusillanimité.

Des hommes courts, trapus, d'une taille moyenne, le *cou court et gros*, la tête volumineuse, les muscles fortement prononcés,... ont un grand caractère, et souvent de la dureté.

Les hommes grands, minces, la tête petite, les muscles peu prononcés,.... sont sans caractère.

Les personnes qui ont beaucoup de poils, et de couleur noire, une barbe épaisse,..... ont beaucoup d'énergie. Cette quantité de poils indique de l'énergie et de l'abondance dans le fluide reproductif; c'est pourquoi les femmes qui ont de la barbe ont de l'énergie. Le cou court et gros des gens énergiques peut encore venir de cette cause; on sait que les animaux qui ne sont pas hongrés, comme les taureaux, les chevaux, les beliers,... ont le cou court et gros,... tandis que les animaux mutilés ont le cou petit et dégarni de poils.

Le physionomiste doit bien observer l'expression des passions dans l'instant

qu'elles se développent; elles se peignent principalement dans les yeux et dans tous les traits du visage. C'est le moment du maximum de leur expression.

Ces mouvements des traits du visage, se renouvelant souvent, finissent par imprimer à toute la face cette même expression. C'est la cause de la physionomie de la seconde espèce, ou de celle qui est indépendante de l'organisation physique primitive; et ces effets sont bien plus considérables qu'on ne sauroit le croire. On voit souvent la physionomie de personnes qui se livrent à des passions violentes changer en peu de mois, au point qu'à peine peut-on les reconnoître. Supposons un homme honnête dont la physionomie indique la bonté; il se livre à des passions haineuses; il s'accoutume à verser le sang... Au bout d'un an il n'est plus reconnoissable : sa physionomie est entièrement altérée; l'œil est devenu farouche; la bouche a pris l'expression de la dureté, ainsi que toutes les parties de la face....

Il seroit curieux de connoître les causes physiques des effets dont nous venons de parler ; mais la physiologie n'est point assez avancée pour nous donner rien de satisfaisant à cet égard.

On paroît concevoir qu'un cerveau volumineux est plus propre à retenir un grand nombre d'idées. C'est pourquoi un front étendu indique un jugement sain et propre aux mathématiques, ainsi qu'aux sciences abstraites; cependant une tête trop grosse, proportionnellement au reste du corps, annonce un défaut de capacité.

Il en est de même de quelques autres signes physionomiques. Le cou court et gros, une barbe épaisse, un corps velu,... annoncent de l'énergie, parce que toutes ces qualités sont les effets de l'action d'un fluide abondant et énergique qui porte son action principalement sur ces parties.

Une fibre sèche, des muscles tendus, un teint bilieux, annoncent aussi de l'énergie; tandis qu'un teint fleuri, une fibre lâche ou modérément tendue,...

indiquent un défaut de caractère.

Mais il est un grand nombre d'autres signes physionomiques dont nous ignorons la cause. Pourquoi, par exemple, un nez fin indique-t-il de la sensibilité? un nez épaté indique-t-il de l'insensibilité? un nez retroussé indique-t-il de l'étourderie?

Pourquoi un menton pointu annonce-t-il de la ruse? pourquoi des lèvres grosses et renversées indiquent-elles des passions sensuelles?.....

Contentons-nous donc à présent de réunir des faits; peut-être en trouvera-t-on un jour l'explication.

Sommering a fait des observations qui pourroient répandre quelque lumière sur ces objets obscurs. Il a remarqué que les facultés des animaux, ainsi que celles de l'homme, dépendoient du rapport qu'il y a entre le volume du cerveau et la grosseur des nerfs qui en sortent. Les animaux dont les nerfs sont très-gros, relativement au volume du cerveau, ont beaucoup moins de qualités intellectuelles et de

sensibilité que ceux dont les nerfs sont très-petits. L'âne, le cochon,... et tous les animaux les plus stupides, ont les nerfs très-gros relativement au volume de leur cerveau; tandis que ceux des singes et de l'homme sont très-petits, comparés au volume de leur cerveau.

Les bossus, dit-il, ont en général de l'esprit, de la finesse, de la sensibilité, parce que leurs nerfs sont très-petits, et ont peu de volume : or des lèvres fines, un nez pointu, des traits fins,... annoncent des nerfs d'un petit volume.

Gall, savant médecin de Vienne en Autriche, a fait de nouvelles recherches pour reconnoître, par des caractères extérieurs, les diverses facultés et les passions des animaux et de l'homme. Différentes éminences qui se trouvent à l'extérieur du crâne, au frontal, aux pariétaux, à l'occipital, lui ont paru des indices assez certains de telles ou telles passions. « Le cerveau, dit-il, est « certainement l'organe matériel des « facultés internes de l'animal : telle « protubérance du cerveau répond à

« celle qui se fait appercevoir à l'ex-
« térieur du crâne. L'observation a fait
« voir que telle éminence extérieure se
« trouvoit constamment chez les hom-
« mes qui avoient telles ou telles pas-
« sions : on en peut conclure que la
« cause en réside dans les protubérances
« intérieures du cerveau correspondan-
« tes..... » Son opinion est fondée sur un grand nombre d'observations.

Tous ces faits, rapportés par Camper, par Lavater, par Sommering, par Gall,... et par d'autres physiciens, ne laissent aucun doute que les facultés intellectuelles et morales des animaux, ainsi que celles de l'homme, dépendent entièrement de leur organisation physique.... Mais nous reviendrons ailleurs sur ces intéressantes questions.

# DE L'HOMME

## CONSIDÉRÉ MORALEMENT.

## LIVRE PREMIER.

### CHAPITRE PREMIER.

#### DES QUALITÉS MORALES DE L'HOMME ET DES ANIMAUX.

Les qualités morales de l'homme et des animaux naissent de leurs besoins. Ils n'ont d'autres desirs, d'autres affections, que de les satisfaire de la manière la plus agréable. C'est l'unique but de leurs actions. Or, ces besoins sont une suite nécessaire de leur organisation. On peut donc assurer que le moral de chaque animal et celui de l'homme dépendent de leurs structures physiques.

Ces principes établissent deux classes générales pour les mœurs des animaux, celle des carnivores et celle des frugivores.

Les carnivores, étant organisés pour ne vivre

que de chair, doivent avoir un caractère naturellement féroce. Toutes leurs qualités morales dépendent nécessairement du besoin pressant qu'ils ont de dévorer d'autres animaux pour s'en nourrir. Ils sont fins et rusés pour leur tendre des piéges, audacieux pour les attaquer. Ils ne craignent pas d'exposer leur vie dans ces combats terribles. Les doux sentiments de la bienveillance ne sauroient avoir accès sur ces cœurs sanguinaires, uniquement occupés de carnage.

Cependant ils ne sont pas insensibles aux plaisirs de leurs semblables, ni à leurs douleurs. Ils jouent ensemble, ils se lèchent, ils se caressent. La femelle a un tendre attachement pour ses petits : elle les défend au péril de sa vie, lorsqu'on les attaque. Le mâle lui-même leur est fort attaché ; il l'est également à sa femelle. Enfin ces animaux forment ordinairement des sociétés plus ou moins nombreuses, qui se prêtent des secours, et se défendent mutuellement contre leurs ennemis communs.

Les frugivores sont organisés de manière à ne pouvoir vivre que des différentes parties des végétaux. Ils n'ont donc aucun intérêt à attaquer les autres animaux, ni à leur faire du mal. Il s'élève quelquefois des querelles entr'eux, soit pour les pâturages et les fruits, soit pour les faveurs de leurs femelles ; mais ces rixes sont

momentanées. Si un carnivore les attaque, ils s'unissent pour le repousser : ils le tuent même lorsqu'ils peuvent : c'est la défense naturelle.

Ces animaux conservent donc toute leur sensibilité : les plaisirs de leurs camarades leur sont communs ; ils souffrent de leurs peines.

Les singes, ne vivant que de fruits, ont les mêmes besoins que les frugivores, et en ont le caractère. Ils sont gais, vifs, pétulants ; mais ils ont de *l'irascibilité*. Leurs passions sont impétueuses comme chez tous les habitants des pays chauds. Ils ont de grands besoins du côté de l'amour physique.

L'homme, étant organisé comme le singe, habitoit, dans l'origine, des pays chauds : il vivoit également de fruits, il avoit de la sensibilité et de la gaieté. Ses desirs étoient impétueux : il avoit beaucoup d'irascibilité ; les plaisirs de l'amour faisoient sur lui l'impression la plus vive.

Les animaux, ainsi que l'homme, ont d'abord été dans *l'état de nature*, c'est-à-dire, qu'ils vivoient à-peu-prés seuls et isolés. Ils ont ensuite passé par différents états de sociabilité. On sent que leurs mœurs ont dû éprouver de grands changements à chacune de ces époques.

Il se présente ici une observation bien importante. Quoique les animaux dussent prendre un intérêt général les uns aux autres, leur sensi-

bilité néanmoins se borne presque uniquement à ceux de leur espèce. Ceci s'étend aux carnivores comme aux frugivores.

Un lion accourt aux cris douloureux d'un autre lion, et tâche de le secourir ; mais il est insensible à ceux d'un tigre.

Un taureau défend un autre taureau ; mais il laisse égorger un cerf ou un daim.

Lorsque les grandes sociétés d'animaux se trouvent réunies par hasard dans de vastes prairies, comme les cerfs, les daims, les gazelles, les buffles, les taureaux.... chacun d'eux joue avec ses semblables, et ne prend part qu'aux divertissements de ceux de son espèce.

Les nombreuses sociétés des singes se conduisent de la même manière : elles ne folâtrent qu'entr'elles.

On trouvera la cause de ce phénomène dans le peu d'activité de leur mémoire. Des cris de joie ou de souffrance, analogues à ceux que leur arrache le plaisir ou la douleur, leur rappellent les sentiments qu'ils ont éprouvés, et par conséquent leur font ressentir des affections semblables. Mais leur mémoire n'a point une énergie suffisante, ni assez d'intensité, pour que des cris différents leur procurent quelques émotions.

L'homme, dans *l'état de nature*, présente des phénomènes analogues. Quoiqu'ayant un sen-

timent général de bienveillance pour les animaux, il le restreint plus particulièrement à ceux de son espèce.

Mais, chez *l'homme social*, la sensibilité a pris de grands accroissements. Sa bienveillance s'est étendue; elle embrasse toutes les autres espèces. Son amour pour ses semblables ne l'empêche pas de s'intéresser au sort des autres animaux, quoique, à la vérité, ce ne soit pas avec la même chaleur. La cause de cette différence est que sa mémoire a beaucoup plus d'énergie; elle lui rappelle avec force les sentiments qu'éprouvent les autres espèces, et qu'elles témoignent par des signes extérieurs.

Néanmoins ses affections sont toujours proportionnées aux rapports que ces signes ont avec les siens propres; par conséquent elles sont plus vives pour ses semblables que pour tout autre animal. Elles s'étendent ensuite aux singes et aux autres mammifères, aux reptiles, aux oiseaux, aux poissons.... mais elles sont très-bornées pour les mollusques, les vers, les insectes.... dont les signes de sensibilité diffèrent absolument des siens.

L'homme social est devenu postérieurement carnivore. Dès-lors il a pris un caractère absolument différent. Ses mœurs ont changé: il égorge les autres animaux de sang froid. Sa sensibilité

envers ses semblables en a même été altérée. Ses passions sont devenues plus impérieuses.

Dans l'étude de l'homme social il ne faut jamais oublier ces grandes altérations que sa constitution physique a subies ; elles ont changé entièrement la nature de ses besoins et de ses affections. Son genre de vie, ses vêtements, son logement, ses occupations,.... rendent son corps plus irascible et plus délicat. Il ne peut braver, comme celui de l'homme de nature, les intempéries des saisons. Son estomac affoibli ne sauroit s'accommoder des aliments qui le nourrissoient auparavant. Des maladies nombreuses sont venues l'assaillir : son caractère gai s'est en même temps altéré. *Son irascibilité s'est accrue :* il ne peut supporter aucune contradiction ni dans ses besoins ni dans ses plaisirs.

Mais en même temps sa fibre a acquis plus de mobilité, son organe pensant s'est plus exercé, et il s'est élevé à un plus haut degré de perfection. Son imagination s'est embellie, sa sensibilité est devenue plus délicate, ses affections sont plus vives.... Ces changements dans la constitution physique font naître en lui des besoins et des passions que ne connoissent ni l'homme de nature ni les animaux.

Les jouissances de l'animal sont toutes dans es sensations présentes, parce qu'il a peu de

mémoire. Celles de l'homme social s'étendent plus loin ; elles embrassent le passé et le futur. Sa mémoire a plus d'étendue, son imagination plus d'activité.

L'homme, avant que d'arriver à l'état où il se trouve dans nos grandes sociétés, a passé par différentes périodes de civilisation. A chacune de ces époques ses mœurs ont dû varier. C'est une considération à laquelle on ne sauroit avoir trop d'égards lorsqu'on traite du moral de l'homme. Tantôt on le suppose à une époque, tantôt à une autre. On sent cependant qu'il doit paroître différent dans ces diverses situations ; au lieu qu'on le verroit toujours le même en le considérant aux mêmes époques, parce que des circonstances semblables lui donnent constamment les mêmes passions, les mêmes habitudes, les mêmes mœurs.

Après avoir considéré l'homme social sous les différents rapports qu'il a avec tout ce qui existe, nous allons l'examiner seul, et livré à lui-même dans l'état actuel de nos sociétés. Nous le suivrons dans tous les détails de sa vie, nous assignerons l'origine et la source de ses passions, nous verrons les causes qui l'éloignent du bonheur, et les moyens que la nature (c'est-à-dire l'ordre présent des choses) lui fournit pour en jouir. Nous rechercherons comment il a abandonné les voies simples qu'elle lui traçoit. Nous verrons avec surprise

qu'il attache sa félicité à une multitude de besoins factices.... Mais auparavant jetons un coup d'œil rapide sur ce qu'il étoit dans son *état primitif*.

Cet état a été célèbre parmi les philosophes ; les uns en ont exalté les avantages, tandis que d'autres ont cru que l'état de civilisation étoit préférable.

Nous avons vu qu'il est plusieurs périodes de civilisation. Lorsque des philosophes ont vanté l'*état de nature* relativement à l'homme, il s'agit de savoir de laquelle de ces époques ils entendoient parler. C'est ce qu'ils n'ont jamais déterminé. Aussi tous leurs raisonnements à cet égard sont-ils vagues.

Je supposerai qu'ils ont placé l'homme à la *cinquième période de civilisation*, celle où il étoit dans un état semblable à celui des grandes sociétés de singes. Il n'étoit fixé à aucun sol, il ne connoissoit aucune espèce de culture. Les productions de la terre le nourrissoient ; elles étoient assez abondantes pour lui fournir une ample nourriture. Il ne vivoit que de végétaux.

Ces philosophes ont cru que l'homme arrivé à cet état devoit avoir des connoissances étendues. Ils supposent que son jugement étoit excellent, et qu'il étoit exempt de tous les préjugés que nous donnent notre éducation et nos sociétés.

Apprécions chacun de ces raisonnements à sa

juste valeur. L'homme à cette époque est, comme tous les animaux, uniquement occupé à pourvoir à ses besoins physiques; lorsqu'il les a satisfaits, il emploie le reste de ses instants à courir, sauter, folâtrer avec ses semblables. Il se repose ensuite, sommeille ou dort.

Il n'est pas possible que l'homme seul, et ne sachant que ce que lui a appris sa propre expérience, s'élève à des spéculations qui seroient au-dessus de ses facultés. J'accorderai qu'il raisonne mieux que les autres animaux sur ce qui peut lui être nécessaire, il aura plus de moyens qu'eux de se le fournir, son adresse pour éviter les piéges qu'on lui tendra sera plus grande. Sans doute il ne sauroit avoir aucun de nos préjugés; mais aussi il n'aura aucune de nos connoissances....

C'est à peu près à quoi se réduit tout ce qu'il peut savoir dans cet état. Nous voyons combien sont bornées les connoissances de l'homme appelé improprement *sauvage*, quoiqu'il soit déjà à un degré de civilisation plus avancé.

Quant aux qualités du cœur, il sera bon, ainsi que tous les animaux qui ne sont point carnivores. Il ne fera du mal à aucun de ses semblables, à moins qu'il n'ait quelque rixe pour les fruits ou pour l'objet de ses amours.

Enfin l'homme sera ce que nous voyons aujourd'hui être les autres espèces, et particulière-

ment les singes qui sont à cette époque de sociabilité. Il se défendra avec vigueur contre les attaques des carnivores; mais, ne mangeant que des végétaux, il respectera la vie de tous les autres animaux.

L'amour-propre, cette passion si impérieuse chez l'homme social, n'aura nul accès dans son cœur.

Il n'exerce aucune autorité sur ses semblables. Les idées de domination, si funestes dans nos grandes sociétés, lui seront inconnues.

Il n'a point de vêtement, point de logement, par conséquent aucune espèce de luxe.

Ne cultivant pas la terre, ne connoissant point la *propriété*, toutes ces malheureuses querelles, si fréquentes chez l'homme social pour ces objets, lui seront étrangères.

L'amour moral lui est également inconnu. Tout individu peut satisfaire les besoins d'un autre individu d'un sexe différent. C'est encore une des sources des querelles sociales qui n'existe pas pour lui.

L'homme de nature arrive à un point où il se conduit presque uniquement par l'*exemple* de ses semblables, ainsi que les autres animaux. Les jeunes suivent leurs parents; ceux-ci imitent les autres chefs : nous voyons tous les animaux, dans leurs grandes sociétés, se conduire par l'exemple des plus anciens.

Enfin l'homme dans cet état se trouve précisément au même point de sociabilité que les grandes sociétés de singes, sur-tout celles de l'ourang-outang, dont les voyageurs nous parlent. Il a les mêmes besoins, les mêmes jouissances.

Une telle société d'hommes seroit-elle plus heureuse que les habitants de nos grandes sociétés ? Je le pense; mais on sent qu'elle ne sauroit être fort nombreuse. Il lui faudroit un terrain étendu dans des pays chauds, abondants en fruits, pour y trouver sa nourriture sans être obligée de cultiver la terre, ni de manger les animaux.

Mais ce qui doit principalement rendre l'homme de nature plus heureux que l'homme policé des grandes sociétés, est que le *premier jouit du présent* sans penser au passé, ni sans s'inquiéter de l'avenir; car ce qui nuit le plus au bonheur de l'homme social est cette prévoyance inquiète sur l'avenir, et ces retours continuels vers le passé. *Le présent est trop peu pour lui.*

Cet homme de nature avoit une grande masse de jouissances. Habitant un beau sol, il y jouissoit toujours d'une température agréable. Ce sol lui fournissoit une nourriture abondante; il n'avoit ni peines ni fatigues. L'ennui ne l'atteignoit jamais; il se divertissoit avec ses semblables. Ses jours couloient avec calme et sérénité, et n'étoient altérés par aucune maladie. Il arrivoit à sa der-

nière heure sans la prévoir. Il ne connoissoit par conséquent pas cette idée terrible de la mort, qui poursuit l'homme social jusqu'au milieu de ses jouissances les plus voluptueuses.

L'homme social, au contraire, éprouve beaucoup de difficultés pour satisfaire ses besoins. Les végétaux, qui lui fournissent sa nourriture, deviennent si rares, à cause de sa prodigieuse multiplication, qu'il est obligé de les disputer aux autres animaux. Sa force et son industrie le rendent à la vérité victorieux; néanmoins les aliments lui manquent souvent, et il souffre de la faim. Cet état douloureux l'a engagé à manger les animaux qui, dans les combats, avoient succombé sous ses coups.

Dès-lors il prend le caractère des carnivores : sa douceur naturelle fait place à la violence. Profitant de ses connoissances, il réunit toutes ses forces contre les autres animaux; ceux-ci ne peuvent résister à ses attaques savantes et combinées. Enfin l'homme social s'empare de la terre, et y exerce un empire absolu. Mais ces combats le rendent cruel, et il devient presque aussi féroce envers ses semblables qu'envers les autres.

Ces grands changements qu'éprouve l'homme social sont dus au degré de perfection qu'a acquis son sens interne. Sa mémoire a pris un accroissement immense. Une sensation ne lui fait pas

seulement éprouver le plaisir ou la douleur qui y sont attachés, mais elle lui rappelle tout ce qui l'a précédée, et tout ce qui peut en être la suite. Son imagination s'exalte, l'illusion survient, l'exemple l'entraîne; enfin il s'établit une opinion dominatrice, qui commande à tous ses sentiments. Chaque nation, chaque société, a ses mets particuliers, sa boisson favorite, ses plaisirs, ses amusements....

Cet empire de l'imagination et de l'opinion produit des effets étonnants sur l'homme social. Une expérience journalière fait voir que celui qui est pourvu abondamment de tout ce qui peut l'affecter agréablement est ordinairement moins heureux qu'un autre qui ne possède qu'un modique nécessaire. Des passions impérieuses le tourmentent et le fatiguent, de nouveaux objets viennent irriter continuellement ses desirs.

Celui qui cherche à conduire l'homme social au bonheur doit donc lui apprendre à ne pas se laisser dominer par ces sentiments désordonnés. Il lui fera voir que la vraie félicité est de savoir jouir en paix des bienfaits de la nature; que ces jouissances immodérées, qu'il recherche avec tant d'ardeur, l'éloignent de ce but si desiré, et qu'il ne peut y arriver que par une volonté forte et une persévérance opiniâtre.

Tout ce que nous venons de dire concerne

l'homme riche de la société dont la fortune pourvoit abondamment à ce qu'il peut desirer, sans qu'il soit obligé de recourir au travail. C'est de lui dont nous nous occuperons principalement dans cet ouvrage.

Mais pour celui qui est attaché journellement à la glèbe ou à son atelier, que pourrions-nous lui dire ? Sa tâche est fixée. Il est condamné au travail; il ne lui reste que quelques instants de repos. Si ses occupations lui laissent le temps de cultiver un peu son esprit, il acquerra une connoissance abrégée du grand système des êtres existants, de la place qu'y occupe le genre humain, et de celle que lui-même tient dans les sociétés humaines. Il apprendroit à porter moins d'envie au sort des riches; ils sont le plus souvent moins heureux que lui. Il ne manque peut-être à son bonheur que d'être convaincu de cette vérité; car c'est une idée accablante pour lui que de dire :

« Ce sont mes égaux que je suis obligé de nour-« rir du fruit de mes sueurs. » Que sera-ce, si ce riche puissant se sert de son crédit pour l'opprimer ?

## CHAPITRE II.

### DES BESOINS DES ANIMAUX ET DE L'HOMME.

Le corps de l'animal éprouve des pertes continuelles. Il seroit bientôt hors d'état de remplir ses fonctions, si ces pertes n'étoient réparées. Cet état est douloureux, et forme ce qu'on appelle *besoins*.

On doit distinguer ces besoins en plusieurs classes.

Les uns sont de première nécessité. Ce sont ceux qui fournissent à des fonctions sans lesquelles l'animal ne sauroit subsister : de ce nombre sont : 1° la respiration, 2° la nourriture, 3° la boisson, 4° les excrétions, telles que la transpiration, l'urine... 5° le sommeil.

Il est d'autres besoins dont les objets ne sont pas aussi urgents. Néanmoins l'animal souffre, s'il ne les satisfait pas. Tels sont :

1° La jouissance libre de ses sens ; comme voir, entendre, flairer.

2° L'exercice. L'animal a besoin de prendre de l'exercice, et de se mouvoir.

3° Le besoin de la reproduction, aux époques déterminées par son organisation.

Nous avons expliqué ailleurs les causes physiques de tous ces besoins. Il sont l'effet de l'impression qui est faite sur les divers organes par les différents fluides, tels que la salive, le suc gastrique, l'urine, l'esprit reproductif, l'esprit moteur...

La nature a organisé l'animal, de manière qu'en satisfaisant des besoins, non seulement il fait cesser des douleurs, mais qu'il se procure encore des jouissances. Ainsi, en mangeant, il ne calme pas seulement le sentiment douloureux de la faim, il jouit encore d'un plaisir assez vif, qui est proportionné à la saveur de ses aliments d'un côté, et, de l'autre, à un bien-être général qui succède.

Ces besoins sont la source et les principes de toutes ses passions.

ILS SONT ENCORE LE FONDEMENT DE TOUS LES DROITS ET DE TOUS LES DEVOIRS DES ANIMAUX ET DE L'HOMME. [1]

L'étude du moral des animaux et de l'homme n'est donc que la recherche des moyens qui sont en son pouvoir, 1° pour satisfaire leurs besoins, 2° pour le faire de la manière qui leur est le plus agréable, sans nuire aux besoins des autres, ou en y nuisant le moins qu'il est possible.

---

[1] *Voyez* mes Principes de la Philosophie Naturelle, où j'ai démontré cette vérité.

Les animaux ont des besoins très-bornés. Accoutumés aux injures de l'air, ils bravent impunément l'intempérie des saisons. Il ne leur faut ni vêtements ni logements pour se mettre à l'abri d'un soleil brûlant, ou des rigueurs d'un froid âpre. Cependant ils ne négligent pas de se ménager des retraites dans l'épais feuillage des forêts, ou dans des grottes et des cavernes. Quelques espèces même, telles que l'ours, le blaireau, les marmottes, le renard, se creusent des retraites souterraines.

Quant à la nourriture, les frugivores la trouvent presque par-tout, et dans les vastes prairies, et sur les arbres fruitiers, et dans les graines des plantes diverses....

Les carnivores ont plus de difficultés à se fournir leurs aliments. Néanmoins leur adresse, leur agilité, leurs forces, les font triompher constamment des frugivores dont ils se nourrissent.

L'homme de nature habitoit les pays chauds comme les singes. Sa nourriture consistoit en fruits de toute espèce; en grains, en herbes... Ces objets y sont si abondants, qu'il ne pouvoit jamais en manquer. Il n'avoit besoin ni de vêtements ni de logements. Pendant les grandes chaleurs, il se retiroit à l'ombre, sous le feuillage des arbres.

Mais la société a changé absolument les be-

soins de l'homme; elle a favorisé sa multiplication à un point prodigieux. Son corps s'est affoibli : ses facultés intellectuelles et morales se sont augmentées. Les pays chauds n'ont pu suffire à lui fournir son nécessaire. Des sociétés entières ont donc été obligées de s'éloigner de leur sol natal, et de passer dans les zones tempérées, et jusqu'aux régions glaciales. La température rigoureuse de ces nouveaux climats les a forcés de se couvrir, de se construire des logements. La chûte de leurs poils a rendu ces besoins encore plus pressants. [1]

Les fruits n'ont pu fournir à sa subsistance : il a mangé d'abord des insectes, des crabes, des poissons, des reptiles : et enfin il a égorgé les grands quadrupèdes eux-mêmes.

Mais toutes ces ressources ont été insuffisantes; il n'a pu trouver de nourriture assurée que dans la culture de certaines plantes, qui lui ont également fourni ses vêtements.

Son industrie lui a fait inventer des arts divers. Pour rendre son travail moins pénible et plus avantageux, il y a employé la force des animaux, lorsqu'il les a eu domptés.

---

[1] Les poils chez les singes qui se civilisent, tels que l'orang-outang, commencent aussi à tomber.

Enfin il est parvenu à se construire des édifices solides, spacieux et commodes.

Telle est la première origine des besoins nombreux de l'homme social. Ils étoient, dans le principe, assez limités; mais nous leur verrons acquérir des accroissements prodigieux, à mesure que la société se perfectionnera. Son corps perd de sa première vigueur. Accoutumé à se couvrir, et à se loger dans des habitations, il ne peut plus supporter les intempéries des saisons. Mais d'un autre côté son activité s'accroît beaucoup, et il a un besoin continuel de s'occuper, pour bannir l'ennui dont il est tourmenté lorsqu'il demeure dans l'oisiveté.

Ses besoins sont de plusieurs espèces.

Les uns sont de première nécessité; tels que le boire, le manger... ce sont les besoins physiques.

Les autres moins pressants sont les besoins nés principalement de l'état social.

### DES BESOINS DE PREMIÈRE CLASSE.

Les besoins de première nécessité pour l'animal sont, ainsi que nous l'avons vu:

1° Le boire et le manger.

Ces besoins consistent à prendre une nourriture suffisante, pour réparer les pertes continuelles que fait le corps. La délicatesse de cette nourriture

est peu importante. Il suffit qu'elle puisse fournir les principes réparateurs.

2° Les besoins de la reproduction.

Ces besoins, chez les animaux, ne se manifestent qu'à certaines époques ; mais ils sont alors très-impérieux. Cependant on ne peut point les regarder comme de première nécessité pour l'individu ; car il en est plusieurs qui n'en jouissent jamais, d'autres en jouissent peu. Mais ils sont nécessaires pour empêcher que les espèces ne se perdent.

L'homme de nature avoit les mêmes besoins. Il ne pouvoit vivre sans satisfaire les uns, ni perpétuer son espèce, sans satisfaire les autres.

### DES BESOINS DE SECONDE CLASSE.

Mais l'état social a fait naître chez l'homme deux autres besoins, qui, sans être aussi pressants que ceux dont nous venons de parler, n'exigent pas moins impérieusement qu'il les satisfasse. Ce sont :

1° Le vêtement,

2° Le logement.

La première habitation de l'homme a été dans les climats chauds. Mais, à mesure que sa multiplication a augmenté, une partie des sociétés a été obligée de s'écarter dans les zones tempérées, et même dans les zones froides.

D'un autre côté, l'état social a affoibli sa constitution physique. Il a perdu peu à peu ses poils, comme cela est déja arrivé à l'ourang et à quelques autres singes. Il est donc devenu beaucoup plus sensible aux intempéries des saisons. Il a fallu qu'il se couvrît, et qu'il se fît des habitations.

### DES BESOINS DE TROISIÈME CLASSE.

A mesure que les sociétés humaines se sont perfectionnées, l'homme s'est fait de nouveaux besoins. Ce sont ceux-ci qui forment les besoins de troisième classe. Ils sont très-nombreux. On peut les rapporter aux suivants :

1° Besoins d'exercice du corps,
2° Besoins de travail d'esprit,
3° Besoins d'affections du cœur,
4° Besoins d'opinion,
5° Besoins d'agréments,
6° Besoins de fantaisies.

### DU BESOIN D'EXERCICE DU CORPS.

L'homme social a un excès d'activité qui le tourmente continuellement. Il a un besoin pressant d'agir pour éviter l'ennui.

Le premier moyen d'occuper cette activité est l'exercice du corps. Il est indispensable pour l'homme qui veut jouir des agréments de la vie.

Cet exercice est d'ailleurs utile à sa santé. La

vie sédentaire l'expose à plusieurs maladies. Ses digestions se font mal. Il éprouve un mal-aise général qu'il ne peut dissiper que par l'exercice.

### DU BESOIN DES TRAVAUX DE L'ESPRIT.

Les travaux de l'esprit ne sont pas aussi nécessaires pour l'homme social que ceux du corps ; néanmoins un esprit actif ne peut pas s'empêcher de combiner ses idées, et de se livrer à des recherches plus ou moins étendues. Cette occupation devient plus particulièrement un besoin chez ceux qui ne font pas d'exercice du corps ; elle sert également à écarter l'ennui.

### DU BESOIN DES AFFECTIONS DU CŒUR.

Les affections du cœur ne sont pas moins utiles à l'homme social que les travaux de l'esprit. Il s'attache à ses semblables, et il ne sauroit plus se passer de leur société : d'ailleurs, ces affections l'occupent, et dissipent son ennui.

### DES BESOINS D'OPINION.

Les besoins des première et seconde classes sont assez bornés. Une nourriture bonne et abondante, de l'eau pure, un vêtement simple, une cabane modeste et commode,... lui suffisent. Mais l'opinion, qui exerce un si grand empire sur l'homme social, vient dire à l'amour-propre que ces ali-

ments sont trop grossiers; que ces habits sont trop communs; que ce logement n'est point assez magnifique.... Voilà de nouveaux besoins qui n'ont plus de limites.

Ce sont ces besoins qui tourmentent continuellement l'homme social; ils sont la source de la plupart de ses passions immodérées.

### DES BESOINS D'AGRÉMENTS.

J'appelle besoins d'agréments ce qui peut lui être agréable d'avoir, sans que ce soit cependant d'une certaine utilité. Il est, par exemple, agréable d'avoir une machine qui marque les heures de la journée: une pendule est donc une jolie invention. Il est aussi agréable d'avoir cette machine portative lorsqu'on va à la promenade ou qu'on fait de longs voyages; c'est l'origine des montres.... Une montre, une horloge simples, remplissent ces besoins.

Mais l'opinion est bientôt venue changer la nature de ce besoin. On veut une pendule plus ou moins ornée, une montre d'or enrichie de brillants, une montre à sonnerie, à répétition....

### DES BESOINS DE FANTAISIES.

L'homme, toujours poursuivi par le desir excessif des jouissances et par l'ennui, a recours à une multitude de fantaisies, qui sont ensuite devenues de vrais besoins. L'un veut avoir une

galerie de tableaux, l'autre une bibliothèque ; celui-ci fera une collection de médailles, celui-là aura un cabinet d'histoire naturelle.... Tels sont les besoins de fantaisies, qui sont très-étendus dans l'état social.

Nous verrons dans le cours de cet ouvrage que ces divers besoins se modifient de mille manières, et donnent naissance à toutes les passions de l'homme social.

## CHAPITRE III.

### DES PASSIONS.

PUISQUE l'animal n'a d'autre mobile que de satisfaire ses besoins, et de le faire de la manière qui lui procure la plus grande masse de plaisirs, c'est dans ces sentiments qu'on doit chercher l'origine de ses passions. [1] Effectivement un examen

[1] Πάσχω, d'où est venu *patior*, *afficior*, le mot passion.

Les moralistes attribuent au *cœur* les affections, parce que, lorsqu'elles sont vives, on éprouve une impression à peu près dans la région du cœur. Mais cette région, que les anciens appeloient *præcordia*, n'est point le cœur ; c'est celle du *cardia*, ouverture supérieure de l'estomac ; d'où vient le mot *cardialgie*.

approfondi montrera qu'ils en sont la véritable cause.

Une passion n'est donc qu'une volonté forte de satisfaire un besoin de la manière la plus agréable. L'animal fuit la douleur qui naît du besoin, et recherche le plaisir que la nature a constamment attaché à la satisfaction d'un besoin.

Le carnivore affamé se jette avec fureur sur l'animal qu'il peut dévorer pour calmer la douleur de la faim, et se procurer le plaisir attaché au sentiment du goût; mais il préférera ceux de ses aliments qui le flatteront le plus.

Le frugivore recherche les meilleurs pâturages, et n'a recours aux autres que lorsque ceux-ci lui manquent.

Dans le temps de leurs amours, les animaux s'y livrent entièrement, et bravent tous les dangers.

Toutes les passions de l'animal se rapportent presque à ces deux objets, satisfaire leur faim et leur soif, ainsi que les besoins de l'amour. Les

---

Il faudroit donc dire *maux du cardia,* et non point *maux de cœur.*

Le *præcordium* pourroit encore être le centre nerveux du diaphragme, car ce muscle éprouve toujours des impressions dans les fortes passions ; ou le grand plexus solaire, qui fournit des nerfs à tous les viscères de l'abdomen.

jouissances que procurent les autres sens paroissent les affecter beaucoup moins.

La même chose devoit avoir lieu pour l'homme de nature. Ses besoins n'étoient pas plus étendus que ceux des autres animaux; il ne pouvoit avoir d'autres passions que les leurs. Elles dirigeoient toutes ses actions avec simplicité et uniformité.

Mais l'état social a apporté des changements surprenants à la situation de l'homme. Il a développé en lui une multitude de *besoins factices* qu'on n'auroit jamais soupçonnés. Ils ont donné naissance à un nombre égal de passions; celles-ci ont peut-être encore plus d'empire sur son cœur que celles qui sont fondées sur des besoins réels, les besoins physiques.

L'amour du *moi*, pris dans le sens le plus étendu, est la première, ou, pour mieux dire, la seule passion. *Tout être sensible ne peut aimer que lui.* L'amour qu'il a pour les autres est toujours relatif au plaisir qu'il y trouve. Son *moi* est le dernier terme auquel il rapporte tout. Ses actions n'ont d'autre but que le moi. Ses passions ne sont que des modifications de l'amour du moi.

On peut diviser les passions en deux grandes classes, les passions physiques et les passions morales.

Les passions physiques ont pour objet de sa-

tisfaire les besoins qui naissent immédiatement de l'organisation physique ; tels sont ceux de boire, de manger, de voir, d'entendre, de flairer, de se reproduire....

Les passions morales ont pour objet de satisfaire les besoins factices nés de l'état social ; tels sont l'amour-propre, l'ambition, la gloire....

On conçoit bien comment l'amour du moi produit toutes les passions de la première classe, qui naissent de besoins physiques, et des plaisirs qui y sont attachés. Des mets agréables, des couleurs vives, des sons flatteurs, des odeurs suaves,..... satisfont des besoins, et flattent agréablement les sens.

Les beaux arts, les talents de l'esprit,... qui, par des peintures vraies, rappellent ces mêmes objets de plaisir, doivent également procurer des jouissances vives.

Mais la cause des autres espèces de passions, de celles dont les objets ne sont point de satisfaire des besoins physiques, ni de procurer des plaisirs directs, n'est point aussi facile à saisir. Quel genre de jouissances peuvent procurer la fierté, l'orgueil, l'envie, l'ambition, la domination,... et toutes les passions nées du contact de la société ?

Elles doivent néanmoins avoir les mêmes causes que les premières. Ce sont toujours des modifi-

cations de l'*amour du moi;* elles sont fondées sur des besoins nouveaux, qui sont nés des altérations que l'état social a fait subir à l'organisation animale, ou elles sont des effets de l'intensité qu'a acquise la mémoire.

Une passion ayant toujours pour but de satisfaire un besoin, et de le satisfaire de la manière la plus agréable, on ne sauroit la blâmer lorsqu'elle est contenue dans les limites avouées par la raison; mais elle peut s'en écarter, soit en plus, soit en moins, c'est-à-dire, qu'elle peut pécher *par excès* ou *par défaut*.

L'intensité des passions sera toujours proportionnée à la sensibilité de la fibre et à la nature des esprits moteurs et reproductifs, c'est-à-dire, à leur quantité et à leur qualité.

La fibre est-elle grêle et fort tendue, les esprits moteurs et reproductifs abondants et énergiques, comme dans les tempéraments bilieux? la sensibilité est très-grande; les passions sont vives, mais elles ont peu de durée.

La fibre a-t-elle du corps et de la tension, les esprits moteurs et reproductifs sont-ils abondants et énergiques? les passions naissent avec moins de rapidité; mais elles sont fortes et de longue durée. C'est ce que l'on observe chez les mélancoliques.

Chez les sanguins, dont la fibre, quoiqu'ayant

de la consistance, est moins tendue, et les esprits moteurs et reproductifs moins abondants et moins énergiques, les passions sont modérées, et ont peu de durée.

Lorsque la fibre a peu de ton, comme chez les flegmatiques, et que les esprits moteurs et reproductifs sont peu abondants et sans énergie, les passions n'ont pas de force.

Les passions varieront par la même raison, suivant les divers âges de la vie. Chez l'enfant la fibre a peu de masse; l'esprit moteur est assez abondant. Ils seront donc fort sensibles; mais leurs plaisirs et leurs douleurs ne dureront qu'un instant.

Dans l'adolescence la fibre acquiert de la masse et de la tension, les esprits moteurs et reproductifs sont abondants et énergiques. Les passions doivent donc être vives.

Dans l'âge mûr la fibre a encore plus de masse, les esprits moteurs et reproductifs sont moins abondants et moins énergiques. Les passions doivent donc être moins vives.

Enfin, dans la vieillesse, la fibre a beaucoup de masse, et peu de tension; les esprits moteurs et reproductifs sont peu abondants et peu énergiques. Les passions doivent donc beaucoup diminuer.

Le climat influe également sur les passions:

elles sont très-vives chez les habitants des pays chauds ; modérées chez les habitants des pays froids ; et elles tiennent le milieu chez les habitants des zones tempérées. Mais nous avons vu que tel ordre de fibres acquiert beaucoup de mobilité par des actes répétés, tandis que tel autre ordre n'en acquiert aucun par défaut d'exercice ; ce qui constitue les *habitudes*. Les mêmes effets ont lieu par rapport aux passions, qui pour lors se changent en habitudes. Plus on s'adonne à une passion, plus la fibre qui en représente l'objet devient mobile, plus l'habitude s'en fortifie, plus la passion acquiert de force.

Il en résulte encore un autre effet. C'est que les viscères qui servent à satisfaire cette passion acquièrent de l'énergie, et filtrent une plus grande quantité de leur humeur secrétoire. Chez le gourmand, par exemple, les organes de la digestion se fortifient ; tous ces viscères filtrent une plus grande quantité de sucs nécessaires à cette fonction.

Cette plus grande abondance dans les différentes liqueurs augmente le besoin, car il faut les évacuer et les employer. Les liqueurs qui servent à la digestion chez le gourmand favorisent non seulement cette disgestion, mais elles font naître l'appétit ; par conséquent elles provoquent cette gourmandise. Il en est de même de tous les autres plaisirs.

On trouvera dans ces différentes causes l'origine de toutes les passions. On peut les diviser en trois grandes classes :

*Les passions* NATURELLES sont fondées sur des besoins physiques à remplir, et qui naissent de l'organisation.

*Les passions* TRANSMISES sont une suite des habitudes que les parens transmettent.

*Les passions* ACQUISES sont contractées par des actes répétés, qui donnent de la mobilité aux fibres.

Les passions considérées physiquement, présentent trois effets de la plus haute importance.

1° Le premier est le degré de force qu'elles donnent à toutes les facultés de l'individu, soit celles du corps, soit celles de l'esprit, soit celles de l'ame.

Un homme dans la colère a une force double, triple, quadruple... de celle qu'il a dans son état ordinaire. Le même effet a lieu dans la fureur et dans la folie.

Les facultés de l'esprit sont également augmentées par les passions vives. Jamais un grand orateur n'est plus véhément, que lorsqu'il se passionne fortement pour l'objet dont il parle : le poète, l'écrivain, le peintre... en un mot tout compositeur, ne mettent de la chaleur dans leurs ouvrages, que lorsqu'ils sont vivement affectés.

Enfin l'ame ne déploie toute sa force que dans la grande passion. Scævola, enflammé de l'amour de sa patrie, se brûle le poignet, parce qu'il n'a pas poignardé Porsenna : ce qu'il n'eût pas fait dans un moment tranquille.

La cause physique de ces phénomènes est dans le mouvement précipité des esprits moteur et reproductif. Nous avons vu que les grandes passions font couler ces esprits en abondance et avec rapidité. Plus ce mouvement sera accéléré, plus il donnera de force à la machine ; et elle se trouvera capable d'efforts qui paroissent au-dessus de ses moyens.

L'énergie de ces esprits y contribuera beaucoup. Ainsi l'homme apathique ne sera jamais capable de grandes passions, ni de grands efforts. Le bilieux et le mélancolique ont des passions impétueuses, et font de grandes choses. L'esprit reproductif a également la plus grande influence dans ces phénomènes, à raison de son abondance et de son énergie. Les hommes à talents, tels que le poète, le peintre, l'orateur,... qui veulent donner du feu à leurs compositions, se gardent bien de dissiper cet esprit vivifiant.

Dans l'état ordinaire, ces deux esprits ne coulent qu'en petite quantité, pour entretenir les fonctions vitales.

Mais dans les fortes passions, c'est-à-dire, dans

les affections vives, ils sont envoyés avec abondance et avec force. Dès-lors ils doivent produire des effets proportionnés à cette force et à cette vîtesse. Ils donneront donc une grande vigueur au corps : ils rappelleront à l'esprit une multitude d'idées, parmi lesquelles il choisira celles qui conviennent à son objet ; et enfin l'ame sera vivement émue par ces affections fortes. Elle sera incapable d'éprouver aucun autre sentiment, et portera toute son activité vers ce qui lui cause de si vives émotions.

2° Car c'est le second effet que présentent les grandes passions : elles absorbent, pour ainsi dire, toute la sensibilité, de manière qu'on devient en quelque façon insensible à toute autre affection.

3° Le troisième effet extraordinaire que produisent les passions très-vives est un dérangement dans le sens interne, lequel amène la folie. Ce dérangement est produit parce que les fibres de ce sens, qui peignent l'objet de la passion, sont dans une tension disproportionnée au reste des autres fibres de cet organe ; d'où il s'ensuit que les mouvements de ces diverses fibres n'ont plus de rapport entr'eux. Une sensation, par exemple, le mot rouge, qui retraçoit la couleur rouge, ne la rappellera plus ; mais elle rappellera un objet différent. Ce sera particulière-

ment une idée qui tiendra à celles qui ont rapport à l'objet de la folie.

### DE L'EMPIRE DE L'IMAGINATION.

L'empire de l'imagination a la plus grande influence sur les passions fortes. Une imagination vive s'enflamme, et fait naître les sentiments les plus exaltés. Elle représente au conquérant cent peuples divers soumis à sa domination, et son nom porté de bouche en bouche sur les ailes de la renommée, arrivant jusqu'aux siècles les plus reculés. L'amant voit dans l'objet de son amour mille beautés qu'il ne sauroit retrouver dans aucun autre. Le fanatisme religieux est encore beaucoup plus véhément, parce qu'il promet des jouissances d'un ordre supérieur... Aussi toutes ces passions si entraînantes naissent-elles chez des ames sensibles, dont l'imagination est facile à émouvoir.

Le sage fait des efforts continuels pour commander à ses passions, et il cherche toujours à les contenir dans les limites avouées par la raison.

La justice en est le premier régulateur;
La prudence les dirige,
La tempérance les modère,
Et la force donne l'énergie nécessaire.

C'est cette dernière vertu qui manque ordinairement. Il est peu d'hommes qui ne s'apperçoivent qu'ils se laissent dominer par leurs passions;

mais il en est encore moins qui aient la force de leur résister.

Chaque passion a un but raisonnable ; il suffit d'en réprimer les excès. Une sage économie est nécessaire. Ses excès sont d'un côté l'avarice, et de de l'autre la prodigalité ; mais quelles sont les limites entre une économie sage et l'avarice, entre une *économie magnifique* et la prodigalité ?

Il en est de même de toutes les passions. Les règles générales de la morale sont certaines, et susceptibles de la rigueur du calcul ; mais les applications aux cas particuliers sont extrêmement difficiles.

*Chaque passion est susceptible de différents degrés d'intensité, et peut être représentée par la série des nombres naturels, 1, 2, 3, 4, .... 8.*

Dans l'exposé abrégé que nous allons faire des principales passions, nous parlerons toujours de leurs deux excès, l'un en plus, l'autre en moins.

## CHAPITRE IV.

### DE L'INTÉRÊT PERSONNEL.

Les faits que nous venons d'exposer jettent un grand jour sur une des questions les plus difficiles de la morale ; je veux dire celle de l'*intérêt personnel.*

Les animaux, ainsi que l'homme, ne se conduisent que par leur intérêt personnel : ils n'agissent et ne peuvent agir que pour leur bien-être particulier. Les motifs de toutes leurs actions sont de rechercher ce qui leur fait plaisir, et d'éloigner ce qui peut leur causer de la douleur.

Quelques philosophes en ont conclu que l'intérêt personnel devoit être la seule règle de conduite de l'homme, *et qu'il n'y avoit pour lui d'autre loi que celle de cet intérêt, lorsqu'elle étoit appuyée par une force supérieure.*

Il est facile de prouver qu'ils ont donné trop d'extension à ce principe. L'animal et l'homme n'agissent, à la vérité, et ne peuvent agir que pour ce qui leur fait le plus de plaisir dans le moment. Ainsi l'enfant et le jeune animal courent à la mamelle de leurs mères, lorsqu'ils sont pressés par la faim, sans prévoir les suites de cette action.

Mais lorsque la mémoire acquiert de l'énergie, la sensation présente rappelle les suites qu'elle peut avoir. Dès lors l'animal appréciera l'un et l'autre, et il ne se décidera qu'après qu'il aura fait tous ces calculs. Il est, par exemple, pressé par la soif, et desireroit aller boire au fleuve voisin; mais il se rappelle qu'il peut y rencontrer un de ses ennemis. C'est ainsi que la plupart des vieux animaux savent éviter des piéges, auxquels se laissent surprendre les jeunes, qui n'ont ni assez de mémoire, ni assez de prévoyance.

Il faut donc distinguer deux choses dans l'intérêt personnel:

1° Celui qui s'abandonne au plaisir du moment;

2° Celui qui calcule le plaisir du moment avec les suites qu'il peut avoir. Ce calcul sera proportionné à l'étendue des connoissances et à l'énergie de la mémoire.

Les règles de la prudence et de la justice reposent toutes sur ce calcul; elles sont fondées sur l'intérêt personnel, mais un intérêt personnel bien calculé. Un animal dont la mémoire a beaucoup d'énergie ne fera pas du mal à un autre animal, parce qu'il s'en feroit à lui-même, puisqu'il souffriroit de le voir souffrir. Plus sa mémoire aura d'activité, plus sa sensibilité sera grande; aussi voyons-nous que les animaux réunis en sociétés nombreuses, et se perfectionnant, ont plus de

conjouissance et de commisération que lorsqu'ils vivoient isolés.

La même chose a lieu pour l'homme dans les grandes sociétés policées. Sa mémoire est très-étendue; il a beaucoup de sensibilité. Il souffre des douleurs de son semblable. Il s'écartera donc peu des lois de la bienveillance générale.

Mais il faut distinguer dans une même société les diverses classes de citoyens. Celles dont l'éducation a été soignée, et qui ont beaucoup exercé leur mémoire, auront une sensibilité plus délicate et une bienveillance plus étendue, que celles dont la mémoire est bornée à cause de leur éducation négligée. Aussi le *plebs* a-t-il moins de sensibilité que les classes riches; il s'abandonne volontiers à l'intérêt personnel du moment, tandis que les autres classes, plus prévoyantes, consultent plutôt l'avenir.

On peut appliquer aux peuples barbares et peu civilisés ce que nous disons des dernières classes des peuples civilisés.

Ces réflexions font voir que l'intérêt personnel, bien loin de ne reconnoître *d'autre loi que celle de la force, d'autre droit que celui du plus fort*, est le plus ferme appui des grandes règles d'une bienveillance générale; mais cet intérêt personnel doit être toujours soumis à un calcul raisonné. Aussi la vie du sage est-elle une suite continuelle de calculs.

### DU DÉFAUT D'INTÉRÊT PERSONNEL.

Il est rare que l'intérêt personnel ne soit point assez puissant chez l'homme social ; cependant cela arrive quelquefois par une insouciance bien blâmable. Car, si on manque d'intérêt pour soi-même, comment en aura-t-on pour les autres ?

### DE L'EXCÈS D'INTÉRÊT PERSONNEL.

Qu'il est peu d'hommes chez qui l'intérêt personnel ne soit pas prédominant ! On s'aime trop, on recherche le plaisir avec trop d'avidité, et on nuit aux jouissances d'autrui ; on blesse les règles de la bienveillance générale, on viole les lois de la justice.

Le sage, dont le but principal est le bonheur, ne négligera point son intérêt personnel ; mais il sera constamment guidé par la justice, et ne fera rien qui puisse être contraire à l'intérêt des autres. Son cœur sensible souffriroit de leurs douleurs.

## CHAPITRE V.

### DE L'ILLUSION MORALE.

Que l'homme le plus sensé se préoccupe d'une idée quelconque, aussitôt l'illusion lui met un bandeau sur les yeux, son raisonnement est troublé; il n'apperçoit plus que l'objet de sa passion. Alexandre, à l'imitation de Bacchus, veut se faire passer pour fils de Jupiter. Cette idée s'empare de son imagination ardente, et, sacrifiant tout pour satisfaire cette prétention, il s'expose lui et son armée à périr pour arriver à l'oasis d'Ammon.

Celui qui blâme avec le plus d'amertume cette action d'Alexandre est, chaque jour, dupe de l'illusion. Il ne cherchera point à se faire passer pour fils d'un dieu; mais il aura sa folie, qu'il poursuivra avec toute l'ardeur que lui donneront l'énergie de son tempérament et la force de sa volonté.

L'illusion ne paroît pas avoir lieu chez les animaux, ni chez l'homme de nature. Leur esprit, calme et tranquille, leur laisse voir les objets tels qu'ils sont. Chez l'homme social, au contraire, une imagination ardente lui permet rarement d'appercevoir l'état véritable des choses.

Il faut distinguer l'illusion intellectuelle, qui induit l'esprit en erreur; et l'illusion morale, qui

séduit le cœur. C'est de cette dernière dont il est ici question; elle est fondée ordinairement sur l'illusion intellectuelle.

C'est particulièrement dans les grandes passions que l'illusion morale exerce tout son empire. On en voit tous les jours des exemples surprenants.

### D'UN EXCÈS D'ILLUSION.

Toutes les passions vives sont accompagnées d'un excès d'illusion.

La véritable amitié n'est presque jamais sans un excès d'illusion, qui fait voir son ami entièrement différent de ce qu'il est.

L'illusion est encore bien plus forte dans l'amour, parce que ce sentiment est plus véhément.

Mais, dans le fanatisme et l'enthousiasme, l'illusion est portée au maximum. L'illusion n'est jamais plus forte que chez les partisans des nouvelles opinions religieuses ou politiques; elle a même lieu pour des opinions philosophiques.

L'illusion entraîne le guerrier au milieu des combats, parce qu'il se persuade que la gloire militaire est ce qu'il y a de plus beau.

L'illusion retient l'avare auprès de son trésor, sans oser y toucher; il lui suffit de pouvoir se dire que sa fortune lui fourniroit tout ce qu'il pourroit desirer.

L'illusion engage le jeune fat à suivre aveuglé-

ment la mode, et même à aller au-delà ; il ne voit rien qui puisse l'honorer davantage.

L'illusion porte le joueur à exposer sur une carte ou à la loterie toute sa fortune, dans l'espérance de la doubler ou de la tripler.

L'illusion nourrit tous les projets chimériques qu'enfante la cupidité.

L'illusion soutient l'ambitieux, qui croit trouver le bonheur dans les honneurs et les grandeurs.

L'illusion fait le bonheur de l'auteur qui se persuade que son nom passera à la postérité.

L'illusion rend heureux le mari qui croit sa femme fidelle.

L'illusion enflamme l'imagination du vrai croyant, qui jouit déjà des plaisirs ineffables qu'on lui promet dans une autre vie.

L'illusion séduit l'amour paternel, et ne lui laisse appercevoir dans son enfant que des qualités aimables.

L'illusion irrite les desirs de l'inconstant, qui se persuade qu'un objet nouveau va le fixer, et comblera enfin le vide de son cœur.

L'illusion donne un prix inestimable aux objets qui nous sont présentés sous le voile des préjugés nationaux.

Enfin toutes les grandes passions sont fondées sur une illusion morale portée à l'excès, et celle-ci est toujours précédée par l'illusion intellectuelle.

Il paroît surprenant que les hommes, sans cesse trompés par l'illusion, s'y abandonnent néanmoins avec le même aveuglement; mais la vie est si peu de chose par elle-même, qu'*on cherche continuellement à l'embellir.* C'est ce que produisent les rêves de l'illusion. Tous les hommes s'y livrent donc avec plaisir, et y placent la plus grande partie de leur bonheur. Plus l'homme est malheureux, plus l'illusion a d'empire sur lui. C'est pourquoi toutes les idées religieuses n'ont jamais manqué de faire la plus vive impression sur la multitude, qui se laisse séduire d'autant plus facilement par l'idée d'une béatitude future, qu'elle est plus éloignée du bonheur dans cet ordre présent.

Mais comment l'illusion intellectuelle peut-elle induire en erreur les têtes le mieux pensantes? C'est en présentant à l'esprit préoccupé les objets différents qu'ils ne sont. Dès-lors l'impression qu'ils laissent ne sera plus celle que l'objet par lui-même devoit produire; mais elle sera proportionnée à la manière dont il est offert. Ainsi celui qui n'a que cent degrés de perfection, par exemple, étant présenté comme en ayant mille, n'affectera pas comme cent, mais comme mille.

Mais comment l'illusion peut-elle présenter un objet ayant cent degrés de perfection comme en ayant mille? ou celui qui en a mille comme n'en ayant que cent? C'est qu'elle ne les voit point sous leur véritable point de vue.

On demandera toujours pourquoi l'illusion ne voit pas les objets tels qu'ils sont ; on répondra que c'est une suite de la prévention. Il faut donc rechercher ce que c'est que la prévention.

### DE LA PRÉVENTION.

Pour trouver les causes de la prévention, il faut examiner la manière dont les connoissances parviennent jusqu'à nous. Un objet nouveau s'offre à notre vue ; ou on le voit tel qu'il est, ou on le voit embelli, ou on le voit dans le sens opposé. Ceci dépend de deux causes principales ; 1° de la façon dont on envisage cet objet, 2° de la manière dont on est affecté dans le moment.

Chaque jour on se laisse séduire par des sophismes, parce qu'on ne les examine point suffisamment. C'est la source la plus ordinaire de nos erreurs. On n'apperçoit les choses que sous une face, ou sous quelques faces, au lieu de les examiner sous tous les rapports. C'est ce qui a lieu pour tout ce qui nous fait une illusion intellectuelle.

La manière dont on est affecté dans le moment influe aussi beaucoup sur nos jugements, et contribue à nous jeter dans l'illusion. Sommes-nous dans la joie ? un visage sur lequel brille une grande tristesse nous fatigue. Sommes-nous dans la tristesse ? nous accueillons celui que nous repoussions auparavant, et nous repoussons celui que nous

accueillions : il en est de même de tous nos autres sentiments. C'est la source de la plupart de nos illusions et de nos préventions.

Une personne, par exemple, entre dans un cercle nombreux : chacun l'examine, et en porte son jugement particulier.

Les uns se préviendront en sa faveur, et s'intéresseront à elle d'une manière plus ou moins vive.

Les autres en porteront un jugement tout opposé, et se préviendront autant contre elle que les premiers se sont prévenus en sa faveur.

De troisièmes plus réfléchis suspendront leur opinion.

Si on demandoit à ces différentes personnes les raisons de leurs jugements, les premières répondront qu'elles ont cru appercevoir dans cet individu des qualités aimables ; les autres, au contraire, y ont distingué des qualités repoussantes : enfin les troisièmes n'y ont pas reconnu assez de qualités pour motiver un jugement.

Maintenant il s'agit de savoir pourquoi les uns ont vu dans cette personne des qualités aimables, et les autres des qualités repoussantes. Ceci dépend et de la manière de voir et des sentiments dont ont est affecté. Celui qui croit découvrir dans la physionomie de cette personne des traits analogues à ceux de personnes auxquelles il est attaché, ou

qu'il estime, se préviendra, par cette raison, en sa faveur : celui qui, au contraire, y appercevra un caractère analogue à celui qu'il n'aime ni n'estime, se préviendra contre elle.

Mille circonstances, dont on ne peut se rendre raison, influent sur ces sortes de préventions morales, comme sur nos préventions relatives à nos goûts physiques. Celui-ci aime mieux tel mets que tel autre ; par exemple, tel fruit : celui-là préférera tel autre... C'est une suite d'habitudes, de préjugés... très-difficiles à analyser. Il en est de même pour les goûts moraux. Tel artiste préfère le grand, tel autre aime mieux le joli : celui-ci aime mieux la musique de tel maître, celui-là celle de tel autre ; l'un préfère tel peintre...

Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'en général l'*affinité morale* a la plus grande influence dans ces préventions. Le guerrier aime dans un homme un air de bravoure ; le magistrat y cherche un air réfléchi et intègre... le sage y veut de la vertu... la femme y cherche un cœur aimant...

Ces premières impressions sont ensuite modifiées par des affections secondaires, suites d'événements particuliers, d'habitudes plus ou moins fortes, d'opinions diverses...

### DU DÉFAUT D'ILLUSION.

Un esprit juste, et qui ne se laisse point échauffer

par le sentiment, évite ordinairement de tomber dans l'illusion. Il voit froidement, et il apperçoit les choses telles qu'elles sont. C'est le propre de l'esprit réfléchi et méditatif, tel que celui du géomètre et du philosophe.

Le tempérament apathique, par son insensibilité même, évite assez souvent l'illusion; au lieu que les tempéraments bilieux et mélancoliques, dont les passions sont vives et impétueuses, y tombent fréquemment. Le tempérament sanguin y est moins sujet, et il n'en a ordinairement que la portion qui est nécessaire au bonheur.

### DE L'ILLUSION MODÉRÉE.

Lorsque l'illusion se tient dans de certaines limites, elle est un bien précieux, qui calme les ennuis de la vie, et en dérobe les chagrins; elle est la source de cette volupté délicate, de cet atticisme fin, qui sont sentis si vivement par les cœurs bien nés, dans les hautes classes de la société. Car ce sont des sentiments que le peuple et l'homme de nature ne connoissent pas. Ils sont également inconnus aux animaux.

C'est par cette espèce d'illusion que la plupart de nos jouissances acquièrent tant de charmes. Elle les entoure de tous ses prestiges.

C'est sur elle qu'est fondée toute l'ivresse que procure la gloire.

C'est l'illusion qui embellit l'enfant aux yeux de ses parents.

Cette jeune beauté n'est si intéressante que par les charmes de l'illusion.

L'illusion donne un prix inestimable aux objets voilés par la pudeur.

L'intrépidité du guerrier, qui court à une mort presque certaine, en attaquant un poste dangereux, n'est fondée que sur l'illusion, qui lui persuade qu'il sera du nombre de ceux qui ne succomberont pas.

On a d'autant plus de plaisir au spectacle, qu'on se laisse aller davantage à l'illusion.

Enfin toutes nos affections vives sont accompagnées d'illusion, et c'est cette illusion qui leur donne tant de charmes.

La sagesse, qui repose sur la vraie philosophie, ne doit pas nous en ravir les avantages ; il faut seulement qu'elle veille à ce que ses effets n'aillent pas au-delà des bornes prescrites par la raison. L'aridité, qui accompagne la vie du sage, provient de ce que, cherchant toujours à voir les choses sous leur véritable point de vue, il ne s'abandonne point assez à cette douce illusion. Il est privé de tous les plaisirs qu'elle répand sur nos sentiments les plus doux. S'il ne voit sa maîtresse qu'avec les yeux de la raison, il n'aura jamais pour elle cette chaleur de sentiment qui est toujours plus ou moins fondée sur l'illusion. Son

ami ne lui paroîtra qu'un homme ordinaire, et dès-lors les sentiments qu'il aura pour lui seront froids. S'il ne se met à table que pour manger, peu lui importe la manière dont les mets lui seront servis. Le délicat convive, au contraire, aimera voir le lieu du festin orné de fleurs, une table couverte de beau linge, des vases de porcelaine remplis de fruits artistement entrelacés de feuillages ; des flacons de cristal contenant des vins précieux... Son plaisir est singulièrement augmenté par cette douce illusion.

Le philosophe, qui veut étudier le cœur de l'homme, doit calculer toute la force de l'empire qu'exercent sur lui les diverses espèces d'illusions dont nous venons de parler. Elles modifient tellement ses sentiments naturels et ses passions, qu'ils ne sont plus reconnoissables.

L'illusion morale est pour le cœur ce qu'est l'erreur pour l'esprit. Celui-ci ne connoît que le vrai : le cœur ne peut aimer que le beau, le bon, le juste... mais l'un et l'autre se trompent très-souvent. L'esprit voit mal, et cette erreur intellectuelle entretient celle du cœur.

On ne se trompe point, par exemple, dans les démonstrations mathématiques. Ainsi il n'y a point de doute que les trois angles d'un triangle soient égaux à deux angles droits; mais on est sans cesse induit en erreur lorsqu'on veut prononcer sur

des questions difficiles, par exemple sur, les explications des différents phénomènes de la nature ; tels que l'attraction, la répulsion, les affinités chimiques.

On ne sauroit s'écarter du vrai, lorsqu'on chérit une ame bienfaisante. Celui, par exemple, qui emploie son temps et sa fortune à secourir ses semblables, est certainement digne d'amour.

Mais l'hypocrite affecte souvent ces dehors de la bienfaisance, pour mériter l'estime des honnêtes gens. Il pourra donc tromper une ame ingénue, et surprendre son amitié. Cet homme probe sera séduit par ces apparences trompeuses.... Néanmoins cet attachement si vif n'est fondé que sur l'erreur : l'illusion cessera aussitôt que cette erreur sera dévoilée, et l'amitié ne subsistera plus; c'est-à-dire que l'illusion de l'esprit, étant dissipée, fera également cesser l'illusion du cœur.

Il en est de même de l'amour, du fanatisme religieux, et de toutes les passions fortes qui sont fondées sur l'illusion.

On ne s'attache qu'à ce qu'on croit réellement aimable ; souvent l'objet de notre attachement n'a pas les qualités que nous lui supposons ; mais c'est une erreur de l'esprit qui entraîne la séduction du cœur. Dans une amante perfide et infidelle, on aime une amante tendre et généreuse :

le cœur ne s'y attache que sous ces rapports ; l'objet idéal de son amour mérite toute sa tendresse ; mais l'esprit a trompé le cœur sur la personne qu'il croit réunir ces qualités.

Les plaisirs que produit la prévention ont la même origine ; ils sont l'effet d'une imagination exaltée. Cette amante, que la prévention a ornée d'un si grand nombre de belles qualités aux yeux de celui qui l'aime, est, dans la réalité, remplie d'imperfections, qu'il ne verra que lorsque son amour cessera, que la prévention ne subsistera plus, que l'illusion sera tombée.

## CHAPITRE VI.

### DE L'INCONSÉQUENCE.

Si l'homme social suivoit avec courage les lois dictées par la sagesse, il formeroit un plan de conduite, auquel toutes ses actions se rapporteroient : pour lors il se dirigeroit constamment vers ce but, et on ne le verroit pas le jouet continuel de ses passions. Aujourd'hui il poursuit une chose avec chaleur ; demain il l'abandonne pour en suivre une autre. Chaque jour voit naître en lui de nouveaux desirs, de nouveaux penchants, de nouvelles inclinations.

Cependant, lorsqu'il rentre en lui-même, il voit bien que cette route l'éloigne du bonheur ; cent et cent fois il se promet à lui-même d'être plus conséquent ; il se fait mille serments de changer de conduite... mais, sans force et sans caractère, il les viole dès qu'un nouveau plaisir se présente, ou qu'un nouvel obstacle qu'il n'a pas prévu l'intimide.

L'inconséquence est donc une suite de la foiblesse du caractère : on voit bien ce qu'on devroit faire, mais on n'a pas la force de l'exécuter.

*.....Video meliora proboque,*
*Deteriora sequor.* OVID.

L'inconséquence est la source des plus grands maux pour l'homme de la société.

### DE LA CONSÉQUENCE.

Pour être conséquent, il faut de la force, parce qu'on ne doit point s'écarter des principes qu'on s'est formés. Cette vertu n'appartiendra donc qu'aux grands caractères.

### DE L'EXCÈS OPPOSÉ.

Il ne faut point tomber dans l'excès opposé à l'inconséquence ; car, à force de vouloir tout peser avec poids et mesure, on devient minutieux, et on ne fait point ce qu'on devroit faire. L'homme

social doit agir sans cesse pour pourvoir à ses besoins, et remplir ses devoirs.

Le sage sera toujours conséquent à ses principes. Un jugement sain le dirigera dans toutes ses actions. Un coup d'œil prompt lui indiquera le parti qu'il doit prendre.

## CHAPITRE VII.

### DE L'EXEMPLE.

Dès l'instant que l'animal s'est mis en société, l'exemple est devenu son mobile principal. L'enfant a d'abord agi comme ses parents. En acquérant de l'âge il a conservé la même habitude. Ses enfants l'ont imité; et tous les membres de chaque société se sont trouvés, de cette manière, n'avoir qu'une seule règle de conduite. Celui qui s'en écarte est blâmé par les autres, et se voit ainsi forcé de s'y conformer. On ne fera donc plus une chose précisément parce qu'elle plaira, mais il faut encore qu'elle plaise aux autres.

L'exemple devoit avoir le même empire chez l'homme de nature que chez les animaux.

L'homme social se conduit également par l'exemple. Ses enfants font ce qu'ils voient faire aux auteurs de leurs jours. Ils prennent leur façon de

penser; leurs mœurs sont les mêmes; et ainsi il se forme dans chaque société une opinion commune, et des préjugés qui sont fortifiés ensuite par l'habitude.

L'exemple est donc un des plus forts sujets de prévention. L'homme qui n'est pas accoutumé à la réflexion ne soupçonne même pas que ce qu'il a vu faire continuellement à ses parents, à ses amis, à tous ceux qu'il approche,.... puisse être mal, et ne soit même pas tout ce qu'il y a de mieux. Les habitudes qu'il contracte lui-même fortifient encore cette opinion.

C'est par tous ces motifs réunis que l'exemple, et particulièrement celui des personnes marquantes par leurs places, leur fortune, leurs talents, entraîne la plupart des hommes d'une manière irrésistible. Il n'y a que les grands caractères qui ont la force d'avoir une volonté.

Le sage ne doit jamais se laisser dominer par l'exemple. Sa conduite sera toujours dirigée par les lois de la plus stricte justice, et par celles de la bienfaisance; elle doit servir d'exemple aux autres.

La prévention et l'illusion d'un côté, l'inconséquence d'un autre, et l'exemple, sont la source des plus grands obstacles que l'état social ait apportés au bonheur de l'homme.

L'illusion le prive de la faculté de voir les choses telles qu'elles sont.

L'exemple lui commande d'agir de la même manière que ceux avec lesquels il vit.

Et enfin son inconséquence l'empêche de suivre avec fermeté la route que lui a tracée la sagesse.

### DE LA FAÇON PUBLIQUE DE PENSER.

Une suite de l'empire qu'acquiert l'exemple sur l'homme social est de trop consulter la façon dont le public pense. Lorsqu'il veut agir, sa première considération est constamment de savoir comment le public envisagera son action ; ce n'est qu'en second lieu qu'il consulte les principes de la morale.

Le sage respectera l'opinion publique, mais il n'en sera point esclave ; il saura même lui résister avec force lorsqu'il la verra s'écarter des lois de l'honneur et des sentiers de la vertu. C'est à lui à former cette opinion publique.

## CHAPITRE VIII.

### DU BESOIN DE LA SOCIÉTÉ.

Ce besoin est si pressant pour les animaux, qu'ils ne sauroient être seuls ; ils recherchent constamment la société. Les animaux les plus féroces, tels que le tigre, le lion,... s'attachent, lorsqu'ils

sont captifs, à d'autres animaux, à des chiens, par exemple, qu'ils dévoreroient dans toute autre circonstance.

Cependant la société est encore bien plus nécessaire aux frugivores qu'aux carnivores. Ces derniers, lorsqu'ils ont mangé et qu'ils n'ont plus faim, demeurent assez volontiers seuls; ils se couchent, et dorment ou sommeillent. Le frugivore, au contraire, cherche toujours la société, et craint d'être seul.

Nous avons vu que ce sont les besoins de l'amour physique qui ont formé la première association entre deux individus de différent sexe.

Le soin de l'éducation des enfants a resserré ces liens entre le père et la mère. Les enfants demeurent avec eux jusqu'au moment qu'ils peuvent seuls pourvoir à leurs besoins.

Mais, la saison des amours revenant, chacun se sépare, et contracte de nouveaux engagements.

Enfin on arrive à l'époque où ces nouveaux couples sont toujours unis. Les enfants se fixent avec leurs parents, et la société devient plus nombreuse.

Les grandes espèces de carnivores, auxquels il faut un espace considérable pour leur chasse, sont obligées de se séparer; néanmoins ils se réunissent en petit nombre; et la société est également un besoin pressant pour eux, comme nous

venons de le voir pour ces mêmes animaux, lorsqu'ils sont captifs.

Les frugivores forment toujours des sociétés assez nombreuses; ils se réunissent dans les pâturages, dans les bois....

Il n'est que quelques animaux, tel que le passereau solitaire,... pour lesquels la société ne paroît pas d'une nécessité urgente.

Enfin, dans les classes inférieures de l'animalité, quelques espèces, telle que l'huître, sont fixées constamment à un lieu; par conséquent elles ne sauroient avoir de société.

L'homme de nature a un besoin très-urgent de société; on n'a jamais vu d'homme vivant dans une entière solitude. S'il ne peut avoir la société de ses semblables, il se procure celle de quelques animaux. L'homme est, relativement au besoin de société, comme les frugivores, dont il est une espèce.

Mais, chez l'homme civilisé, le besoin de la société est encore bien plus impérieux. Il ne sauroit être un moment seul. Le plaisir qu'il a d'être avec ses semblables est un besoin dont il ne sauroit se passer: on se voit, on se caresse, on joue... les habitudes se contractent, et l'attachement naît.

Si, par des circonstances particulières, l'homme social est privé de la compagnie de ses semblables, il s'attache à d'autres animaux. On connoît l'aven-

ture de ce malheureux duc de Lauzun qui, renfermé seul dans une chambre, s'étoit fait une société d'une araignée. [1]

Mais sur quoi est fondé ce besoin de la société? Je crois qu'il en existe plusieurs causes.

1° La société est pour prévenir l'ennui.

La société, c'est-à-dire la compagnie d'un ou de plusieurs animaux, qui courent, jouent, folâtrent... dissipe l'ennui. Nous avons vu que cet ennui provient de ce que les esprits moteurs s'accumulent dans leurs réservoirs. Il faut donc une occupation quelconque qui en procure l'évacuation, tels que les exercices du corps, ou ceux de l'esprit, ou les attachements du cœur. Or la société réunit tous ces avantages. On joue, on fait des exercices du corps : la conversation occupe l'esprit : enfin le cœur contracte des engagements...

Des corps en mouvement peuvent même suppléer à la société jusqu'à un certain point. L'homme inoccupé et fatigué par l'ennui se délasse à voir quelque chose qui se meut, telle qu'un pendule, un moulin : il se rend au bord d'un ruisseau pour en voir couler les eaux.

2° La société procure des jouissances plus ou

[1] Son géolier eut la barbarie de lui ôter cette consolation.

moins vives. On jouit des plaisirs mutuels qu'on éprouve, particulièrement entre personnes de sexe différent : on s'égaie, on s'amuse... Ces plaisirs sont mieux sentis, lorsqu'on se les communique facilement par des gestes, des cris et sur-tout par des paroles, comme chez l'homme social. C'est pourquoi on recherche plus volontiers la compagnie d'un être de son espèce, parce qu'on partage ses sentiments d'une manière plus particulière.

3° Chez l'homme, de même que chez les animaux, la société entre personnes de différent sexe a beaucoup plus d'agrément. Les hommes recherchent plus particulièrement la société des femmes, et les femmes préfèrent toujours celle des hommes.

4° Enfin la société préserve des dangers auxquels on peut être exposé. Les frugivores, dont la vie est sans cesse menacée, se réunissent plus spécialement en société.

5° L'habitude de vivre en société en augmente le besoin. Les hommes réunis en société se protégent mutuellement contre les dangers communs. Ils se soulagent dans leurs maladies, ils s'aident dans leurs travaux, ils s'amusent par leurs jeux : enfin ils contractent diverses affections, telles que l'amitié, l'amour,... qui sont les sentiments les plus chers à leur cœur.

### DE L'ISOLEMENT.

Puisque le besoin de la société est si pressant pour l'homme social, celui qui s'isole nuit donc à son bonheur : il n'a pas le plaisir de partager avec un ami ses affections agréables ; il n'est pas soulagé dans ses malheurs, en les communiquant à des personnes qui s'intéressent à lui. Il ne reçoit point de secours dans ses différents besoins : il ne jouit pas du bonheur des autres. Enfin leurs sentiments, leurs mouvements,... ne dissipent pas son ennui.

### DE L'EXCÈS DE SOCIÉTÉ.

L'excès de société, ou le tourbillon du monde, est très-fatigant pour l'homme raisonnable : il l'éloigne du bonheur, parce qu'il est sans cesse hors de lui-même : aussi les personnes obligées, par leurs places, de voir beaucoup de monde se retirent-elles, lorsqu'elles le peuvent, dans des habitations isolées, pour se soustraire pendant quelques instants à cette foule importune dont elles sont excédées.

Le sage tiendra donc un juste milieu entre ces deux extrêmes : il fuiera la solitude, et il s'éloignera du tourbillon du monde. Ces sentiments sont modifiés par le tempérament.

La société est d'une nécessité pressante pour

le tempérament sanguin et le bilieux, parce que l'un et l'autre ont beaucoup de vivacité.

Le mélancolique sait s'occuper de ses pensées, de ses méditations, de ses projets... Il a donc moins besoin de distractions extérieures.

Enfin l'apathique a si peu d'activité, que les objets les plus frivoles peuvent l'occuper; aussi la société lui est moins utile.

Le sage a un besoin particulier de la société de femmes douces et sensibles. Leur conversation l'égaiera, et tempérera ce qu'il peut y avoir d'aride dans son existence.

## CHAPITRE IX.

### DE L'AMOUR DU MOI.

Les philosophes ont appelé *amour du moi*, ce sentiment vif que tout être sensible a pour sa conservation et son bien-être. Depuis l'animal le plus robuste, jusqu'à l'insecte le plus foible, tous ne travaillent qu'à satisfaire leurs besoins, et à éloigner ce qui pourroit nuire à leur existence. Ce sentiment se confond avec l'intérêt personnel.

L'*amour du moi* est donc la première loi de l'être sensible. Il ne peut aimer que *le moi: le moi* est l'unique terme auquel il rapporte tout.

Mais l'amour du moi emporte l'amour de tout ce qui est digne d'être aimé, par le plaisir qu'éprouve le moi à aimer ce qui est aimable.

Le moi aimera donc tous les êtres en raison de leur amabilité, c'est-à-dire de leurs perfections. Il aura du plaisir à considérer leurs qualités en raison de la place qu'ils occupent dans la série des êtres. Leur bonheur fera le sien. Dès-lors, par amour pour lui-même, il procurera aux autres êtres toutes les jouissances qui dépendront de lui. *Il sera essentiellement bon.*

Cette réflexion de l'amour du moi, qui porte tous les êtres sensibles à aimer les autres êtres sensibles, et à leur procurer toutes les jouissances qui dépendront d'eux, est la source de la vertu. Par conséquent la vertu est toute fondée sur l'amour du moi; il est la base et le fondement de la morale, comme je l'ai fait voir dans les principes de la philosophie naturelle.

Mais il est malheureusement des êtres qui concentrent tout l'amour du moi dans leur individu. Tenir le bonheur du genre humain dans sa main, et ne pas même vouloir l'ouvrir pour le répandre sur la terre, est une pensée aussi monstrueuse pour un être sensible, que celle de celui qui desiroit que ce même genre humain n'eût qu'une tête, pour avoir le plaisir de l'abattre.

Que vous ont fait les hommes, malheureux que

vous êtes? Ce sont des êtres comme vous qui en font le désespoir. Si on n'ouvroit pas la main pour faire le bonheur du genre humain, comment s'intéresseroit-on au bonheur de quelques hommes, ou même d'un seul?

Jouir dans les autres est la base de l'humanité, de la bienfaisance, de l'amour des hommes. Cette jouissance exige de la force d'ame. Il faut que la mémoire nous rappelle avec énergie le plaisir qu'éprouve notre semblable, pour nous en procurer un à nous-mêmes. Celui qui manquera de cette force d'ame, de cette énergie de la mémoire, ne partagera point les sentiments des autres, et dès-lors il concentrera en lui-même l'amour du moi; ce sera l'*égoïsme*.

Des sentiments aussi insultants à la nature humaine, qu'indignes d'un être sensible, ont encore eu pour cause une haine prodigieuse pour le genre humain. Des ames sensibles et mélancoliques, exaspérées des injustices des hommes, sur-tout dans les temps des grandes calamités qui affligent si souvent les nations, s'abandonnent à ces excès, par amour même pour la vertu; elles souffrent trop de voir cette masse de maux, et elles demandent la punition du genre humain entier, comme elles sollicitent celle d'un grand coupable. Telle est la seconde cause du défaut d'humanité.

D'après les principes que nous venons d'expo-

ser sur l'amour du moi, on a de la peine à concevoir comment il peut y avoir des hommes mal-faisants ; car c'est se causer des douleurs à eux-mêmes, puisqu'ils souffrent en voyant souffrir des malheureux. Cependant l'homme fait si souvent le mal, que de savants philosophes ont prétendu que l'*homme étoit naturellement méchant.*

Mais c'est supposer une chose contradictoire. L'*homme est naturellement bon*, c'est-à-dire, que son cœur veut toujours son propre bonheur, et celui de tous les êtres sensibles ; néanmoins sa conduite est souvent différente. Ce ne peut donc être que par un faux calcul. Il croit que ce mal le conduit au bonheur; l'illusion l'induit en erreur. Recherchons les causes de cette erreur ; il en est plusieurs.

La première est dans l'inertie de la mémoire. Supposons qu'une action produise à celui qui la fait un plaisir = 100, et à un autre une douleur = 1000. Si la mémoire représentoit avec force ces douleurs, elles effaceroient l'impression du plaisir, et l'action n'auroit pas lieu. Supposons la force de la mémoire qui rappelle ces douleurs au demi, ou $\frac{8}{2}$ F, ces douleurs seront senties avec une force = 500 ; elles seront bien supérieures au plaisir présent, qui n'est que 100.

Mais si la force de la mémoire n'est qu'un

vingtième (ou $\frac{3}{20}$ F,) les douleurs qu'elle rappellera ne seront que = 50, par conséquent moindres que le plaisir = 100. Cet homme ne commettra pas cette mauvaise action dans le premier cas, et la commettra dans le second.

Or, que chacun rentre en soi-même, et il verra que, toutes les fois qu'il fait du mal, c'est par un faux calcul de cette espèce.

La seconde cause qui porte l'homme à faire du mal est l'illusion. Prenons-en un exemple bien frappant. Rien sans doute ne répugne plus au cœur de l'homme, que d'égorger son semblable; cependant, dans l'état de guerre de nation à nation, les plus honnêtes gens s'égorgent, parce qu'on leur a persuadé qu'ils en ont le droit. L'idée de ce meurtre est détruit par l'impression d'un plaisir plus considérable, celui de défendre sa patrie. Soit la douleur que cause le meurtre = 100, le plaisir de sauver sa patrie = 1000, on voit qu'on n'hésitera pas à commettre ce meurtre.

Certainement l'homme souffre beaucoup des douleurs qu'éprouvent les animaux; il leur prodigue ses soins lorsqu'ils sont souffrants. Néanmoins il s'est persuadé qu'il avoit le droit de s'en nourrir ; et pour lors il les égorge sans aucune compassion, de la même manière qu'il égorge son semblable dans les guerres cruelles que se font les différentes sociétés humaines.

Quant aux carnivores, le besoin impérieux de pourvoir à leur subsistance les force de dévorer les autres animaux. La douleur que leur cause la faim est supérieure au sentiment de commisération.

Par une analyse raisonnée des actions de l'homme, on trouvera qu'il se fait illusion dans toutes les actions qu'il commet contre le bien-être de ses semblables. Séduit-on la femme de son voisin ? on dit : Son mari cherche également à séduire celle des autres. Calomnie-t-on ? on s'excuse sur ce qu'on est calomnié soi-même....

Ainsi l'illusion, c'est-à-dire de faux raisonnements sont la seconde cause qui porte l'homme à faire du mal.

Enfin la vengeance est un troisième motif très-puissant pour autoriser des représailles contre celui dont on a à se plaindre.

Quant aux brigands de profession, aux voleurs,... ils sentent bien qu'ils sont coupables; mais la paresse les retient dans le crime. Ils ne pourroient se procurer ce qui leur est nécessaire que par un travail assidu qui les fatigueroit. Ils volent donc; mais ils ne se portent à l'assassinat que pour assurer leur vol, ou parce qu'ils craignent que celui qu'ils dépouillent ne les fasse reconnoître et arrêter.

Qu'on examine attentivement ce qui se passe dans le cœur de l'homme pervers, et on verra

que ce sont ces différents motifs qui lui font commettre tant de crimes; car il est si vrai qu'il est naturellement bon, que, dès qu'on peut le détromper, ou lui donner la force d'ame nécessaire, il abandonne la route du crime, et revient à la vertu.

### DU DÉFAUT D'AMOUR DU MOI.

On ne croiroit pas qu'il pût jamais y avoir un défaut d'amour du moi; car ce sentiment est si impérieux, qu'il paroîtroit ne devoir jamais abandonner l'être sensible. Cependant on voit quelquefois un véritable défaut d'amour du moi, non seulement dans le suicide, qui en est le maximum, mais encore dans cet abandon qui, chez les ames foibles, est la suite des grandes adversités.

La mélancolie d'un côté, et l'apathie de l'autre, conduisent à ce sentiment. Le paresseux qui se laisse manquer de tout, plutôt que de pourvoir à ses besoins par le travail, n'a pas plus un amour raisonnable de soi-même, que celui qui, s'abandonnant à son humeur sombre, empoisonne ses jours par des réflexions amères.

### DE L'ÉGOÏSME.

Dans l'état de nature, la sensibilité n'est point aussi exaltée que dans l'état social; les individus sont le plus souvent isolés, et ont moins de rap-

ports. L'égoïsme doit donc y avoir assez de force.

Cependant les animaux de la même espèce se réunissent, en cas de danger, pour leur défense commune, ou pour se procurer des jouissances. La même chose a lieu chez les sociétés d'hommes peu civilisées; néanmoins il faut convenir que ces sentiments ont peu d'intensité.

Mais, dans nos grandes sociétés policées, les rapports sont si compliqués, les besoins si multipliés, que nul individu ne peut se suffire. Il est obligé à chaque instant de réclamer le secours de ses coassociés; dès-lors il leur doit également les siens: les leur refuser seroit non seulement un défaut d'humanité, mais une véritable injustice.

L'amour du moi, qui est si vif dans l'état social, partage les plaisirs et les souffrances de ses semblables; dès-lors il fera ce qu'il pourra pour les rendre heureux.

Le sage est donc bien éloigné d'être égoïste: il aime ses semblables; il leur fait du bien par amour pour lui-même, parce que leur bonheur le rend heureux.

Les injustices des hommes fatiguent sans doute son cœur juste et sensible; mais elles ne sont pas un motif pour faire naître en lui l'égoïsme. La nature, dit-il, a fait l'homme foible; il se rend malheureux par l'abus de ses passions.... Puisque la nature m'a mieux organisé que la

plupart de mes semblables, je dois employer ce bienfait à leur bonheur.

Mais, d'un autre côté, il donne de justes bornes à cette sensibilité. Il ne va point, dans une folle philantropie, embrasser tous les hommes, et verser des pleurs sur leurs maux; chaque heure, chaque minute, il y a des hommes souffrants.... Il faudroit donc qu'il fût continuellement dans l'affliction : ce n'est pas le vœu de la nature; elle demande seulement qu'on soulage les malheureux qui sont à notre portée, et que, du reste, on s'en rapporte à sa sagesse.

C'est encore ici que se dessineront fortement les deux grandes espèces de tempérament dont nous avons parlé.

Le sanguin dira : Je suis fâché que le nombre des malheureux soit si grand; mais, ne pouvant remédier à leurs souffrances, je jouis des plaisirs que la nature m'accorde.

Le misanthrope, au contraire, se pénétrera avec force de tous ces maux; la tristesse s'emparera de son cœur, et il n'y aura plus de bonheur pour lui.

## CHAPITRE X.

### DE L'AMOUR-PROPRE.

QUOIQU'ON ne puisse peut-être pas dire que cette passion soit connue des animaux, ni de l'homme de nature, ils ont cependant un sentiment qui en approche beaucoup. Qu'on examine des réunions de plusieurs animaux qui vivent ensemble, on verra qu'il en est toujours quelques-uns de supérieurs en force ou en agilité; ils veulent constamment avoir une prééminence, qu'on leur dispute rarement.

Mais ce sentiment acquiert une toute autre importance sur l'homme policé des grandes sociétés. L'amour-propre tient le premier rang parmi ses passions; toutes les autres lui sont subordonnées, et la plupart naissent de celle-ci. Exerce-t-on les arts mécaniques ou libéraux? on veut être plus fort que celui-ci, plus adroit que celui-là. Cultive-t-on les lettres, les sciences? ah! c'est là où l'amour-propre s'irrite le plus facilement, et développe le plus de prétentions. [1]

[1] On connoît ce qui se passa entre Piron et Voltaire à la première représentation de Zaïre, et quelle fut la joie maligne de Piron jusqu'au moment où le succès de la pièce fut assuré.

Enfin, jusque dans les plaisirs et dans les jeux, on veut être plus voluptueux que celui-ci, avoir la prééminence sur celui-là. On desire que sa maîtresse soit la plus belle et la plus aimable des femmes, que son ami soit le plus parfait des amis... et, qui le croiroit ? dans le crime même on cherche à se surpasser. Les scélérats, les assassins, se disputent la supériorité, comme les gens à grands talents.

Cependant l'amour-propre, contenu dans de justes limites, est nécessaire à l'homme; il est l'objet d'une noble émulation. Celui qui veut exceller est obligé de travailler avec ardeur; il fait des efforts prodigieux pour se mettre au-dessus de ses semblables; il déploie tous ses moyens, et ne néglige aucune de ses ressources pour arriver à ce terme si desiré. Enfin il se passionne, et nous avons vu combien les passions vives augmentent les facultés de l'homme.

L'amour-propre prend pour lors le nom d'*émulation.*

Tels sont les avantages inestimables de l'amour-propre bien ordonné, et retenu dans ses limites. Mais avec quelle facilité il les franchit, si on ne lui oppose la plus grande résistance ! Toute passion forte va toujours au-delà du terme qu'elle s'étoit proposé; mais aucune n'est aussi sujette à ces excès que l'amour-propre. Comme le ca-

méléon, il prend millecouleurs pour se déguiser : aussi l'amour-propre est-il la source la plus ordinaire des fautes nombreuses que l'homme commet ; c'est la passion qui l'éloigne le plus du bonheur.

Un des plus grands maux que produit l'amour-propre est de nous mettre le bandeau de l'illusion sur les yeux ; il nous exagère notre propre mérite, et déprécie celui des autres....

Mais quels sont les fondements de cette passion si impérieuse ? Je crois qu'ils sont de deux espèces :

1° L'amour-propre nous fait croire que nous avons plus de perfections que nous n'en possédons réellement.

2° Le second motif de l'amour-propre est pour avoir plus de droits aux jouissances que la société accorde à ceux qui ont des qualités distinguées.

Mais pourquoi avons-nous un si grand plaisir à nous élever au-dessus de ce que nous sommes ? C'est par le sentiment délicieux qu'éprouve celui qui peut se dire : Je suis bienfaisant, généreux, juste, vertueux....

Pourquoi, au contraire, rabaissons-nous les autres au-dessous de ce qu'ils sont ? toujours pour nous élever. Ils étoient nos égaux ; si réellement nous nous trouvons aujourd'hui au-dessus d'eux, nous nous sommes donc élevés. On ne met pas

de l'amour-propre à être plus fort qu'un enfant; et l'athlète, couronné aux yeux de la Grèce, en étoit comblé de joie, parce qu'il remportoit la victoire sur ses concurrents.

Quelque humiliant qu'il soit pour l'amour-propre de reconnoître quelqu'un au-dessus de soi, cependant, lorsque cette supériorité est bien prononcée, on ne la désavoue point, et on s'y soumet même volontiers. C'est ce qu'on voit particulièrement lorsqu'il y a un danger éminent. Athènes avoit dix généraux, lesquels, en temps de guerre, avoient également droit de commander les armées. Chacun commandoit un jour; mais, lorsqu'il se trouvoit parmi eux un talent supérieur reconnu, on lui déféroit toujours le commandement les jours importants, tels que ceux où on livroit une bataille, où on tentoit l'assaut d'une ville.... A la bataille de Salamine chacun céda le commandement à Thémistocle.

Si dans une société il se trouve quelqu'un qui ait une force supérieure reconnue, ou dont les qualités de l'esprit et les connoissances soient au-dessus de celles des autres,... personne n'osera lui disputer cette supériorité.

Les animaux eux-mêmes se soumettent à la force supérieure reconnue dans l'un de leurs camarades. Nos taureaux, nos moutons,... essaient leurs forces en jouant ensemble; celui qui a fait

preuve d'une force supérieure est respecté, et les autres lui cèdent constamment. Mais, d'un autre côté, lorsqu'il y a un combat à soutenir pour la défense commune, il se présente toujours le premier.

### DU DÉFAUT D'AMOUR-PROPRE.

Celui qui n'a pas d'amour-propre annonce un défaut de sensibilité, qui l'empêchera de pouvoir rien faire de grand. C'est sous ce rapport seul qu'il peut être blâmable; car si l'homme à talents pouvoit être sans amour-propre, il n'en seroit que plus digne d'estime.

### DE L'EXCÈS D'AMOUR-PROPRE.

Ce desir qu'a l'homme d'avoir la supériorité est son premier mobile. Il sacrifie tout à cette passion dominante, sa fortune, ses plaisirs, sa maîtresse même. Il ne choisit pas celle qui lui plaît le plus; mais il préfère celle qui se fait remarquer, soit par sa beauté, ses charmes, soit par sa parure, son élégance, ses richesses, son esprit, en un mot par tout ce qui peut la faire distinguer de ses rivales, et la placer au-dessus d'elles. Il ne porte pas le vêtement le plus commode, et qui lui plaît le plus, mais celui qui le fait remarquer. Il habite un palais incommode, plutôt qu'une maison agréable...

Cet amour-propre désordonné doit être blâmé

avec la plus grande sévérité ; non seulement il nuit aux vrais plaisirs, mais il est la source de mille injustices et de mille défauts. On pourroit même dire qu'il est la cause la plus générale des maux de l'homme de la société. Otez l'amour-propre et l'inconséquence, les hommes seront à peu près heureux, si on excepte les maux physiques.

Le sage a assez bonne opinion de lui-même, pour se croire capable de faire des choses dignes de louange; mais il ne s'élève pas au-dessus de ce qu'il est, et ne cherche pas à abaisser les autres. Il sait admirer sans jalousie les talents et les vertus de ceux qui en ont reçu de la nature plus que lui : il connoît trop le prix de la vie pour sacrifier à un amour-propre déplacé ses jouissances les plus vraies.

## CHAPITRE XI.

### DE L'INTÉRÊT.

L'INTÉRÊT ne peut être connu des animaux ni de l'homme de nature, puisqu'ils n'ont point de propriétés. Cependant *ils ont des usufruits*, qu'ils conservent avec soin. Les éléphants, les rhinocéros, les buffles,... chassent des pâturages qu'ils fréquentent les autres animaux. Un lion,

un tigre, ... ne permettent pas à d'autres carnivores de chasser autour d'eux...

Les petites hordes américaines défendoient également aux autres hordes de venir chasser dans les forêts qu'elles prétendoient leur appartenir : il en est de même des hordes arabes, des hordes tartares... Elles ne souffrent pas que d'autres hordes amènent leurs troupeaux dans les pâturages qu'elles regardent comme leurs propriétés...

Mais l'intérêt a encore bien plus d'empire dans nos sociétés policées, où les propriétés sont si précieuses. Aussi peut-on assurer que, si l'amour-propre est la première passion de l'homme policé, l'*intérêt en est la seconde.*

Tous les hommes sont conduits par l'intérêt. Chacun cherche à augmenter ses possessions. Le particulier agrandit son champ. A ses vastes possessions l'homme riche ajoute encore d'autres domaines. Un monarque, à la tête d'un grand empire, cherche à y joindre quelque nouvelle province.

Aussi l'*argent, qui est le signe représentatif des richesses, est-il le maître du monde,* ainsi que le disoit Philippe. Toute ville, ajoutoit-il, où je puis faire entrer un mulet chargé d'or, est à moi. Je dis également : Tout ministre que vous paierez assez sera à vous. Tout juge dont vous acheterez le suffrage à un assez grand prix vous le donnera. Vous triompherez de toute femme

dont vous mettrez la vertu à un taux assez haut;... on ne conduit pas au supplice un homme dont les coffres sont remplis d'or..... Les exceptions qu'on pourroit citer ne font que confirmer ces vérités.

Cependant, que le mot *intérêt* soit prononcé dans un cercle, chacun s'écrie aussitôt que *rien n'est aussi bas.* Oui, il faut que l'intérêt soit bien vil, puisqu'étant le grand mobile des actions de tous les hommes, personne n'ose en convenir.

L'enfant tout entier à ses jeux connoît peu l'intérêt.

Le jeune homme y tient déjà beaucoup. Néanmoins il dépense largement pour ses plaisirs;... il a des maîtresses, des chevaux, des voitures.... En un mot il paie chèrement pour se procurer ce qui peut lui être agréable.

L'homme mûr fait le plus grand cas de la fortune. Il est vrai qu'étant ordinairement père de famille, il doit s'occuper de son bien-être.

Mais l'intérêt est la passion dominante chez le vieillard.

Ce grand empire qu'a l'intérêt sur les hommes policés paroît dériver de deux causes principales :

1° La première est l'amour-propre : les gens riches jouissent d'une grande considération dans la société.

2° La seconde est que les richesses procurent toutes les jouissances qu'on peut desirer ; tables somptueuses, habits magnifiques, palais superbes, femmes jolies, etc.

Curius refusa l'or des nations, parce qu'il savoit se contenter des légumes qu'il cueilloit lui-même dans son champ.

Lucullus dépouilla ces mêmes nations, parce qu'il avoit des besoins immenses. Il étoit l'homme le plus voluptueux, et le plus fastueux d'un des siècles les plus corrompus.

Il ne faut cependant pas proscrire de l'état social tout desir d'augmenter sa fortune. L'intérêt est le nerf de la société. Il est le grand mobile des actions humaines. C'est lui qui donne de l'activité à l'agriculture, aux arts, aux manufactures, au commerce.... Une société d'associés absolument désintéressés languiroit, et ne pourroit se soutenir.

### DU DÉSINTÉRESSEMENT.

Puisque l'intérêt a tant d'empire sur l'homme, le désintéressement doit être une vertu très-précieuse ; aussi est-il singulièrement estimé parmi les hommes sages.

Le désintéressement peut venir de deux causes.

L'apathique n'a pas assez d'énergie pour travailler à augmenter sa fortune.

Il est quelques sages assez forts de leurs vertus pour mépriser les richesses.

### DE L'EXCÈS DE DÉSINTÉRESSEMENT.

Cet excès, quoique plus noble en apparence qu'un intérêt sordide, n'en est pas moins blâmable, lorsqu'on le porte jusqu'à s'exposer à manquer du nécessaire, par des prodigalités excessives, ou par une négligence absolue de ses affaires.

L'excès du désintéressement a deux causes.

La première rentre dans la prodigalité et la dissipation.

La seconde a pour base une insouciance déplacée, qui ne réfléchit point aux suites que doit avoir une pareille conduite. Tels étoient les Caraïbes qui donnoient le matin leurs lits à vil prix, et le redemandoient le soir.

C'est donc entre ces extrêmes que se tient le sage. Un trop grand désintéressement dérangeroit ses affaires. Il le plongeroit dans la misère, ou le mettroit dans le cas de dépendre des autres: ce qu'il doit également éviter. D'ailleurs si ces sentiments s'étendoient à un grand nombre de membres de la société, ils la réduiroient à la plus haute misère, et il s'ensuivroit bientôt une dissolution du corps social.

Un intérêt sordide ne produiroit pas à la vérité

les mêmes maux ; mais il n'en est pas moins répréhensible, puisqu'il rentre dans l'avarice.

## CHAPITRE XII.

### DE L'ATTRAIT DES DEUX SEXES.

Le penchant qui porte les deux sexes l'un vers l'autre est le *troisième grand mobile* de l'homme social ; car, quoique très-entraînant, il cède à l'*amour-propre* et à l'*intérêt*.

Chez les animaux, ce besoin ne se fait sentir qu'à certaines périodes ; et il est très-impérieux dans ces moments.

L'homme, dans l'état de nature, étoit soumis aux mêmes lois.

Mais l'état social a entièrement interverti cet ordre. L'homme et la femme ont des besoins continuels, et sans cesse renaissants. Cet attrait est si vif, qu'il excite dans leurs cœurs les passions les plus orageuses. C'est particulièrement dans les grandes villes, parmi les classes aisées de la société, où une nourriture abondante, le défaut d'occupation, le commerce habituel des deux sexes, exaltent l'imagination, et donnent un empire nouveau à ces besoins.

Dans les premiers moments de la société, il

n'y avoit point de préférence pour les individus. Aux époques suivantes, quelques animaux ont eu des prédilections, et ont fait des choix assez permanents, tels que le chevreuil, la tourterelle...

L'homme dut également ne point faire de choix de préférence dans les premiers moments; mais ensuite il fit comme les animaux dont nous venons de parler, et s'attacha à un seul individu.

Dans nos grandes sociétés, l'amour-propre a dominé ce penchant ainsi que tous les autres. On a attaché des idées de préférence à tel ou tel individu. La beauté a été l'objet de tous les desirs, et la jeunesse a été préférée...

Enfin l'inconstance et la légéreté font desirer de nouveaux objets, et provoquent des changements continuels. Ce qui produit des passions très-orageuses.

### DU DÉFAUT DE PENCHANT VERS UN AUTRE SEXE.

Celui qui est insensible aux attraits de l'autre sexe annonce une foiblesse dans son organisation; car tout individu bien organisé doit ressentir ces besoins.

Ce penchant ne sauroit être affoibli que par une inclination criminelle envers des personnes de son propre sexe.

Cependant il arrive à quelques individus de

tromper la nature à cet égard par des occupations violentes, qui, par une puissante diversion, font taire un besoin, lequel, à la vérité, n'est pas de première nécessité.

### DE L'EXCÈS DU PENCHANT VERS UN AUTRE SEXE.

Dès qu'on ne contient pas dans de justes bornes ce penchant, il devient prédominant, et ses excès causent de grands ravages.

Du côté du physique, il épuise le corps par la déperdition trop considérable d'une liqueur qui est de première nécessité dans l'économie animale.

Du côté du moral, cette passion, lorsqu'elle n'est pas contenue, acquiert une telle violence, qu'elle fait le malheur de ceux qui s'y abandonnent.

Le sage cède aux lois de la nature ; mais il satisfait seulement des besoins, sans chercher à les irriter.

## CHAPITRE XIII.

### DE LA SENSIBILITÉ MORALE.

Chez les animaux la sensibilité varie à raison de la différence de leur organisation. Ceux dont la fibre est forte et vigoureuse ont moins de sensibilité que ceux qui ont une fibre grêle et tendue. Le rhinocéros a moins de sensibilité que la gazelle, l'hippopotame en a moins que la civette.

Les singes, dont la fibre est fine et délicate, ont beaucoup de sensibilité, et sont très-irascibles.

L'homme de nature a également une assez grande sensibilité; il est gai, vif, et très-irascible.

Dans les grandes sociétés humaines très-avancées en civilisation, la sensibilité varie beaucoup, suivant l'état où se trouvent ces sociétés. Les compagnons de Romulus n'avoient pas le même degré de sensibilité qu'eurent leurs descendants, les Lucullus, les Pompée, les César.... Les fondateurs d'Athènes étoient bien éloignés de cet atticisme fin qui caractérisoit les contemporains de Périclès et d'Alcibiade....

Les mêmes nuances s'observent dans les différentes classes de la société; le *plebs* n'a pas le même degré de sensibilité que l'on remarque dans les hautes classes.

La cause première de la sensibilité dépend, ainsi que nous l'avons vu, des différentes espèces de tempéraments; car elle est toujours proportionnée au ton et au volume de la fibre, à la qualité et à la quantité des esprits moteurs et reproductifs. [1]

---

[1] Le tempérament apathique ou flegmatique a peu de sensibilité.

Le tempérament sanguin a une sensibilité modérée, et qui ne dure pas beaucoup.

Le tempérament bilieux a une grande sensibilité, qui tient de l'irascibilité; mais elle se calme promptement.

Enfin le tempérament mélancolique a une sensibilité profonde, et qui se prolonge long-temps.

L'enfance a beaucoup plus de sensibilité que les autres âges; mais elle est momentanée.

Chez le jeune homme, la sensibilité est considérable; mais il est distrait par la vivacité des sentiments nombreux qui chez lui se succèdent sans cesse.

Elle est un peu moindre dans l'âge mûr; mais elle a plus de durée.

Le vieillard a peu de sensibilité; ses besoins personnels sont trop considérables, pour être fortement ému des affections des autres.

Les femmes, en général, sont très-sensibles; leur sensibilité dure moins que celle des hommes.

Les climats influent beaucoup sur la sensibilité; elle est très-grande chez les habitants des pays chauds, modérée chez les habitants des zones tempérées, et très-foible chez les habitants des zones glaciales.

Mais les circonstances modifient singulièrement cette sensibilité, qui naît de la diversité des tempéraments, des âges, des sexes et des climats.

Une personne mélancolique aura perdu l'objet de ses affections, sa maîtresse ou son amant, elle sera profondément émue. Cette douleur se prolongera long-temps ; mais, si des occupations commandées prennent tous ses instants, cette distraction lui fera oublier plus promptement sa perte.

Un flegmatique, au contraire, un sanguin, peuvent ressentir une perte semblable beaucoup plus long-temps, s'ils n'ont pas des occupations qui fassent une diversion à leurs douleurs.

Enfin toutes les causes qui tendent la fibre, telles que les grandes passions, l'amour, la gloire, la religion, l'enthousiasme,... augmentent la sensibilité.

Elle diminue, au contraire, par tout ce qui diminue le ton de la fibre.

Les caractères généraux des peuples apporteront encore beaucoup de modifications à leur sensibilité. Nous avons vu toute l'influence qu'ont sur eux, 1° l'organisation première, 2° l'éducation, 3° la nourriture, 4° le climat, 5° la température, 6° l'exercice, 7° le gouvernement, 8° la religion, 9° les mœurs....

La sensibilité de l'homme social est la source

de son bonheur comme de son malheur, de ses vertus et de ses crimes, suivant qu'elle est bien ou mal dirigée ; elle donne de l'énergie à l'ame, et la soutient dans les efforts qu'exigent les circonstances les plus difficiles. Tous les hommes distingués ont eu des ames sensibles, animées d'une forte passion, qui leur a fait surmonter les obstacles qui se présentoient. Les Alexandre, les César,... exposent mille fois leur vie, l'un pour égaler Achille, et l'autre pour rivaliser le vainqueur de Darius. Socrate préfère de boire la ciguë, plutôt que de trahir des vérités utiles.... S'ils eussent été les uns et les autres animés de motifs moins puissants, n'eussent-ils pas préféré de passer leur vie dans les délices et les plaisirs ?

Cette grande sensibilité est-elle un avantage de la nature (c'est-à-dire de l'organisation)? ou n'est-elle pas le plus funeste présent qu'on ait pu recevoir ?

Pour ceux à qui la fortune sourit, c'est un don précieux ; ils jouissent de l'existence en raison de leur sensibilité : ils seront affectés délicieusement par des objets qui affectent à peine l'apathique.... Mais si la fortune verse sur eux la coupe de l'adversité, leur cœur sensible sera navré de douleur; ils se désespéreront pour des choses qui n'eussent arraché qu'un léger soupir à une ame moins sensible.

L'homme qui a peu de sensibilité suit la marche simple que lui trace la nature. Il ne vit pas, dit-on; *il végète.* Soit; mais, content dans sa médiocrité, il n'a pas assez d'esprit, pas assez d'énergie, pour oser desirer sortir de sa sphère : il a au moins le plaisir de l'existence, et des sensations nécessaires à l'entretien des fonctions animales. Les sentiments délicats, les douces émotions de l'ame, ces ravissements inexprimables, son ame peu sensible ne les connut jamais; il ne sent pas ce qu'exprime le tremblement d'une main posée sur celle de sa maîtresse. Les tendres embrassements de deux amis qui, après une longue absence, se revoient, leur silence même, ne sont pas faits pour lui;... mais aussi jamais son cœur ne fut déchiré par les cuisants chagrins. La douleur lui arracha quelquefois des larmes; mais ce ne sont pas des larmes de sang. Son sommeil ne fut point interrompu par la perte d'une personne chérie....

Mais telle est la force de l'amour-propre, qu'il préfère toujours la sensibilité, avec toutes ses terribles suites, à l'apathie; de même qu'il donne la préférence aux qualités de l'esprit, quoiqu'il sache qu'elles l'éloignent du bonheur.

Un des grands défauts de cette prodigieuse sensibilité est de s'affecter trop d'événements qu'amène une dure nécessité. Les ames sensibles

sont presque toujours misanthropes; elles se plaignent, se lamentent continuellement, et se rendent très-dure une existence, qui, pour d'autres, ne seroit point sans quelque agrément : aussi ne voit-on de la gaieté que chez ceux qui ont moins de sensibilité.

Néanmoins il faut convenir que cette excessive sensibilité est un sentiment factice que donne la société; elle est toujours assez bornée chez l'homme de nature. La tendresse de la mère pour ses petits, l'ardeur du mâle auprès de sa femelle, sont les sentiments les plus vifs qu'éprouvent les animaux. Ils deviennent furieux dans les premiers moments; mais ces sentiments sont bientôt effacés.

Le sage modère constamment cette grande sensibilité. Toujours soumis aux décrets de la nécessité, il est assez maître de lui pour reprendre son assiette ordinaire après les premiers témoignages de sensibilité qu'il faut accorder à la nature.

La mort lui enlève-t-elle une personne chérie? il dit : Elle n'étoit pas immortelle.

Les coups du sort le dépouillent-ils de sa fortune, de ses richesses...? il dit : Le même coup du sort m'avoit donné ces biens.

Enfin perd-il sa maîtresse? il dit : J'ai cessé de lui plaire; je n'ai plus de droit à son amour....

Rappelant pour lors toute sa force, il cherche des moyens de consolation ; il se procure d'autres jouissances... Enfin il plie sous les lois de la destinée....

### DE L'INSENSIBILITÉ.

On appelle quelquefois insensible celui qui sait commander à sa sensibilité ; mais c'est à tort. Ce n'est qu'une insensibilité apparente.

L'insensibilité réelle, qui, dans l'exactitude, mérite seule ce nom, est fondée sur l'organisation physique des fibres peu sensibles, telles qu'elles sont dans le tempérament flegmatique. Des esprits moteurs peu abondants, et qui manquent d'énergie,.... sont les causes physiques de cette insensibilité réelle.

L'insensibilité apparente a sa source dans la force d'ame qui sait commander aux passions.

### DE L'APATHIE.

Celui que l'ambition ne touche point, qui ne recherche ni les honneurs ni la gloire, qui ne connut jamais ni l'enthousiasme ni l'amour,... est un homme sans passions, ou apathique. [1]

---

[1] A privatif. Πάθος, apathique, sans passions.

Cette apathie peut avoir deux causes : ou un défaut réel de sensibilité, comme dans les tempéraments flegmatiques ; ou un grand caractère, et une force d'esprit supérieure qui sait commander à sa sensibilité, et la contenir dans de justes bornes.

### D'UN EXCÈS DE SENSIBILITÉ.

Un cœur trop sensible est déchiré par une foule de passions orageuses, qu'il ne sauroit dominer. Tous ces infortunés qui se livrent au désespoir, et qui attentent à leur vie, ne se sont portés à ces excès que par une sensibilité exaltée.

### D'UNE SENSIBILITÉ MODÉRÉE.

Ce sera dans une sensibilité modérée que consistera le bonheur : un cœur insensible ne peut jouir que d'une très-petite portion de plaisirs.

Un cœur trop sensible est sans cesse déchiré par une multitude de passions orageuses ; les seuls événements naturels lui font éprouver des peines continuelles.

C'est donc ici, comme par-tout ailleurs, entre ces deux extrêmes que le sage marche ; c'est dans ce sentier étroit et difficile qu'est la route du bonheur et de la vertu. Si la nature lui a donné un tempérament apathique, et qui ait trop peu de sensibilité, il cherche à augmenter cette sensibilité.

A-t-il, au contraire, un tempérament trop sensible, tel que le bilieux et le misanthrope? il fait tous ses efforts pour modérer cette sensibilité.

Le tempérament sanguin est celui qui est le plus près du bonheur, parce que sa sensibilité se trouve ordinairement dans ce juste milieu.

## CHAPITRE XIV.

### DE LA CONJOUISSANCE.

Un des sentiments le plus impérieux pour l'animal est celui qui lui fait partager les affections de ses semblables; il ne peut pas les voir souffrants sans participer à leurs douleurs. Leurs maux lui deviennent propres.

S'ils sont dans la joie, il partage également leurs plaisirs; il jouit avec eux.

Cependant il y a ici des exceptions bien pénibles.

Le carnivore n'a point de conjouissance pour l'animal qu'il va dévorer; ce sentiment ne lui est pas néanmoins inconnu. Les plus féroces même, tels que le lion, le tigre, le loup, le renard,.... témoignent beaucoup de sensibilité à ceux de leur espèce.

Chez les animaux frugivores le sentiment de la conjouissance est des plus vifs. Avec quel plaisir ils se caressent, ils folâtrent, ils jouent...!

L'homme, étant frugivore, est affecté vivement

des maux des autres animaux, et particulièrement de ceux de son espèce.

Mais, la plupart des hommes étant devenus carnivores, ce sentiment s'est très-affoibli chez eux; ils sont durs, je dirois presque féroces. C'est ce qu'on voit chez la plupart des hordes sauvages; quelques-uns même égorgent leurs semblables, et en mangent la chair : ce que ne font jamais les autres animaux.

Dans nos grandes sociétés tous les peuples qui ne mangent point de chair, comme les Indous, ou qui en mangent peu, comme les Arabes, sont en général très-doux; mais les peuples qui se nourrissent de chair, comme les Européens, sont plus ou moins féroces.

Les basses classes du peuple sont plus féroces que les autres; elles se plaisent volontiers à faire souffrir un animal. Ce qu'on appelle *éducation* chez les classes aisées adoucit un peu leur caractère; elles ont plus de sensibilité, et par conséquent plus de conjouissance.

Car ces sentiments sont toujours proportionnés à la mobilité de la fibre, et à la nature des esprits moteurs et reproductifs. [1]

---

[1] Cette conjouissance variera, ainsi que nous venons de le voir pour la sensibilité, à raison des tempéraments, des âges, du sexe, et des climats.

*Voyez* la note du chapitre précédent.

### DU DÉFAUT DE CONJOUISSANCE.

Ne pas être affecté des sentiments des autres, annonce un grand défaut de sensibilité. Il ne peut venir que de deux causes qui sont également répréhensibles.

L'une dépend de l'égoïsme, qui concentre en soi toute sa sensibilité.

Et l'autre d'un cœur jaloux et envieux, qui est fâché du bonheur des autres.

On pourroit en ajouter une troisième, qui proviendroit d'un tempérament apathique.

### DE L'EXCÈS DE CONJOUISSANCE.

Il ne faut pas porter la conjouissance à l'excès; car, en ne jouissant que dans les autres, on négligeroit son propre bonheur.

L'éducation soignée augmente les sentiments nobles et généreux, au nombre desquels se trouve la conjouissance.

L'éducation négligée du plebs, ses besoins toujours renaissants, diminuent en lui la conjouissance, ainsi que tous les sentiments généreux.

Le sage partage les jouissances de ses semblables: néanmoins il n'ignore pas que l'excès est blâmable dans cette occasion, comme en toute autre.

## CHAPITRE XV.

### DE LA COMMISÉRATION.

Par pitié ou commisération, on entend ce sentiment affectueux qui fait partager les maux d'un être sensible. Il aura bien plus d'intensité si on a éprouvé les mêmes peines. C'est ce qu'exprime Didon d'une manière si pathétique dans ce beau vers:

*Haud ignara mali, miseris succurrere disco.*
Énéide, liv. 2.

Ayant éprouvé moi-même des malheurs, j'ai appris à secourir les malheureux.

C'est que, dans cette circonstance, la mémoire agit avec beaucoup plus de force. Celui qui n'a pas connu l'adversité se met plus difficilement à la place des infortunés.

C'est par la même raison que celui qui se croit au-dessus des coups du sort a moins de commisération qu'un autre. Les princes, les grands,... qui au sein de l'abondance ne prévoient pas la possibilité d'éprouver des adversités, sont en général peu compatissants.

Les animaux ont de la commisération pour ceux de leur espèce ; mais elle ne s'étend pas plus loin.

Nous ferons la même observation pour les sentiments de pitié, que nous avons faite pour ceux de conjouissance. Les animaux ne prennent part qu'aux maux de ce ceux de leur espèce. Plusieurs animaux de diverses espèces jouent dans une plaine : un carnivore accourt pour en saisir quelques-uns : s'il prend une gazelle, l'éléphant ni le rhinoceros... ne viendront point à son secours : au lieu que si un taureau est attaqué, tous les autres taureaux accourent à sa défense.

L'homme de nature paroît se conduire à cet égard à peu près comme les autres animaux. Il s'intéresse peu à leurs maux.

Mais la sensibilité de l'homme social étant plus exaltée, il ne borne pas sa commisération à ceux de son espèce. Cependant nous avons vu combien il limite ce sentiment, puisqu'il ne craint pas de condamner une partie de ces animaux aux travaux les plus durs, et qu'il finit par les égorger pour les manger, se servir de leurs peaux, souvent pour le plaisir de les tuer.

### DU DÉFAUT DE COMMISÉRATION.

Un défaut de commisération annonce ou un mauvais cœur, qui concentre toute sa sensibilité en lui-même, ou une ame apathique.

### DE L'EXCÈS DE COMMISÉRATION.

S'apitoyer sans cesse sur les malheurs d'autrui est un excès condamné par la raison ; car on ne peut changer l'ordre des événements, et on se rend malheureux soi-même.

Le sage a un cœur trop bon pour qu'il ne prenne pas un vif intérêt aux maux de ses semblables. Il n'est même pas insensible à ceux des animaux. Il les soulage de tous ses moyens; mais il ne cherche point à se roidir contre l'ordre de la nature.

---

## CHAPITRE XVI.

### DES ÉMOTIONS.

C'EST dans ces sentiments, que nous partageons avec les autres êtres sensibles, que nous trouverons la raison du plaisir singulier que nous cause le récit de leurs aventures, heureuses ou malheureuses. Si la fortune les a favorisés, nous jouissons de tout leur bonheur. Leur a-t-elle été contraire ? nous compatissons à leurs maux. Aussi n'est-ce qu'avec le plus grand intérêt qu'on lit l'histoire des voyageurs extraordinaires, des combats, des dangers auxquels ils ont été exposés ; on est transporté de joie en les voyant sortir

heureusement de ces situations périlleuses, l'on s'afflige sur leurs fins désastreuses.

Les héros des romans intéressent par les mêmes raisons : on les suit dans leurs aventures ; chaque événement qui leur arrive cause une émotion. L'intérêt augmente en raison des talents de l'auteur. Richardson prévient d'abord de la manière la plus avantageuse en faveur de l'intéressante Clarisse et du trop aimable Lovelace : on est effrayé de tous les stratagêmes que celui-ci emploie pour faire commettre un si grand nombre d'imprudences à une jeune personne si sage, si vertueuse, si raisonnable. Si on a blâmé ses premiers torts, on admire son courage à résister à son ravisseur, on déplore sa fin tragique, et on verse des pleurs sur son tombeau.

Nous trouverons encore dans ces sentiments les causes du plaisir que nous procure ce qu'on appelle les *vives émotions*. Elles sont toujours fondées sur des événements extraordinaires vrais ou supposés, qui ont affecté vivement, soit en bien, soit en mal, une ou plusieurs personnes.

Ces émotions sont même un besoin, suivant plusieurs philosophes. C'est pour éprouver des émotions que le peuple accourt au supplice d'un malheureux qui périt sur l'échafaud, ou va voir couronner un héros à la place publique. Ce

sont encore des émotions qu'on va chercher aux spectacles.

On jouit du plaisir des uns; on compatit aux peines des autres.

Les situations qui, dans le cours de la vie, font éprouver un plus grand nombre de ces émotions, sont les plus agréables. La vie d'un guerrier, celle d'un marin, ont beaucoup d'attraits, parce que les émotions vives y sont continuelles. L'un va au combat; l'autre essuie une tempête. Les dangers auxquels ils sont exposés, ceux qu'ils évitent.... leur causent des émotions qui donnent du prix à l'existence. Une vie, au contraire, calme et tranquille, telle que celle du marchand dans son comptoir, a une monotonie qui le fatigue. Aucune émotion vive ne vient le distraire.

Smith observe, avec beaucoup de justesse, qu'on est moins sensible aux douleurs physiques qu'éprouvent les autres, qu'à leurs peines morales. On plaint un homme qui est tourmenté d'une colique vive; ... mais ce sentiment est passager.

On est, au contraire, profondément affecté de ses peines morales. Quelqu'un vient de perdre son père, sa femme .... il paroît profondément affecté... Sa douleur se communique à nous, et nous cause également une impression profonde.

Les Grecs ont voulu introduire quelquefois sur la scène des héros qui éprouvoient des douleurs

physiques, tel qu'Hercule dans les Trachiniennes de Sophocle ; ils intéressent peu : au lieu que ceux qui éprouvent des douleurs morales causent les plus vives émotions. Philoctète intéresse beaucoup plus par ses peines morales, que par ses douleurs physiques. L'Hercule de Sophocle, qui est consumé par la robe teinte du sang de Nessus, affecte beaucoup moins que le malheureux Œdipe.

La cause de cette différence se trouve dans la connoissance que nous avons qu'une douleur physique n'est que passagère : au lieu que les peines morales sont de longue durée.

Il se présente ici une difficulté assez grande : le sentiment de la commisération devroit être pénible, puisqu'il nous rappelle des maux plus ou moins considérables, auxquels sont exposés différents individus ; et cependant ce sentiment est plein d'une douce volupté. Qui n'éprouve une douce émotion en partageant les peines d'Ariane, abandonnée par Thésée, de Philoctète délaissé par les Grecs ?..... C'est que ces sentiments nous rappellent la bonté de notre cœur : c'est que, dans ces instants, nous souhaiterions pouvoir soulager ces êtres souffrants, et mettre fin à leurs maux.

### DU DÉFAUT D'ÉMOTIONS.

En se refusant à toute espèce d'émotions, on nuit peut-être à son bonheur, car nous venons

de voir qu'elles produisent des plaisirs assez vifs ; mais ce défaut d'émotions annonce toujours plus ou moins d'insensibilité et d'apathie.

### DES ÉMOTIONS EXCESSIVES.

On ne doit point s'abandonner à des émotions excessives. Ces sentiments exaltés nuisent au bonheur, et ils usent la sensibilité : ce sont particulièrement les tempéraments bilieux, dont l'imagination est vive, qui se laissent aller à ces grandes émotions, parce que l'illusion a un empire prodigieux sur leur esprit.

Le sage ne se livre point à des émotions excessives, elles l'éloigneroient du bonheur ; mais nous avons vu qu'il ne repoussera point une illusion modérée, qui donne tant de charmes à son existence.

---

## CHAPITRE XVII.

### DE L'HUMANITÉ.

L'HUMANITÉ est le sentiment de conjouissance appliqué à l'homme.

*Qui aime son prochain a accompli la loi.*
*Aimez votre prochain comme vous-même.*

Rien de mieux vu, rien de si profondément

pensé. On ne sauroit faire du mal à ce qu'on aime ; on cherche au contraire à lui faire tout le bien que l'on peut.

L'homme de nature ne s'écarte point de ces principes.

Mais ils sont encore bien plus sacrés pour l'homme policé des grandes sociétés.

L'humanité est un sentiment d'affection envers tous les hommes. C'est le sentiment de conjouissance qui embrasse tous les animaux, lequel est ici particularisé pour l'homme aux individus de son espèce ; car l'humanité n'est pas bornée à sa seule famille, à ses concitoyens, aux habitants de la même contrée, elle embrasse tout le genre humain : dans ce dernier cas, on l'appelle *philantropie*.

Cependant il y a des obligations plus spéciales entre les coassociés d'une même société. Dans le pacte social, tous sont convenus de travailler plus spécialement à leur bonheur. Chaque citoyen doit donc plus à ses concitoyens qu'à d'autres hommes.

On doit encore plus à ses proches qu'à ses concitoyens, parce que, dans le pacte social, il est de convention tacite que les proches s'entr'aideront plus particulièrement. D'ailleurs, les lois sociales ne peuvent altérer les droits antérieurs de la nature. Les parents ont élevé l'enfant, et l'ont protégé dans sa foiblesse ; celui-ci doit donc les aider

aussi dans la leur lorsqu'il aura acquis les forces nécessaires, et que ceux-ci seront affoiblis par l'âge.

Ces lois de l'humanité ont cependant des bornes; elles n'exigent pas qu'un individu se sacrifie entièrement pour les autres. Chacun doit travailler spécialement pour son bonheur; mais, lorsqu'il est dans le besoin, il a droit aux secours et aux bienfaits.

### DE L'INHUMANITÉ.

Par inhumanité on entend la situation du cœur de celui qui est peu sensible aux maux de ses semblables; elle a deux causes principales.

La première est une insensibilité ou apathie plus ou moins considérable.

La seconde est l'égoïsme. Ces cœurs inhumains sont des égoïstes, qui s'aiment trop eux-mêmes pour être sensibles aux peines d'autrui.

### DE L'EXCÈS D'HUMANITÉ.

Se trop affecter des maux des autres est un excès blâmable, puisqu'il fait le malheur de celui qui se livre à cet excès de sensibilité. Il faut de la force et du courage pour supporter des maux qu'on ne sauroit empêcher. Quand on envisage la triste situation de tous les êtres vivants sur le globe, et particulièrement celle des hommes,

on s'écrie avec Énée, en racontant l'incendie de Troie :

*Quis talia fando*
*Temperet a lacrymis ?*

Oui, le sort des animaux et celui des hommes sont bien malheureux ; mais enfin ici, comme par-tout ailleurs, il faut se soumettre à la dure loi de la nécessité.

Le sage est humain ; il fait tout le bien qui est en son pouvoir, et abandonne à la nature des événements qui ne dépendent pas de lui.

## CHAPITRE XVIII.

### DE LA VERTU.

FAITES *pour autrui tout ce que vous voudriez qu'on fît pour vous.*

*Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.*

Toute la morale est renfermée dans ces deux préceptes.

Ils ne sont pas inconnus aux animaux, ni à l'homme de nature ; mais ils sont plus sacrés pour l'homme social.

La vertu est donc la constante volonté de faire

tout le bien possible. Il en coûte quelquefois, il en coûte souvent beaucoup. Il faut vaincre une passion qu'on ne sauroit satisfaire qu'en nuisant au bonheur de quelqu'un. Il faut sacrifier un intérêt cher ; il faut s'imposer des privations : il faut.... aussi le mot vertu, *virtus*, vient de force, *vis*. Il faut une force d'ame peu commune pour être toujours vertueux, parce que la vertu exige des sacrifices *journaliers*. L'homme doit être continuellement sur ses gardes. L'humanité est si foible, le plaisir a tant d'attraits, que nous nous y livrons souvent, sans envisager si les suites ne peuvent pas nuire au bonheur des autres. Ce sont ces motifs qui font abandonner si souvent à l'homme le chemin de la vertu.

Car il n'est pas méchant ; la sensibilité de son cœur s'y oppose. Il souffre trop des douleurs de ses semblables, pour qu'il veuille leur en causer. Il n'est jamais fait pour le crime : mais il est très-inconséquent ; il agit souvent sans prévoir les suites de son action ; et, dans nos sociétés, les hommes ont un si grand nombre de rapports les uns avec les autres, leurs intérêts sont si opposés, que, sans la plus grande circonspection, il est très-difficile de ne pas les léser. Aussi l'homme le plus circonspect et le plus froid est, en général, le plus vertueux. C'est dans ce sens qu'on pourroit dire improprement que la nature a fait l'homme méchant,

en le plaçant dans d'aussi cruelles circonstances.

Aussi voyons-nous l'homme faire toujours le bien, lorsque son intérêt personnel ne s'y oppose pas. Ils suit constamment les sentiers étroits de la vertu, si quelque passion violente ne l'en détourne point. Enfin l'amour du bien est si profondément gravé dans son cœur, qu'il se blâme lui-même lorsqu'il ne le fait pas.

La vertu renferme, comme nous venons de le dire, deux préceptes généraux; l'un est: *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.*

L'homme sage, qui a gravé dans son cœur les préceptes de la justice, observera rigoureusement celui-là.

Le second est celui-ci:

*Faites pour autrui tout ce que vous voudriez qu'on fît pour vous.*

Il n'y a que la chaleur du sentiment qui puisse faire remplir ce précepte dans toute son étendue.

Il ne faut pas cependant croire qu'on est obligé de rendre tous les hommes heureux. Cette philantropie universelle est une chimère, et seroit le tombeau de toute espèce de bonheur pour l'homme vertueux.

### DU MANQUE DE VERTU.

Quel est l'homme qui n'ait souvent manqué aux

devoirs qu'impose la vertu ! Mais lorsque son cœur n'est pas corrompu, et qu'il reconnoît ses torts, on doit regarder ces manquements comme des foiblesses inséparables de l'humanité; mais ils ne sont néanmoins pas exempts de reproches.

On doit appeler particulièrement un homme sans vertu, celui qui ne rougit pas de ces manquements, et qui ne cherche point à s'en corriger.

### DU SCRUPULE, OU EXCÈS DE VERTU.

L'excès de vertu est ce qui caractérise le scrupule. La conscience timorée craint toujours de commettre une mauvaise action; et elle s'alarme sur des actions très-innocentes.

Le sage chérit et pratique la vertu : c'est la plus douce jouissance de son cœur; mais sa vertu est trop éclairée, pour qu'il se laisse aller à des excès, et à des scrupules mal fondés.

## CHAPITRE XIX.

### DE LA DÉLICATESSE.

La délicatesse est la fleur [1] de la vertu. Elle couvre l'homme de bien, comme la *fleur*, ce vernis léger, couvre les fruits; elle empêche que rien ne puisse souiller la pureté de sa belle ame. L'homme délicat ne peut pas même supporter la pensée de quelque chose mal-honnête. De même que la vue de l'artiste, accoutumé aux beautés sublimes de l'art, est choquée par des objets de mauvais goût, le cœur de l'homme délicat est soulevé par la moindre idée qui blesse la délicatesse.

#### DU DÉFAUT DE DÉLICATESSE.

Un défaut de délicatesse est toujours très-répréhensible: car s'il n'est pas une action mal-honnête, il en approche beaucoup.

#### DE L'EXCÈS DE DÉLICATESSE.

Pourquoi avoir trop de délicatesse ? Il suffit qu'on en ait assez.

---

[1] On appelle la *fleur* des fruits ce vernis léger qui les couvre, et qui a un velouté si agréable à l'œil; il les empêche d'être pénétrés par l'eau.

Le cœur du sage est si sensible aux charmes de la vertu, qu'il en recherche tout ce qu'elle a de plus délicat : ce sentiment est une jouissance délicieuse pour lui ; il fait tout son bonheur.

## CHAPITRE XX.

### DE LA PROBITÉ.

Avec quelle facilité on viole les préceptes sacrés de la probité, dès qu'on croit pouvoir le faire impunément! La volupté, les plaisirs illicites, et toute la cohorte des passions injustes, se présentent en foule, et ont bientôt captivé celui qui ne marche pas d'un pas assuré dans les sentiers de la vertu, dès qu'il ne craint rien. Néron, avant qu'il fût sur le trône, étoit regardé comme un des plus honnêtes jeunes gens de Rome.

On voit journellement des gens qui passoient pour honnêtes, lorsqu'ils étoient de simples citoyens, changer entièrement de conduite aussitôt qu'ils sont en place. Ils prennent sans aucun scrupule dans le fisc public. Ils protégent leurs amis, leurs flatteurs, aux dépens de l'innocence opprimée. Ils accaparent les places pour eux et les leurs,... ils en excluent l'homme honnête, parce qu'il se refuse à leur faire une cour basse et servile. Enfin,... s'ils ne font pas toujours

directement le mal, ils le laissent faire par leurs foiblesses.

Ces gens-là étoient-ils réellement honnêtes? n'étoient-ils pas seulement retenus par l'impossibilité de satisfaire leurs passions, par le respect humain, ou enfin par l'appréhension des lois?...

Il faut convenir que la plupart n'avoient que l'apparence de la vertu, et qu'ils l'ont abandonnée dès qu'ils ont cru pouvoir le faire impunément. Il en est quelques-uns qui cherchent à colorer leurs injustices, et à se faire illusion. D'autres commettent ces actes mal-honnêtes par foiblesse, et ils n'ont pas la force de résister.... Mais on peut assurer qu'aucun d'eux n'avoit un amour ardent de la vertu.

### DE L'IMPROBITÉ.

Et les hommes prétendent connoître la probité! Ah! qu'ils en sont éloignés! La plupart des honnêtes gens du monde n'ont de probité qu'autant qu'il en faut pour n'être pas livré au glaive de la justice.

Le respect humain est un autre frein qui les retient; car un homme qui jouit d'une certaine considération dans la société ne commettra pas des crimes, qui le déshonoreroient aux yeux de ses semblables. Il calcule que l'estime publique lui est plus avantageuse;... mais, s'il peut clandes-

tinement usurper le bien de son voisin, le supplanter dans sa place, ou empêcher qu'il n'ait celle qui lui est due, séduire sa femme, sa fille... on voit combien peu il tient aux principes de la probité...

Lecteur, regarde autour de toi, et prononce sur la probité de ceux que tu crois les plus purs!

### DE L'EXCÈS DE PROBITÉ.

Peut-on avoir un excès de probité? Je le pense. J'ai vu des personnes qui rendoient aux autres non seulement ce qui leur étoit dû, mais plus qu'il ne leur étoit dû. C'est un excès qui est blâmable.

Le sage ne dévie jamais des sentiers étroits de la vertu; il fait même tous les sacrifices qui peuvent être utiles... mais, par sa foiblesse, il n'enhardit pas les méchants, et sait leur résister. C'est le *vir probus*.

---

## CHAPITRE XXI.

### DE LA CONSCIENCE.

La conscience est ce sentiment intérieur qui nous fait prononcer sur la moralité de nos actions; elle ne trompe jamais un cœur honnête, qui n'est

dominé par aucune passion, ni par aucun préjugé. C'est un juge sévère, dont on ne sauroit étouffer *la voix*.

Le méchant peut faire taire sa conscience un instant; mais, lorsqu'il a contenté sa passion, sa mauvaise action se présente à lui toute entière. Il en voit toute la noirceur : cette idée l'accable et le poursuit par-tout. Ce malheureux qu'il a trompé est continuellement devant ses yeux; il croit le voir lui reprocher les maux qu'il lui a faits. Son cœur, déchiré par les remords, renaît sans cesse, comme celui de Prométhée, pour prolonger ses tourments.

L'homme vertueux qui, dans un moment critique, a su vaincre sa passion, a préféré à un plaisir momentané celui d'obliger un être souffrant, ou de faire un acte de bienfaisance, en reçoit une récompense bien douce dans le témoignage de sa conscience. L'idée de son action généreuse lui présente des jouissances vraies; elle lui attire l'estime de ses semblables. Miltiade disoit à l'homme qui avoit payé ses dettes pour le sortir de prison : *Vous m'avez beaucoup d'obligation; je suis cause que tout le monde s'entretient de vous*.

La vertu peut tenir le même langage à l'homme probe.

Le témoignage d'une bonne conscience est la

première récompense du juste. C'est lui qui soutient Socrate buvant la ciguë, et Burrhus expirant. Hélas! nous l'avons vu, les victimes des tyrans alloient à l'échafaud avec le calme et la sérénité que donne l'innocence.

### DU DÉFAUT DE CONSCIENCE.

On a de la peine à concevoir que la voix de la conscience étant un sentiment aussi impérieux, il se trouve des personnes qui puissent la faire taire. Cependant la chose n'est que trop vraie. On n'arrive pas tout de suite à ce dernier degré de dépravation ; mais on y est conduit par des gradations insensibles.

Un jeune homme honnête, mais étourdi, se trouve dans une mauvaise société ; on lui escroque son argent, et ensuite on lui laisse entrevoir des moyens pour s'en procurer. Ces moyens sont peu délicats : il y répugne d'abord ; mais le besoin, la séduction de l'exemple de ses compagnons, lui font vaincre cette première répugnance. On lui propose une seconde fois des choses encore moins délicates ; il cède encore... Enfin on l'entraînera dans des occasions périlleuses. Il s'agit de voler de force : on trouve de la résistance ; sa vie est exposée ; pour sauver ses jours, il assassine celui qui les menace... Dès-lors il est pour-

suivi par les lois. Il se regarde en guerre ouverte avec le corps social...; il vole, il tue pour assurer son existence...

C'est ainsi que quelques hommes parviennent à étouffer en eux le cri de la conscience. Les Marius, les Scylla, les triumvirs, les décemvirs,... avoient été honnêtes : l'ambition s'empara de leurs ames; ils furent obligés de faire quelques actes de violence pour assurer leur puissance : on leur résista...; ils ne virent d'autres moyens de sauver leur vie, que de se défaire de leurs ennemis, et ils les firent égorger. Dès-lors ils ne reconnurent aucuns principes de vertu, il n'y eut plus pour eux d'autre règle de conduite que ce qu'ils crurent propre à assurer leur autorité, et à préserver leurs jours.

Une jeune personne élevée modestement a une foiblesse pour un amant; cette première faute l'entraîne dans des démarches plus inconsidérées les unes que les autres..., enfin elle devient une prostituée éhontée, qui ne rougit plus de rien.

Cet oubli de tous les principes n'est pas toujours porté à cet excès. Mais qu'il y a de gens prétendus honnêtes qui savent faire taire leur conscience, lorsqu'elle est opposée à leurs intérêts et à leurs passions, et qu'ils peuvent le faire impunément dans l'ombre du secret!

### DE LA CONSCIENCE TIMORÉE.

Une conscience qui s'alarme trop facilement, qui craint toujours de manquer à son devoir, est un beau défaut sans doute ; mais enfin elle est un défaut. Lorsqu'on a fait ce qu'exigent l'honneur et la probité, on doit être content de soi-même, on n'a rien à se reprocher. Pourquoi ces inquiétudes, qui troublent la tranquillité de l'ame, et font le malheur de la vie?

Le sage n'a pas de jouissances plus délicieuses que celles que lui procure sa conscience.

## CHAPITRE XXII.

### DU CONTENTEMENT INTÉRIEUR.

Contentement intérieur de soi-même! tu es le bien le plus précieux que l'homme puisse desirer. Cette satisfaction procure la paix de l'ame, qui seule conduit au bonheur.

Possédez tous les trésors du monde, réunissez tous les avantages de la fortune, santé, esprit, talents brillants, honneurs, richesses;... tout cela n'est rien sans le contentement intérieur.

Mais qu'est-ce qui peut produire ce contentement intérieur? la vertu, la seule vertu. Le crime

sait quelquefois se faire illusion ; mais jamais il n'obtiendra ce vrai contentement de soi-même.

### DU DÉFAUT DU CONTENTEMENT INTÉRIEUR.

Celui qui n'est pas entièrement content de lui-même n'est pas réellement heureux ; il manque quelque chose à son bonheur. Ce défaut de contentement intérieur ne peut venir que de ce qu'on a des reproches à se faire. Ce ne sont pas des actions contraires à la probité, autrement elles produiroient des remords ; mais elles blessent la délicatesse. Ce sont ces foiblesses attachées à l'humanité, dont Horace a dit :

..... *Optimus ille*
*Qui minimis urgetur vitiis.....*

Celui qui a à se reprocher un grand nombre de ces foiblesses ne sauroit jouir du contentement intérieur.

### DE L'EXCÈS DE CONTENTEMENT INTÉRIEUR.

L'homme honnête est content de lui-même ; mais il n'y a que l'homme vain et présomptueux qui puisse avoir cet excès de contentement intérieur.

Ce contentement intérieur est la jouissance la plus délicate pour le cœur du sage ; elle est la récompense de tous les sacrifices qu'il est obligé de faire.

## CHAPITRE XXIII.

### DES REMORDS.

Le cri intérieur de la conscience de l'homme qui a manqué à ses devoirs est un sentiment bien douloureux, c'est le remords qui lui rappelle non seulement le mal qu'il a fait ; mais encore tout celui que sa foiblesse ou sa méchanceté pouvoit lui faire commettre. Il a la même horreur de lui-même qu'il auroit de tout autre homme injuste. Aussi fait-il les plus grands efforts pour repousser ces souvenirs déchirants; il cherche à se dissiper par tous les moyens possibles; il se livre à des plaisirs bruyants, qui se succèdent sans cesse ; il a des maîtresses ; il court, il va ;.... mais ses efforts sont inutiles. Il porte avec lui le ver rongeur, qui ne le quitte jamais. Le souvenir de ses crimes se retrace continuellement à ses yeux. Au sein des plaisirs, il voit continuellement la malheureuse victime de ses forfaits. Est-il dans les bras du sommeil? des rêves affreux le réveillent en sursaut. Il apperçoit, il touche sa victime sanglante, avec toute la vérité que donne le rêve.... Voyez ce lord *Clive* qui, par ses concussions et ses accaparements de comestibles, avoit fait périr deux ou trois millions d'Indoux,... il ne sauroit

jouir de cette fortune immense, qui lui avoit coûté tant de sang. Ces malheureux tombant d'inanition, et lui demandant quelques onces de riz, sont toujours présents à ses yeux;... la vie lui devient odieuse. On est obligé de le préserver de ses propres fureurs en le gardant à vue... Enfin il parvient à tromper ses gardiens, et il se fend le ventre. Que le méchant ne puisse-t-il avoir continuellement ce spectacle sous les yeux!

Mais, triste vérité! le remords n'est que pour le demi-criminel. Le cœur foible, quoique honnête, a pu faillir; mais il lui reste encore des sentiments de vertu... Le grand scélérat parvient à s'endurcir dans le crime et à faire taire le remords. C'est ce qui n'est que trop confirmé par une expérience journalière.

Demandez à ce Cromwel s'il avoit des remords? il vous répondra que non. Il étoit agité par des frayeurs, mais jamais par les remords.

Ce général qui, par son impéritie ou son imprévoyance, perd des batailles, sacrifie la vie de milliers de soldats confiés à ses soins, et expose sa patrie à une perte certaine, a-t-il des remords? non. Il rejette ses fautes sur ses subalternes, sur les coups du sort...

Ce juge vénal a-t-il des remords? non. Il cherche à se faire illusion; il soutient que ce n'est ni l'argent, ni les faveurs d'une femme, qui l'ont

engagé à prononcer ; et qu'il a suivi les règles de la justice et la voix de sa conscience.

Ce spadassin de profession, qui cherche querelle à un homme pour le tuer, a-t-il des remords ? non. Mon adversaire, dit-il, est armé comme moi.

Ce conquérant féroce qui ensanglante le monde a-t-il des remords ? non. La terre est au plus fort, suivant lui.

Ce fonctionnaire public qui ne cherche qu'à cumuler des richesses a-t-il des remords ? non. Il vous répond froidement qu'il faut bien qu'il tire parti de sa place, qu'il ne fait qu'imiter ceux qui occupent les mêmes postes.

Ce médecin ignorant, qui tue son malade, ou au moins qui ne le guérit pas, a-t-il des remords ? non. J'ai fait tout ce qu'il y avoit à faire ; mais la maladie étoit incurable.

Ce jurisconsulte, qui par son ignorance, ou sa légéreté à examiner l'affaire de son client, lui fait perdre sa fortune, a-t-il des remords ? non. Les juges ont mal vu.

Cette femme galante a-t-elle des remords ? non. Mon mari, répond-elle, n'a-t-il pas des maîtresses ?...

Et ainsi il n'est pas d'action mal-honnête qu'on ne parvienne à excuser.

Qu'on ne croie pas qu'il n'est que peu de cœurs

assez corrompus pour faire taire ainsi la voix de leur conscience! Lecteur, sois sincère, regarde autour de toi, descends dans ton cœur,... et prononce.

Puisque le crime heureux peut parvenir à faire taire le remords, et à jouir en paix de ses forfaits, ne seroit-on pas tenté de s'écrier avec Brutus aux champs de Philippe :

Vertu! tu n'es donc qu'un vain nom.

Tu exiges les plus grands sacrifices; et tes plus fidèles amis sont malheureux! et ceux du crime sont heureux! Octave, sur le trône du monde, obtient le titre d'*Auguste*, et jouit, pendant la vie la plus longue, de la vénération des mortels, tandis que Brutus est obligé de se percer le sein, et Caton de se déchirer les entrailles de ses propres mains..... De tous les problèmes de la morale, c'est sans doute le plus difficile à expliquer.

L'homme vertueux n'est-il pas dupe de ses principes? Il se fait des privations continuelles; il faut qu'il lutte sans cesse contre lui-même. Ce n'est que par un travail pénible qu'il peut fournir à ses besoins....

L'homme mal-honnête, mais assez adroit pour se soustraire à l'animadversion des lois, jouit au sein de l'abondance de toutes les faveurs de la

fortune, comme les Cromwel, les..... Les monstres vantent eux-mêmes les avantages de la vertu, parce que leur intérêt exige que les autres soient vertueux.

Le bien général de la société est que la vertu soit respectée, soit honorée, parce que la vertu consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû, et à travailler au bonheur commun : or il n'y a point de société sans ces principes. Tous les membres de la société en général, et chacun en particulier, doivent donc exalter les avantages de la vertu.

Les lois sociales doivent encore plus faire; elles la récompenseront, et elles puniront ceux qui s'en écarteront.

Mais le scélérat, qui est assez adroit pour dérober ses crimes à la vigilance des lois, n'est-il pas plus sage que ce partisan des principes rigoureux de la vertu? Celui-ci se fait des privations continuelles, l'autre jouit de tous les plaisirs de la vie....

Ames vertueuses et sensibles! nous sommes dans la route qui conduit au bonheur; ne l'abandonnons point.

Nous jouissons en faisant le bien, et au contraire les méchants souffrent en faisant le mal; ils sont obligés de se cacher au public et à eux-mêmes. *Premier supplice.*

Ils ont toujours peur d'être atteints par l'opinion ou par les lois. *Second supplice.*

Il en est peu qui, au milieu de leurs jouissances même, n'aient des souvenirs bien amers. *Troisième supplice.*

Ils se livrent sans réserve à tous les plaisirs pour s'étourdir : or nous avons vu que c'est s'éloigner du bonheur, parce que la satiété naît bientôt. *Ex nimio usu fastidium.* Cic. *Quatrième supplice.*

Enfin le plus grand nombre de ces heureux scélérats, accablé par les plus terribles revers, finit d'une manière malheureuse. *Cinquième supplice.*

Soyons donc bien convaincus que ceux d'entre eux qui nous paroissent si heureux, le sont moins que nous.

### DU DÉFAUT DE REMORDS.

Il n'y a que le cœur mal-honnête qui puisse calmer sa conscience lorsqu'il a des reproches à se faire. Le défaut de remords annonce donc une ame que le vice a, pour ainsi dire, *blasé*; car il faut convenir que *ce sentiment vif, qui se fait sentir avec tant de force à la vue d'une injustice, s'use comme tous les autres.* Avec quelle indignation l'honnête villageois voit-il commettre un meurtre, parce que ses yeux n'y ont jamais été accoutumés! L'habitant de la ville, également honnête, en est moins ému, parce qu'il a eu l'occasion d'en voir commettre un grand nombre;

mais le guerrier y devient presque insensible, accoutumé qu'il est à voir couler le sang, et à le répandre lui-même.

Le juge qui se laisse influencer par des présents en a rougi la première fois; il ne pouvoit faire taire le cri de sa conscience; mais bientôt il y devient insensible.

La femme honnête, qui succombe, se reproche amèrement cette première faute; elle n'ose regarder celui qu'elle vient d'outrager.... Mais bientôt l'habitude fait disparoître tous ces remords. On sait que les hommes se font des sujets de gloire de cette espèce de triomphe.

Il en est de même de toutes les autres actions mal-honnêtes : *Il n'y a que le premier pas qui coûte. Abyssus abyssum invocat.*

L'ame vertueuse ne doit jamais accoutumer ses yeux à voir ainsi violer les lois de la justice, afin que *son sentiment pour la probité conserve toute sa délicatesse.*

### DE L'EXCÈS DE REMORDS.

Celui qui a eu le malheur de commettre de grands crimes doit avoir des remords bien amers, si son cœur est encore honnête. Sa vie entière doit être employée à les expier.

Mais on appelle excès de remords les sentiments

de l'ame timorée qui porte trop loin les reproches qu'elle se fait d'actions sans doute blâmables, mais qui ont pu être la suite des foiblesses de l'humanité.

Si le sage a eu le malheur de s'oublier un instant, son cœur sera déchiré par des remords ; mais il doit se rappeler qu'il est homme, et que, par conséquent, les passions peuvent quelquefois l'entraîner. Il réparera ses foiblesses par une plus grande surveillance sur lui-même.

## CHAPITRE XXIV.

### DE LA JUSTICE.

Rendre *à chacun ce qui lui est dû* est l'unique règle de la justice : il faut, par conséquent, connoître ces droits et ces devoirs.

Les animaux n'ignorent pas, jusqu'à un certain point, les règles de la justice. La mère distribue, en portions égales, la nourriture entre ses petits ; s'il en est un supérieur en force, et qu'il en veuille abuser, elle le réprime. Le même amour de la justice se fait remarquer parmi les animaux réunis en grande société ; ils ne souffrent point entre eux d'injustices.

La justice doit être encore bien plus chère à

l'homme, principalement à celui de la société, dont l'esprit cultivé est capable d'apprécier les droits et les devoirs de tous les êtres.

Ils se doivent tous mutuellement de l'amour, de l'estime, de la considération, du respect,... en raison de leurs perfections, et suivant la place qu'ils occupent dans la grande série des êtres. Celui qui ne rendroit pas aux autres ce qu'il leur doit violera les règles de la justice, et nuira plus ou moins à leur bonheur.

Mais les règles de la justice, dans nos grandes sociétés, où tous les intérêts sont si rapprochés, sont beaucoup plus difficiles à pratiquer. Les droits d'homme à homme, de nation à nation, ne sont point déterminés d'une manière assez précise. On a cherché à les fixer par des lois écrites ; mais ces lois, quelque claires qu'elles soient en apparence, laissent encore beaucoup de choses incertaines : elles n'ont pu tout prévoir. Des magistrats ont été préposés pour appliquer ces lois; mais ils sont hommes ; ils peuvent se tromper, et ils se trompent souvent. Des personnes font une étude particulière de ces lois et de leur application ; mais ces jurisconsultes emploient le plus souvent tout leur esprit à obscurcir la loi, au lieu de l'éclaircir;... et la jurisprudence devient, par là même, une des sources les plus funestes des injustices.

L'amour-propre d'un côté, et l'intérêt de

l'autre, sont les deux causes ordinaires des injustices qu'on commet.

L'intérêt est insatiable, et veut toujours augmenter ses possessions. Toutes voies lui deviennent bonnes, pourvu qu'il puisse se soustraire à la répression de la loi. Il ne s'agit que d'avoir des moyens pour éluder cette loi, et il faut être bien mal-adroit aujourd'hui pour n'en pas trouver d'apparents.

L'amour-propre, partant de la haute estime qu'il a de lui-même, exige beaucoup plus qu'il ne lui est dû, et rend moins qu'il ne doit. Un point délicat est la différence qu'il faut mettre entre le mérite personnel de telle personne, et la place qu'elle occupe dans la société. La place qu'occupe celle-là est au-dessus de la place oocupée par telle autre; mais le mérite personnel de celle-ci est bien supérieur à celui de la première. L'une exige les égards dus à sa place, l'autre ceux dus à son mérite.

Les droits des nations sont plus difficiles encore à déterminer que ceux des particuliers; ils reposent sur des traités, des conventions. Chaque nation interprète ces traités dans un sens qui lui est favorable; d'où naissent des prétentions respectives.

Mais les nations entre elles n'ont point de juges. Elles décident donc leurs querelles par la force

des armes ; d'où naissent ces guerres cruelles qui ensanglantent si souvent la terre,... et le plus fort a toujours raison. Rome victorieuse a dit : *Fides punica ;* si Carthage eût obtenu la victoire, elle eût dit avec encore plus de vérité : *Fides romana.*

*Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse* est la règle la plus certaine qu'on puisse donner pour la justice ; elle ne trompera jamais un cœur droit. Chacun connoît bien ce qu'on lui doit. Qu'il se comporte donc avec les autres comme il exige qu'on se comporte avec lui ; il sait combien il est sensible aux injustices qu'on commet envers lui. *Voudrois-je qu'on se comportât avec moi de la même manière que je me comporte en cette occasion ,* doit toujours se dire l'honnête homme avant d'agir ? S'il est exempt de préjugés, si nulle passion ne lui commande, si son cœur est droit,... il ne sauroit faire une mauvaise action ; mais s'il a des doutes, si son intérêt se trouve conforme à sa détermination, s'il est sous le joug d'une passion impérieuse,... qu'il s'arrête, et qu'il craigne de commettre une injustice.

### DE L'INJUSTICE.

Homme injuste, que tu es à plaindre ! En vain tu veux t'étourdir par tes sophismes,... les re-

mords dont tu es dévoré t'accablent, et te font payer bien cher ton injustice.

L'injustice révolte tous les cœurs honnêtes. Chacun s'élève avec force contre un acte d'iniquité. L'amour de la vertu d'un côté, l'intérêt personnel de l'autre, en sont les motifs déterminants.

Un homme puissant se sert de son crédit pour vexer le foible. Il s'élève contre lui un cri général d'indignation.

Le *talent sollicite une place qui lui est due*, l'intrigant l'obtient. Une improbation générale se manifeste contre ceux qui ont commis cette injustice.

Mais, hélas! un monde corrompu fait tous ses efforts pour étouffer ces sentiments généreux. Médisances, calomnies, sophismes adroits, sont employés avec art; et on ne réussit que trop souvent à égarer l'opinion publique. C'est à l'homme éclairé et courageux à dévoiler ces indignes artifices.

### DU RIGORISME.

Un excès de justice est ce que j'appelle rigorisme. Il faut être juste sans doute, et rendre à chacun ce qui lui est dû; mais il ne faut pas lui rendre davantage.

Le sage est juste jusqu'à la plus grande dé-

licatesse, mais il évite les excès du rigorisme.

## CHAPITRE XXV.

### DE LA BONNE FOI.

Chacun vante la bonne foi, et l'éloge même qu'on en fait prouve qu'elle est très-rare. Ce négociant qui a de la marchandise avariée, et qui la vend comme bonne à celui qui ne s'en aperçoit pas, est-il de bonne foi? non. Cet autre qui se permet un bénéfice illicite, soit en achetant au-dessous du prix courant, soit en vendant trop cher, soit de toute autre manière, est-il de bonne foi? non.

Le défaut de bonne foi est si généralement introduit dans le commerce, qu'il l'avilit au point que les ames délicates embrassent rarement la profession de commerçant. C'est pourquoi le commercant, dans plusieurs républiques anciennes, ne jouissoit pas des droits de citoyen.

Ce même défaut de bonne foi se fait remarquer dans le plus grand nombre des relations sociales. On a dit, avec vérité, que les traités de nations à nations sont toujours fondés sur la mauvaise foi. Hélas! cette triste vérité ne peut s'ap-

pliquer que trop souvent aux actes entre particuliers. Ceux-ci ne sont retenus que par la force coercitive des lois ; et celles-là par la force des armes.

### DU DÉFAUT DE BONNE FOI.

Le défaut de bonne foi détruit les bases des avantages de la société ; car on a besoin continuellement les uns des autres pour se prêter des secours mutuels.

### DE L'EXCÈS DE BONNE FOI.

Il ne faut pas que l'honnête homme ait un excès de bonne foi ; car autrement il seroit sans cesse dupe de ses sentiments. Si celui avec lequel il a traité ne remplit pas fidellement ses engagements, lui de son côté est dégagé des siens.

C'est par un excès de bonne foi qu'on consomme de grandes affaires sur de simples paroles ; il faut les arrêter par des écrits clairs, et qui préviennent toute équivoque. L'expérience journalière fait voir que, sans ces précautions, on s'expose à des querelles interminables.

Je ne recommande pas au sage d'avoir de la bonne foi, ce seroit l'insulter ; mais je lui dis de n'être pas dupe de sa bonne foi vis-à-vis des fripons.

## CHAPITRE XXVI.

### DU VOL.

Puisque les sociétés humaines sont fondées sur les propriétés, attenter aux propriétés est donc sapper les premiers fondements du bonheur des associés; c'est ce que fait le voleur. Aussi le vol est-il, dans toutes les sociétés, réprimé avec toute la sévérité des lois. Mais qu'est-ce que le vol?

Un homme, qu'on appelle honnête, n'ira point prendre sur le grand chemin; il en auroit horreur. Mais qu'il est de ces *honnêtes gens prétendus*, qui, s'ils pouvoient prendre en secret, ne s'en feroient nul scrupule! On a une dette qu'on a oubliée; si on ne la demande pas, on la laisse *prescrire*. On se sert du bénéfice de la loi pour ne pas payer, ou ne pas restituer ce qu'on sait bien n'être pas à soi, ou pour ne pas exécuter une convention.... Ne sont-ce pas des vols?

Que chacun s'examine, et voie s'il n'a rien à se reprocher. N'a-t-on pas diminué le salaire d'un ouvrier? N'a-t-on pas, par son crédit, vexé son inférieur? Ne l'a-t-on pas obligé, en quelque manière que ce soit, à se relâcher de ses droits? N'a-t-on jamais sollicité et fait solliciter ses juges, pour qu'ils commissent une injustice en

notre faveur? Riches et gens en place, ne recevez-vous pas tous les jours des présents du pauvre, qui, comme l'Africain, sacrifie à la divinité malfaisante?..... Le pouvez-vous? le devez-vous?..... De quel droit acceptez-vous du malheureux, qui n'a pas même le nécessaire? Ce seroit à vous à lui donner votre superflu. Ignorez-vous ses intentions?.... Il vous donne pour éviter les maux qu'il craint que vous lui fassiez, ou pour que vous commettiez une injustice en sa faveur. Que ces dons doivent être humiliants et pour vous et pour lui!....

Mais la cupidité, l'insatiable cupidité, prend de toute main; elle ne cherche qu'à sauver les apparences, tout son soin est d'éviter l'animadversion des lois. Et vous vous croyez justes! Désabusez-vous; si ce n'étoit la crainte des punitions ou le respect humain, vous iriez voler sur le grand chemin.

### DE LA FRIPONNERIE.

Une friponnerie ou une escroquerie sont de vrais vols, mais commis de manière à ce que souvent ils échappent à la rigueur des lois. Le joueur, par exemple, qui sait soustraire des cartes, et en substituer d'autres qu'il a préparées; celui qui sait lire dans le jeu de la personne avec laquelle il joue,... sont des fripons ou des escrocs.

Mais, comme on ne sauroit prouver ces faits, ils ne peuvent être poursuivis par les tribunaux.

Il est rare que ceux qui régissent les affaires publiques, ou celles de riches particuliers, n'aient rien à se reprocher; la plupart de ces régisseurs commettent des friponneries plus ou moins considérables.

La société n'a pas imprimé le même caractère d'infamie à ces espèces de vols, qu'à ceux dont nous avons parlé; cependant ce sont réellement des vols tout aussi condamnables que les autres.

## CHAPITRE XXVII.

### DU MEURTRE.

Puisque la vie est le bien le plus précieux que possèdent l'homme et l'animal, la leur ôter est donc le plus grand crime qu'on puisse commettre à leur égard. C'est de ce crime dont se rend coupable le meurtrier.

L'honnête homme ne sera sans doute pas capable de commettre un assassinat directement; mais dans combien de circonstances s'en rend-il coupable par des voies indirectes? Celui qui provoque ou accepte un duel n'est-il pas un assassin?

Le militaire mercenaire qui s'en va guerroyant dans toutes les contrées, se mettant à la solde de la puissance qui veut le payer, n'est-il pas un assassin ?

Ce médecin ignorant n'est-il pas un assassin ? puisqu'il s'expose chaque jour à tuer le malade qui l'appelle à son secours.

Ce pharmacien qui n'est pas exact dans la préparation des remèdes qu'on lui demande, n'est-il pas un assassin ?

Ces marchands qui falsifient les boissons, les comestibles,... ne sont-ils pas des assassins ?

Il se présente ici une question assez délicate. Par pitié, on ne laisse pas souffrir un animal blessé à mort, et on termine promptement ses souffrances.

On n'ose néanmoins pas appliquer ce principe à l'homme. Une personne est attaquée d'une maladie mortelle et très-douloureuse, telle qu'un cancer dans sa dernière période, on n'ose terminer ses maux ; tout ce que se permet aujourd'hui la médecine est de lui donner l'opium à de fortes doses.

On étouffoit autrefois ceux qui étoient dans l'accès de la rage ; on n'ose plus aujourd'hui.

Sur un champ de bataille on voit une multitude de malheureux blessés à mort, et souffrant beaucoup, et on n'ose terminer leurs maux.

### DU DUEL.

Que dire d'un homme qui, pour le propos le plus léger ou l'action la plus insignifiante, va s'exposer à se faire tuer ou à tuer son semblable? Si quelque chose pouvoit surprendre dans l'histoire du cœur de l'homme, ce seroit un pareil procédé.

Mais, dit le spadassin, on m'a insulté. Je lui répondrai : Ces Spartiates, ces Athéniens, ces Romains,... étoient, je crois, aussi sensibles à l'honneur et aussi braves que vous, et ils ne connoissoient pas cette manière de se faire justice.

Le duel est d'ailleurs, en général, un combat très-inégal; car ceux qui le provoquent si facilement sont toujours très-exercés au maniement des armes, tandis que l'honnête homme emploie son temps d'une manière plus utile. On auroit donc droit de les traiter de lâches.

### DU GUERRIER MERCENAIRE.

Dans l'état de guerre on commet un grand nombre de meurtres, que la *seule défense de soi-même et de sa patrie peuvent excuser;* mais peut-il être permis d'aller chez des nations étrangères faire le métier de guerrier mercenaire, pour soutenir des querelles auxquelles on est entièrement étranger, et exposer sa propre vie, comme le font ces militaires mercenaires qui ser-

vent tantôt chez une puissance, tantôt chez l'autre? Certainement l'homme délicat et vertueux ne se permettra jamais de faire le métier d'aller égorger son semblable, ou de se faire égorger, pour de l'argent; c'est une de ces démences du cœur humain qu'il faut voir chaque jour pour pouvoir croire qu'elle soit possible.

Il faut des guerriers mercenaires, dit-on. Je ne le pense pas; mais, ce qui est certain, c'est qu'un guerrier mercenaire perd ordinairement tout sentiment d'humanité.

Si on envisage les motifs qui le font agir, il n'y a certainement rien de plus vil; la paresse lui a fait embrasser cet état, et le sordide intérêt l'y retient. Il n'est pas de ces officiers mercenaires qui, pour avancer d'un grade; il n'est pas de ces soldats qui, pour quelques pièces de monnoie, ne soient capables de faire tout ce que leur ordonneront leurs chefs. César promet *de l'argent* à ses légions, qui n'étoient plus des légions de citoyens, mais des *légions mercenaires;* elles passent le Rubicon, et marchent pour égorger leurs pères, leurs mères, leurs frères, leurs sœurs..... La plupart des successeurs de César furent assassinés, pour de l'argent, par leurs propres soldats. L'argent seul faisoit mouvoir ces légions déshonorées, l'argent seul leur faisoit proclamer des empereurs, ou les assassiner....

Le guerrier mercenaire est le plus insensé de tous les hommes; il expose chaque jour, sans aucun motif, sa vie dans les combats. Je conçois que les chefs ambitieux, les César, les Scylla,... courent ces dangers; mais le soldat, mais le simple officier, quel intérêt ont-ils dans ces luttes périlleuses?

Enfin le guerrier mercenaire est toujours un être extrêmement immoral; le libertinage, le pillage, l'ivrognerie, et la cohorte de tous les crimes, habitent constamment son camp. Le moindre défaut de ce soldat est la paresse; il préfère de passer toute sa vie dans l'oisiveté, sous la tente, plutôt que de rentrer dans la société pour y exercer un état honnête et utile.

Quelle différence il y a entre ce guerrier mercenaire et LE BRAVE CITOYEN QUI S'ARME POUR LA DÉFENSE DE SA PATRIE! Dans les premiers temps de la république romaine, chaque citoyen avoit ses armes; il étoit occupé à l'agriculture, aux arts, aux fonctions publiques.... Sa patrie étoit-elle menacée? il alloit combattre et vaincre; il rentroit aussitôt dans ses foyers, déposoit ses armes victorieuses, et alloit reprendre ses occupations utiles, ses fonctions de citoyen.... Ces braves défenseurs de leur patrie étoient aussi estimables que se rendirent dignes de mépris les satellites des Scylla, des César, des Octave,... ces soldats

mercenaires qui composoient ces légions liberticides.....

## CHAPITRE XXVIII.

### DE L'INTENTION.

On répète continuellement que les actions des hommes doivent être jugées par l'intention. Il est certain que c'est elle qui détermine la moralité ou l'immoralité d'une action ; néanmoins on fait journellement des exceptions à cette règle, fondée sur les principes de la plus sévère justice.

Deux personnes ont eu l'intention de commettre une mauvaise action : l'une a été assez malheureuse pour y parvenir ; mais la seconde a échoué. La première sera punie plus sévèrement que l'autre.

Deux personnes jettent par la fenêtre, dans une rue très-fréquentée, des corps pesants, sans regarder où ils doivent tomber. Celui lancé par la première écrase quelqu'un, et celui lancé par la seconde ne fait point de mal. Ici tout est égal de la part des deux ; l'un est néanmoins puni différemment que l'autre.

Il en est de même des actions commises dans

un sens opposé. Deux personnes cherchent également à faire une bonne action ; l'une réussit, et l'autre échoue. Ce sera celle qui aura été assez heureuse pour exécuter ce que l'autre n'a pu faire qui aura tous les honneurs de la bonne action.

Ces jugements, quoiqu'ils paroissent injustes, sont fondés sur ce qu'on suppose que celui qui est parvenu à ses fins y a employé plus de moyens, et y a mis une volonté plus ferme.

D'ailleurs on ne sauroit lire dans le cœur de l'homme ; il est donc impossible de juger l'intention. On doit s'en rapporter seulement à l'action.

## CHAPITRE XXIX.

### DE LA PRUDENCE.

La prudence n'est pas inconnue aux animaux ni à l'homme de nature ; on les voit les uns et les autres prendre les moyens les plus sûrs pour arriver à leur but, et ils y parviennent assez souvent.

Mais, dans les grandes sociétés, où les intérêts sont si compliqués, la prudence est encore bien plus nécessaire à l'homme ; chacune de ses démarches doit être calculée, et il en doit prévoir toutes les suites. Homme inconsidéré, que de re-

grets tu t'épargnerois si la prudence dirigeoit constamment tes démarches!

« N'entreprends rien dont tu n'aies bien exa-« miné toutes les conséquences, » est une des maximes des Arabes.

La prudence est une combinaison profonde et réfléchie des circonstances où on se trouve, afin de prendre le parti qui peut conduire le plus sûrement au bonheur; elle suppose donc des connoissances étendues, un jugement sain et froid, un calcul prompt et sûr des probabilités, pour entrevoir ce qui doit arriver, et une volonté ferme pour suivre le résultat de ces probabilités.

On voit que la prudence, ne se conduisant que par des probabilités, n'est pas infaillible; mais nous n'avons pas d'autre règle de conduite que les probabilités,[1] et elles nous trompent rarement lorsqu'on en saisit toutes les données. Au reste, on n'a pour lors aucun reproche à se faire.

Il faut une prudence consommée pour vivre dans la société; il y a tant d'intérêts opposés à ménager, que les plus habiles sont souvent fort embarrassés.

Quel conseil pouvoir donner? celui de suivre constamment l'exacte justice. Ne manquez à per-

---

[1] Toutes ces probabilités peuvent être soumises à la rigueur du calcul. *Principes de la Philosophie naturelle.*

sonne, ne dépréciez les talents de qui que ce soit, n'avancez que par votre mérite. Malheur à celui qui seroit choqué si vous aviez plus de talents que lui! Si quelqu'un l'emporte sur vous, dites pour lors comme le vertueux Pedarète, qui, s'étant présenté pour avoir place au sénat de Sparte, et n'ayant pas été élu, retourna tranquillement chez lui, se félicitant *que Sparte eût des citoyens plus vertueux que Pedarète.*

La jeunesse manque souvent de prudence. Extrêmement vive, elle s'abandonne à la fougue de ses passions; très-confiante dans ses forces, elle croit que rien ne doit lui résister; elle s'irrite des obstacles, et commet de nouvelles imprudences.

L'indiscrétion est un des autres défauts de prudence chez la jeunesse.

L'âge mûr, instruit par ses malheureuses expériences, devient prudent; il apprend à connoître les hommes. Sans être faux, il n'est point indiscret; sachant que seul il ne peut lutter avec avantage contre tous, il se plie aux circonstances, et règle ses actions et ses démarches sur ce qu'exige de lui la société; ne voulant pas qu'on lui manque, il ne manque à personne; connoissant tous les défauts des hommes avec lesquels il vit, ne se dissimulant pas les siens, il prend tous les moyens que lui suggère sa prudence pour ne pas contrarier leurs goûts, ni heurter leurs passions.

Le vieillard tombe dans l'excès opposé. A force de prudence, il ne fait rien; il a été trompé si souvent, qu'il craint toujours de l'être. Quelque parti qu'il prenne, il en appréhende continuellement les suites.

Le sage évite et la précipitation inconsidérée de la jeunesse, et la lenteur trop réfléchie de la vieillesse; il pèse avec impartialité les probabilités; et, quelles que soient les suites de son action, il dit : J'ai fait tout ce que la prudence me conseilloit.

Un autre précepte que donne la prudence est de paroître ne pas appercevoir ce qu'on ne sauroit empêcher, ou au moins ce qu'on ne pourroit empêcher qu'en s'exposant à de plus grands maux.

Un mari s'apperçoit que sa femme a une intrigue avec un de ses amis ou avec une personne puissante; s'il fait du bruit, il va donner de l'éclat à cette aventure, qui est secrète : il se compromet donc lui, sa femme et cette personne, aux yeux d'un public qui cherche toujours à rire de ces aventures. La prudence lui conseille donc de se borner à faire des reproches à sa femme, et de dévorer en secret ses peines.

Il est encore dans l'ordre social une multitude de circonstances où l'homme prudent, pour son propre intérêt, est obligé de paroître

ne pas appercevoir ce qu'il voit très-bien.

La prudence est encore bien plus nécessaire aux femmes qu'aux hommes. L'opinion ne permet pas à celles-ci une multitude d'actions qu'elle tolère chez ceux-là. Une démarche, qui n'est qu'imprudente, sans être criminelle, peut perdre une femme. Qu'on examine tout ce qu'on exige d'une jeune personne de quinze à seize ans qui entre dans le monde, et on sera étonné de l'excès de prudence qu'elle doit avoir. Mais c'est sur-tout lorsqu'il s'agit de son établissement qu'il lui faut un discernement tout particulier pour pouvoir distinguer l'être qui peut faire son bonheur; et, en général, elles ne s'y trompent pas.

### DE L'IMPRUDENCE.

Qui est-ce qui n'a pas à se reprocher des imprudences? Il est difficile de se surveiller assez pour ne pas s'écarter quelquefois des conseils dictés par la sagesse. On est obligé d'accorder quelque chose à la fortune, et cette fortune capricieuse n'est pas toujours favorable; mais l'injustice des hommes est telle, qu'elle juge toujours par le succès. Si la fortune vous est contraire, on vous accuse d'imprudence; lorsqu'au contraire elle vous favorise, on dit qu'il y a de la sagesse d'accorder quelque chose au hasard, c'est-à-dire aux jeux de la fortune....

### DE L'EXCÈS DE PRUDENCE.

L'excès de prudence n'entraîne pas les mêmes inconvénients que l'imprudence et l'étourderie; c'est un défaut néanmoins, parce qu'on laisse échapper les circonstances, et on échoue dans la plupart de ses entreprises.

La prudence n'abandonne jamais le sage; mais qu'il n'oublie point qu'un excès de prudence est un défaut.

---

## CHAPITRE XXX.

### DES FAUSSES DÉMARCHES.

Une fausse démarche exclut toute idée criminelle, elle n'est pas même de l'étourderie; mais c'est une action qui n'est pas dictée par la prudence. Elle peut-être une suite ou d'un défaut ou d'un excès de prudence.

Annibal, en ne marchant pas à Rome après la bataille de Cannes, pécha peut-être par excès de prudence, comme Varron, en lui livrant cette bataille, avoit peut-être péché par défaut de prudence.

Il n'y a rien d'aussi ordinaire dans la société que les fausses démarches, de la part même des personnes les plus instruites et les plus prudentes.

### DE L'ÉTOURDERIE.

Une étourderie est une action peu réfléchie : il est possible qu'elle ne soit pas coupable ; mais elle est toujours répréhensible, parce qu'elle pouvoit avoir des suites fâcheuses. Aussi, dans la société, blâme-t-on avec sévérité une étourderie dans un homme mûr, et qui doit être sage. On la tolère chez le jeune homme qui se laisse emporter à la vivacité de son âge, mais on l'avertit sévèrement d'être plus circonspect.

Un des effets de l'étourderie est d'exciter le rire de la dérision. Quelqu'un se fait un mal léger par étourderie, on rit, on se moque de lui.

---

## CHAPITRE XXXI.

### DE LA TENTATION.

Un homme prudent ne s'expose point à un danger quelconque, sans une nécessité reconnue. La prudence conseille également de ne point s'exposer à la tentation de commettre une action mal-

honnête ; car l'humanité est si foible, qu'on ne sauroit répondre de ne pas succomber. Une femme prudente n'acceptera pas légèrement un rendez-vous, sous le prétexte qu'elle est sûre de sa vertu.

Le sage fuit toutes les occasions où sa vertu pourroit être compromise. Il auroit sans doute assez de force pour ne pas succomber à la tentation; mais pourquoi s'exposeroit-il à un combat qu'il peut éviter ?

## CHAPITRE XXXII.

### DE LA PRÉVOYANCE.

L'ANIMAL prévoit peu: sa prévoyance ne s'étend guère au-delà du besoin du moment. Cependant il est quelques espèces dont les vues paroissent se porter plus loin. Celle des fourmis a été rendue célèbre par les poètes. Les abeilles, les guêpes,... font réellement des provisions.

Plusieurs quadrupèdes, tels que le castor, la marmotte, l'écureuil, le mulot, le surmulot,... ne montrent pas moins de prévoyance. Ils se construisent des logements plus ou moins commodes: ils les garnissent de mousse, de feuilles... pour se tenir chaudement; enfin, ils font provision de nourriture pour la saison froide.

La prévoyance de l'homme de nature n'est guère plus étendue que celle des animaux. Les Caraïbes vendoient leur lit le matin, et le soir ils pleuroient pour qu'on le leur rendît.

Mais les classes aisées de la société ont plus ou moins de prévoyance. Elles calculent, suivant les règles des probabilités, le cours des événements; et elles cherchent à se les rendre favorables, ou tout au moins elles savent y conformer leurs actions.

### DE L'IMPRÉVOYANCE.

Il est cependant quelques hommes dans nos grandes sociétés qui prévoient peu. Toute la classe du peuple en général est peu prévoyante. Accoutumée à vivre du produit de son travail, elle ne voit pas au-delà des besoins du moment: le jour de repos, elle va consommer le fruit de ses économies de la semaine.

Il faut convenir que le peuple a plusieurs motifs qui peuvent lui servir d'excuse sur son défaut de prévoyance.

1° Sa subsistance est toujours attachée à ses bras; il est sûr que l'ouvrage ne lui manquera pas, et qu'il sera à même de pourvoir à ses besoins: il n'a à craindre que les maladies. Mais les hommes les plus prudents font même abstraction de cet état.

2° Condamné à un travail journalier, l'homme du peuple est bien excusable de se livrer quelquefois au plaisir de dépenser plus qu'il ne devroit, pour oublier quelques instants les peines qu'il éprouve.

Le prodigue et le dissipateur sont encore dans le même cas. Ils ne prévoient point le sort qui les attend lorsqu'ils auront dissipé leur fortune.

### DE L'EXCÈS DE PRÉVOYANCE.

Cet excès de prévoyance est très-blâmable : il empoisonne la vie la plus heureuse.

Si on peut faire à l'homme du peuple un reproche fondé de n'être pas assez prévoyant, l'autre classe de la société, la classe aisée et riche, mérite, avec bien plus de raison, d'être blâmée de son excès de prévoyance.

Que le sage se mette en garde contre cet excès de prévoyance, qui empoisonneroit ses jours ! mais, d'un autre côté, il est trop prudent pour abandonner son existence aux hasards des circonstances.

## CHAPITRE XXXIII.

### DU RETOUR SUR LE PASSÉ.

Le même esprit d'inquiétude, qui porte sans cesse les regards de l'homme social vers l'avenir, lui fait faire des retours continuels sur le passé. Tantôt c'est pour se rappeler des sentiments infiniment agréables. La comparaison qu'il fait de ces instants délicieux avec le moment présent lui donne occasion de faire des réflexions amères. Il regrette ce temps, et il se plaint de ce que la nature ne lui procure pas de nouvelles jouissances aussi délicates.

D'autres fois, il se rappellera des pertes plus ou moins sensibles qu'il a essuyées. C'est un ami que la mort lui a enlevé, c'est une maîtresse chérie qui l'aura abandonné, ce seront des événements malheureux qui lui auront enlevé sa fortune, c'est une circonstance délicate dans laquelle son honneur aura été compromis, ce sont des enfants ingrats.....

Tous ces souvenirs porteront la désolation dans son cœur.

Ces retours sont principalement familiers aux vieillards. Dans les autres âges, les plaisirs, les occupations fortes, les affaires de toute espèce...

permettent moins de réfléchir sur le passé; mais la vieillesse n'a qu'un petit nombre de jouissances présentes : elle détourne ses regards de l'avenir; le passé l'occupe donc beaucoup trop.

Il n'est pas défendu de porter quelquefois ses regards sur les événements passés; on peut même dire qu'ils fournissent une ample matière à la réflexion et à la conversation; mais il faut voir ces événements par rapport à nous, comme s'ils ne nous concernoient pas : on doit les envisager comme s'ils étoient arrivés à d'autres.

### DU DÉFAUT DE RETOUR SUR LE PASSÉ.

On doit prendre des leçons dans le passé. C'est un tort réel de négliger ce moyen de conduite. L'histoire n'est si intéressante que parce qu'en nous dévoilant, dans les générations passées, la marche du cœur humain, elle nous indique celle que nous devons suivre; car les hommes sont toujours mus par les mêmes passions; et des circonstances semblables amènent constamment des résultats uniformes. Il y a des exceptions, mais elles sont rares.

### DE L'EXCÈS DE RETOUR SUR LE PASSÉ.

A quoi servent ces doléances continuelles sur les événements passés? Le temps écoulé n'est plus à l'homme. Ce n'est donc pas écouter la voix de

la raison que de s'en trop occuper ; les animaux n'y pensent plus, l'homme de nature y pense peu. L'homme social doit les imiter, et ne se livrer à ces souvenirs qu'avec beaucoup de retenue.

Le sage ne s'occupera donc du passé que pour y puiser des leçons. Il profitera de ses fautes pour éviter d'en commettre de nouvelles.

## CHAPITRE XXXIV.

### DU MOMENT PRÉSENT.

Le moment présent est tout pour les animaux et pour l'homme de nature ; l'un et l'autre jouissent du plaisir qui se présente à eux sans retour sur le passé, ni inquiétude sur l'avenir. L'homme social devroit les imiter. Les basses classes du peuple ne doivent la portion de bonheur dont elles jouissent qu'à leur insouciance ; mais l'esprit inquiet des classes aisées ne voit jamais que le temps qui doit suivre le moment présent. Et cependant, ô inconséquence de l'esprit humain ! elles envient sans cesse le bonheur de l'enfant qui ne connoît que le moment présent.

Le sage, ici comme par-tout ailleurs, tiendra un juste milieu. Il jouira toujours du moment présent, sans cependant négliger une juste prévoyance

pour l'avenir; mais plus il jouira du moment présent, plus il sera près du bonheur : il s'en éloignera au contraire s'il s'occupe trop de l'avenir.

Lorsqu'il se rappellera le passé, ce ne sera que pour jouir encore des plaisirs qu'il a éprouvés, ou pour y prendre des leçons de l'expérience.

Horace, dans sa belle ode à Mécène, a renfermé tout ce que la plus haute sagesse peut dire à cet égard. Liv. III, ode XXIII.

*Prudens futuri temporis exitum*
*Caliginosâ nocte premit Deus;*
*Ridetque si mortalis ultrà*
*Fas trepidat. Quod adest, memento*
*Componere æquus. Cætera fluminis*
*Ritu feruntur.....*
*..... Ille potens suî*
*Lætusque deget, cui licet in diem*
*Dixisse : VIXI.*

« Un Dieu prudent couvre l'avenir d'une nuit « ténébreuse, et il se moque du mortel qui s'en « alarme au-delà des justes bornes. La sagesse « veut qu'on jouisse du moment présent. Le reste « est emporté comme le cours rapide d'un « fleuve....

« Celui-là seul est maître de lui, et vit vraiment heureux, qui peut dire chaque jour : *J'ai vécu.* »

### DU DÉFAUT DE JOUIR DU PRÉSENT.

Que celui qui remet continuellement au lendemain ses jouissances est insensé! la mort le surprendra dans ses projets sans en avoir joui autrement qu'en espérance.

### DE L'EXCÈS DANS LES JOUISSANCES PRÉSENTES.

Dans l'état social, l'homme qui borneroit toutes ses jouissances au moment présent auroit tort. Il ne doit point oublier les règles de la prévoyance: en satisfaisant ses besoins du moment, il n'ignore pas qu'il en aura de semblables les jours suivants, et que la sagesse lui dit de se ménager les moyens d'y pourvoir.

Jouir du moment présent est le premier précepte de la sagesse; mais il ne faut point abuser. Ce seroit s'exposer à diminuer ses jouissances futures.

---

## CHAPITRE XXXV.

### DE L'OCCASION.

Il faut saisir l'occasion lorsqu'elle se présente; car, si on n'en profite pas, le plus souvent elle ne revient plus.

Quel est l'homme qui n'a pas eu l'occasion de faire cent fois cette observation dans le cours de sa vie ! La prudence ne permet pas de renvoyer au lendemain ce qu'on peut faire le jour même; les circonstances ne seront plus les mêmes, et la chose ou échouera ou séra différée.

### DE L'EMPIRE DES CIRCONSTANCES.

Qui ne connoît l'empire des circonstances ! Hélas ! elles décident le plus souvent du sort de notre vie. C'est une circonstance imprévue qui fait rencontrer dans un cercle deux jeunes personnes ; elles se plaisent, et il en résulte un mariage, qui fera le bonheur ou le malheur de leurs jours.

C'est la chûte d'un fruit détaché du haut d'un arbre dans un jardin où se promenoit Newton qui dirige ses pensées vers la recherche de la cause qui fait graviter tous les corps les uns vers les autres. Cette circonstance, très-petite en apparence, fut la cause de la découverte des lois de la gravitation universelle de tous les corps de la nature.

On ne peut ni prévoir, ni empêcher les effets des circonstances ; mais la sagesse veut qu'on fasse tous ses efforts pour se les rendre favorables.

## CHAPITRE XXXVI.

### DE LA FORTUNE.

La fortune se joue le plus souvent des règles de la prudence. *Elle sourit constamment à celui-là. Elle est toujours contraire à celui-ci*, quelque prudence qu'il mette dans ses actions. L'homme sage doit se soumettre à ces lois bizarres de l'ordre présent. Celui que la fortune favorise pourra donc, dans les différents projets qu'il forme, donner beaucoup de latitude aux chances qui peuvent lui être favorables. Au contraire, celui qu'elle maltraite leur donnera le moins de latitude possible.

Ce mot de César au commandant de la barque sur laquelle il étoit : *Tu portes César et sa fortune*, est de toute vérité.

Mazarin demandoit de tous ceux qu'il employoit : *Est-il heureux ?*

Quelle que soit la cause de ces singuliers événements, ils existent ; il faut s'y conformer. Les joueurs n'ignorent pas que les uns sont heureux, les autres malheureux ; et ils calculent leurs jeux en conséquence. Le joueur heureux donne plus au hasard. Le joueur malheureux joue plus prudemment. Enfin, le joueur heureux sait que son

bonheur l'abandonne certains jours, et il ne se roidit point contre la fortune.

La même chose a lieu dans tout le cours de la vie. L'histoire de tous les hommes qui ont figuré sur la scène du monde nous en fournit des exemples frappants.

Mais pourquoi recourir à des exemples étrangers ? Lecteur, rappelle-toi les principaux événements de ta vie, et tu seras surpris de la part qu'y ont eue l'empire des circonstances et la fortune.

### DU SUCCÈS.

On juge ordinairement les hommes par le succès, et cependant il n'y a rien de plus injuste ; car il arrive journellement qu'avec de grands talents on échoue, tandis que d'autres réussissent avec des talents médiocres. Les circonstances, la fortune, ont été favorables à ceux-ci, et contraires à celui-là ; mais le public, léger dans ses jugements, suppose que celui qui a réussi avoit plus de talents.

Nous avons dû voir cependant toute la part qu'a la *fortune* dans les événements. Pompée vainquit Sertorius, plus grand homme de guerre que lui. Antoine, un des plus grands généraux de César, fut battu par le jeune Octave.

Guillaume Tell est assez heureux pour parvenir à soustraire sa patrie à l'oppression : il en est

regardé comme le libérateur. Tel autre échoue dans les mêmes circonstances : il est traité comme un rebelle. Gustave chasse les Danois de la Suède : il est proclamé *grand*. Charles XII échoue contre Pierre I, et ce n'est plus qu'un téméraire.

## CHAPITRE XXXVII.

### DE LA TEMPÉRANCE.

La tempérance apprend à modérer ses desirs. C'est un des premiers préceptes de la sagesse ; car un défaut de modération est souvent très-nuisible au bonheur.

Les animaux et l'homme de nature sont assez tempérants ; lorsque leurs besoins sont satisfaits, ils se reposent ou sommeillent. Souvent ils s'amusent à jouer ensemble.

Mais l'homme social s'écarte sans cesse des règles de la tempérance ; il n'a nul besoin, et toujours il desire. A-t-il obtenu ce qu'il convoitoit avec le plus d'ardeur ? il se forme de nouveaux besoins ; on compte pour peu ce qu'on possède, on ne voit que ce qu'on n'a pas. Ces maux d'opinion sont ceux qui l'éloignent le plus du bonheur, et ils n'ont d'autre source que des desirs immo-

dérés. C'est ce que Horace a si bien exprimé dans sa première satire, livre Ier :

*Quî fit, Mecenas, ut nemo quam sibi sortem*
*Seu ratio dederit, seu sors objecerit, illâ*
*Contentus vivat, laudet diversa sequentes ?*
*O fortunati mercatores ! gravis armis*
*Miles ait.....*

« Comment se fait-il, Mécène, que nul homme « ne soit content de son état, qu'il le tienne du « hasard ou qu'il l'ait choisi par goût? A l'en- « tendre, il n'en est point qui ne soit préférable « au sien. Que les marchands sont heureux! s'é- « crie le soldat.... Que le métier des armes est « beau! s'écrie à son tour le marchand.... Le ju- « risconsulte envie le sort du laboureur;.... le « laboureur, de son côté, prétend qu'il n'y a de « gens heureux que ceux qui demeurent dans les « villes.... »

Celui qui s'abandonne à des desirs immodérés seroit maître de l'univers, qu'il ne seroit pas encore content. Les Scythes connoissoient bien cette vérité, quand ils disoient à Alexandre : « Lorsque tu « auras subjugué les habitants de notre petite terre, « ton ambition ne sera pas encore satisfaite ; tu « voudrois pouvoir passer en d'autres globes pour « y exercer les mêmes fureurs. »

Un homme, assez apathique en apparence, me

disoit un jour : « Si j'avois de l'ambition, elle ne « seroit satisfaite que lorsque je serois l'Être su- « prême. »

Cependant on devroit être bien persuadé que le bonheur consiste dans des jouissances modérées : *La paix de l'ame est le souverain bien.* Or on ne sauroit la posséder en attachant son existence à un trop grand nombre d'objets. Celui qui seroit convaincu de ces vérités jouiroit, dans le calme, des avantages que la nature lui a accordés; il borneroit ses besoins à ce qu'il possède. Son ambition seroit de ne pas perdre un instant pour le bonheur. Profitant constamment du moment présent, il ne se permettroit des projets pour l'avenir, qu'autant qu'ils seroient nécessaires pour ne pas tomber dans l'apathie; il rempliroit sa tâche de citoyen, et se livreroit ensuite aux plaisirs qui se présenteroient, de manière cependant à ne pas user sa sensibilité; son temps seroit partagé entre de bons amis et une tendre amie, et il arriveroit ainsi au bout de sa carrière sans avoir de regrets sur le passé, ni de crainte sur l'avenir.

La tempérance embrasse tous nos besoins, par conséquent elle se divise naturellement en trois parties; l'une modère les besoins du corps, l'autre les besoins de l'esprit, et la troisième les besoins du cœur.

Nous aurons occasion de parler de ces différents besoins dans le cours de cet ouvrage. Nous nous bornerons ici à traiter de la tempérance relativement aux trois passions principales que nous avons vues dominer le cœur de l'homme social d'une manière si impérieuse; savoir, l'amour-propre, le desir des richesses, et l'attrait des deux sexes l'un pour l'autre.

### DE L'INTEMPÉRANCE.

On doit donner ce nom à tout excès en quelque genre que ce soit : ainsi il y aura intempérance dans les jouissances des plaisirs du corps, intempérance dans les jouissances des plaisirs de l'esprit, intempérance dans les jouissances des affections du cœur.

L'intempérance est la source de la plupart des maux de l'homme social; elle exalte, d'un côté, son imagination, de manière qu'il n'est jamais satisfait; de l'autre, elle *use* sa sensibilité, et amène la satiété. Tous ces hommes intempérants forment des desirs continuels, et la satiété les prive de toutes les vraies jouissances.

### DE L'EXCÈS DE TEMPÉRANCE.

Celui qui veut être trop tempérant se refuse aux plaisirs que lui accorde la nature, c'est-à-dire l'ordre présent des choses. Il perd ce que l'exis-

tence peut avoir d'agréable ; et, si on ne peut pas dire qu'il est coupable, tout au moins il est dupe de sa façon de penser. La vie n'a de prix que par le plaisir. Ne nous refusons donc pas à ceux qui nous sont permis, et dont nous pouvons user sans nous écarter des règles de la tempérance.

La tempérance est une des principales vertus du sage ; c'est elle qui le distingue particulièrement. Sa force d'ame lui fait modérer ses besoins, et il les proportionne toujours aux moyens qu'il a pour les satisfaire.

## CHAPITRE XXXVIII.

### DE LA TEMPÉRANCE DANS LES JOUISSANCES DE L'AMOUR-PROPRE.

Puisque l'amour-propre est la passion la plus impérieuse, il faut donc s'occuper sans cesse à la réprimer. La plus grande partie des maux qu'éprouve l'homme social a sa source dans un amour-propre désordonné. Qu'on parcoure tous les rangs de la société, et on verra l'amour-propre y causer les plus grands désordres. Cette femme ne ruine son mari que par amour-propre ; elle veut être mieux mise que ses égales. Cet homme opulent n'affiche un aussi grand luxe, que pour qu'on

dise que personne n'est plus magnifique que lui. Il veut que sa table soit la mieux servie ; ses voitures, ses chevaux, doivent être les plus beaux ; ses ameublements seront les plus riches et du goût le plus nouveau ; ses jardins seront dessinés avec plus d'art.... Ce négociant expose sa fortune dans des spéculations, parce qu'il place son amour-propre à être plus riche que ses voisins. L'artiste, l'homme de lettres, le guerrier,... sont tourmentés par l'envie, qui leur dit que leur réputation n'est pas au-dessus de celle de leurs rivaux.... En un mot, un amour-propre désordonné se montre dans toutes les classes de la société, et en fait le malheur.

Celui qui prétend à la sagesse ne sauroit donc faire trop d'efforts pour commander à cet amour-propre désordonné; s'il pouvoit le contenir dans de justes bornes, il seroit moins éloigné du bonheur.

Les animaux eux-mêmes s'abandonnent à un excès d'amour-propre. Ce belier si doux se battra des heures entières avec son rival, plutôt que de céder, et il n'est pas rare que l'un des deux périsse des suites des coups qu'il a reçus. Les combats des carnivores sont encore bien plus terribles.

## CHAPITRE XXXIX.

### DES DESIRS.

Desirer est un besoin pressant pour le cœur de tout être vivant. Les animaux ont des desirs continuels; ils cherchent à satisfaire leur faim, leur soif, leurs besoins auprès de leurs femelles;... ils courent, ils jouent.... La curiosité les porte à examiner tout ce qu'ils ne connoissent pas.

Les desirs de l'homme de nature sont à peu près aussi bornés que ceux de l'animal.

Mais la société a fait naître dans le cœur de l'homme social une foule de besoins qui irritent continuellement ses desirs. Il ne se contente plus de posséder les choses de première nécessité. Les besoins d'opinion sont encore plus urgents pour lui; plus il a, plus il veut avoir. Cette cupidité insatiable est une des plus grandes sources de ses maux. On le voit s'agiter continuellement pour se procurer des objets dont il n'a aucun besoin ; aussitôt qu'il les a obtenus, il les abandonne pour en rechercher d'autres, qu'il regardera avec la même indifférence dès qu'il en aura joui.

#### DU MANQUE DE DESIRS.

Deux causes principales peuvent empêcher de former des desirs.

La première est le défaut de sensibilité. L'apathique, content de ce qu'il possède, n'a pas même la force de desirer plus; il est calme et tranquille; enfin rien ne sauroit le faire sortir de son indifférence.

La satiété est la seconde cause qui éteint les desirs; elle fait le tourment habituel des gens riches, et sur-tout des hommes en place, qui ont atteint un certain âge.

### DE LA CUPIDITÉ, OU DES DESIRS IMMODÉRÉS.

Il est peu d'hommes qui sachent borner leurs desirs. Les desirs immodérés se manifestent sur-tout dans les trois passions principales que nous avons vu le dominer, l'amour-propre, l'intérêt, et les femmes.

Le sage est toujours extrêmement réservé sur l'objet de ses desirs.

---

## CHAPITRE XL.

### DE L'AMBITION.

Cette passion ne repose que sur l'illusion; car l'ambitieux qui recherche le bonheur dans les grandeurs, dans les dignités, dans la renommée,

ou dans l'opulence,..... a-t-il bien calculé la félicité de ceux dont il envie le sort ? Ces puissants de la terre sont-ils plus heureux sous leurs lambris dorés, que l'homme aisé dans sa modeste demeure ? Leurs repas somptueux sont-ils plus gais et plus agréables que ceux du simple citoyen, qui ne se met à table que pour satisfaire un appétit qu'il a provoqué par d'utiles travaux ? Celui-ci n'est-il pas vêtu plus commodément avec ses habillements simples et propres, qu'eux avec leurs brocards d'or ou d'argent ? Ils ont des voitures et des chevaux,.... et lui a de bonnes jambes. Tout en vaquant à ses affaires, il fait un exercice agréable qui entretient la santé de son corps et la sérénité de son ame....

Mais c'est un père de famille qui dit : C'est moins pour moi que pour mes enfants que j'ai de l'ambition.... Combien la passion est aveugle ! Il convient qu'il est heureux, et il ne veut pas que son fils jouisse du même bonheur ; il cherche à lui amasser une immense fortune,... et il ne veut pas voir qu'il l'expose à tous les dangers des grandes richesses ; il desire qu'il soit plus élevé qu'il n'étoit lui-même dans la société, qu'il occupe de grandes places.... Insensé ! qui ne s'apperçoit pas qu'il en fera sinon un ennemi, au moins un fils qui rougira de son père, et s'en éloignera le plus qu'il pourra.... Et c'est pour arriver, en dernière

analyse, à ce but, que ce père se refuse tout, et sacrifie sa vie entière à entasser des trésors, à solliciter des places!...

L'ambition ne sait jamais se borner; elle s'étoit d'abord proposé tel terme, passé lequel elle devoit s'arrêter : mais, y est-elle arrivée? aussitôt elle s'en propose un second, puis un troisième, encore un quatrième....

Cette passion est le mobile principal de l'âge mûr et de la vieillesse; elle a sa source dans l'amour-propre, puisqu'elle cherche continuellement à s'élever au-dessus de ses égaux.

Chacun a son ambition, depuis la *petite laitière* jusqu'au plus grand monarque, parce que le cœur humain est constamment le même, dans quelque position qu'il se trouve.

Les animaux ne paroissent pas connoître l'ambition. En effet, qu'ambitionneroient-ils?

### DU DÉFAUT D'AMBITION.

Le défaut d'ambition ne peut être blâmable qu'autant qu'il annonce de l'apathie ou de l'insouciance; car celui qui a un nécessaire suffisant ne mérite que des éloges de n'avoir point d'ambition. Qu'il jouisse en paix des douceurs de son existence! Il aura des desirs comme tout homme en a; mais il ne connoîtra pas l'ambition.

### DE L'EXCÈS D'AMBITION.

Il n'est pas de maux que l'excès d'ambition ne puisse produire. Tous ces grands conquérants, qui désolent le genre humain, ne sont conduits que par une ambition excessive. C'est pour s'asseoir sur le trône de Charles Ier que Cromwel le fait conduire à l'échafaud. Alexandre ne vouloit d'abord que venger l'injure des Grecs contre les rois de Perse; l'ambition s'empare de son cœur, et le conduit au-delà de l'Indus. Pyrrhus desiroit ajouter seulement quelques provinces à ses états, pour jouir ensuite des plaisirs de la vie. « Pourquoi n'en jouissons-nous pas présentement, » lui répondit Cynéas?... Le langage de Pyrrhus est celui de tous les ambitieux; les paroles de Cynéas sont celles de tous les sages.

Il n'y a qu'une seule ambition permise au sage; il fait tous ses efforts pour exceller dans la profession qu'il exerce, afin de pouvoir être d'une plus grande utilité à ses concitoyens.

## CHAPITRE XLI.

### DES FONCTIONS PUBLIQUES.

On ne doit point regarder comme ambition le desir d'arriver aux fonctions publiques lorsqu'on a les talents nécessaires pour les remplir. C'est au contraire un devoir que la société impose à tout citoyen. Son intérêt particulier le lui commande ; car si la chose publique est mal administrée, il en souffrira comme les autres.

Chaque membre de la société est même obligé, comme nous l'avons dit, d'acquérir les connoissances de la législation et de l'administration, soit pour pouvoir former l'opinion publique et éclairer les chefs de l'état, soit pour être capable de remplir dignement les places publiques s'il y est appelé par la voix de ses concitoyens.

Mais on ne sollicite ordinairement les fonctions publiques que par ambition. Le bien public est le beau motif qu'on met en avant ; et, dans la réalité, on n'y recherche que le pouvoir, l'argent, la considération, et les autres avantages qu'elles procurent.

#### DU REFUS DES FONCTIONS PUBLIQUES.

Sages ! vous ne voulez pas vous mêler de la

chose publique, parce que vous craignez l'intrigue et la cabale. Votre tranquillité vous paroît préférable. Vous avez tort. L'amour du bien public doit l'emporter. Caton versa jusqu'à la dernière goutte de son sang pour sa patrie. Il ne quitta le jour que parce qu'il ne pouvoit pas survivre au changement que fit dans le gouvernement de son pays le vainqueur de Pharsale.

Ces anciens sages de la Grèce, qui ont commandé l'admiration de tous les siècles, étoient toujours à la tête des affaires publiques. Tous furent les législateurs de leur patrie. Les Solon, les Lycurgue, les Aristide, les Charondas... gouvernoient leur république.

Mais, dites-vous, la plupart des hommes sont comme le tigre qui dévore la main dont il reçoit des bienfaits... Plusieurs de ces grands hommes furent immolés par ceux dont ils avoient été les bienfaiteurs. Aristide est exilé parce que sa vertu est importune.... Ce sont de tristes vérités qui ne doivent point vous détourner de la route que vous vous êtes frayée. Si la vertu n'exigeoit aucun sacrifice, quel mérite auroit-on à la pratiquer ?

### DU DESIR IMMODÉRÉ DES FONCTIONS PUBLIQUES.

Celui qui a un trop violent desir d'arriver aux fonctions publiques n'est ordinairement qu'un ambitieux. Le sage doit imiter le vertueux Péda-

rète. Il se présenta à l'assemblée du peuple à Sparte comme candidat pour être nommé membre du sénat, et ne fut pas élu. Il se contenta de dire : « Je « me félicite que Sparte ait des citoyens que le « peuple regarde comme plus vertueux que « Pédarète... »

Comme Pédarète, le sage se présente pour obtenir des fonctions publiques ; mais si d'autres sont préférés, il se contente de dire : J'ai rempli mon devoir.

## CHAPITRE XLII.

### DE L'INTRIGUE.

Pour arriver à son but, le sage doit prendre les voies que la prudence lui indique. Tant qu'il n'emploiera que des moyens honnêtes et délicats, on n'a rien à lui reprocher.

Mais la conduite de l'intrigant est bien différente. Il ne dira pas précisément que l'honnête homme dont il ambitionne la place a prévariqué ; mais il cherchera à jeter sur lui de la défaveur. Il fera une cour basse à l'homme puissant ; il cherchera à s'emparer de tout son alentour. Il fera de faux rapports... Enfin il n'arrivera à son but

que par mille voies obliques et secrètes, qu'il n'oseroit avouer en public. Son arme favorite est la calomnie ; et on en connoît tous les dangers, parce que l'homme écoute toujours avec plaisir le mal qu'on dit des autres.

L'intrigue s'exerce principalement dans les cours. C'est là que les intrigants se pressent pour obtenir des places. Ceux-ci en veulent de lucratives, ceux-là en demandent d'honorables. Chacun emploie tous les moyens qu'il croit les plus propres à le faire parvenir à son but.

On y rencontre des *intrigants de profession* qui vendent leur protection. Ils connoissent tous les moyens de séduction qu'on peut employer. Il faut donner de l'argent à ce favori ; on flattera l'amour-propre de ce courtisan ; on ira faire la cour à la femme en faveur ; on lui donnera des fêtes, des bals... Enfin ils connoissent tous les ressorts qu'il faut faire jouer pour arriver au but qu'on se propose.

Rien de plus vil que cette classe d'hommes capables de toutes les bassesses. Souvent elle est à la solde de plusieurs concurrents à la fois.

### DU DÉFAUT D'INTRIGUE.

C'est un tort que de ne pas employer l'espèce d'intrigue qui est permise pour arriver à ses fins

lorsqu'elles sont honnêtes. Catilina intrigue pour perdre sa patrie : le consul romain, chargé de veiller à la chose publique, n'eût-il pas été coupable de ne pas chercher par d'autres intrigues à déjouer les complots du conspirateur ? Dans toutes les sociétés, il y a des perturbateurs, qui, comme Catilina, intriguent pour troubler l'ordre public : on est donc obligé de les surveiller par d'autres intrigues ;... mais il ne faut pas, sous ce prétexte, tourmenter tous les citoyens, ni troubler leur tranquillité par des moyens tyranniques.

Ce que nous venons de voir pour les choses publiques doit également se dire pour les affaires particulières. Toute société est composée de deux espèces de personnes ; les méchants et les fripons conspirent toujours contre les gens de bien : ceux-ci doivent donc chercher à se mettre à l'abri de ces complots, et ils ne peuvent y parvenir que par une espèce d'intrigue ; mais ils n'emploieront que des moyens honnêtes ; au lieu que tous sont bons pour les autres. La calomnie est une des armes la plus terrible des méchants : il faut donc la repousser, et dévoiler en même temps toute la scélératesse et toute la noirceur de ceux qui l'emploient.

### DE L'EXCÈS D'INTRIGUE.

Mais l'honnête homme, sous prétexte de dé-

jouer les complots du méchant, ne doit pas devenir intrigant, ni avoir recours à des moyens mal-honnêtes. Il lui est permis de faire des démarches pour se procurer les récompenses qui lui sont dues, et pour faire parvenir aux dépositaires de l'autorité publique ses justes réclamations; mais il n'emploiera que des voies légitimes, et qu'il pourra toujours avouer en public.

Le sage emploie tous les moyens légitimes pour arriver à ses fins; mais il se gardera bien de devenir un intrigant.

## CHAPITRE XLIII.

### DU DESIR DES HONNEURS ET DES GRANDEURS.

Quand on voit avec quel empressement les hommes recherchent les honneurs et les grandeurs, on diroit que le souverain bien y est attaché. Mais ils se détrompent bien vîte, dès qu'ils les ont obtenus. « Est-ce là tout? » s'écria César maître de de Rome et de la plus belle partie de notre petit globe.

Ce desir qu'on a de parvenir aux places a la même cause que cette ambition qui nous porte à obtenir l'estime publique. Lorsqu'on apperçoit les

yeux de tout un peuple fixés sur quelqu'un, on le croit souverainement heureux ; mais qu'on ne se laisse pas éblouir par cet éclat qui l'environne. Qu'on pénètre jusqu'à lui, et on ne verra le plus souvent qu'un homme qui est bien éloigné de ce bonheur qu'on lui envie. La moindre satire le blesse. Son ambition n'est jamais satisfaite. Enfin, lorsqu'il veut être sincère avec lui-même, il regrette l'espèce d'obscurité où il se trouvoit auparavant.

Il ne doit être permis d'ambitionner la grandeur, que pour compter, comme Titus, chacun de ses jours par des bienfaits. Mais rechercher les honneurs et les places pour y trouver un plus grand bonheur, faire consister sa félicité à être en spectacle à tout un public;... non, non. Ce ne peut pas être là le bonheur. La seule vraie grandeur est dans la vertu. Agésilas, entendant parler continuellement du roi de Perse, qu'on appeloit le *grand « roi*, répondit : « Est-il plus grand qu'Agésilas, « s'il n'est plus juste et plus vertueux ? » Il n'y a de grandeur, il n'y a de gloire que dans la vertu. Celui-là a été le plus grand, qui, dans le cours de sa vie, a fait le plus de bien.

Cependant tout citoyen doit chercher à être utile à sa patrie. Par conséquent, le sage qui se sent les talents nécessaires pour en remplir les premières places, ne doit pas les dédaigner.

### DU DÉFAUT DE DESIR DES HONNEURS.

Celui qui ne desire point les honneurs par sagesse annonce un grand caractère; puisqu'ils sont, comme nous venons de le voir, l'objet de l'ambition de tous les hommes. Mais il est rare que l'homme qui a cette force d'ame soit assez sage pour ne pas céder à l'impulsion générale; à ce desir universel qu'ont les hommes de s'élever.

Ce sont donc ordinairement les ames apathiques qui ne sollicitent point les honneurs, parce que leur mollesse ne les rend pas capables des efforts nécessaires pour y arriver. Elles sont blâmables, non point de ne pas rechercher les honneurs, mais de ce défaut d'énergie qui les empêche de faire le bien.

### DU DESIR EXCESSIF DES HONNEURS.

Ce desir excessif d'arriver aux honneurs est la cause d'un grand nombre de maux dans la société. On commence par employer les moyens honnêtes, et on finit par se servir de ceux qu'on n'oseroit avouer en public. César veut être une septième fois consul : la place lui est refusée. Il lève l'étendard de la rebellion, et passe le Rubicon.

Je ne sais s'il est permis au sage de desirer les honneurs et les grandeurs; mais au moins, s'il se

le permet, ce ne doit être qu'avec beaucoup de modération.

## CHAPITRE XLIV.

### DE LA DOMINATION.

On ne sauroit concevoir qu'on puisse avoir du plaisir à commander à son semblable. Et cependant, c'est une des jouissances les plus douces de l'homme social. Qu'on ne croie point qu'elle soit particulière aux princes, aux grands, chez qui l'habitude en a pu faire un besoin. Celui qui a toujours été sous le commandement des autres devient le maître le plus dur et le plus despostique, dès que les circonstances lui donnent quelque autorité. Les esclaves ne sont jamais plus maltraités, que lorsqu'on leur donne pour chefs quelques-uns de leurs semblables. Il est reconnu que les Nègres des colonies européennes sont infiniment plus malheureux sous leurs semblables, ou sous les mulâtres, que sous les blancs. Le soldat qui vient d'être élevé au grade d'officier est beaucoup plus rigide envers ses anciens camarades, que l'officier qui n'a jamais été soldat. Le simple ouvrier qui est mis à la tête d'un atelier exige les tâches avec beaucoup plus de sévérité que ne

le fait le maître lui-même... Enfin, jusqu'aux enfants, on voit les plus forts et les plus grands commander impérieusement aux plus foibles. On doit conclure de tous ces faits, que l'homme aime naturellement commander à son semblable, et qu'il chérit le pouvoir.

Mais quel peut être le fondement de cette passion si ardente pour la domination ? C'est encore l'illusion qui irrite l'amour-propre de l'homme social.

1° Celui qui est parvenu au pouvoir se persuade être au-dessus de ses semblables par ses talents et ses vertus : son amour propre en est flatté.

2° La domination sur les autres fait qu'on les emploie à ses plaisirs : et on ne craint pas qu'ils puissent nuire. Aussi Épicure a-t-il dit :

« En tant que le commandement met à l'abri « des mauvais desseins des hommes, c'est un bien « selon la nature, de quelque manière qu'on y « parvienne. » DIOG. LAERCE, sixième maxime d'Épicure.

### DE LA PROTECTION.

L'homme aime à protéger. C'est encore un des plaisirs délicats de son amour-propre, parce que la protection suppose de la supériorité sur le protégé. Par conséquent, plus celui qu'on protége est puissant lui-même, plus la satisfaction est grande.

Ce sentiment est la cause de l'intéret tout particulier qu'on prend pour les êtres foibles. Quelle tendre affection n'a-t-on pas pour un enfant, pour une femme, pour un homme débile !

Ce sentiment s'étend même sur les animaux. On s'intéresse davantage aux animaux foibles, tels qu'un petit oiseau un petit chien,... un jeune animal qui n'a pas encore toute sa force....

La pitié influe encore sur ce sentiment. Un animal foible qui souffre, ou qui est attaqué par un animal plus fort, rappelle les maux qu'il endure, et émeut la sensibilité.

Enfin le sentiment de l'injustice fait une vive impression. On ne veut pas souffrir qu'on opprime un être foible.

Les animaux eux-mêmes connoissent le plaisir de protéger. On voit dans leurs grandes sociétés que les forts protégent les foibles ; lorsque ceux-ci sont maltraités par quelques-uns de leurs camarades, ils vont, pour ainsi dire, implorer l'appui de leurs protecteurs, qui ne le leur refusent pas ordinairement.

## CHAPITRE XLV.

### DES CONQUÊTES.

PARCOURIR l'univers les armes à la main, massacrer les enfants, violer les mères, enfoncer un fer homicide dans le flanc de leurs défenseurs, incendier les villes, ravager les campagnes,.... enfin voler, piller, exiger des contributions énormes..... Voilà ce que les conquérants appellent grandeur. « Un pirate qui, « avec un petit bâtiment, attaque ceux qui sont « plus foibles que lui pour les dépouiller, celui « qui arrête le passant sur le grand chemin pour « le voler, sont punis comme perturbateurs du « repos pulbic, et traînés au supplice avec igno- « minie, disoient les Scythes au fils de Philippe; « et toi, qui infestes les mers avec cent vaisseaux, « qui dévastes l'Asie avec une armée formidable,... « tu prétends à la gloire! insensé que tu es! Qu'a- « vons-nous à démêler avec toi? nous ne te con- « noissons que par tes brigandages. Tranquilles « dans nos forêts, nous vivons de nos travaux. « Quel droit as-tu sur notre liberté? quel droit « as-tu sur nos possessions? Ne respectons-nous « pas les tiennes?... » Tel est le langage de la raison.

Les conquérants doivent être regardés comme un fléau dévastateur, qu'on doit chercher à contenir par tous les moyens.... Cette estime publique qu'ils recherchent avec tant d'ardeur devroit leur être refusée; leurs trophées foulés aux pieds, leurs palmes flétries;... mais le sot vulgaire encense ses tyrans, et élève au faîte de la gloire ceux qu'il devroit couvrir d'ignominie.

On doit repousser, à la vérité, la force par la force, châtier les agresseurs, les priver de leur liberté; mais faut-il opprimer les autres...?

D'ailleurs, où aboutissent ces conquêtes? les grands empires n'ont jamais pu se soutenir. Rome resserrée dans l'Italie fut invincible. Maitresse d'une grande étendue dans les trois continents, elle s'affaissa sous son propre poids.

L'empire d'Alexandre ne put pas lui survivre. Ses généraux, à sa mort, se le divisèrent; et leurs successeurs s'en disputèrent les débris sanglants, jusqu'au moment qu'ils furent eux-mêmes engloutis par la puissance romaine.

Attila passa comme un torrent, et ne laissa que ruines et dévastations.

Charlemagne désola l'Europe, pour fonder un grand empire, qui fut bientôt divisé entre ses descendants. Ils se firent des guerres cruelles, et s'entre-détruisirent mutuellement.

Toutes les grandes conquêtes nous présentent les mêmes résultats ; ruines, désolations, et tous les maux qui résultent nécessairement de cet état de violence ; mais la suite naturelle de cet abus de la force est la chûte prompte de ces nouvelles puissances.

Les empires qui se soutiennent sont ceux qui règlent leur conduite sur la justice, et s'occupent à faire fleurir l'agriculture, les arts et le commerce.

## CHAPITRE XLVI.

### DE L'AMOUR DE LA GLOIRE.

Gloire ! gloire ! aliment des ames fortes, soutien de l'héroïsme et de la vertu, c'est toi qui as fait faire tout ce qu'il y a eu de grand sur la terre ! Les hommes qui possèdent des talents distingués t'ont toujours en vue. Ils s'enthousiasment pour toi ; tu leur donnes des forces pour leurs travaux les plus pénibles. L'espérance d'être annoncés par la renommée leur fait oublier tous les dangers, toutes les fatigues, tous les sacrifices. Son temple est le fanal qui les dirige dans la route pénible qu'ils se sont proposé de suivre.

La gloire est la récompense qu'accorde le pu-

blic, pour le bien qu'on lui fait. Mais ce public l'accorde-t-il toujours? Les hommes ne louent que malgré eux; et encore mêlent-ils à la louange le plus de blâme qu'ils peuvent? Ces louanges humilient leur amour-propre personnel. En élevant quelqu'un, ils craignent de s'abaisser.

Si la renommée a une trompette éclatante pour publier la gloire du héros, l'envie est toujours à ses côtés avec ses sifflets. Il seroit cruellement déçu s'il pouvoit entendre tout ce qu'on dit..... Le même nom qui vole glorieux de bouche en bouche, essuie des mépris cruels dans le secret des cercles. On recueille toutes les anecdotes. Il n'y a point de grand homme pour son valet de chambre, a-t-on dit: cela est trop général; mais ce propos, réduit à sa juste valeur, signifie que les hommes célèbres ont beaucoup de défauts, et que leur célébrité a dépendu de circonstances où souvent ils ont eu peu de part. Le vainqueur de Pharsale ne dut ses succès qu'à la foiblesse de Pompée, qui ne sut pas profiter de ses avantages. Annibal ne dut la journée de Cannes qu'à la sotte présomption de Varron.... Mais il ne suffit pas de faire des choses dignes de mémoire; il faut encore des circonstances particulières pour les faire passer à la postérité. C'étoit ce que disoit Alexandre en parlant d'Achille: Qu'*il étoit bien heureux d'avoir trouvé un Homère*. Que de hauts faits

sont tombés dans l'oubli pour n'avoir pas eu un pareil chantre ! Les Grecs faisoient d'assez petites actions, que leurs écrits ont rendues immortelles : et nous, nous en faisons de très-grandes, qui sont ignorées, disoit Louis VIII.... Ce sont les grands auteurs grecs et latins qui ont rendu l'histoire de ces peuples si fameuse et si intéressante. Ils ont transmis à la postérité la plus reculée des actions d'un assez foible intérêt.

Mais la renommée ne chante-t-elle que les choses dignes de mémoire ? Ne sont-ce pas ces conquérants féroces qui occupent la place la plus brillante de ses fastes, tandis qu'à peine parle-t-elle de l'homme vertueux, qui a passé toute sa vie à faire le bien, ou à découvrir une vérité utile ! Un homme qu'elle a rendu célèbre n'est pas toujours un grand homme. Combien d'hommes estimables n'ont jamais joui de la portion de gloire qui leur étoit due ! combien d'autres n'en n'ont joui qu'après leur mort ! Et qu'importe pour lors à leur froide cendre !.... Enfin n'arrive-t-il pas journellement qu'une cabale puissante donne de la célébrité à un homme qui ne la mérite point, et en prive celui qui en étoit digne ?...

Vous qui courez après la gloire au point d'y sacrifier votre bonheur, votre existence, votre fortune,... considérez combien il est difficile d'en obtenir. D'Alembert, en parlant de la gloire

littéraire, a dit une grande vérité : (préface de l'Encyclopédie.)

« Il n'y a que les chefs de sectes en tout genre « dont les ouvrages puissent avoir un certain « éclat. »

On peut dire la même chose de tous les autres genres de gloire. Les noms qui passent à la postérité sont ceux qui ont fait quelque chose de neuf et de grand, tels que Colomb, qui a découvert l'Amérique ; les fondateurs des grandes dynasties, tels que Cyrus, qui a renversé l'empire des Assyriens ; Alexandre, qui a renversé celui des Perses ; César qui s'est emparé du pouvoir à Rome, Gengiskan, Tamerlan....

Il ne faut cependant pas exclure l'amour de la gloire du cœur de l'homme qui l'aime, parce qu'elle lui fera faire de grandes choses ; mais qu'il commande à cette passion, comme à toute autre, et la fasse servir à son bonheur. Socrate ne pouvoit espérer de jouir d'une aussi brillante réputation : à quoi lui sert-elle aujourd'hui ? S'il eût sacrifié toute sa vie pour l'acquérir, n'eût-il pas été le plus insensé des hommes, au lieu d'en être le plus sage ? Mais il goûtoit tous les plaisirs que la nature a accordés à l'homme. Il ne faut donc travailler à acquérir de la gloire qu'autant qu'elle contribuera au bonheur. Celui-là seul est digne de la vraie gloire, qui a contribué à la félicité du genre humain.

Ce ne seront par conséquent pas ces guerriers dévastateurs qui n'ont élevé leur trône que sur les cadavres de millions de leurs semblables;.... mais ce seront ces philosophes bienfaisants qui prêchent la douce humanité, et annoncent la vérité; ce seront ces législateurs sages, les Numa, les Charondas, les Solon,... qui ont fait le bonheur de leurs concitoyens par la sagesse de leurs lois;... ce seront ces Titus, ces Antonin,... qui ont gouverné leurs concitoyens avec sagesse.... Foibles humains! si vous aviez toujours flétri les palmes ensanglantées des injustes conquérants, des ambitieux,... et élevé à leur vrai point de grandeur les travaux de vos bienfaiteurs, vous n'auriez pas eu tant à gémir!

### DU DÉFAUT D'AMOUR DE LA GLOIRE.

C'est ordinairement par défaut d'énergie qu'on ne recherche pas la gloire. Sous ce rapport, c'est un mal; mais, si on envisage sous toute autre face ce défaut d'amour de la gloire, on ne sauroit en faire un reproche raisonnable. Tout le monde n'a pas droit d'y prétendre; il faut des talents distingués, que la nature n'accorde que rarement.

Ceux même qui ont les talents nécessaires pour obtenir de la gloire sont peut-être beaucoup plus sages de ne les pas montrer au grand jour,

et de vivre ignorés. Cette maxime des anciens est pleine de sagesse :

Cache ta vie si tu veux être heureux.

Car, si on examine la nature de la gloire avec le sang froid philosophique, on est étonné de l'importance que les hommes ont pu y attacher. La gloire, ont dit ceux qui y avoient le plus de droit, ressemble à un nuage qui, vu de loin, paroît avoir de la consistance, et qui se dissipe lorsqu'on en approche.

### D'UN AMOUR EXCESSIF DE LA GLOIRE.

Ces cœurs tourmentés du desir de rendre leur nom célèbre sont bien malheureux. Alexandre, pour égaler Achille et Bacchus, ravage l'Asie, et pénètre jusqu'aux Indes. César, couvert de lauriers, et parvenu au faîte de la grandeur, veut encore aller faire la guerre aux Parthes, afin qu'on dise que ses exploits surpassent ceux de tous les autres guerriers.

Le savant, qui, dans un autre genre, veut aussi qu'on s'occupe de lui, n'est-il pas un insensé de pâlir sur les livres, et de se refuser à tous les plaisirs dont jouissent les autres hommes ?

Le grand Newton a montré beaucoup de sagesse après avoir composé son livre admirable

*des Principes;* il se reposa, et ne s'occupa que de travaux légers. Il jouit ainsi, pendant quarante ans, d'une heureuse tranquillité au milieu de ses concitoyens, qui le comblèrent de bienfaits, et lui donnèrent des places honorables et lucratives.

Le sage recherchera-t-il la gloire? non, s'il a assez de courage pour résister à ce que l'amour-propre a de plus séduisant. Il fera des actions dignes de lui attirer de la gloire; mais il évitera de les faire annoncer par la renommée.

Néanmoins, s'il cède à ce penchant qu'ont tous les hommes pour la gloire, ses travaux seront assez modérés pour ne point épuiser ses forces; il ne se refusera pas aux plaisirs de la société.

## CHAPITRE XLVII.

### DU DESIR DE LA RENOMMÉE.

La renommée annonce les actions des grands hommes; elle grave dans son temple leurs noms, pour les transmettre à la postérité : ils deviennent alors l'objet de la vénération des siècles les plus reculés.

Mais la fortune montre ici son influence ordi-

naire. On peut dire avec vérité qu'une grande partie des plus brillantes réputations est due à des hasards heureux. Le mot de Mazarin, *Est-il heureux ?* peut bien s'appliquer au cas présent. Les événements sur lesquels sont fondées la plupart des réputations ont dépendu de circonstances qu'aucune prudence humaine ne pouvoit ni prévoir ni diriger.

Le frère de Lycurgue meurt; il laisse en bas âge un fils dont Lycurgue devient tuteur. Cet événement le met à même de changer la forme du gouvernement de son pays, et d'y introduire ces lois qui ont eu tant de célébrité. Sans cet accident, son nom seroit ignoré.

Que de personnes auxquelles il n'a manqué que des occasions favorables pour déployer de grands talents, et acquérir de brillantes réputations !

On peut encore ajouter qu'en examinant avec attention les circonstances qui ont accompagné les grandes réputations, on reconnoîtra que le public injuste cumule ordinairement sur une seule tête la portion de gloire qui appartient à plusieurs personnes. Tout ce qui se fait de grand sous un monarque lui est attribué, tandis que, le plus souvent, il n'y a d'autre part que d'avoir écouté les conseils de personnes de grands talents, et de leur avoir confié l'exécution de leurs propres projets.

Le gain des batailles les plus décisives dépend ordinairement des conseils, de l'intelligence, de la bravoure des différents chefs et officiers de l'armée; néanmoins c'est le général en chef qui en recueille toute la gloire.

Un homme de génie se trouve dans la dépendance d'un homme puissant; celui-ci s'empare de toutes ses idées, et se les approprie.

Les autres genres de réputation, ceux même qui paroissent le plus dépendre des seules qualités personnelles, tiennent également à des circonstances heureuses. Un hasard fait placer, à différentes distances, des verres de lunettes par un lunetier hollandais;[1] il s'apperçoit que les objets sont grossis, et il découvre l'art de faire des microscopes et des télescopes.

Bacon, dans la suite de ses expériences, fait, sans aucune intention, un mélange de salpêtre, de charbon et de soufre, et il découvre la poudre à canon.

Tous les physiciens connoissoient la grande analogie que présentoient les phénomènes de l'électricité avec ceux du tonnerre. Francklin élève dans les airs un cerf-volant fait avec du papier

---

[1] L'art des lunettes à mettre sur le nez étoit connu dès le onzième siècle. Ce fut en 1609 qu'on découvrit les lunettes d'approche.

doré, et dont la corde étoit tissue de fils métalliques ; il a des étincelles électriques, et des décharges comme avec une batterie ; et il ne reste aucun doute que l'éclair ne soit qu'une forte étincelle électrique, que le bruit du tonnerre ne soit en grand le même que celui que donne l'étincelle, et que la foudre détruit, renverse et brûle, comme le fait la décharge d'une forte batterie.

Ces faits, et une multitude d'autres analogues qu'on pourroit citer, prouvent que, parmi les grandes découvertes qui ont immortalisé leurs auteurs, les unes sont dues à des hasards heureux, les autres préparées, pour ainsi dire, par les travaux du moment. Il ne restoit plus *qu'un pas* à faire ; le hasard le fait faire à un homme heureux, et on lui en attribue toute la gloire, tandis qu'elle devroit être partagée entre tous ceux qui y ont coopéré.

Ces réflexions ne doivent point diminuer la gloire des grands hommes ; elles font voir seulement qu'ils ont été favorisés par les circonstances.

Mais combien de personnes qui, n'ayant aucun droit à la gloire, desirent cependant voir leurs noms portés sur les ailes de la renommée ! Érostrate veut faire parler de lui ; il met le feu au temple d'Éphèse.... Hélas ! qu'il y a d'Érostrates qui, s'ils ne mettent pas le feu à un temple, font des actions encore plus criminelles !

La société est remplie de ces Zoïles qui, sans aucun titre, ont cependant des prétentions à la renommée; ils se font prôner par leurs partisans, insérer leurs noms dans les feuilles publiques.... Mais c'est en vain; ils sont aussitôt oubliés que prononcés.

### DU MANQUE DE DESIR DE LA RENOMMÉE.

Il est peu d'hommes assez raisonnables pour avoir la force de résister au plaisir d'entendre célébrer leur nom lorsqu'ils en ont les moyens; aussi ne voit-on ordinairement de personnes qui s'y refusent que celles qui n'ont pas les talents nécessaires pour y prétendre.

Cependant il peut se trouver quelques sages qui préfèrent de jouir des plaisirs de la vie dans le calme et l'obscurité.

### DE L'EXCÈS DU DESIR DE LA RENOMMÉE.

Quelques personnes desirent avec tant d'ardeur que le public s'occupe d'elles, que, pour y parvenir, elles font les plus grands sacrifices. Phryné propose aux Thébains de leur donner l'argent nécessaire pour rebâtir leur ville, à condition qu'on y mettra l'inscription suivante:

*La courtisane Phryné a rebâti Thèbes; qui a été renversée par Alexandre.*

Le sage des stoïciens disoit : *Je ne voudrois pas être sage si personne ne le savoit.*

Cette pensée est indigne d'un sage, qui doit aimer la sagesse, parce qu'elle seule peut conduire au bonheur.

Le vrai sage peut n'être pas indifférent au plaisir de la célébrité, s'il croit que ce motif soit capable de le soutenir dans sa pénible carrière ; mais il ne sera jamais dominé par ce sentiment.

Il peut encore regarder la réputation comme un moyen capable d'attirer à la sagesse ; et, dans cette hypothèse, il lui est permis de la rechercher.

## CHAPITRE XLVIII.

### DE L'ÉMULATION.

Démosthènes veut occuper la première place à la tribune aux harangues ; il travaille jour et nuit. Il va déclamer sur les bords d'une mer orageuse, afin de n'être point effrayé des mouvements tumultueux d'un peuple immense ; il se remplit la bouche de petits cailloux, pour rendre sa prononciation plus nette ; enfin il combat toutes les difficultés pour arriver à son but.

Corrége, voyant un tableau de Raphaël, dit :

*Anch'io son pittor.*

« Et moi aussi je suis peintre. » Il saisit ses pinceaux, et fait un très-beau tableau.

Profitez de ces exemples, vous, qui que vous soyez, qui vous sentez la force de faire quelque chose de grand.

Alexandre s'afflige des victoires de son père, disant qu'il ne lui laissera rien à faire.

Tous les cœurs généreux qui ont de l'énergie sont sensibles à l'émulation ; ils ont la conscience de leurs forces, et ils desirent se rendre dignes de l'estime de leurs concitoyens.

Ce sentiment ne paroît pas connu aux animaux, ni à l'homme de nature. Ils imitent assez volontiers ce qu'ils voient faire ; mais rien n'indique qu'ils soient susceptibles d'émulation.

### DU DÉFAUT D'ÉMULATION.

C'est le propre des ames apathiques d'être sans émulation ; elles cherchent seulement à jouir tranquillement de leur existence. Leur amour-propre n'est point assez énergique pour desirer de se faire remarquer par quelque chose de grand ; peut-être en sont-elles plus près du bonheur.

### DE L'EXCÈS D'ÉMULATION.

Une noble émulation peut être honorable; mais elle ne doit jamais aller au-delà des limites que la raison avoue. Elle fait faire des efforts généreux pour arriver à son but ; mais on évitera avec soin qu'ils altèrent la santé du corps, et qu'ils troublent la tranquillité de l'ame ; car le premier des biens, le seul qu'il soit permis de rechercher est le bonheur : or, il n'y en a point sans la santé, ni sans la paix de l'ame.

Un excès d'émulation dégénère encore souvent en envie; et nous verrons combien l'envie est digne de blâme.

Il ne sauroit y avoir pour le sage d'autre émulation que celle de faire le bien. Il fait tous ses efforts pour remplir avec distinction la place qu'il occupe dans la société; mais il évite les excès qui pourroient nuire à sa santé, ou altérer la sérénité de son ame. Son cœur n'est nullement accessible à l'envie.

## CHAPITRE XLIX.

### DE L'ENVIE.

Il est assez difficile d'assigner l'origine de l'envie. Toutes les passions procurent des plaisirs quelconques ; mais celle-ci s'irrite des plaisirs des autres. L'envie souffre de tout ce qu'elle n'a pas ; et, si elle le desire, c'est souvent moins pour en jouir, que pour empêcher un autre d'en jouir.

Homme qu'envies-tu ? des honneurs, des grandeurs, des richesses ?... regarde ceux dont tu envies les destinées, sont-ils plus heureux que toi dans ta médiocrité ? Parcours tous les rangs, tous les états, balance leur bonheur,... et vois qu'il n'y a de vraiment heureux que ceux *qui possèdent la paix de l'ame*, et jouissent tranquillement de la portion de bien que la nature leur a accordée.

Lorsque l'envie se borne à une noble émulation d'atteindre, ou même de surpasser, ce qu'il y a de grand, elle peut être un bien, parce qu'elle fait faire des efforts pour arriver à ce but desiré. L'artiste qui voit un chef-d'œuvre de l'art, l'*Apollon*, le *Laocoon*,.... est ravi d'admiration, et ne néglige aucun de ses moyens pour arriver à ce même degré de perfection. Alexandre verse des pleurs de ne pouvoir égaler Achille. César

veut surpasser l'un et l'autre.... Cette noble émulation, tant qu'elle n'emploie que des moyens honnêtes, peut donc produire les plus grands biens.

Mais souvent l'envieux, ne pouvant parvenir à son but, cherche pour lors à rabaisser ce qui est le sujet de son envie. Il emploie la calomnie, la médisance, et tous les artifices les plus noirs, pour déprécier ce que dans le fond de son cœur il admire. Ceux qui portent envie à la gloire d'Aristide le font exiler, parce qu'il est juste. D'autres sont blessés de la gloire de Scipion. Ils le citent devant le peuple.... Enfin il est peu de talents, peu de vertus dans un degré supérieur, qui n'aient éprouvé le même genre de persécution.

L'envie s'exerce même sur des objets d'un bien moindre intérêt. Tout ce qui, dans la société, s'élève un peu au-dessus des autres, devient un sujet d'envie. La femme qui est plus jolie, plus aimable, plus spirituelle que les autres, excite leur envie. Le négociant qui fait de plus grandes affaires, l'homme d'une profession quelconque qui a le plus de réputation,... sont tous des objets d'envie.

L'envie se fait principalement remarquer parmi ceux qui sont à peu près égaux. Un tel n'étoit pas plus que moi, peut-être moins. La fortune l'a favorisé : tout lui a réussi. Il a des richesses, il est comblé d'honneurs,.... et moi, je suis demeuré à la même place.

Quelle injustice dans ces reproches ! l'homme ne doit-il pas se soumettre à la dure nécessité ? La fortune rit à qui il lui plaît. C'est une déesse aveugle qui favorise celui-ci plutôt que celui-là... Cette marche entre dans le plan de l'univers, sans que nous puissions en rendre raison. Ne portons donc point d'envie à celui qu'elle comble de ses bienfaits. Pourquoi lui voudrions-nous du mal, s'il ne s'est point élevé à notre détriment ? Soyons, au contraire, assez généreux pour nous réjouir de son bonheur.

La conscience de l'homme vertueux le console de tous les torts que la fortune peut avoir avec lui. Aristide est accusé : un de ses concitoyens le prie d'écrire le nom d'Aristide sur le billet d'exil : il le fait, et lui demande quels sont les crimes dont il accuse Aristide : *Je suis ennuyé*, lui répond-on, *de l'entendre appeler juste.*

Atteindre la perfection des grands hommes est une espèce d'envie qui paroît plus fondée. Mais elle doit avoir ses justes limites. Elle se bornera à employer tous les talents qu'on a reçus de la nature ; mais on ne doit pas porter envie à ceux qui en ont reçu de supérieurs. Enviez-vous la force d'Hercule ou de Milon ? pourquoi enviez-vous le génie de Newton ou d'Homère ? pourquoi enviez-vous le caractère de Socrate ou de Caton ?

A tous ces motifs, qui doivent empêcher l'envie de naître dans le cœur du sage, il faut ajouter que c'est une des passions qui nuit le plus au bonheur. Horace a dit que les tourments inventés par les tyrans de Sicile ne sont pas comparables à ceux que souffre l'envieux.

L'envie reconnoît pour causes :

1° L'amour-propre mortifié de n'être pas autant que celui dont on envie la place.

2° Le desir des jouissances de celui à qui on porte envie.

### DU DÉFAUT D'ENVIE.

Deux genres de caractères opposés ne sont pas accessibles à l'envie.

Celui qui est sans émulation, sans ambition, sans moyens, ne sauroit porter envie à qui que ce soit.

Les grands talents, qui craignent peu de rivaux, sont également peu susceptibles d'envie ; car il n'est rien qui puisse exciter leur jalousie. Cependant l'envie les tourmente quelquefois. *D'abord on ne vouloit point de supérieurs*, ensuite *on desire de n'avoir point d'égaux.*

### DE L'EXCÈS D'ENVIE.

Un fleuriste avoit une fleur qu'il croyoit unique.

Il apprend qu'elle se trouve chez un autre amateur. Il l'achète de ce dernier à un prix excessif, l'arrache et l'écrase, à la grande surprise de son vendeur : *J'ai la même fleur*, lui dit-il, *et je ne veux point qu'il y en ait de doubles.*

Combien l'envie et ses excès sont éloignés de la sagesse ! Aussi le sage fait-il tous ses efforts pour ne point laisser pénétrer l'envie dans son cœur.

## CHAPITRE L.

### DE LA TEMPÉRANCE DANS LA JOUISSANCE DES RICHESSES.

Dans l'état de nature point de richesses qu'un corps robuste et une santé ferme. Chacun vit des productions du sol qu'il habite. Chacun n'a d'autres jouissances que les plaisirs simples que lui offre la nature... Tel est l'état des animaux et celui de l'homme.

Les choses sont bien différentes pour l'homme social. Tout le sol est divisé entre les coassociés, et chacun a un droit exclusif aux productions qui croissent sur la portion qui lui est échue. S'il en desire quelques-unes des champs de ses voisins, il ne peut les obtenir que par des échanges, pour des objets de son propre travail, soit qu'ils soient

des productions de son sol, soit qu'ils soient le produit de son industrie.

L'homme de nature cherche seulement à se procurer des aliments. L'homme social a un grand nombre d'autres besoins. Il veut des aliments recherchés, il lui faut des vêtements commodes, des logements magnifiques; enfin il est exposé à une foule de maux qu'il ne connoissoit pas auparavant. Les plaisirs même qu'a inventés l'état social sont devenus pour lui de vrais besoins, qu'il cherche à satisfaire avec autant d'empressement que ceux qui lui sont le plus indispensables.

*Les* RICHESSES *fournissent à ces besoins et à ces plaisirs.* Elles ont donc dû être l'objet des desirs de tous les hommes. Leur possession a tellement enflammé la plupart d'entr'eux, qu'on en voit un grand nombre exposer leur bonheur, leur vie même, pour en acquérir. Le négociant, qui a le nécessaire et même du superflu, va néanmoins, à travers mille dangers, chercher dans les régions les plus éloignées de quoi augmenter sa fortune. Le militaire expose chaque jour sa vie au hasard des combats pour recevoir une récompense pécuniaire... Enfin il n'est presque personne qui ne se tourmente pour acquérir des richesses.

Indépendamment des plaisirs que procure la fortune, l'amour-propre, ce grand mobile de nos actions, n'en n'est pas moins flatté. La fortune

est un des avantages qui distinguent le plus dans la société. Les seules richesses de Crassus le placèrent entre Pompée et César. Celles de Lépidus l'associèrent à Antoine et à Octave.

Les richesses procurant un si grand nombre d'avantages, il n'est donc pas surprenant qu'elles soient desirées avec tant d'ardeur. Aussi sont-elles l'objet de la seconde des passions qui enflamment le cœur de l'homme social. Sa vie entière se passera à amasser des trésors. Heureux même s'il ne se permet pas des injustices!

..... *Quid non mortalia pectora cogis?*
*Auri sacra fames.* VIRG. Énéid. liv. III.

Soif de l'or! à quoi ne portes-tu pas les mortels! Hélas! l'expérience de tous les jours fait voir toute la vérité de cette maxime. Des ames peu délicates se croient tout permis pour se procurer des richesses; on ne cherche qu'à sauver les apparences.

Cependant on ne sauroit apporter trop de modération dans la jouissance des richesses.

### DE LA PAUVRETÉ.

Les richesses excessives de quelques citoyens sont un grand vice dans une société. Elles amènent un luxe effréné, et avec lui tous les maux qui s'ensuivent.

Le vice opposé, c'est-à-dire la pauvreté, n'est

pas moins pernicieux à la société. La pauvreté flétrit l'ame, abat le courage, et souvent est bien proche du crime; d'ailleurs elle annonce ordinairement un homme paresseux.

Quelques philosophes anciens se sont vantés d'être pauvres. S'ils étoient, comme Cratès, réduits à mendier ils avoient grand tort; si leur pauvreté étoit une simple médiocrité, qui pût suffire à leurs besoins, elle cessoit d'être coupable, et devenoit vertu.

Lorsque Bias disoit : *Omnia mecum porto, je porte tout avec moi*, je lui demanderais: *De quelle manière fournissez-vous à vos besoins?* Réduire toute sa fortune en numéraire, et la jeter dans la mer, est un acte peu réfléchi.

Le sage a, comme les autres hommes, des besoins qu'il faut satisfaire. S'il n'a pas de fortune, il sera obligé d'implorer le secours d'autrui, et rien n'est plus capable de le dégrader.

Anaxagoras vivoit des bienfaits de Périclès. Il en est oublié un instant; il est obligé de se laisser mourir de faim, en disant à son bienfaiteur: *Quand on veut entretenir une lampe, il faut y mettre de l'huile.* Si Anaxagoras, n'ayant pas de fortune, eût employé ses talents à l'agriculture, aux arts, au commerce, il n'eût pas été réduit à cette extrémité. C'est ce que je n'ai cessé de dire aux savants, qui, par défaut

de fortune, sont obligés de solliciter des pensions, des places.

*Le premier besoin du sage est l'indépendance.* Si ses moyens d'existence sont bornés, qu'il travaille pour les augmenter. Rousseau copioit de la musique..... et certainement sa médiocrité étoit préférable à l'aisance de ceux qui ne se l'étoient procurée qu'en faisant bassement leur cour aux gens en place.

Mais celui qui amasse une grande fortune par des moyens honnêtes est-il coupable? Non, sans doute; il est même utile à la société, puisqu'il a dû nécessairement encourager l'agriculture et les arts.

### DE L'EXCÈS DES RICHESSES.

L'excès des richesses est un funeste présent de la fortune. Elles irritent continuellement les desirs, et font naître une multitude de besoins qu'on a de la peine à satisfaire.

Mais le plus grand mal qu'elles produisent est *d'amener bientôt la satiété.* Les facultés de l'homme n'augmentent pas avec sa fortune; il cherche de nouveaux moyens de jouissance, et la nature les lui refuse, parce qu'elle ne lui donne pas d'autres sens qu'aux pauvres. Il fait donc tous ses efforts pour augmenter les plaisirs des sens qu'il possède; et bientôt il n'y trouve plus

que des sensations usées, et la *terrible satiété.*

### D'UNE RICHESSE MÉDIOCRE.

Une immense fortune est donc un pesant fardeau pour le sage, puisqu'il est si difficile de ne pas en abuser. L'indigence n'est pas moins à redouter : elle ôte l'indépendance, et prive de tous les sentiments généreux.

Le bien est donc ici, comme par-tout ailleurs, entre les deux extrêmes. Une fortune médiocre, qui mette au-dessus du besoin, sans donner du superflu, est celle que tout homme raisonnable doit desirer.

Mais quelles sont les limites entres ces deux extrêmes ? Ce qui est superflu pour l'un n'est que le nécessaire pour l'autre. Le nécessaire de celui-ci est indigence pour celui-là. Sans doute ici, comme par-tout ailleurs, il y a une grande latitude ; celui qui a été élevé dans une certaine aisance, ou même avec du luxe, a des besoins plus étendus que celui qui ne les a jamais connus.

« Le sage ( dit Epicure, 16e maxime ), ne » doit avoir qu'une fortune très-médiocre : » Il est plus facile de se passer des richesses que de ne pas en faire un mauvais emploi.

## CHAPITRE LI.

### DE L'ÉCONOMIE.

L'ÉCONOMIE est également éloignée de la sordide parcimonie de l'avarice et des folles dissipations de la prodigalité. Chacun doit régler sa dépense suivant sa fortune, et suivant le rang qu'il occupe dans la société ; car l'ordre social exige une sorte de représentation, dont les convenances ne permettent pas de s'écarter. Le général ne peut aller à la taverne avec le soldat : le fonctionnaire public doit être vêtu décemment.

Néanmoins, on doit toujours faire plier les convenances à sa fortune. Le premier devoir d'un homme sage est de compter souvent avec lui-même. Il ne mangera pas dans une semaine, dans un mois, son revenu de l'année ; car autrement il sera obligé de faire des bassesses, ou, ce qui seroit encore plus mal, des choses mal-honnêtes pour fournir à ses besoins.

L'économie est particulièrement recommandée aux femmes : chargées de tous les détails domestiques, et des dépenses de tous les jours, elles n'ignorent pas qu'il n'en est aucune qui ne doive être surveillée.

## DE L'AVARICE.

S'il n'est permis d'amasser des richesses que pour se procurer des jouissances qu'on ne peut avoir sans elles, que dirons-nous de ceux qui travaillent toute leur vie pour entasser de l'or, sans oser en jouir ? ils se laissent manquer de tout pour augmenter chaque jour leur trésor. Ce sont de tous les mortels les plus vils, je n'oserai dire, les plus insensés, puisqu'ils ont de grandes jouissances à compter leurs écus. Malheureux ! pourquoi te fatigues-tu à amasser ? tes héritiers insulteront à la cendre de l'insensé, qui s'est tourmenté pour les enrichir. N'as-tu pas été cent fois témoin de pareilles railleries ?

Mais quel est le but de l'avare ? il amasse de l'or, augmente ses possessions, et ne jouit jamais. Il dit toujours : *Je jouirai, je jouirai* ; et, en attendant, il meurt plus pauvre que celui qui n'a réellement rien. L'avare ne jouit qu'en espérance, et jamais dans la réalité. Il n'amasse pas précisément pour ses héritiers ; il n'augmente sa fortune que parce qu'il craint de dépenser.

Sur quoi peut être fondée une passion aussi basse ? Sur l'illusion ; l'amour-propre voit que les personnes riches sont considérées dans la société ; on cherche donc aussi à le devenir : l'illusion lui dit

ensuite qu'ayant de l'or, on peut se procurer tous les plaisirs qu'on desire, sans qu'il soit besoin de le dépenser. L'habitude s'en contracte; le temps des jouissances passe: aussi l'avarice est-elle surtout le défaut des vieillards; car la jeunesse, emportée par le goût des plaisirs, prodigue l'or amassé par le travail de ses pères.

Au reste, on ne peut reprocher à l'avarice que sa bassesse, qui ne peut, à la vérité, nullement s'excuser; car cette passion ne nuit à personne. Celui qui a de la fortune, en est le maître; il peut ou dépenser son revenu, ou l'employer à augmenter ses propriétés.

Il est vrai que celui qui se refuse tout est incapable d'aucune action généreuse; il ne saura pas obliger un ami, soulager l'indigence, encourager le talent naissant..... c'est ce qui le rend si digne de mépris.

On a encore souvent des reproches plus graves à faire à l'avare. Cette soif de l'or lui fait employer des moyens peu délicats, et souvent malhonnêtes, pour augmenter sa fortune. La plupart des avares sont des usuriers qui prêtent leur argent à un taux qui n'est pas permis; ils acaparent les choses de première nécessité, et les revendent ensuite à un prix excessif; ils profitent de la détresse d'un homme accablé des revers de la fortune, pour acheter son bien à vil prix; en un

mot, il n'est pas d'actions mal-honnêtes dont ils ne puissent se rendre coupables.

### DE LA DISSIPATION.

Celui qui dépense au-delà de ses moyens est encore bien plus insensé que cet avare dont nous venons de parler. Il aura bientôt épuisé sa fortune ; et, ne pouvant plus fournir aux besoins factices qu'il s'est formés, il sera dans un état très-pénible pour lui.

Heureux encore s'il n'a pas recours à des moyens mal-honnêtes.

*Ad turpia cogit egestas,*

est une maxime qui a peu d'exceptions pour ceux qui, ayant été dans une grande aisance, et s'étant formé des besoins factices, ne peuvent plus les satisfaire.

La dissipation est fondée sur un amour-propre mal entendu. Le dissipateur croit se distinguer en faisant beaucoup de dépenses, et il ne voit pas que ceux qui aident à le ruiner sont les premiers à rire de ses folies ; aussi la plupart des dissipateurs sont-ils des espèces d'insensés qui ne raisonnent ni ne réfléchissent.

Il y a des dissipateurs qui ne le sont que par ambition. A Rome, tous ceux qui, dans les derniers temps de la république, vouloient arriver

aux places, étoient obligés de donner des fêtes au peuple dont ils cherchoient à capter les suffrages.

La dissipation n'est point dans le cœur de l'homme. Un dissipateur est une exception à la loi générale du cœur humain, qui cherche bien plutôt à amasser qu'à dépenser ; aussi la plupart des dissipateurs sont-ils vraiment intéressés ; ils sont emportés par une passion vive, une fausse ostentation, l'amour du jeu, celui des femmes... mais, suivez-les dans leurs dépenses, vous les verrez réellement avares, dès que la passion qui leur commande n'est plus compromise. Tout le monde sait que Louis XV, qui étoit un si grand dissipateur pour satisfaire ses passions, étoit réellement fort intéressé.

Pour corriger un dissipateur, il suffit donc de faire taire la passion principale qui l'égare. La réflexion lui montrera l'inconséquence de sa conduite, et il sera étonné du sort qui l'attend.

Car on ne sauroit concevoir l'imprévoyance du dissipateur. Comment lui, qui se crée de si grands besoins, peut-il envisager de sang froid que, dans quelque temps, il ne pourra non seulement satisfaire ces grands besoins, mais qu'il n'aura pas même le plus strict nécessaire ? C'est une inconséquence qu'il faut voir journellement, pour pouvoir croire qu'elle soit possible. Mais de quoi le cœur humain n'est-il pas capable !

Le sage est également éloigné d'une sordide avarice et d'une folle dissipation. Il règle sa dépense sur ses revenus, de manière qu'il puisse toujours soulager l'indigent, et faire des actes de bienfaisance.

## CHAPITRE LII.

### DE LA PROPRIÉTÉ.

Chacun desire avoir des propriétés. Elles font partie des richesses, une des plus douces jouissances de l'homme social.

On distingue en général deux natures de propriétés. Les unes fournissent aux besoins de première nécessité, tels que le boire, le manger, le vêtement, le logement... Celles-ci sont l'objet des desirs de tous les hommes, parce qu'ils assurent l'indépendance. On veut des propriétés assez étendues pour avoir abondamment tout ce dont on peut avoir besoin.

L'autre nature de propriétés fournit aux besoins d'agréments et de fantaisies. L'un veut avoir des fleurs, l'autre desire des tableaux, des statues; celui-ci recherche mille autres objets de fantaisie.....

Le plaisir que cause la propriété a donc deux causes.

La première, la seule raisonnable, est qu'avec une propriété suffisante on se procure les choses utiles à la vie, et qu'on est sûr de ne jamais manquer du nécessaire.

La seconde source du plaisir attaché à la propriété est l'amour-propre. On est flatté d'avoir de grandes propriétés; on l'est encore plus de pouvoir se procurer ce que les autres n'ont pas.

Le propriétaire a les jouissances qui naissent du plaisir de *faire*. Il orne sa maison, il s'y procure un logement agréable et commode, il plante des jardins, il étend ses prairies, il améliore ses champs, ses vignes... En un mot, chaque jour il *fait* quelque chose de nouveau : il forme des projets qu'il se propose d'exécuter les années suivantes. On connoît tout le plaisir qu'un propriétaire qui montre ses champs a de dire : *C'est moi qui ai fait ceci, c'est moi qui ai fait cela...*

Les plaisirs qui naissent de l'habitude viennent se réunir à toutes ces jouisssances. Nous avons vu que les animaux, ainsi que l'homme, contractent des habitudes qui leur procurent de vrais plaisirs. On s'habitue à sa maison, à son champ. Chaque pas que l'on y fait rappelle quelque chose d'agréable, ou au moins qui intéresse. Avec quelle

douce émotion ne revoit-on pas les lieux qu'on a habités pendant son enfance et pendant sa jeunesse !

On s'identifie, pour ainsi dire, soi et sa famille, avec une propriété. C'est la *propriété de mes pères*, dit-on ; c'est-là où ils sont nés, c'est là où ils ont vécu, c'est là où ils sont morts, c'est là où reposent leurs cendres ; ils ont bâti cette ferme, planté ce bois, creusé ce canal..... c'est là où je suis né moi-même, c'est là où je mourrai ; je serai enterré auprès d'eux.... La réunion de toutes ces idées donne un charme indicible aux anciennes propriétés de famille....

Ce sentiment fait partie de l'*amour de la patrie*. On aime le *sol* de sa patrie et ceux qui l'habitent.

Ces charmes de la propriété s'effacent dans le cœur du prodigue, qui se ruine pour satisfaire des fantaisies insensées. Il est obligé de vendre l'héritage de ses pères ;... mais ces exceptions sont, ainsi que nous l'avons vu, assez rares. L'ambitieux abandonne également sa patrie s'il croit pouvoir se procurer ailleurs de plus grandes jouissances.

## CHAPITRE LIII.

### DE LA TEMPÉRANCE DANS LES PLAISIRS DE L'AMOUR.

S'il est quelque jouissance où la tempérance soit nécessaire, c'est essentiellement dans les plaisirs de l'amour. Plus cette passion est impérieuse, plus on doit craindre de s'y abandonner. L'esprit reproductif est d'une si grande nécessité dans l'économie animale, qu'une déperdition trop considérable ne peut que lui être très-préjudiciable.

Mais quelle peut être l'étendue du besoin de chaque animal? On sait tout ce que peuvent, à cet égard, la force du tempérament, celle de l'imagination, l'habitude, la nourriture, le climat...

Les animaux sont assez modérés sur ces sortes de besoins. Les femelles ne les ressentent qu'à certaines périodes, et accordent peu de faveurs aux mâles. Elles les repoussent aussitôt qu'elles ont conçu.

Cependant les singes, parvenus à l'état de société où il sont arrivés, ont plus de besoins à cet égard que les autres animaux; on peut supposer qu'il en étoit de même de l'homme.

La société a beaucoup augmenté ces besoins chez l'homme. La femme desire toujours, et accorde des faveurs en tout temps, même quand elle a conçu, et jusqu'au moment d'accoucher. Le mâle est encore plus ardent dans ses desirs.

Des sages ont dit qu'il ne falloit user des plaisirs de l'amour qu'autant que l'exigeoit la santé, ou pour se donner une postérité. Cette règle les borneroit beaucoup : car, lorsque l'imagination est calme, ces besoins ne sont pas aussi étendus qu'on pourroit le croire.

Mais, dans l'amour, la plupart des hommes n'y recherchent que le plaisir, et le provoquent de toutes les manières. C'est le grand mobile des habitants des pays chauds. Il est moins pressant pour ceux des pays froids. Dans nos climats, le peuple, obligé de se livrer toute la journée à des travaux très-fatigants, est assez modéré de ce côté ; mais les classes oisives de la société qui prennent une nourriture très-succulente, dont l'imagination est toujours exaltée,.... s'en occupent presque uniquement, et leurs besoins physiques accroissent à un point qui paroît au-dessus des forces ordinaires de leur organisation. Quand on lit le détail des excès auxquels se sont abandonnés les César, les Antoine, les Messaline,... on seroit tenté d'en révoquer en doute l'exactitude.

### DE LA DÉBAUCHE.

Elle est un des vices nés de l'état social. Car la débauche n'est pas connue dans l'état de nature. L'animal même le plus robuste a des besoins très-bornés, et il ne cherche jamais à aller au-delà de ce que la nature demande. L'homme social, au contraire, et la femme n'ayant plus de besoins, les provoquent par toutes sortes de moyens.

Néanmoins la sagesse défend très-sévèrement la débauche, et cette défense est fondée sur des motifs puissants.

1° La débauche altère la santé; les excès en ce genre affoiblissent le corps, et sont suivis de maladies plus ou moins dangereuses.

2° La débauche influe beaucoup sur les facultés de l'esprit. Une personne qui s'abandonne à des jouissances immodérées devient incapable de faire rien de grand. On sait que l'auteur qui veut donner du feu et de la chaleur à ses compositions est obligé de se faire des privations dans le temps de son travail. Car le corps étant affoibli, l'esprit s'énerve, le génie s'éteint.

3° La débauche détruit les forces de l'ame, et abat le courage. Tous les débauchés sont sans caractère et sans énergie. C'est encore un bonheur lorsque la probité n'en souffre pas. Néanmoins

il faut convenir que cette règle souffre beaucoup d'exceptions.

4° Ce vice blesse les mœurs publiques, et il n'est point toléré dans les sociétés où la vertu est respectée.

Le sage évite donc la débauche : 1° pour ne point altérer sa santé, 2° pour conserver toute l'énergie de ses facultés intellectuelles et morales, 3° par respect pour les mœurs publiques.

Il est assez difficile de déterminer ce qu'on peut appeler excès en débauche. Ce qui l'est pour l'un ne l'est pas pour l'autre. On disoit hautement de César, qu'il étoit le mari de toutes les femmes, et la femme de tous les maris ; il fit voir qu'on peut porter très-loin la débauche, et être un très-grand homme. Antoine étoit peut-être encore plus débauché, et avoit néanmoins de grandes qualités. On peut même dire, en général, que la plupart des hommes énergiques se sont beaucoup livrés aux plaisirs de l'amour. Nous avons vu combien la quantité et la qualité de l'esprit reproductif contribuent aux grands talents.

Néanmoins la loi générale n'en est pas moins vraie : un débauché s'énerve le corps, l'esprit et l'ame. Il se rend incapable de faire d'aussi grandes choses qu'il eût faites, s'il eût eu des mœurs plus pures ; mais, ici comme par-tout ailleurs, la loi générale a des exceptions.

Les femmes, si jalouses de conserver leur beauté et leur fraîcheur, ne doivent jamais oublier que la débauche détruit bientôt l'une et l'autre.

Quant à ce qu'on appelle *mœurs publiques*, il y a également des préjugés assez singuliers à cet égard. Dans ce siècle de corruption on met encore, pour ainsi dire, une certaine réserve dans ses déréglements. A Athènes, le sage Socrate, le grand Périclès, chef de l'état, Alcibiade, et tous les plus illustres personnages, alloient publiquement chez Aspasie, chez Laïs et chez toutes les plus célèbres courtisanes. Il faut convenir néanmoins que cet usage étoit fait pour choquer les mœurs publiques. Sans doute il n'étoit toléré que parce que les Grecs étoient très-portés vers un autre penchant bien plus blâmable et qu'ils croyoient corriger ou au moins affoiblir par la fréquentation des femmes.

Des sociétés qui veillent à ce qui peut assurer leur bonheur doivent réprouver ces licences, et les flétrir au moins par l'opinion, si elles ne le font pas par des lois positives. C'est ce que nous présentoit autrefois l'heureuse Suisse.

### DE LA CHASTETÉ.

Par chasteté on entend communément une privation absolue des plaisirs de l'amour. Les sectes religieuses, qui avoient persuadé à l'homme qu'on

méritoit beaucoup en se faisant des privations dans quelque genre que ce fût, avoient insisté particulièrement sur celle-ci. Aussi comptoient-elles toutes un nombre plus ou moins considérable de personnes des deux sexes qui s'interdisoient ces jouissances. Mais les lois de la nature étoient plus fortes que toutes ces promesses. On se privoit de plaisirs légitimes, et on s'en permettoit d'autres qui étoient plus ou moins criminels.

Il se trouve aussi dans toutes les sociétés une portion plus ou moins nombreuse de citoyens, qui ne veulent pas se marier, et qui, par conséquent, ne sauroit jouir des plaisirs de l'amour d'une manière avouée.

Mais, comme le besoin parle plus impérieusement que les lois sociales, celles-ci sont sans cesse violées. Les personnes qui ne se marient point, ne s'interdisent pas les plaisirs de l'amour. Il est convenu tacitement que l'homme ne se gêne pas à cet égard. L'opinion est un peu plus sévère pour les femmes non mariées. Néanmoins on est assez tolérant lorsqu'elles ne s'écartent pas des lois de la décence.

On peut donc dire que cette chasteté absolue n'est jamais observée.

Aussi est-elle contraire au vœu de la nature, c'est-à-dire, aux lois de l'économie animale. Les plaisirs de l'amour sont un besoin réel, qui n'est

pas de première nécessité, il est vrai ; mais dont il est difficile de se passer.

## CHAPITRE LIV.

### DE LA PUDEUR.

Elle ne fut jamais connue, dans l'état de nature, ni de l'homme ni des animaux. Pourquoi auroient-ils honte de se laisser voir tels qu'ils ont été formés? Pourquoi auroient-ils honte de procréer leurs semblables ?

La pudeur est même presque nulle dans les sociétés des pays froids. Les Lapons couchent tous ensemble, hommes et femmes, filles et garçons ; mais dans les pays chauds elle est la vertu par excellence. Chaque homme riche a même un grand nombre de femmes, et les tient enfermées dans un harem.

Dans ces climats, l'imagination est si ardente, l'ardeur des sexes l'un pour l'autre est si vive, qu'il est on ne peut plus difficile de les modérer. Que seroit-ce si des nudités venoient encore enflammer ces imaginations brûlantes, et réveiller sans cesse les besoins de l'amour ? L'inactivité de ces peuples qui, à cause de la grande chaleur, se tiennent la plus grande partie de la journée couchés

sur des nattes, leur rend encore plus nécessaire la présence des personnes d'un autre sexe.

Dans les climats tempérés on tient, à cet égard, le milieu entre l'habitant des pays froids, et celui des pays chauds. On n'enferme point les femmes ; mais on ne sauroit être avec elles comme le Lapon.

La *pudeur*, a-t-on dit avec raison, *a été inventée par le plaisir*. C'est le raffinement de la volupté. On donne un prix inestimable à des choses qui n'en auroient pas par elles-mêmes. Un regard surpris au travers des mailles d'un fichu très-clair cause un plaisir toujours nouveau, qui autrement seroit bientôt épuisé si l'on n'éprouvoit aucun obstacle... Tous ces petits larcins de l'amour n'ont de prix que par la pudeur. Les jeux, les ris, les desirs,... se cachent sous les plis d'une belle draperie. La négligence d'une Chinoise qui laisse appercevoir l'extrémité de son pied exalte l'imagination de son amant, qui se représente pour lors mille beautés cachées. La pudeur montre peu pour laisser deviner beaucoup.

Les plaisirs que produit la pudeur sont donc fondés en partie sur l'illusion. L'imagination se plaît à embellir tout ce qui est caché sous le voile de la pudeur.

La pudeur doit aussi présider au plaisir. Dans la conversation et dans les écrits elle a également

sa gaze légère ; elle dit peu pour laisser à l'imagination le plaisir de deviner beaucoup.

La pudeur présente, comme tous nos autres sentiments factices nés de la société, des exceptions qui sont très-dignes d'être observées par le philosophe. La femme la plus belle, et qui a le plus de cette pudeur, devient-elle mère, et allaite-t-elle son enfant ? elle découvre son sein, et lui donne le teton publiquement : l'homme, dont l'imagination est la plus facile à émouvoir, est saisi de respect, et n'oseroit s'abandonner à aucun desir ;... quelques heures après le fichu laisse-t-il apercevoir quelques portions de ce beau sein ? alors l'imagination s'enflamme, et on éprouve les desirs qu'inspirent ordinairement une belle femme....

Dans les maladies, une femme montre des parties encore beaucoup plus secrètes, sans que sa pudeur en soit alarmée...

### DU DÉFAUT DE PUDEUR.

Un défaut de pudeur choque toujours, parce qu'il annonce le mépris qu'on fait de l'opinion publique.

D'ailleurs, c'est une observation générale et qui a peu d'exceptions, qu'un défaut de pudeur annonce des mœurs relâchées. L'imagination est si facile à s'enflammer, que l'un est presque toujours suivi de l'autre.

Cependant il est des circonstances où l'opinion fait taire la pudeur, sans porter aucune atteinte aux mœurs. Les filles de Sparte dansoient toutes nues dans certaines solennités ; leur pudeur n'en souffroit point, la pureté de leurs mœurs n'en étoit point altérée.

### DE L'EXCÈS DE PUDEUR.

Puisque la pudeur est un objet de convention sociale, on ne peut en déterminer les limites ; elles varient chez chaque peuple. Dans nos sociétés européennes elles changent chaque année, et presque chaque mois. Aujourd'hui la mode veut que les femmes aient la gorge couverte : demain, au contraire, elles la feront voir presque toute entière ; elles ne blessent point la pudeur, dès que c'est de convention, et que la mode l'ordonne.

On doit donc appeler excès de pudeur les réserves exagérées qu'on veut mettre aux fantaisies de la mode. Si la mode exige que les femmes aient la gorge découverte, celles qui se la couvriroient entièrement blesseroient les autres par un excès de pudeur..... Cependant dans nos mœurs on pardonne plutôt un excès de pudeur qu'un défaut ; et une femme sage ne balancera jamais à cet égard. Elle s'éloignera toujours d'une mode qui compromettra sa pudeur.

Mais un excès de pudeur vraiment déplacé et blâmable est celui qui nuit à la santé.

## CHAPITRE LV.

### DE LA FORCE.

Il ne suffit pas de chérir la justice, ni de vouloir le bien, il faut encore la force de le faire : car, s'il est peu de personnes qui conviennent que le crime est odieux, il en est peut-être encore moins qui aient la force de résister constamment à ses charmes séducteurs. La plupart des hommes rougissent de leurs défauts; il ne leur manque que la force de changer de conduite.

Les animaux cèdent ordinairement à la première impulsion des plaisirs qui se présentent à eux; il est cependant quelques circonstances où ils ont la force d'y résister, s'ils croient leur sûreté compromise. Ceux qui demeurent auprès des habitations de l'homme ont la force d'éviter les piéges qu'il leur tend, quoiqu'il les couvre d'appâts. La force se retrouve également chez les animaux domestiques. Ceux qu'on a frappés pour avoir fait une chose qu'on leur a défendue s'en abstiendront par la suite, quoiqu'ils y soient attirés par le plaisir.

L'homme de nature ne devoit pas avoir moins d'empire sur lui-même que les animaux; mais il est encore plus grand chez l'homme social.

Il faut distinguer trois espèces de force:

La force physique ou celle du corps.

La force intellectuelle ou celle de l'esprit.

La force morale ou celle de l'ame.

La force distingue l'homme *à caractère* de de l'homme foible.

Le tempérament a la plus grande influence sur cette qualité.

Le mélancolique, dont la fibre est ferme, a un grand caractère, et beaucoup de force.

Le bilieux pourra avoir un moment de vivacité, qui paraîtra de la force; mais elle ne se soutiendra pas.

Le sanguin ne possédera la force qu'à un degré modéré.

Enfin le flegmatique sera sans force et sans énergie.

La femme aura toujours moins d'énergie que l'homme, parce que sa fibre est plus molle.

L'enfant ne sauroit avoir de la force.

Mais elle commence à se développer chez le jeune homme.

Toutes ces vérités sont fondées sur les lois les plus saines de la physique.

L'homme fort résistera aux passions les plus

impétueuses; il les verra se briser à ses pieds, comme les lames de l'océan en fureur viennent se briser contre un roc inébranlable. Le plaisir du moment ne le conduira jamais. Toujours maître de lui-même, il soumettra toutes ses actions au calcul des probabilités. Il recherchera une félicité durable, et fuira des plaisirs passagers.

Il ne sauroit y avoir de vertu solide sans la force d'ame. L'homme foible pourra être vertueux, s'il ne se présente nul obstacle à vaincre; mais la plus légère résistance l'arrêtera : c'est cette pusillanimité qui est la source de toutes ses inconséquences.

*..... Aliud cupido,*
*Mens aliud suadet. Video meliora proboque,*
*Deteriora sequor.....*

OVID. Métamorphos. liv. VII, vers 20.

La volupté d'un côté le sollicite; d'un autre la raison lui dit de résister à ces plaisirs trompeurs: il voit ce qui est le mieux; il y donne son approbation; mais, sans force et sans courage, il se laisse emporter vers ce qu'il vient de juger le plus mauvais.

La vie de l'homme faible n'est qu'une suite continuelle de pareils résultats.

### DE LA FOIBLESSE.

L'homme foible prend une résolution; il con-

tracte des engagements; mais il rencontre des obstacles. On le presse de changer de résolution; il cède, et non seulement il ne fait point ce qu'il avoit promis, mais il agit d'une manière tout opposée.

Cette foiblesse est de la plus haute conséquence pour l'homme en place. On extorque de lui tout ce que l'on veut. L'histoire des princes foibles fournit des exemples continuels de ces tristes vérités.

Ce caractère foible n'a pas des suites aussi fâcheuses pour le simple citoyen, mais il nuit également à son bonheur.

C'est dans cette foiblesse qu'on trouve la cause de ces *volontés opposées* qu'on observe si souvent chez l'homme, et qu'on retrouve même chez les animaux. On a dit :

L'homme a deux volontés.

Il seroit plus exact de dire qu'il en a plusieurs qui se rapportent toutes à une seule, celle de son intérêt personnel; il ne veut, et ne peut vouloir que ce qu'il croit lui être avantageux, et pouvoir lui procurer le plus de plaisirs. C'est sa *volonté unique;* mais les moyens qu'il emploie pour arriver à ce but paroissent lui donner plusieurs volontés.

Les principes du juste sont gravés dans son

cœur ; il souffre s'il s'en écarte. C'est une *première volonté* bien prononcée.

Néanmoins il ne peut satisfaire ses passions sans s'écarter le plus souvent de ces règles de la justice. C'est donc une *seconde volonté* opposée à la première.

S'il avoit assez de force, cette seconde volonté céderoit constamment à la première ; mais la foiblesse de caractère le fait chanceler, et cette seconde volonté l'emporte souvent.

Cette même foiblesse le fait changer continuellement de volonté, et abandonner le plan de conduite qu'il s'étoit tracé. Les hommes légers et inconstants offrent des exemples fréquents de ces volontés opposées.

### DE L'EXCÈS DE FORCE.

Faire une résistance déplacée annonce un excès de force très-blâmable. On doit être ferme dans ses résolutions ; mais il ne faut pas être opiniâtre. Il ne faut pas craindre le danger ; mais on ne doit pas s'y exposer témérairement. On doit savoir résister aux charmes séducteurs de la volupté ; mais il ne faut pas se refuser aux plaisirs avoués par la raison.

Le sage s'exerce continuellement à acquérir de la force ; c'est elle qui le soutient, et lui fait surmonter tous les obstacles qui se présentent

sans cesse à lui : elle lui donne ce caractère ferme, sans lequel il n'y a point de sagesse.

## CHAPITRE LVI.

### DE LA FORCE DU CORPS.

Il n'est pas nécessaire d'avoir la vigueur d'un athlète pour avoir un corps fort ; il suffit que toutes les parties en soient bien organisées, et que toutes ses fonctions s'exécutent de manière qu'il ne soit point exposé à des maladies habituelles.

La santé étant le premier des biens, on sent toute l'importance d'avoir un corps bien organisé. Aussi Lycurgue, qui, dans ses principes de législation, n'avoit jamais vu que ce qui pouvoit conduire l'homme à l'état de perfection dont il s'étoit formé une idée, avoit ordonné qu'on ne laissât pas vivre un enfant mal constitué. Cette conséquence étoit atroce, parce qu'il avoit donné trop de latitude à un principe vrai.

La force du corps est nécessaire pour posséder celle de l'esprit. C'est en roidissant les fibres du corps, dit Montaigne, qu'on tend celles de l'esprit.

C'est pourquoi tous les sages ont si expressément recommandé à leurs disciples d'avoir soin

de leur corps. Sans santé, point de force d'ame; sans force d'ame, point de sagesse; sans sagesse, point de bonheur.

### DE LA FOIBLESSE DU CORPS.

Un corps foible et cacochyme est accompagné d'un état habituel de maladie; il prive l'individu d'une partie des jouissances ordinaires de la vie, et il l'expose à des douleurs plus ou moins vives.

Cette foiblesse du corps n'influe pas moins sur les qualités de l'ame; elle entraîne ordinairement la foiblesse d'esprit, la pusillanimité, et toutes les petites passions qui l'accompagnent.

### DES FORCES EXCESSIVES DU CORPS.

Il ne paroît pas qu'une force prodigieuse du corps puisse être nuisible; cependant l'observation fait voir assez constamment qu'une constitution athlétique n'est point avantageuse : elle est presque toujours accompagnée de passions désordonnées, auxquelles on se livre d'autant plus volontiers, qu'on a une plus grande confiance en ses forces.

Ces passions sont du genre de celles qui dépendent principalement des facultés corporelles. Les personnes fortement organisées s'abandonnent assez volontiers aux excès de la table; elles sont gourmandes, ivrognes, très-débauchées....

Le reste de leur temps est employé à des exercices violents, tels que la chasse, la pêche, l'équitation....

Cet excès de forces du corps nuit le plus souvent aux qualités intellectuelles, comme à celles de l'ame. [1] Aussi voit-on rarement la force du corps alliée aux qualités de l'esprit.

Enfin ces personnes n'ont aucune modération; elles sont colères, emportées, grossières.... Il n'est pas rare qu'elles abusent de leur force pour commettre des injustices.

## CHAPITRE LVII.

### DE LA FORCE D'ESPRIT.

Ce qu'on appelle force d'esprit n'est point l'étendue de ses connoissances, mais c'est sa vigueur. Un *esprit fort* voit grandement. Il peut se tromper; mais il y aura toujours quelque chose de grand dans ses erreurs.

La force d'esprit appartient plus particulière-

[1] Sommering a fait voir que les animaux ont d'autant moins d'esprit, qu'ils ont les nerfs plus gros proportionnellement à leurs cerveaux : or, les hommes qui ont une constitution athlétique ont les nerfs très-gros.

ment au *génie*. Il s'élève aux plus hautes conceptions, et ses productions portent toujours l'empreinte de la grandeur. Il ne sauroit s'abaisser aux détails minutieux qui occupent les esprits du second ordre. C'est l'œil de l'aigle qui embrasse un vaste horizon, et ne peut en saisir les détails. Aussi cette manière large de voir les expose souvent aux erreurs de détail qu'on leur reproche avec tant de sévérité.

Ce sont ces esprits forts qui ont fait faire de si grands progrès aux connoissances humaines. Les Pythagore, les Thalès, les Platon, les Aristote, les Hypocrate, les Archimède, les Copernic, les Bacon, les Descartes, les Newton, les Leibnitz,... ont eu de grandes conceptions. Des esprits estimables du second ordre ont poli, ont perfectionné, ont même souvent corrigé ces productions du génie. On s'est plu quelquefois à relever avec amertume les erreurs de ces hommes supérieurs; mais les soleils n'ont-ils pas des taches? en répandent-ils moins la lumière à grands flots, jusqu'aux extrémités de l'univers? n'est-ce pas leur chaleur vivifiante qui entretient la vie de tous les êtres?

On a quelquefois donné le nom d'*esprits forts* à ceux qui frondoient tout, le bien comme le mal; mais c'est un étrange abus de l'acception des termes.

### DE LA FOIBLESSE D'ESPRIT.

Un esprit foible suit les routes battues, et ne sauroit jamais s'en tracer de nouvelles. Toutes ses idées sont petites, étroites, et il est incapable de concevoir rien de grand.

### DE L'EXAGÉRATION.

Il ne faut pas prendre pour force d'esprit des idées gigantesques, qui n'ont pas un fondement raisonnable. Le génie d'Alexandre conçoit un plan vaste, et prend les moyens que la prudence lui dicte pour l'exécuter. Charles XII, qui veut l'imiter, forme également des projets étendus; mais il ne calcule point s'il lui est possible de parvenir à ses fins, et il néglige tout ce qui pourroit le faire réussir. Dès-lors il n'est plus qu'un téméraire audacieux; tandis que le vainqueur de Darius est un des plus forts esprits qui aient illustré l'espèce humaine.

## CHAPITRE LVIII.

### DE LA FORCE D'AME.

La force d'ame caractérise l'homme qui a de l'énergie. C'est elle qui constitue le grand homme en bien comme en mal. Cette qualité dépend entièrement de l'organisation physique. Une fibre molle,

un tempérament foible, une constitution délicate, ne seront jamais capables de donner une certaine force d'ame. Aussi les enfants et les femmes ne possèdent cette qualité qu'à un degré très-inférieur. Les hommes dont le tempérament est flegmatique manquent également de force d'ame. On en trouve chez les personnes d'un tempérament sanguin ; mais elle n'est à un haut degré que chez les mélancoliques.

Les animaux frugivores sont en général timides, et ont peu de force d'ame. Ils fuient dès qu'ils apperçoivent quelques objets auxquels ils ne sont pas accoutumés, ou qu'ils entendent quelque bruit extraordinaire.

Les carnivores sont hardis et courageux. Ils ont une grande force d'ame qui leur fait affronter le danger avec courage; et, s'ils sont obligés de se retirer devant une force supérieure, ils montrent encore beaucoup d'audace.

Le singe a beaucoup de force. Il brave les dangers avec courage. Le même caractère devoit se retrouver chez l'homme de nature.

L'homme social ne manque pas de force d'ame; mais elle y est modifiée par plusieurs causes étrangères, telles que la nourriture, les habitudes, les passions, les mœurs.

Parmi les peuples sauvages, ceux qui vivent de laitage, de fruits, sont doux, et ont peu de force d'ame.

Mais ceux de ces peuples qui sont chasseurs et guerriers ont une force d'ame qui surprend. On ne lit jamais sans être saisi du plus grand étonnement les actions des sauvages de l'Amérique septentrionale. Ils supportent la faim, la soif, les fatigues, avec un courage dont nous n'avons point d'idée. Ils déploient dans les combats une audace qui surprend;... mais c'est sur-tout dans les supplices affreux où ils expirent, lorsqu'ils sont faits prisonniers, qu'ils sont soutenus par une force que nous ne saurions concevoir.

Les Nègres montrent également un grand courage et une force d'ame peu commune dans leur esclavage, et dans les mauvais traitements que des maîtres barbares ne leur font que trop souvent souffrir.... Enfin ils se donnent la mort avec le plus grand calme et le plus grand sang froid.

Nul peuple n'a montré une plus grande force d'ame que les Spartiates. Les institutions de Lycurgue tendoient toutes à donner à ce peuple un caractère qui pût maîtriser toutes les passions. Il sut les faire renoncer aux agréments de la table, au luxe des habits et des ameublements, aux commodités du logement, etc.; il leur ôta même les délicieux sentiments de la paternité, en faisant élever les enfants en commun; enfin *il concentra toutes leurs affections sur la patrie.* Aucun peuple n'a eu autant de vigueur d'ame. Les

enfants eux-mêmes étoient remplis d'énergie. leur histoire en présente mille traits. On ne se rappelle pas sans étonnement cet enfant qui se laisse dévorer le ventre par un renard, sans pousser un seul cri.

La force d'ame est nécessaire à tous les hommes. Il en faut pour supporter avec courage les peines nombreuses qui sont attachées à leur existence; il en faut pour repousser les injustices d'individu à individu; il en faut pour résister aux attaques de nation à nation.

### DE LA PUSSILLANIMITÉ.

Si on pouvoit raisonner avec le foible, il seroit facile de lui prouver que la pussillanimité l'éloigne du bonheur, en même temps qu'elle est indigne d'un homme; mais la pussillanimité est dans le caractère. On lui commande difficilement. Elle est une suite de la foiblesse de l'organisation. C'est pourquoi les enfants, les femmes, et les hommes qui ont des constitutions foibles, sont tous plus ou moins pussillanimes.

Cependant il est possible de détruire une partie de cette pussillanimité, en leur faisant fréquenter des personnes courageuses. Ils verront d'abord que le danger n'est jamais aussi grand que l'imagination le leur représente. L'exemple les entraînera; ils seront retenus à leur poste par la honte de ne

pas se montrer capables de ce que font les autres; enfin ils s'accoutumeront à braver ce qui, dans les premiers moments, leur causoit de si grandes frayeurs.

Mais le moyen le plus sûr de surmonter cette pussillanimité est de combattre cette passion par une passion opposée. Qu'on fasse naître dans le cœur du pussillanime une forte passion, il bravera avec énergie les obstacles qu'il aura à vaincre. Un grand homme de nos jours fut saisi à la première bataille où il se trouva, et se cacha, assure-t-on, sous un pont; mais la passion qu'il avoit de devenir grand capitaine le ramena bientôt au combat.

### DE LA MAGNANIMITÉ.

Par magnanimité on entend le plus haut degré de la force d'ame. L'ame magnanime a de l'énergie : aucun danger, aucune considération, ne la font dévier de la ligne de grandeur qu'elle s'est tracée. Toujours supérieure aux événements, elle ne s'écarte jamais des lois de l'honneur. Elle peut quelquefois succomber, mais c'est toujours avec grandeur. Porus n'est pas moins magnanime devant son vainqueur, qu'Alexandre en le traitant avec la plus haute magnanimité.

### DE L'HÉROÏSME.

L'héroïsme est le plus haut degré de la magna-

nimité de la force d'ame, et de la grandeur du courage. C'est Hector, qui, au milieu des grands hommes dont il étoit environné, les éclipse tous par ses hautes qualités; c'est Thémistocle, qui, se plaçant au second rang des grands capitaines de la Grèce, les commande tous par son génie; c'est Epaminondas, qui, communiquant à ses compatriotes toute la grandeur de son ame, les rend un instant le premier peuple de la Grèce, et qui, après avoir vaincu les invincibles Spartiates commandés par Agésilas, pénètre jusqu'au centre de leur capitale; c'est Socrate qui boit la ciguë, plutôt que de trahir des vérités utiles; c'est Caton, qui, ne pouvant survivre à la liberté de sa patrie, se déchire les entrailles; c'est Epictète, regardant froidement son maître lui cassant la jambe, et lui répondant : Je vous avois bien dit que cela arriveroit....

Le triomphe de la sagesse est de pouvoir acquérir ce grand caractère. Les anciens sages ne cessoient de recommander à leurs élèves cette vigueur de l'ame. Le Portique n'acquit cette haute célébrité que par la grandeur d'ame et l'énergie que déployèrent ses chefs.

L'observation fait voir que les grands actes de force sont ordinairement commandés par des passions vives. Quelque courage qu'eût Mutius Scœvola, il ne se fût pas brûlé le poignet, s'il eût été

dans sa situation naturelle ; il falloit, pour cet acte héroïque, qu'il fût mu par une violente passion, celle de sauver sa patrie. La cause physique en est facile à saisir.

Nous avons vu que les grandes passions font couler en abondance les esprits qui sont les causes des mouvements des animaux. Plus cet écoulement est rapide et plus il est abondant, plus il donne de force. C'est pourqnoi la force du corps est si prodigieusement augmentée dans la colère, la fureur, la folie....

Les mêmes effets s'observent dans les travaux de l'esprit. Il ne produit de grandes pensées que lorsqu'il est agité par des passions véhémentes.

Enfin l'ame, vivement ébranlée par des affections fortes, est capable des plus grands efforts.

## CHAPITRE LIX.

### DU COURAGE.

Il faut de la force, il faut de l'énergie pour être courageux. Le courage annonce toujours de la grandeur d'ame; car il n'y a qu'une ame vigoureuse qui puisse s'exposer à des périls certains pour parvenir à son but.

Le courage doit être une des premières qualités de l'animal. Dans l'état continuel de guerre où sont tous les animaux, ils sont obligés de déployer chaque jour un grand courage; les uns pour attaquer, les autres pour se défendre.

Les animaux carnivores sont très-courageux: forcés à des combats continuels pour fournir à leurs besoins, ils s'accoutument à braver tous les dangers.

Les frugivores ont beaucoup moins de courage; ils ne sont que trop convaincus que, dans leurs luttes avec les carnivores, ils succombent presque toujours. Cependant il en est de très-courageux, tels que l'éléphant, le rhinocéros, le taureau.

L'homme de nature et les singes sont courageux; ils attaquent rarement, mais ils se défendent avec

vigueur. Les grandes sociétés de singes mettent en fuite les plus forts animaux, l'éléphant, le lion, la panthère; ils s'arment de pierres, de bâtons, et s'en servent avec beaucoup d'adresse.

L'homme social n'a pas moins de courage que l'homme de nature; il a inventé des armes terribles, qui augmentent d'une manière à peine concevable ses moyens d'attaque et de défense.

Le courage est ensuite modifié par des causes particulières, qui agissent sur le tempérament. Les animaux et l'homme qui demeurent dans les montagnes sont beaucoup plus courageux que les habitants des plaines. Les températures froides et sèches des pays élevés donnent du ton à la fibre, et la plus grande quantité d'air pur qui se trouve dans l'atmosphère rehausse encore ce ton; tandis que les températures humides et chaudes des plaines, ainsi qu'une moindre quantité d'air pur, ôtent du ressort à la fibre de ceux qui les habitent. Ils ont donc beaucoup moins de courage que les montagnards.

Les passions fortes, l'habitude des combats, la confiance dans les chefs.... exaltent singulièrement le courage.

Enfin les mœurs dures et agrestes des montagnards sont aussi plus favorables au courage que les mœurs efféminées des habitants des villes.

Le courage consiste à s'exposer à des dangers,

et à savoir souffrir pour se procurer de plus grands biens. Les plaisirs font disparoître la douleur; c'est pourquoi le courage est toujours en raison de la force, de la volonté et de l'énergie de la mémoire.

La confiance qu'on a en ses propres forces augmente encore beaucoup le courage. Hercule ne pouvoit rien craindre, parce qu'il connoissoit la vigueur de son bras. Régulus ne veut pas qu'on l'échange contre les prisonniers carthaginois, quoiqu'il n'ignore pas qu'on lui fera subir une mort cruelle; mais son amour pour sa patrie et son courage sont au-dessus de cette cruelle perspective.

Le vrai courage repose sur la force de l'ame: c'est ce qui donne une si haute opinion de l'homme courageux. Curtius se précipite dans un gouffre pour le salut public; Décius se dévoue à la mort pour assurer la victoire à son armée. On ne peut s'empêcher de dire: Ce sont des ames fortes et énergiques qui ne redoutent ni la douleur, ni la mort.

Le courage, comme toutes les autres passions, se fortifie par l'exercice. L'homme le plus brave est saisi, au moins d'étonnement, la première fois qu'il s'expose à un danger; il éprouve de l'émotion, et il lui est difficile de ne pas sortir de son assiette naturelle. Mais il s'y habitue; et il voit ensuite ces mêmes périls avec assez de sang froid.

### DU DÉFAUT DE COURAGE.

Le défaut de courage est en général une suite de la foiblesse. Tous les animaux foibles sont peu courageux. Les enfants et les femmes sont toujours les premiers à fuir; les hommes, comme plus forts, résistent davantage.

### DE LA CRAINTE.

Ce sentiment tient de près à la lâcheté. Cependant l'homme courageux peut craindre, et doit craindre une force supérieure; mais c'est un sentiment entièrement différent chez lui que chez les lâches. L'homme courageux évite le danger lorsqu'il est supérieur à ses forces; mais son cœur reste ferme, et ne se laisse point abattre. Le pusillanime craint même un danger qui n'existe pas: tous ses sens sont troublés; son ame tombe dans l'affaissement; il n'est plus maître de lui.

### DE LA LACHETÉ.

Un lâche est accablé de tout le mépris public. Le plus lâche blâme lui-même un acte de lâcheté; aussi annonce-t-elle une ame sans caractère et sans énergie, et cependant on a un besoin continuel du courage pour repousser les injustices, et pour souffrir les peines attachées à cette vie.

### DE L'AUDACE.

*Audaces fortuna juvat.*

Cette vérité est confirmée par l'expérience de tous les siècles. Nous en trouverions la cause dans cette volonté ferme et constante qu'a l'audacieux. Son caractère est prononcé; il prend tous les moyens qu'il croit pouvoir le conduire à son but; et il réussit.

S'il lutte contre d'autres hommes, son audace les intimide. Ils deviennent irrésolus; ils craignent; et l'audacieux, profitant de ces moments d'irrésolution, les éloigne, les terrasse, et arrive à ses fins.

### DE L'INTRÉPIDITÉ.

On peut regarder l'intrépidité comme le maximum du courage; elle touche souvent de près à la témérité et à l'audace.

### DE L'EXCÈS DU COURAGE, OU DE LA TÉMÉRITÉ.

On doit conclure que le vrai courage consiste à souffrir pour un vrai bien, plus grand que la douleur qu'on éprouve; autrement ce n'est plus courage, c'est témérité, c'est folie. Que Scævola se fût brûlé la main sans motifs, c'eût été le comble de la folie. Que dirons-nous donc de ceux

qui vont s'exposer sans nécessité, pour faire voir qu'ils ne craignent rien ? Le vrai courage des militaires consiste à n'affronter les dangers que pour le salut de la patrie.

Le sage doit avoir un vrai courage ; la sagesse ne sauroit se soutenir sans cette force d'ame qui sait braver tous les périls auxquels la vertu est si souvent exposée ; mais ce courage sera toujours dirigé par la prudence, et ne dégénèrera jamais en témérité. L'inflexible vertu de Marc-Aurèle (il étoit stoïcien) étoit fondée sur un courage héroïque, qui lui faisoit dédaigner les plaisirs vulgaires attachés à la pourpre impériale, pour ne s'attacher qu'à la volupté pure, réservée à l'homme de bien.

## CHAPITRE LX.

### DE LA BRAVOURE.

Par bravoure on entend plus particulièrement le courage qui est propre au guerrier. Il en faut, sans doute, pour aller exposer chaque jour sa vie dans les combats ; néanmoins cette bravoure de l'homme de guerre mérite d'être examinée pour l'apprécier.

Car qu'on observe ce qui se passe dans un camp ? on y voit un très-grand nombre de soldats assez indifférents ; plusieurs même sont mécontents. Des officiers, attachés au chef principal les haranguent ; ils leur font des promesses, qu'ils sont bien dans l'intention de ne pas tenir ; on les flatte, et on finit par menacer ceux qui ne se comporteroient pas comme on l'exige.

Ces discours, écoutés d'abord avec indifférence, font enfin impression. Quelques soldats audacieux gagnent la confiance des autres ; ils ne leur parlent que de victoires, d'actions éclatantes.... La charge sonne ; l'habitude qu'on a contractée de suivre les drapeaux empêche de les abandonner. Les braves excitent l'ardeur des autres ; le courage naturel de chaque soldat, la honte de fuir devant ses camarades, l'appréhension d'être tué en se sauvant, l'exemple sur-tout de quelques chefs intrépides, ou de quelques-uns de leurs braves compagnons, leur donnent de l'audace.

L'habitude vient augmenter cette bravoure. Lorsqu'on a été à plusieurs combats, on se familiarise avec les dangers. Le marin s'habitue également aux tempêtes. Celui qui demeure auprès des volcans en redoute moins les terribles explosions.

L'inconséquence, qui a un si grand empire dans la plupart des passions, joue ici un grand rôle. Que

de braves vont s'exposer sans d'autres motifs que de gagner leur foible *prêt*, tandis que d'autres travaux leur procureroient un salaire beaucoup plus considérable !

Enfin il s'établit dans l'armée une opinion impérieuse, qui forme ce qu'on appelle les *lois de l'honneur ;* non seulement elles ne permettent pas de reculer, mais elles ordonnent d'attaquer avec la plus grande valeur.

Lorsque cette opinion est capable d'enflammer les soldats jusqu'au *fanatisme*, ils deviennent invincibles.

Il y a deux espèces de bravoure à distinguer. *L'une est celle de l'homme raisonnable*, qui, chargé de la défense de sa patrie, se battra bien, et ne fuira pas ; il se fera tuer à son poste plutôt que de l'abandonner. Mais sa bravoure sera calme ; il n'aura que sa *force personnelle.*

*L'autre espèce de bravoure est celle de l'enthousiaste.* Nous avons vu que les passions vives, telles que la colère, l'enthousiasme,..... *doublent, triplent, centuplent* les forces de l'homme. Une armée qui sera ainsi passionnée et *fanatisée* fera donc des choses extraordinaires. C'est ainsi que Mahomet, en fanatisant les petites hordes arabes, exalta tellement leur courage, qu'elles formèrent des armées formidables ; et ce

peuple, qui n'avoit point marqué dans l'histoire des nations, conquit la plus grande partie du monde en peu d'années.

Les Sésostris, les Alexandre, les Gengiskan, les Tamerlan,... et tous ces grands conquérants, n'ont dû leurs succès étonnants qu'à l'art qu'ils avoient de *fanatiser* leurs armées. Un soldat d'Alexandre n'eût jamais voulu reculer devant un Perse. Cette audace intimide l'ennemi, et augmente de plus en plus la force du vainqueur.

L'art du grand capitaine est donc toujours de gagner la confiance de son armée, et de chercher à la *fanatiser;* que ce soit par l'amour de la gloire, par le desir du pillage, ou qu'il soit entraîné par des opinions religieuses ou politiques,... peu importe. Les soldats, ayant la tête exaltée, et se croyant invincibles sous leur général, font des choses extraordinaires, parce que leurs *forces physiques sont réellement augmentées.*

La bravoure suppose deux choses bien distinctes.

La première est de ne point redouter la mort, et, à plus forte raison, d'être mutilé, et de perdre un membre....

La seconde consiste à ne pas seulement appréhender la mort, mais à *savoir la donner* à celui qu'on ne connoît point, et dont on n'a reçu aucune injure.

Ce second acte de bravoure est bien différent du premier. Il n'est pas rare de trouver des personnes qui affrontent la mort ; mais il faut une *espèce de férocité* pour égorger des hommes qui ne vous ont point fait de mal, et cette férocité est heureusement assez rare. Néanmoins ces hommes féroces deviennent maîtres des autres. Un conquérant arrive chez des peuples dont il est à peine connu ; il égorge ceux qui lui résistent, et asservit les autres.

### DE LA POLTRONNERIE.

Un poltron est un homme qui a peur dans les combats ; il se cache s'il peut : il cherche les endroits les moins exposés.

### DE LA FUITE.

La fuite est le dernier acte de la poltronnerie, lorsqu'elle n'est pas commandée par des circonstances impérieuses. Toute une armée est défaite ; l'homme brave est bien obligé de fuir comme les autres. Je m'explique mal, il ne fuit pas, il fait une retraite honorable.

Mais celui qui fuit devant des forces inférieures, ou même devant des forces égales, est un lâche.

### DE L'EXCÈS DE BRAVOURE.

Cet excès conduit à la témérité. Un homme

trop brave affronte le danger, et s'expose sans nécessité ; c'est un téméraire, c'est un imprudent.

Il faut cependant convenir que, dans cet art singulier des combats, cet excès de bravoure dans quelques chefs et dans quelques soldats est de la plus haute importance; ils enflamment le reste de l'armée, et lui font affronter tous les périls. Cette audace intimide l'ennemi ; elle est souvent couronnée par le succès le plus complet. C'est encore ici le cas de dire :

*Audaces fortuna juvat.*

Le sage, qui est obligé de prendre les armes pour la défense de son pays, se pénètrera de la grandeur de ses devoirs; il échauffera ses compagnons d'armes du feu sacré de la patrie; il déploiera tous ses moyens.... S'il est vainqueur, il usera avec modération de la victoire; s'il succombe, il aura au moins rempli sa tâche de bon citoyen. C'est ainsi que vainquit et périt le sage Épaminondas. Mais il n'ira jamais se mettre à la solde d'un peuple étranger pour aller égorger ceux dont il n'a reçu aucune offense.

### DE LA VICTOIRE.

Tous les guerriers disent qu'une des plus grandes jouissances est de remporter une victoire,

et de voir fuir ses ennemis. Cependant un champ de bataille couvert de morts et de mourants, parmi lesquels sont souvent ses meilleurs amis, doit être un spectacle bien déchirant pour un cœur sensible; mais la vue d'ennemis vaincus et mis en déroute produit des plaisirs qui détruisent toutes ces impressions fâcheuses. Les causes de ce plaisir sont :

1° L'amour-propre, qui jouit de la supériorité qu'il vient d'obtenir. Ce plaisir sera d'autant plus vif, que la victoire aura été plus disputée. De grands obstacles surmontés annoncent de grands efforts. *Nos ennemis étoient de braves gens*, s'écrie l'amour-propre, et *nous les avons battus.*

2° Une seconde cause des plaisirs que procure la victoire dépend des vives émotions qu'on a éprouvées. On a été exposé à tels et tels dangers, on a sauvé son ami, on a terrassé son ennemi, on a mis en fuite telle colonne....

3° La victoire force l'ennemi à céder ce qu'on desiroit, et ce qui avoit fait naître la guerre.

4° Enfin la victoire assure aux vainqueurs des places, des honneurs, des distinctions.... La renommée annoncera leurs succès; leurs noms seront couverts de gloire.

Tous ces motifs réunis doivent effectivement composer une masse considérable de jouissances.

### DE LA DÉFAITE.

Plus la victoire a d'attraits, plus la défaite est pénible. La perte des batailles humilie non seulement les armées et les généraux vaincus; mais elle imprime souvent à des nations entières le sceau du déshonneur aux yeux de la postérité.

FIN DU LIVRE PREMIER.

# DE L'HOMME

## CONSIDÉRÉ MORALEMENT.

## LIVRE SECOND.

### CHAPITRE PREMIER.

### DES OBLIGATIONS SOCIALES.

L'ÉTAT social impose un grand nombre d'obligations, auxquelles chaque citoyen ne sauroit manquer sans nuire à son bonheur et à celui des autres. Elles ne sont néanmoins pas d'une justice rigoureuse, comme les vertus dont nous venons de parler; mais elles font une partie principale des devoirs sociaux.

Ces obligations sont assez bornées pour les animaux. Les jeunes suivent presque toujours l'exemple des anciens, par l'habitude qu'ils en ont contractée; et l'expérience leur a appris qu'ils devoient avoir confiance en leur prudence. Lors-

que la société séjourne quelque part, on place ordinairement des sentinelles pour avertir des surprises auxquelles elle pourroit être exposée Dans les combats qu'on est forcé de livrer, soit pour attaquer, soit pour se défendre, les plus forts se présentent les premiers, et les autres ne les abandonnent jamais. Un des plus vigoureux et des plus expérimentés se met en avant pour diriger les grandes marches, et il est suivi de tous les autres.

Lorsque la femelle est enceinte, et qu'elle allaite ou qu'elle couve, le mâle en prend soin; il partage avec elle les embarras de l'éducation des petits : ils sont soignés par l'un et par l'autre, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour pourvoir eux-mêmes à leurs besoins.

Mais les animaux, n'ayant point de propriétés, point de vêtements, point de logements, point de gouvernement,... n'ont aucun des devoirs que ce nouvel état impose à l'homme social.

Cependant ceux de ces animaux qui se creusent en commun des retraites en terre ou dans des troncs d'arbres, qui y ramassent des provisions, ou qui se construisent des demeures, comme les castors, les abeilles, les fourmis,.... ont des devoirs mutuels à remplir; et ils y sont, en général, assez fidèles. Chacun exécute la portion d'ouvrage qui lui est départie; il a soin du

poste qui lui est confié, il le défend avec bravoure, et ne l'abandonne qu'à l'extrémité.

Les obligations sociales sont très-multipliées pour l'homme des grandes sociétés; elles naissent des travaux journaliers auxquels il est forcé pour se nourrir, se vêtir, se loger. Les passions nombreuses que cet état développe dans son cœur l'obligent d'établir un gouvernement dans lequel tous les membres de la société doivent prendre une part, les uns pour agir comme fonctionnaires publics, les autres pour exécuter. Leurs rapports mutuels sont très-nombreux.

Indépendamment de ces devoirs généraux, ils ont des obligations particulières d'individu à individu. Ce sont ces devoirs dont nous allons nous occuper. Ils sont assez difficiles à déterminer, d'autant plus qu'ils varient suivant les divers degrés de civilisation : car l'historien de l'homme ne sauroit trop se rappeler que les rapports qu'ont les membres d'une société changent avec leurs mœurs, leurs habitudes. Il ne peut y avoir de ressemblance entre les manières délicates et l'aménité des hommes des siècles de Périclès, d'Auguste, de Louis XIV,... et les procédés grossiers d'une société de Hottentots ou de Caffres;... que dis-je? il y a même une différence immense, sous ce rapport, entre les membres de différentes classes de la même société. Les manières des cour-

tisans ne ressemblent aucunement à celles des dernières classes du peuple.

## CHAPITRE II.

### DES DIFFÉRENTES CLASSES DE LA SOCIÉTÉ.

De quelque manière qu'on organise les sociétés, la différence qui se trouve dans les qualités naturelles des divers citoyens, soit du côté du corps, soit du côté de l'esprit, soit du côté du cœur, amènera nécessairement entr'eux de grandes inégalités. Il s'ensuivra que les uns parviendront à amasser d'immenses fortunes, tandis que les autres seront dépouillés de ce qu'ils avoient, et finiront par manquer des choses les plus nécessaires.

Dès-lors ces derniers ne pourront donner des soins à l'éducation de leurs enfants ; ils n'acquerront aucunes connoissances, et ils ne seront propres qu'aux travaux pénibles des mains. Leur corps excédé de fatigues se dégradera, leur physionomie perdra de ses formes agréables. [1]

[1] Les travaux excessifs et la mauvaise nourriture dégradent entièrement la physionomie.

Les gens riches, au contraire, élèveront leurs enfants avec le plus grand soin ; ils leur donneront une excellente nourriture. Leur corps sera exercé à la gymnastique; ils acquerront de l'agilité, leurs mouvements auront de la grace, ils seront faciles. Leur physionomie prendra de l'expression et de la noblesse. Leurs facultés intellectuelles seront cultivées par des maîtres habiles : ils formeront également leur cœur à toutes les vertus sociales.

Ces jeunes gens auront encore l'avantage de la naissance. Nous avons vu que les enfants ressemblent à leurs parents, quant à l'extérieur ; il n'est donc pas douteux que la même ressemblance s'étende à l'intérieur. Le sens interne de l'enfant tiendra donc de celui de ses parents : c'est une des causes des habitudes, comme nous l'avons dit. Par conséquent, l'enfant né de parents qui, depuis plusieurs générations, ont reçu une bonne éducation, et l'ont constamment soignée toute leur vie, aura un physique distingué. Son sens interne sera capable d'acquérir des connoissances que ne pourroit recevoir le sens interne de l'enfant né de parents sans éducation. Ses facultés sensitives et morales seront aussi beaucoup plus délicates par la même raison.... Tels sont les avantages inestimables de la naissance.

Il faut donc voir dans l'état social deux classes d'hommes absolument distinctes.

Les uns sont obligés de se livrer à des travaux continuels des mains qui dégradent leur corps : ils ne sauroient ni cultiver leur esprit, ni acquérir de connoissances, ni améliorer leurs qualités morales.

Les autres ont assez de fortune pour se livrer uniquement aux exercices qui peuvent fortifier leur corps et l'embellir, orner leur esprit, et perfectionner leur cœur.

On observe également dans les sociétés d'animaux diverses classes. Il y a dans celles des abeilles, des guêpes, des fourmis, les ouvriers, les mâles, les femelles pondeuses....

Mais, en nous restreignant aux grandes sociétés des poissons, des oiseaux, et sur-tout à celles des mammaux, on y reconnoît différentes classes. Des chefs conduisent dans les pâturages; d'autres sont à la tête des combattants : ceux-ci se placent comme sentinelles... On peut voir tout ce qui se passe à cet égard dans les grandes sociétés des gazelles, des cerfs, des castors, des singes...

### DE L'INÉGALITÉ DES CONDITIONS.

Un des avantages que procure à l'homme son association, est que chaque membre travaille pour tous, et que tous travaillent pour lui. Cette réunion d'efforts communs multiplie les forces, et augmente les ressources.

L'état social a fait naître un grand nombre de besoins. Le premier est de pourvoir à sa nourriture. Les seules productions de la nature étoient insuffisantes pour la lui procurer ; il a fallu qu'il la recherchât, soit dans la culture de la terre, soit à la pêche, soit à la chasse.

Son génie lui a fait inventer divers instruments pour suppléer à ses forces. Les uns feront mieux les instruments de l'agriculture ; d'autres sauront mieux fabriquer les armes, ou les filets : ceux-ci s'adonneront à la culture ; ceux-là préféreront la chasse ou la pêche.... Ils échangeront ensuite les différents produits de leurs travaux. Telle est la première origine de l'inégalité des conditions.

Dans ces échanges mutuels ceux-ci gagneront, ceux-là perdront. D'ailleurs les uns seront plus laborieux que les autres. Dès-lors les plus adroits et les plus actifs auront plus d'objets d'échange, et ils se procureront plus de jouissances.

Il se présente encore une autre cause de cette inégalité. On peut supposer que lorsque la société s'est fixée dans une contrée, on a partagé ce sol en portions à peu près égales entre les membres de la société. A la mort des parents la portion a été divisée entre tous les enfants. Supposons que dans une famille il n'y ait que deux enfants, et que dans une autre il y en ait douze ; chacun de ceux-ci n'aura qu'un sixième de la portion des premiers.

Enfin, par une suite des travaux et des échanges des associés, quelques-uns céderont toute leur portion de terrain, ou seulement une partie. Ils abandonneront pour lors la culture des terres, et se livreront ou à la chasse, ou à la pêche, ou aux arts mécaniques;... d'autres seront réduits à cultiver des champs étrangers pour une foible rétribution.

Ceux qui, par ces divers moyens, auront acquis des champs très-étendus, ou d'autres propriétés considérables, pourront se procurer tout ce qui leur sera utile, sans travailler eux-mêmes.

Voilà une classe de gens oisifs introduits dans la société. Elle cherche à multiplier ses jouissances, et, pour y parvenir, elle inventera les beaux-arts, dont les instruments seront fabriqués par les classes laborieuses.

Les riches auront donc une supériorité décidée sur ceux qu'ils font travailler, et l'égalité entre les citoyens cesse de subsister.

Les fonctions administratives, les magistratures, le commandement des gens de guerre,... donnent une autre supériorité sur les simples citoyens. Toutes ces places seront enviées par les riches; leurs talents les rendent plus propres à les remplir, parce qu'ils ont employé plus de temps à l'étude, et qu'ils sont présumés avoir les connoissances nécessaires. Leur fortune leur donne les

moyens d'obtenir les suffrages de ceux qui travaillent pour eux:... tout concourt donc à porter les gens riches aux premières places.

C'est par cette marche lente que l'inégalité de condition naîtra dans les sociétés. Une fois établie, elle prendra bientôt des accroissements effrayants. Le plus grand nombre des citoyens n'aura point de propriété, tandis qu'un seul en possédera d'immenses, qui, dans l'origine, faisoient la portion d'un très-grand nombre de ses semblables.

### DE LA CLASSE NON-INSTRUITE.

Dans l'état de nature, les connoissances de l'homme n'étoient guère plus étendues que celles des singes et des grands quadrupèdes. Il savoit pourvoir à ses besoins et se défendre contre ses ennemis.

Mais, à mesure qu'il s'est civilisé, ses connoissances ont augmenté : il a fabriqué des armes pour la pêche et pour la chasse; il s'est construit des vêtements et des logements. Enfin il est parvenu à savoir cultiver la terre pour en retirer sa subsistance.

Ces connoissances, chez la plupart des membres de nos sociétés, ne sont guère plus étendues. Elles se réduisent à la culture de la terre, et au travail des arts mécaniques.

### DE LA CLASSE INSTRUITE.

Ce sont les connoissances et l'instruction qui élèvent cette classe au-dessus de celle dont nous venons de parler. Elles y établissent une si grande distance, qu'on seroit tenté de croire que ce sont deux espèces différentes. Il n'y a nul rapprochement apparent entre César ou Newton, et un Papou ou un Hottentot.

### DE LA CLASSE PAUVRE.

Avant l'établissement des grandes sociétés il n'y avoit point de pauvre. Chaque homme, comme chaque animal, trouvoit, dans les productions de la terre, de quoi fournir à ses besoins. Les plus forts étoient un peu plus favorisés, parce que la force abuse toujours, et éloigne les foibles.

Mais les grandes sociétés amènent nécessairement l'inégalité des fortunes. Dès-lors il s'est formé trois classes de citoyens très-distinctes.

1° Ceux-ci ont acquis des propriétés plus ou moins considérables ; ce qui forme la classe des riches.

2° Ceux-là ont une fortune médiocre.

3° Enfin, d'autres sont sans propriétés, et n'ont que leurs bras et leur industrie pour vivre ; c'est ce qui forme la classe des pauvres.

L'éducation de ces derniers a été négligée. Ils

n'ont donc ni politesse ni urbanité. Leurs mœurs sont dures et grossières. Leur esprit devient susceptible de recevoir tous les préjugés et toutes les erreurs.

### DE LA CLASSE RICHE.

Une fortune qui pourvoit abondamment aux besoins du riche est la cause ordinaire de ses bonnes comme de ses mauvaises qualités. Une éducation soignée lui donne l'urbanité et l'aménité : ses mœurs sont douces ; mais souvent il y a un mélange de fausseté et de dissimulation. Les moyens qu'il a de satisfaire tous ses desirs font naître dans son cœur les passions les plus désordonnées.

### DES COURTISANS.

On doit entendre en général par courtisans ceux qui font leur cour à quelques personnes. Un homme qui fait la cour à une femme en est appelé le courtisan.

Mais on a plus spécialement affecté le nom de *courtisans* à ceux qui font la cour aux hommes puissants et aux grands ; il faut distinguer ces courtisans en deux classes.

Les uns conservent toute leur dignité d'hommes : ils se contentent d'avoir les égards qu'ils doivent à ceux qui sont au-dessus d'eux, sans

quelque rapport que ce soit. Platon gardoit à la cour de Denys toute sa dignité ; il préféra d'être envoyé aux travaux des carrières, [1] plutôt que d'approuver des vers qui lui parurent mauvais. Néanmoins il eût mieux fait de ne pas aller chez Denys : il y alloit, sans doute, pour tâcher de le ramener à la vertu, ou, tout au moins, pour en connaître les mœurs et le caractère.

Les autres s'avilissent par toutes sortes de bassesses, pour plaire à l'homme puissant. Ils ne se contentent pas de caresser ses foiblesses, ou d'applaudir à des actions très-indifférentes ; ils portent la lâcheté jusqu'à pallier ses crimes, dont ils deviennent en quelque manière les complices, par leur infâme condescendance.

### DES CLASSES LABORIEUSES.

Tous les citoyens doivent être compris dans ces diverses classes, puisque nos grandes sociétés ne peuvent plus subsister que par des travaux multipliés de chacun de ses membres. Ces travaux sont de plusieurs espèces.

### DE L'AGRICULTEUR ET DES ARTISANS.

Ces classes de cultivateurs et d'artisans sont

---

[1] Espèces de travaux publics auxquels étoient condamnés les coupables.

les plus précieuses; car nos sociétés ne sauroient plus vivre des seules productions de la nature. Elles sont donc obligées, pour fournir à leurs besoins, de recourir à divers travaux; les uns s'adonnent à la chasse, les autres à la pêche : ceux-ci cultivent les terres; ceux-là mènent paître d'immenses troupeaux....

L'agriculture est la principale ressource des grandes sociétés; elle seule peut leur fournir les choses nécessaires. La classe des cultivateurs y est donc la plus précieuse : elle devroit y jouir de la considération que mérite l'utilité de ses travaux.

Il est encore un grand nombre d'autres arts également indispensables dans nos sociétés; il nous faut des logements, des vêtements, des instruments pour la chasse, pour la pêche, pour la guerre....; ceux qui s'y livrent constituent la classe des artisans.

Un corps vigoureux, capable de supporter toute espèce de fatigues et de braver impunément les intempéries des saisons, une santé ferme et soutenue, des connoissances peu étendues, des passions modérées rapprochent beaucoup de l'homme de nature ces classes de citoyens. Elles possèdent toujours la paix de l'ame, et rien ne manque peut-être à leur bonheur que de ne pas le connoître. Aussi sont-elles constamment heureuses tant que leur santé résiste à la fatigue de leurs travaux. Il faut,

leur apprendre à se connaître et à s'estimer ; car, trop souvent humiliées par l'homme puissant, elles croient ne pouvoir mériter sa bienveillance que par des bassesses. L'habitude humiliante de ce sentiment les dégrade entièrement.

Que ces classes d'agriculteurs et d'artisans n'oublient donc pas qu'ils sont hommes. Leur éducation ne leur a pas permis, à la vérité, d'acquérir des connoissances étendues ; mais elles ont un corps robuste, un jugement sûr, un cœur droit, et leurs travaux sont indispensables. Elles nourrissent les autres classes, et fournissent à tous leurs besoins pressants.

Un de leurs principaux avantages, et qu'ils ne sauroient trop apprécier, est que leur genre d'occupations assure toujours leur indépendance. Ils peuvent dire : Dans quelque endroit que j'aille, quelle que soit ma position, je vivrai du travail de mes bras, parce que par-tout je trouverai à m'occuper.

D'un autre coté, ils ne doivent pas briguer des fonctions dans la société, que leurs foibles connoissances ne leur permettent pas de remplir.

Les jeunes gens de l'un et l'autre sexe, dans ces classes, aident leurs parents dans leurs travaux ; mais, lorsqu'ils sont trop nombreux dans une famille, quelques-uns vont travailler chez d'autres agriculteurs et d'autres artisans. On les appelle

domestiques : ils vivent avec leurs maîtres, et *en sont les égaux*. Ils ne partagent point à la vérité le produit du travail commun; mais ils reçoivent un salaire à peu près équivalent.

Les classes supérieures prennent également à leur service quelques-uns de ces jeunes gens; ils font les travaux de l'intérieur de la maison. On les nourrit bien, on les habille proprement; mais on ne mange point avec eux. Enfin on ne les regarde pas *comme ses égaux*.

Il est dur et très-dur pour un homme qui sent sa dignité, d'être obligé d'en servir un autre, qui n'agit pas avec lui comme avec son égal.

Il est difficile au sage, qui sait que tous les hommes sont égaux, de se conduire avec ses domestiques. S'il ne sait point se tenir à sa place, les autres oublieront bientôt la leur.

### DES TRAVAUX DE L'ESPRIT.

Il est d'autres travaux qui ne sont pas moins nécessaires dans les grandes sociétés, que ceux dont nous venons de parler; ce sont les travaux de l'esprit. Il a fallu partager le terrain commun entre les divers citoyens. La culture a dû être soumise à des pratiques indiquées par une expérience réfléchie. On a été forcé de contenir les fleuves dans leurs lits; l'écoulement de leurs eaux stagnantes a dû être facilité; il a fallu prévenir

les maladies occasionnées par les exhalaisons des terrains marécageux.... Tous ces soins exigent des précautions et des connaissances plus ou moins étendues.

Les détails de l'administration publique demandent des connoissances d'un autre ordre.

Enfin l'art de la guerre, soit pour l'attaque, soit pour la défense, a dû être soumis à des principes réguliers.

Il a donc dû se former, dans chaque société, des classes de citoyens qui, abandonnant les travaux du corps, se sont livrés uniquement à ceux de l'esprit.

Cette classe, favorisée en apparence, ne jouit cependant pas d'un bonheur aussi constant que celle qui s'occupe des travaux du corps. Sa santé n'est jamais aussi robuste; ses occupations sont plus fatigantes ; elle a plus de passions immodérées, parce que tout irrite ses desirs. Elle contracte de plus grands besoins, et elle n'est pas toujours assurée de pouvoir les satisfaire, puisque ses travaux ne sont pas de première nécessité comme ceux des autres classes. Cependant chacun veut appartenir à cette classe privilégiée, parce que l'amour-propre, cette passion si impérieuse, en est plus flatté.

Les travaux de l'esprit adoucissent les mœurs et donnent de l'aménité : ils rendent ainsi la vie

plus agréable; mais les forces du corps s'affoiblissent; et cet homme, lorsqu'il a à lutter contre le vigoureux cultivateur, ne sauroit plus lui résister.

### DE LA CLASSE OISIVE.

Enfin il est quelques riches qui se laissent aller entièrement à l'oisiveté. Leur fortune est suffisante pour fournir amplement à leurs besoins. Leurs desirs se multiplient; et ils s'abandonnent à toutes sortes d'excès dans leurs jouissances immodérées.

C'est dans cette classe particulièrement que se trouvent presque tous les vices de la société.

### DES GRANDS.

Il y a trois espèces de qualités personnelles :

Qualités physiques;

Qualités intellectuelles;

Qualités morales.

Ceux qui posséderont chacune de ces trois qualités à des degrés supérieurs, seront grands relativement aux autres. Ainsi on peut être :

Grand, par rapport aux qualités physiques, comme Hercule, par la force; ou, comme Cléopâtre, par la beauté.

Grand, par rapport aux qualités intellectuelles, comme Newton ou Leibnitz, Homère ou Sophocle, Lycurgue ou Alexandre.

Grand, par rapport aux qualités morales, comme Titus ou Marc-Aurèle.

Ceux qui possèderont chacune de ces qualités à des degrés moyens, seront dans la classe moyenne.

Enfin ceux qui les possèderont à des degrés inférieurs, seront dans la classe inférieure.

Mais, dans la société, on a attaché le nom de grand à des qualités qui ne sont point personnelles, ce qui constitue les grandeurs sociales; ainsi on est :

Grand par les places qu'on occupe ;

Grand par le crédit dont on jouit;

Grand par sa fortune ;

Grand par sa naissance.

Le fils d'un homme qui a montré de grands talents, et rendu des services importants à la patrie, est distingué des autres citoyens. Il jouit de la grandeur de son père. Cette grandeur, qui vient de la naissance, est fondée, 1° sur la reconnoissance ; 2° sur l'observation constante que l'enfant tient de ses parents. Telle famille est constamment honnête, comme celle des Fabius.... Dans telle autre, il y a constamment de l'esprit, comme chez les Bernouilli.

Enfin chez telle autre les qualités du corps, comme la force, l'agilité.... sont presque héréditaires.

Il faut néanmoins convenir qu'il y a un grand nombre d'exceptions qui dépendent le plus souvent de causes accessoires et étrangères.

Ce seroit donc à tort qu'on voudroit tout ôter à la naissance, comme ce seroit à tort qu'on voudroit tout lui accorder.

On aura donc dans la société sept espèces de grandeurs : trois sont personnelles ; la grandeur des qualités du corps, celle des qualités de l'esprit, celle des qualités du cœur.

Quatre autres espèces de grandeurs dépendent des relations sociales : celle des places, celle de la fortune, celle du crédit et celle de la naissance.

La véritable grandeur est celle qui est fondée sur les qualités personnelles, puisqu'elle appartient toute entière à l'individu.

La grandeur qui dépend des institutions sociales n'est qu'accessoire ; cependant elle doit être respectée autant qu'il est nécessaire au maintien du bon ordre.

Il arrive assez souvent qu'une personne qui s'élève au-dessus de son rang est moins heureuse qu'auparavant. Madame de Maintenon, devenue femme de Louis XIV, étoit fatiguée par mille passions, et l'ennui la dévoroit. Elle ne pouvoit avoir ni les plaisirs de madame Scarron, ni ceux de la femme du roi.

### DE LA CLASSE MOYENNE.

Cette classe réunit ordinairement les bonnes qualités des deux autres, sans en avoir les défauts. L'homme de la classe moyenne, qui a toujours vécu dans la médiocrité, ne prend point les formes hautaines des classes élevées. Son cœur est sensible aux privations de l'indigent; son ame, n'ayant point été avilie par la détresse, ne perd rien de sa dignité d'homme; ses qualités personnelles lui donnent une noble fierté; son indépendance est assurée par ses travaux; les fonctions honorables qu'il exerce dans la société le mettent dans la position d'obliger journellement ces grands eux-mêmes, qui le dédaignent. Ses mœurs sont douces; l'urbanité et l'aménité le font chérir de tous ceux qui l'approchent. Il trouve dans la culture des lettres des jouissances toujours nouvelles.

Les connoissances qu'il acquiert des divers phénomènes de la nature lui donnent une manière grande et vraie de voir et de juger. Il foule aux pieds les sottises de la vanité des grands, et les préjugés de la superstition du peuple.

Il n'a point, à la vérité, les lumières étendues de l'esprit supérieur; mais celles-ci sont plus souvent accompagnées de rivalités, de jalousies, d'ambition,... qui font le malheur de la vie.

Il en est de même des qualités du corps. Ce

n'est point dans les avantages de la beauté qu'une femme trouve le vrai bonheur. Il est rare que la vanité ne s'empare de son cœur. Sa vertu est exposée à beaucoup de dangers; car la cour que les hommes lui font est toujours intéressée : les autres femmes lui portent envie, et ne laissent échapper aucune occasion pour la critiquer.... Enfin, cette beauté si fugitive disparoît bientôt, et laisse pour le reste de la vie un vide irréparable.

La femme qui n'est pas favorisée d'une belle figure cherche à se rendre intéressante par des qualités plus essentielles, qui ne l'abandonnent jamais.

L'homme de la classe moyenne se procure les jouissances les plus agréables; mais il ne sauroit en abuser comme le riche. Ses travaux continuels ne lui permettent que de se livrer rarement au plaisir. Il ne peut donc en éprouver la satiété.

On voit que c'est dans la classe moyenne que se trouve le plus grand nombre de vertus, et la plus grande somme de bonheur. Cet homme a la noble façon de penser des classes supérieures, et n'en n'a point les préjugés de la vanité. Il a le bon sens des classes inférieures, sans en avoir la bassesse. Il jouit également des plaisirs délicats des uns, et des plaisirs champêtres des autres. Ceux-ci donnent du charme aux premiers, qui, ensuite, rendent plus vifs ceux-là. Toujours occupé, il ne

sauroit être atteint par l'ennui, ni dominé par des passions immodérées. Son corps n'est point excédé par un travail qui seroit au-dessus de ses forces, ni ne s'use point par des jouissances immodérées; sa santé est constamment bonne. Enfin, la paix règne au fond de son cœur, et il y trouve un bonheur solide.

Mais, par quel inconcevable aveuglement, l'homme de cette classe, persuadé que son état est le plus heureux, cherche-t-il toujours à en sortir, pour passer dans les classes supérieures? C'est une de ces inconséquences attachées à l'humanité, et dont nous aurons occasion de voir plusieurs autres exemples. Elle est une suite des effets de l'amour-propre.

## CHAPITRE III.

### DE LA PATRIE.

Dès que l'homme fut réuni en société, ses affections se concentrèrent particulièrement sur ses coassociés. Chaque membre de la société travailla pour le bien commun, et sacrifia tout au bonheur de l'association, qui, dès lors, prit le nom de *patrie*, parce qu'on se regarda en quelque

façon comme étranger aux autres sociétés; mais cet amour de la patrie devint plus ou moins vif, suivant les formes de gouvernement qu'on adopta.

Dans les gouvernements où les droits de citoyen furent respectés, dans les démocraties particulièrement, où chacun put prétendre aux premières places, l'amour de la patrie se développa avec énergie. On regarda la chose publique comme la sienne propre; on la défendit avec la même ardeur.

Mais lorsque le pouvoir se concentra dans les mains d'un seul, sans être limité, l'abus qu'il fit de la puissance diminua beaucoup l'amour de la patrie. L'égoïsme en prit la place, et chacun ne pensa plus qu'à lui et à sa famille.

## DE LA LIBERTÉ.

L'homme naît libre, et ennemi de tout esclavage. Sa fierté se révolte d'être obligée de plier sous la volonté de son semblable. Pour un cœur qui a de l'énergie, l'indépendance fait tout son bonheur; il ne peut supporter l'ombre même de la gêne.

Ces sentiments se retrouvent jusque chez l'animal. Quelle différence entre l'animal domestique, et l'animal jouissant de sa liberté naturelle!

Dans l'état de nature, la liberté de l'animal et celle de l'homme sont entières. Ils peuvent faire tout

ce qu'ils veulent, pourvu qu'ils ne nuisent point aux autres.

*Dans l'état de société*, l'homme a renoncé à une partie de son indépendance. Il l'a limitée lui-même, de la manière qui lui a paru la plus avantageuse pour son bien-être. Sa liberté civile consiste à n'obéir qu'à la loi faite par tous, ou consentie par tous.

Il y a esclavage, lorsqu'on substitue des volontés particulières à la loi.

On est libre sous la monarchie, sous l'aristocratie, sous la démocratie, s'il n'y a que la loi qui commande.

On est esclave sous la démocratie, sous l'aristocratie, sous la monarchie, si on fait taire la loi pour y substituer des volontés particulières.

### DE L'ÉGALITÉ POLITIQUE.

L'égalité est, pour l'homme qui sent toute sa dignité, le sentiment le plus doux. Son cœur n'est point humilié par l'idée de se voir au-dessous de son semblable, et il ne s'enorgueillit pas d'être au-dessus.

L'égalité met donc l'homme à sa vraie place. Sans bassesse, ni sans hauteur, il est tout ce qu'il peut être. Il ne cherche à surpasser ses semblables qu'en talents et en vertus.

Cette égalité n'emporte pas l'égalité absolue.

L'un naît plus fort, l'autre plus foible ; celui-ci a reçu une tête plus vaste, mieux organisée que celui-là ; il sera, par conséquent capable de plus grandes conceptions. La sensibilité est plus exquise chez l'un que chez l'autre.

Il y a donc trois espèces d'inégalités, que donne la nature, ou la constitution physique.

Inégalité physique ou corporelle,

Inégalité intellectuelle,

Inégalité morale.

Mais l'égalité politique ne doit point souffrir d'altération par ces inégalités naturelles. Chacun, dans l'état social, a les mêmes droits à la protection de la loi.

### DU BIEN PARTICULIER.

Il est rare que l'amour du moi et l'égoïsme ne fassent prévaloir le bien particulier ; car, en dernière analyse, on rapporte tout au moi. Ce n'est donc que par un grand acte de courage, et par un calcul raisonné, qu'on parvient à lier ce bien particulier au bien général. L'homme qui a des connoissances et du caractère est bien convaincu qu'il ne peut jouir de ses avantages personnels, qu'autant que le bien général est assuré.

Mais l'homme qui n'a pas une certaine étendue de connoissances, ni de force d'ame, préfèrera toujours son bien-être particulier au bien général. Il rapporte tout au moi, et ne voit rien autre.

### DU BIEN PUBLIC.

Dans les principes rigoureux d'une bonne politique, tout citoyen doit se dévouer pour le bien public. Il est obligé de prendre les armes pour repousser les ennemis de sa patrie; il contribuera aux dépenses communes, il aidera de ses conseils.

Ces principes ne sont point contestés dans les très-petits états, parce que les besoins publics s'y font sentir vivement. Les dangers communs menacent chaque citoyen en particulier d'une manière très-pressante : l'intérêt particulier se confond avec l'intérêt général.

Mais, dans les sociétés très-populeuses, la prospérité et les malheurs publics sont partagés entre un très-grand nombre de citoyens, et se font moins sentir à chacun en particulier.... Dès-lors l'intérêt public y aura moins d'empire; l'amour de la patrie y sera moins puissant, moins énergique.

## CHAPITRE IV.

### DE L'UNION.

Aucun animal ne sauroit vivre dans la solitude. La société est un besoin pressant pour lui. [1] Il se réunit avec ses semblables, par le plaisir qu'il a d'être avec eux. Cette réunion n'a de charme qu'autant qu'ils vivent en bonne intelligence ; s'il se trouve quelques mécontents, ils se retirent, et vont chercher d'autres sociétés. L'homme de nature éprouve les mêmes besoins.

Le besoin d'être uni est encore bien plus impérieux chez l'homme social ; la société de ses semblables lui est indispensable ; les rapports sont beaucoup plus rapprochés, les besoins plus multipliés. Les membres de ces sociétés se prêtent des secours mutuels ; leur cœur est aimant, et a besoin d'être aimé.... Or, ils ne peuvent jouir de ces avantages que par une union vraie et sincère : elle seule fait le charme de leur association.

Cette union peut être envisagée sous plusieurs rapports :

1° Par rapport à la masse générale des coasso-

[1] Comme nous l'avons déjà vu.

ciés; et elle se confond avec l'amour de la patrie, dont nous venons de parler.

2° Par rapport à un grand nombre de familles: telle est l'union des habitants d'une ville; et elle est encore une portion de l'amour de la patrie.

3° Cette union peut être considérée dans une seule famille. Ainsi elle se borne à l'union du père, de la mère et des enfants : elle s'étend quelquefois aux autres parents.

Ces doux liens qui unissent les familles font les délices de la vie, parce qu'ils composent les plaisirs de tous les jours, de tous les moments....

### DE LA DÉSUNION.

Lorsque la désunion s'étend à la grande masse des citoyens, elle est le germe des guerres intestines et des guerres civiles;... ce sont les plus grands fléaux dont puisse être accablée une société.

Quelquefois la désunion ne va pas au point de mettre les armes à la main; mais elle éclate en haines violentes, en propos injurieux, en factions opposées, dont les suites sont très-funestes à la tranquillité publique, et au bonheur de chaque citoyen en particulier.

Elle ne subsiste quelquefois qu'entre un certain nombre de citoyens ; comme dans une ville, dans un village.

Enfin elle peut être bornée à une seule famille.

Cet état est extrêmement pénible pour un cœur sensible. Les démarches les plus innocentes sont mal interprétées ; mille propos se répètent ;.... tout devient sujet de querelles.

La désunion dans une famille est encore bien plus accablante. Comment pouvoir nourrir des sentiments de haine pour des personnes qu'on a aimées, et qu'on voudroit encore aimer ?

Le sage évite avec la plus grande circonspection tout ce qui pourroit altérer les sentiments d'union parmi ceux avec lesquels il passe sa vie.... Mais, s'il naît des divisions qu'il ne puisse étouffer, il s'éloigne.

### DE LA DISCORDE.

Puisque la désunion est un état aussi pénible, combien est coupable celui qui cherche à faire naître les discordes dans une cité, dans une nation ! Ce sont ordinairement des ambitieux qui espèrent arriver aux premières places, au milieu de ces mouvements populaires et de ces factions.... Mais il n'y a qu'un méchant qui puisse semer la discorde dans une famille.

### D'UNE UNION EXCLUSIVE.

Une union exclusive doit être regardée comme un défaut dans l'état social. En concentrant tou-

tes les affections sur un seul, ou même sur quelques individus, elle rend étranger à tous les autres membres de la société. C'est ce que produisent le plus souvent les opinions particulières, philosophiques, politiques ou religieuses.

Le sage a ses affections particulières; il est lié plus intimement avec telles personnes. Mais ces liaisons n'altèrent point les sentiments généraux de bienfaisance et d'attachement que lui inspire son amour pour tous les hommes, et sur-tout pour ses coassociés.

## CHAPITRE V.

### DE LA TOLÉRANCE.

Une des suites de l'indépendance mutuelle des hommes, les uns à l'égard des autres, est la liberté qu'ils ont de faire et de dire tout ce ce qui ne nuit à aucun membre de la société. Si quelqu'un ne veut pas se conduire comme les autres coassociés, ceux-ci ne doivent pas le blâmer; ils tolèreront sa manière particulière, quoiqu'elle diffère de la leur.

Cette liberté doit, à plus forte raison, s'étendre à la manière de penser. Chacun a le droit le plus illimité à cet égard, pourvu qu'il n'y ait rien de contraire à l'ordre social.

Néanmoins l'homme est naturellement intolérant sur quelque sujet que ce soit. Son amour-propre est blessé de ce que les autres ne pensent pas comme lui. Cette intolérance est commune à toutes les classes de la société. Le laboureur voit avec peine que ses voisins n'adoptent pas sa méthode de cultiver. L'artiste prétend tout assujettir à son goût. Qui ne connoît les violentes querelles qui existent entre les diverses écoles de peinture, de sculpture, d'architecture, de musique, de déclamation?... Le philosophe ne desire-t-il pas que tout le monde prenne son costume? Les différentes sectes de philosophie ne se sont-elles pas toujours déchirées?...

Mais l'intolérance se fait principalement remarquer dans les opinions religieuses. L'histoire du genre humain est remplie des maux dont cette intolérance est la cause. Il n'est pas de nation, il n'est pas de siècle, qui n'aient eu à gémir de ces excès.

Les causes de cette intolérance sont:

1° *L'amour-propre*, cette passion impérieuse qui veut toujours dominer, ne tolère pas des opinions différentes des siennes.

2° *L'intérêt*, cette passion si vive, est rarement étrangère à ces discussions. Une opinion qui est généralement adoptée donne à son auteur, non seulement de la considération et des honneurs, mais encore des places lucratives.

3° *L'amour de la vérité* et *celui du bien public* sont encore des motifs qui sollicitent une ame bienfaisante à faire adopter son opinion. Le philosophe qui a découvert une vérité, qu'il croit utile, desire qu'elle soit connue. Lord Montaigu, en apportant de Constantinople la pratique de l'inoculation, n'eut d'autre but que de diminuer le fléau destructeur de la petite vérole.

Le sage desire que la vérité soit connue, parce qu'elle seule peut assurer le bonheur du genre humain; *mais il respecte les opinions des autres comme il veut qu'on respecte les siennes.* Il n'ignore pas que les plus beaux génies se sont souvent trompés, et ont commis de grandes erreurs. Chaque siècle et chaque âge ont vu naître de nouvelles opinions : les anciennes étoient envisagées comme des erreurs; mais elles ont triomphé de nouveau quelques années après.... Telle est la marche constante de l'esprit humain;... le sage pourroit-il donc être assez tolérant? Il aura son opinion; mais il ne blâmera pas celle des autres.

L'intolérance ne peut être permise qu'à l'égard de ce qui blesse les règles éternelles de la justice, parce que celles-ci ne varient jamais.

## CHAPITRE VI.

### DES CERCLES, OU DE LA SOCIÉTÉ.

Nous avons vu que la société est tellement nécessaire aux animaux, qu'ils ne sauroient rester seuls. Les réunions des frugivores sont plus nombreuses que celles des carnivores. Les singes, les gazelles, les taureaux, les oiseaux.... forment des sociétés qui s'élèvent quelquefois à plusieurs milliers d'individus.

L'homme n'a pas un besoin moins pressant de se réunir. Dans l'état de nature il n'est jamais seul; il forme des sociétés assez nombreuses pour jouir des charmes de la vie et en adoucir les maux.

La société est encore plus nécessaire à l'homme civilisé. Lorsqu'il a rempli sa tâche de citoyen, que lui impose l'ordre social, il va se délasser au milieu de ses amis et de ses connoissances, et y jouir du plaisir de communiquer ses pensées et ses sentiments.

Le bonheur de la vie dépend de ces réunions intimes. On doit donc faire un choix éclairé des personnes qu'on y admet; il faut être assuré de

leur façon de penser. La probité doit en être la première qualité : on exigera ensuite qu'il y ait une *affinité morale* dans les caractères, quoiqu'il soit nécessaire qu'il y ait de la diversité. Les personnes sensées intéressent par la solidité de leur conversation. Celles qui ont de la gaieté amusent par leurs jeux et leurs reparties spirituelles. Les deux sexes doivent être réunis ; le desir continuel qu'ils ont de se plaire mutuellement leur inspire des saillies agréables. Les hommes cherchent toujours à témoigner aux femmes les sentiments affectueux dont ils sont pénétrés pour elles. Celles-ci répondent avec tous les charmes dont elles sont capables ; il en naît des plaisanteries qui, dans une réunion de personnes aimables, répandent beaucoup d'agréments.

La société doit admettre tous les âges. L'enfant y divertit par ses jeux ; le jeune homme s'y forme, et apprend les usages du monde ; la jeune personne s'y instruit, et évite les dangers de la solitude ; le vieillard y jouit de la considération et du respect qui lui sont dus ; l'homme mûr s'y délasse de ses intéressants travaux, et y donne des leçons utiles ; la mère de famille y intéresse tout le monde.

Le nombre de personnes qui composent la société doit être borné. Lorsqu'il est nombreux, il y a trop de devoirs à remplir ; d'ailleurs il est à

craindre qu'entre un grand nombre de personnes, il ne s'élève des passions orageuses, qui y portent le trouble et la désunion. Si, au contraire, il n'y a pas assez de monde, on éprouve du vide.

On ne doit se réunir en cercles que le soir, lorsque chacun a rempli la tâche que lui impose l'ordre social. La société devient pour lors un vrai délassement. Lorsqu'au contraire le cercle dure une partie de la journée, la conversation languit; il y a satiété et ennui.

### DU MONDE.

Par cette expression impropre, on entend des cercles nombreux. Quand on dit qu'on fréquente le monde, cela signifie qu'on va habituellement dans des réunions nombreuses de différentes personnes. Si elles sont honnêtes, ce monde sera vertueux; si elles ne le sont pas, ce monde sera corrompu. A Sparte, le monde étoit le juge le plus sévère des actions particulières; on ne pouvoit mieux faire que de le consulter, et s'en rapporter à ses décisions. Le monde de Rome, au temps de Cincinnatus, étoit l'asile le plus sûr pour la vertu. Sous les Césars, le monde de cette même Rome et ses maximes étoient on ne peut plus corrompues : les crimes y étoient encensés, et prenoient la place des vertus. On y faisoit l'apothéose

de tous les vices ; on leur élevoit des autels.... Qu'attendre d'un pareil monde si ce n'est le renversement de toute morale ?

Moralistes ! qui tonnez avec tant de force contre la corruption du monde, vous avez raison ; cependant il faut avoir de l'indulgence, et pardonner aux hommes quelques foiblesses.

Mais, hélas ! que nous sommes éloignés de n'avoir que des foiblesses à reprocher au monde d'aujourd'hui ! Les principes y sont tellement oubliés, qu'on a raison de ne vivre avec la plupart des hommes, que comme avec des gens dont il faut sans cesse se méfier. Les lois, la crainte des châtiments, peut-être un peu de respect pour l'estime publique,... empêchent les crimes, dont les uns seroient punis, et les autres traduits au tribunal de l'opinion. Mais on sait éviter l'un et l'autre par l'art avec lequel on colore les actions les plus criminelles.

La corruption du monde est beaucoup plus grande dans les villes ; les intérêts y sont si rapprochés, qu'on se heurte sans cesse. Chacun veut parvenir à son but ; mais on rencontre des obstacles. Dans les commencements, on tâche de les écarter par des voies honnêtes ;... mais bientôt tous les moyens sont bons ; on ne cherche qu'à sauver les apparences. Les gens opulents et oisifs, qui se rendent tous dans les villes, augmentent

cette dépravation générale par l'abus qu'ils font de leurs richesses : il leur faut des femmes, des plaisirs bruyants, des spectacles....

Le genre de vie qu'on mène à la campagne est plus simple ; on s'y occupe davantage, et ces occupations sont les différentes branches de l'agriculture. Le corps se fatigue par ces travaux, l'imagination est moins ardente ; elle n'a pas, comme à la ville, des objets continuels de dissipation, et des plaisirs qui la puissent enflammer. On est forcé de se conformer, jusqu'à un certain point, aux mœurs simples du cultivateur.

## CHAPITRE VII.

### DE LA POLITESSE.

La politesse est toujours proportionnée au degré de civilisation des peuples. Chez toutes les nations les classes distinguées, qui, à raison de leur fortune, ont reçu une meilleure éducation, en ont plus que les classes inférieures.

La politesse consiste en des manières douces et aimables. L'homme poli ne heurte personne ; il déguise beaucoup de choses légères qui pourroient faire de la peine. Il n'ose pas dire tout ce

qu'il pense ; il tient même souvent un langage qui est contraire à ses sentiments. Cependant cela doit avoir des bornes ; autrement, la politesse devient dissimulation, fausseté, souvent même trahison. Il n'arrive que trop souvent de traiter poliment celui à qui l'on veut le plus de mal, celui que l'on trahit.

C'est encore souvent le langage du flatteur ; il cherche toujours à plaire par la politesse la plus raffinée.

La politesse est-elle une vertu sociale ? oui, lorsqu'on la prend dans sa véritable acception. Elle adoucit les mœurs, elle donne de l'aménité, et rend la société beaucoup plus agréable ; mais elle cesse d'être estimable lorsqu'elle dégénère en fausse complaisance : c'est le vernis sous lequel les gens du monde couvrent tous les vices. Harpagon est un avare : non, dit faussement l'homme poli ; il aime un peu son or, mais d'ailleurs il est fort honnête.... Tartuffe est un hypocrite : non, dit encore l'homme poli ; c'est un homme pieux, mais qui n'est pas exempt de foiblesses.... C'est ainsi qu'on excuse les actions les plus coupables. La vraie politesse doit être exempte de ces condescendances criminelles.

L'urbanité est le maximum de la vraie politesse ; elle est pleine de grâces et de dignité.

### DE L'IMPOLITESSE.

L'impolitesse approche de la grossiéreté ; elle blesse les usages reçus : aussi est-elle souvent regardée comme une offense, et il est quelquefois assez difficile de l'en distinguer. L'un prendra pour offense ce qu'un autre ne regardera que comme impolitesse. On juge pour lors le procédé par l'intention.

L'impolitesse provient ordinairement d'un défaut d'éducation, et du peu d'habitude de la bonne compagnie. Quelquefois elle a sa source dans la hauteur ; alors elle est plus blâmable.

### DE LA GROSSIÉRETÉ.

La grossiéreté s'éloigne encore davantage de la politesse ; elle n'est pas un crime, mais elle rend la société de celui qui en a le langage infiniment désagréable.

C'est le défaut ordinaire du peuple, parce que son éducation peu soignée ne lui a pas permis d'apprendre à respecter les convenances. Une grossiéreté de la part de celui qui est à même de la juger est une offense.

### DE L'IMPERTINENCE.

Lorsque la grossiéreté va jusqu'à oublier toutes les règles de la bienséance, elle prend le nom d'im-

pertinence. Elle blesse toutes les convenances, et choque tout le monde.

L'impertinence provient quelquefois d'un défaut d'éducation. L'homme mal élevé ne sent pas toujours l'inconvénance de ses procédés.

L'impertinence peut être encore une suite de la légéreté. On se permet des propos dont on ne veut pas se donner la peine de calculer l'importance. Celle-ci est moins coupable.

Mais souvent l'impertinent cherche à offenser par dédain et par hauteur. Il dit une impertinence volontairement et dans l'intention de blesser ; il ne se la permet qu'avec celui qu'il regarde comme étant au-dessous de lui, et qu'il méprise ; tandis qu'il porte la politesse jusqu'à la plus vile bassesse envers celui dont il espère des faveurs, ou dont il redoute le pouvoir. C'est l'impertinence ordinaire des courtisans. On sent tout l'odieux de ce caractère.

La suffisance rapprochè de l'impertinence; mais elle est moins offensante.

Il est une espèce d'impertinence qu'on ne sauroit trop blâmer. C'est celle qu'on se permet contre l'homme qu'on protége, et qu'on a été assez heureux pour obliger.

L'impertinence d'un supérieur envers son inférieur, telle que celle d'un général envers ses officiers, celle de l'officier envers le soldat, celle

du maître envers celui qui le sert, annonce un cœur entièrement dégradé et pervers.

Ceux qui sont au-dessus des autres, de quelque manière que ce soit, ne sauroient trop se surveiller pour n'être pas impertinents. Qu'ils n'oublient point que ce qui ne choqueroit pas de la part d'un égal devient offense de la leur.

Ceux qui prennent un ton assuré doivent également craindre qu'il ne dégénère en impertinence.

### DE LA FADEUR.

Que dire de cette *politesse fade*, qui n'est occupée qu'à faire des compliments ? Malheur à celui qui les débite! malheur à celui qui les écoute! C'est, si l'on veut, l'excès de la politesse; mais c'est en même temps l'excès de la bassesse.

Le sage est poli et honnête avec tout le monde. Il ne sauroit jamais lui rien échapper qui puisse offenser ; mais sa dignité ne l'éloigne pas moins de la fadeur. Il parle et agit avec le ton de l'homme libre, qui applaudit aux choses honnêtes, et blâme sévèrement ce qu'il regarde comme contraire à l'honneur. On pourra peut-être traiter d'austérité, ou même de grossièreté, ce langage ; mais il n'est que vrai.

## CHAPITRE VIII.

### DES ÉGARDS.

Les égards sont des procédés plus délicats que la simple politesse. On doit être poli avec tout le monde. On n'a des égards que pour les personnes que l'on aime ou que l'on considère.

Il y a donc deux espèces d'égards.

Les uns sont dus à l'amitié et à l'amour.

Les autres sont une suite de considérations sociales, qui obligent à avoir des égards pour plusieurs personnes.

1° *Les malheureux.* Ceux qui sont accablés par la fortune, c'est-à-dire, par une suite d'événements contraires, inspirent de l'intérêt. On les secourt d'une manière particulière, et on fait pour eux ce qu'on desireroit qu'on fît pour nous, si nous nous trouvions dans les mêmes circonstances.

Ceux, par conséquent, qui tombent d'un haut rang, ont droit à des égards particuliers. Alexandre ne devoit que de la politesse et un traitement honnête à la mère et à la femme de Darius. Il eut pour elles les égards les plus délicats pour tâcher d'adoucir leur situation.

2° On doit des égards à ceux qui ont rendu des

services signalés à la chose publique. C'est une obligation que la reconnoissance impose à chaque citoyen.

3° Les talents distingués ont droit à la considération et aux égards ; ces sentiments sont dus à leur supériorité. D'ailleurs les talents distingués sont toujours utiles dans la société.

4° La vieillesse mérite des égards particuliers. Ils sont dus à son âge, à son expérience, aux services qu'elle a rendus, à ceux qu'elle peut rendre ; enfin, à sa foiblesse. Aussi, chez toutes les nations civilisées on a témoigné les plus grands égards aux vieillards. On sait qu'à Sparte les jeunes gens étoient obligés de se lever devant un vieillard.

5° Les femmes commandent les égards aux ames bien nées. Il sont dus à la reconnoissance que méritent leurs soins continuels pour nous, à leur amabilité ; enfin, à leur foiblesse. Tout homme doit être le protecteur d'une femme qu'il voit insulter.

6° Les enfants méritent aussi des égards. Ils sont foibles, et ils sont l'espérance de la patrie.

Quand on a eu des égards particuliers pour une personne, on ne doit jamais les discontinuer sans quelque motif grave ; car ce seroit l'affliger. Cette observation est de la plus grande importance. Que de querelles n'ont pas d'autre origine ! On avoit, dit-on, des égards pour moi ; on les a discontinués

sans que j'aie démérité. On regarde ce procédé comme une offense, tandis que, dans la réalité, il n'est le plus souvent que la cessation d'un bienfait.

### DE LA DÉFÉRENCE.

La déférence s'élève au-dessus des égards; elle approche du respect. On a de la déférence pour ceux qui sont au-dessus de nous.

### DU RESPECT.

Enfin, le respect est le plus haut degré des égards. On *vénère*, on *honore*, on *respecte*, ceux qui sont très-élevés au-dessus de nous, soit par leurs qualités personnelles, soit par leurs relations sociales.

### DU MANQUE D'ÉGARDS.

Quoique les égards ne soient pas d'une justice rigoureuse, ils sont néanmoins commandés par les convenances sociales. On n'y manque jamais sans révolter toute ame honnête.

### DE L'INSOLENCE.

L'insolent manque non seulement aux égards qu'il doit à ses semblables; mais il les outrage par des procédés mal-honnêtes. L'insolence est particulière aux gens en place. Que de ministres, que de généraux, que de commis... insolents!

L'insolence prend ordinairement sa source dans un défaut d'éducation, ou dans un amour-propre désordonné.

On l'a dit souvent, et l'observation le confirme; personne n'est plus insolent que les nouveaux parvenus. C'est une suite de leur défaut d'éducation.

L'amour-propre rend également insolent. Qui n'est pas indigné contre ces Romains, qui, ne se contentant pas de dépouiller et d'asservir les peuples, en conduisoient, dans leurs insolents triomphes, les chefs et les principaux personnages enchaînés ! Cette insolence étoit le résultat de la hauteur que leur avoient donnée leurs succès militaires.

### DES ÉGARDS EXCESSIFS.

Celui qui a pour les autres des égards excessifs compromet toujours sa dignité, et il est rare que ceux qui en sont l'objet n'en abusent pas; l'amour-propre se laisse si facilement induire en erreur, qu'ils pensent que ces égards prodigués leur sont dus.

L'influence du caractère se fait ici remarquer particulièrement. Les personnes qui ont de la douceur et de la bonté ont ordinairement des égards déplacés pour leurs égaux, et même pour leurs inférieurs. Les gens durs et hautains manquent, au contraire, aux égards. Pour ne pas tomber dans ces excès, il faut que chacun se tienne à sa place.

Le sage est très-poli, et a beaucoup d'égards pour ceux à qui il en doit; néanmoins il ne compromet jamais sa dignité.

## CHAPITRE IX.

### DE L'INDULGENCE.

On doit être indulgent envers les autres, comme on desire que les autres le soient envers nous; car qui n'a pas des torts à se reprocher! qui n'a pas besoin d'indulgence!

Cette vertu ne sauroit appartenir aux animaux. Ils connoissent rarement les offenses.

Mais l'indulgence est un des devoirs les plus sacrés pour l'homme social. Il a ses défauts; ses semblables, avec lesquels il est obligé de vivre, ont les leurs. Il faut donc que les uns et les autres se les tolèrent mutuellement.

Le parti qu'on prend ordinairement est de faire un choix sévère des personnes qu'on admet dans sa société intime. On en éloigne celles dont les défauts nous blessent; on n'y reçoit que celles dont on peut supporter les foiblesses.

Cette indulgence doit cependant avoir des bornes. On sait compatir aux fautes légères; mais on ne doit pas tolérer le vice. Néanmoins c'est ce

qui arrive tous les jours dans la société. On cherche à excuser des actions qui sont très-coupables.

L'un appelle foiblesse ce que l'autre traite de criminel ; et il est souvent assez difficile de prononcer. Les querelles de nation à nation, de particulier à particulier, en présentent des exemples continuels. Carthage se plaignoit de Rome, Rome accusoit Carthage. Pompée faisoit des reproches graves à César, celui-ci en faisoit à Pompée..... Qui avoit tort? qui avoit raison?... La meilleure règle pour juger dans ces circonstances délicates est de consulter un cœur honnête qui ne soit ni intéressé, ni prévenu.

Personne n'est sans défauts.

> ..... *Optimus ille*
> *Qui minimis urgetur vitiis.....*

L'indulgence est donc d'une nécessité absolue. Aussi en faut-il avoir beaucoup dans la société.

On est indulgent pour la femme galante, pourvu qu'elle ne blesse pas la décence.

On est indulgent pour celui qui tire parti du maniement des deniers publics, pourvu qu'il se tienne dans de certaines limites....

On est indulgent pour l'homme en place, s'il n'abuse que légèrement de son pouvoir.

Enfin, on est forcé d'accorder quelque chose à la foiblessse humaine. *Il y a peu d'hommes*

*assez vertueux pour n'avoir rien à se reprocher.* [1] Si on ne vouloit être indulgent pour aucune foiblesse, on ne vivroit avec personne.

### DU DÉFAUT D'INDULGENCE.

On voit un fœtus dans l'œil de son voisin, et on n'apperçoit pas une poutre dans le sien.

Ésope a dit : On place ses propres défauts dans le côté d'une besace, et ceux des autres dans le côté opposé ; en jetant la besace sur son épaule, on laisse en avant ce côté-ci pour avoir sans cesse sous les yeux les défauts des autres ; et on renvoie en arrière le côté où sont les siens propres, pour ne les jamais voir.

### DE L'EXCÈS D'INDULGENCE.

Cet excès d'indulgence entraîne une grande partie des maux de la société. Si l'opinion publique flétrissoit toute action mal-honnête, ce seroit un frein puissant qui seroit capable de contenir les méchants. Un homme pouvoit-il à Sparte n'être pas brave, et une femme n'être pas vertueuse ?

Mais lorsqu'un monde corrompu excuse tous

---

[1] Dans les monnoies d'or et d'argent, on met toujours un peu d'alliage, qu'on appelle *remède*.

Les foiblesses sont l'alliage qui se trouvent toujours avec la vertu ; elles en sont le *remède*.

les vices, quelle force extraordinaire ne faut-il pas à l'homme de bien, pour ne pas se laisser séduire par l'exemple ?

Le sage est indulgent comme il desire qu'on le soit pour lui ; mais son indulgence ne dégénèrera point en foiblesse, et ne lui empêchera pas de censurer le vice.

## CHAPITRE X.

### DES MANQUEMENTS.

Dans l'état de nature, les animaux ainsi que l'homme peuvent avoir quelques querelles pour leur nourriture, ou pour leurs amours ; mais ils n'ont jamais entr'eux d'autres sujets de mécontentement.

Tout devient, au contraire, sujet de querelles parmi les hommes de la société. Un propos, un simple geste, sont souvent une offense dont on est vivement affecté. L'opinion publique est très-délicate sur ces manquements, quoiqu'elle varie beaucoup sur leur nature. On sait que chez ces Romains si braves, un soufflet donné à une personne étoit regardé comme un offense si légère, qu'on la réparoit par la plus petite pièce de monnoie ; tandis que chez nos nations modernes, un soufflet

reçu imprime une tache déshonorante, qu'on ne peut effacer que dans le sang de celui qui l'a donné, en le provoquant à un combat particulier.

### DES TORTS.

Lorsque le manquement est léger on l'appelle seulement un *tort*. Une médisance sur une matière peu importante, par exemple, est un tort. On ne doit pas divulguer des choses qui peuvent faire de la peine.

### DE L'OFFENSE.

Mais si le manquement est considérable, on lui donne le nom d'*offense*, d'*insulte*, et d'*injure*. On a, par exemple, surpris la bonne foi d'une personne, et on l'a trompée dans des affaires importantes; on l'a calomniée de la manière la plus noire, on a attenté à son honneur, ou directement ou indirectement; on a suscité contre elle des ennemis puissants...

Ce sont des offenses, des insultes et des injures si graves, qu'on ne sauroit les tolérer. L'ordre social en seroit troublé.

Mais comment assigner les limites de ces divers manquements ? Il est sans doute très-difficile, parce que chacun, à cet égard, a sa manière particulière de voir et de sentir. C'est en général l'opinion qui les détermine; et elle varie chez

les diverses sociétés à raison de leur degré de civilisation, et, dans la même société, chez les diverses classes de citoyens. Le *plebs*, dans ses querelles, se permet des propos que les autres classes ne sauroient tolérer. Les femmes particulièrement s'y traitent d'une manière vraiment insupportable.

### DU RESSENTIMENT.

On est toujours sensible à l'offense qu'on reçoit. La première impression qu'on en éprouve s'appelle *ressentiment*.

### DES BROUILLERIES.

Lorsque l'offense est plus considérable, on se brouille et on cesse de se voir. Ces brouilleries sont fort communes dans la société. Elles ont pour causes principales une des trois passions que nous avons vu conduire tous les hommes. Ce seront :

1° L'amour-propre offensé d'une manière quelconque ;

2° Des affaires d'intérêt dans lesquelles on se croit lésé ;

3° Des intrigues amoureuses, qu'on aura cherché à contrarier.

### DU MANQUE DE RESSENTIMENT.

Celui qui ne ressent point une offense qu'il a reçue annonce un grand défaut de sensibilité qui

est toujours blâmable ; car il ne peut provenir que de quelques-unes des causes suivantes:

1° Une apathie absolue.

2° Un manque d'honneur ; car l'homme sensible à l'honneur ne souffre point qu'on lui manque.

3° Un intérêt quelconque. L'homme qui a de grandes raisons de ménager une personne en souffre des manquements, qu'il ne tolèreroit pas de la part d'un autre.

4° Le mépris et le dédain ; car on dédaigne l'insulte d'un homme qu'on méprise.

### DU RESSENTIMENT PORTÉ A L'EXCÈS.

Il est des personnes qui n'oublient jamais une offense, quoique celui qui leur a manqué leur en témoigne tous ses regrets. Elles ne le verront pas, et elles n'auront plus de communication avec lui.... Une pareille conduite n'est permise que lorsque l'offense a été grave.

Mais quelquefois on va encore plus loin ; on cherche à se venger.

### DU REPENTIR.

Celui qui se repent est à moitié pardonné, dit-on communément ; c'est parce que son repentir donne des espérances qu'il ne commettra plus les mêmes fautes : or, c'est tout ce qu'on

exige ; car on ne punit pas pour le plaisir de punir, mais pour faire changer de conduite.

### DU PARDON.

Pardonnez à celui qui vous a offensé, si vous voulez qu'on vous pardonne, lorsque vous aurez manqué à quelqu'un. Or, il n'est personne qui ne soit exposé à manquer à un autre. Ce pardon des injures coûte beaucoup à l'amour-propre ; il est cependant absolument nécessaire dans des sociétés d'hommes légers et inconséquents, et toujours entraînés par leurs passions.

### DE LA RÉPARATION.

Celui qui en offense un autre, de quelque manière que ce soit, doit non seulement reconnoître ses torts, et lui en faire des excuses ; mais il est obligé encore de les réparer autant qu'il est en son pouvoir. C'est la vraie manière de prouver qu'il est fâché de ce qu'il a fait.

S'il l'a blessé dans son honneur par des calomnies, il démentira hautement les propos injurieux qu'il se seroit permis. Si l'offense est publique, la réparation le sera également.

A-t-il porté préjudice à ses intérêts ? il lui restituera ce dont il auroit pu lui faire tort.

Le sage ne manque à personne, il ne souffre pas non plus qu'on lui manque. Mais si, par foi-

blesse ou par inadvertance, il avoit pu avoir des torts avec quelqu'un, il se hâteroit de lui en demander pardon, et de lui donner une entière réparation.

## CHAPITRE XI.

### DE LA CLÉMENCE.

Qu'il est doux d'être clément envers ceux qui nous ont offensés! La clémence est la vertu des ames sensibles. Ceux qui leur ont manqué n'implorent jamais en vain leur clémence.

L'animal qui reçoit un mauvais traitement s'en venge aussitôt s'il le peut; mais, ce premier moment passé, il oublie cette injure. Cependant il est quelques espèces, tel que l'eléphant, qui conserve de la rancune pendant long-temps. Il court sur celui qui lui a manqué aussitôt qu'il l'apperçoit.

L'homme de nature est aussi très-sensible à l'outrage, et en témoigne son ressentiment. Si les circonstances ne lui permettent pas d'en tirer une prompte vengeance, il ne l'oublie point, et il se venge souvent après plusieurs années, lorsque l'occasion s'en présente. L'histoire des petites hordes de l'Amérique nous en montre des exemples terribles. Les haines et les vengeances s'y transmet-

tent ordinairement de générations en générations.

Dans nos sociétés policées, on a érigé la clémence en vertu. On tolère la vengeance dans le premier moment de l'insulte; mais on veut qu'ensuite on oublie le manquement, et qu'on soit clément.

### DU MANQUE DE CLÉMENCE.

Celui qui ne veut pas être clément n'a pas droit d'exiger que les autres le soient à son égard; il s'expose ainsi à de dures représailles.

### DE L'OUBLI DES INJURES.

Il en coûte d'oublier des injures; l'amour-propre blessé pardonne difficilement. Cependant celui qui desire qu'on oublie ses torts doit oublier ceux des autres; l'intérêt particulier ne l'ordonne pas moins que l'intérêt général.

### D'UNE CLÉMENCE EXCESSIVE.

Quelques peuples d'Afrique offrent des sacrifices aux dieux méchants, parce qu'ils les craignent; mais ils n'en offrent point aux bons. *Ceux-ci*, disent-ils, *sont trop bienfaisants pour qu'ils nous fassent du mal.*

Tous les hommes agissent comme ces peuples envers celui qui a une clémence déplacée. Ils ne craignent pas de lui manquer, parce qu'ils sa-

vent qu'il supportera patiemment leur insulte. C'est une vérité bien affligeante pour l'homme clément.

Le sage a le cœur trop bon pour ne pas être clément ; mais il ne porte pas cette clémence jusqu'à ce degré de foiblesse qui l'exposeroit à être insulté.

## CHAPITRE XII.

### DE LA VENGEANCE.

Lorsque l'insulte est très-grave, il est difficile d'empêcher que, dans le premier moment, on ne cherche à se venger. On a dit :

La vengeance est le plaisir des dieux.

Il est certain que tout être sensible est irrité de l'insulte et du mal qu'on lui a fait ou qu'on a voulu lui faire. Le premier mouvement le porte à en tirer vengeance; le temps affoiblit ensuite ce ressentiment.

La vengeance a deux motifs; le premier est de repousser le mal qu'on a reçu réellement ; il est le seul qu'aient les animaux ainsi que l'homme de nature : ils ne se vengent que pour empêcher qu'on ne leur fasse du mal.

L'homme social a un second motif en se vengeant. Son amour-propre a été mortifié de l'insulte qu'on lui a faite, ou qu'on a cherché à lui faire, et cette passion pardonne difficilement.

Les nations entr'elles ne souffrent point d'insulte ; celle qui a été outragée demande une réparation éclatante. Si on ne la lui accorde pas, elle déploie tous ses moyens de force, et déclare la guerre à celui qui lui a manqué.

La même conduite s'observe de particulier à particulier. Celui qui a été insulté en demande réparation : si on la lui refuse, ou il invoque l'appui des lois, ou il emploie ses propres forces. L'homme sage préfère toujours le premier moyen.

### DU MANQUE DE VENGEANCE.

En envisageant, ainsi que nous l'avons dit, la vengeance comme une punition, c'est un mal que de ne pas se venger, puisque c'est enhardir les méchants à manquer continuellement aux gens de bien ; mais on aura recours aux lois. Cependant il arrive souvent qu'on cherche à se venger soi-même.

Une nation qui se laisse insulter impunément devient un objet de mépris pour les autres. Il en est de même pour les particuliers.

### DES VENGEANCES EXCESSIVES.

Il est des vengeances qui font frémir l'humanité. Les vengeances de la famille des Atrides sont à peine concevables. On ne lit jamais, sans être saisi d'horreur, celles que les sauvages de l'Amérique exercent contre les prisonniers qu'ils font à la guerre.

Les petites républiques de la Grèce exerçoient les unes contre les autres des vengeances terribles. Sparte entretint des armées pendant dix ans devant Messène ; lorsqu'elle s'en fut emparée, elle la détruisit entièrement, et en fit esclave tous les habitants... Troie fut détruite de fond en comble...

### DE LA RANCUNE.

Il est peut-être permis de se venger dans le premier moment ; mais il ne l'est jamais de conserver de la haine. L'homme qui a de la rancune paroît se réconcilier avec son ennemi ; mais c'est seulement pour choisir un moment favorable, où il puisse se venger plus sûrement.... Il y a de la lâcheté dans ce procédé.

L'homme généreux, au contraire, qui ne veut pas pardonner, le dit hautement ; il ne voit point celui dont il a à se plaindre. Cependant il y a plus de grandeur à oublier ses torts.

On excepte les insultes graves qui attaquent

l'honneur et la probité; elles ne se pardonnent point. On ne cherche pas à se venger de celui qui a pu se porter à de pareils excès ; on s'en tient seulement éloigné. Néanmoins on n'oubliera pas envers lui les droits de l'humanité ; s'il est dans le malheur, la générosité engage à le soulager : mais on vivra avec lui comme avec un méchant capable de faire du mal. On s'en méfiera jusqu'à ce qu'il ait prouvé par ses actions qu'il a changé, et qu'il est capable de sentiments honnêtes.

## CHAPITRE XIII.

### DE LA PUNITION.

Lorsqu'une offense n'est pas réparée, elle mérite une punition comme le crime; car elle ne trouble pas moins l'ordre public.

Cette punition s'exerce de deux manières; ou elle est abandonnée à la personne offensée, ou elle est confiée aux dépositaires de l'exécution des lois.

Une personne est calomniée et diffamée; elle traduit son calomniateur devant les tribunaux, et le fait condamner ou à une rétractation publique, ou à une punition quelconque, soit pécuniaire, soit corporelle.

Mais il est des offenses qui ne sont point punies par les lois, ou qu'elles ne sauroient atteindre. L'offensé se trouve pour lors comme dans l'état de nature, et punit lui-même; alors il lutte corps à corps avec son adversaire.... Le peuple se frappe à coups de poings; c'est ce que les Anglais appellent *boxer*. Les anciens Germains se battoient avec leurs armes lorsque la querelle étoit grave. Cette manière a été adoptée par toute l'Europe moderne, sous le nom de *duel*.

Dans ce dernier cas, l'offensé peut être le plus foible, et il succombe.

L'ordre public et l'intérêt particulier sollicitent donc également qu'on abandonne la punition aux magistrats.

## CHAPITRE XIV.

### DE LA PATIENCE.

Dans un ordre de choses tel que celui qui subsiste parmi les êtres existants, il leur faut beaucoup de patience, puisqu'ils sont exposés continuellement aux maux physiques de toute espèce. La patience est donc une des premières vertus du sage; elle exige de la force de caractère.

*On doit s'accoutumer de bonne heure à*

*plier sous le joug de la dure nécessité.*

Les caractères doux et apathiques ont assez de patience; mais elle se trouve rarement chez les caractères impétueux et irascibles. C'est pourquoi les animaux frugivores sont très-patients, tandis que les carnivores sont très-impatients. Le singe et l'homme de nature, quoique irascibles, ne manquent cependant pas de patience.

L'homme social a beaucoup de patience lorsque son amour-propre n'est pas intéressé. Les Américains demeuroient des mois, des années, à creuser un canot, à faire une hache de pierre, à préparer leurs filets;... leur persévérance dans ces travaux étoit inconcevable.

Dans nos grandes sociétés l'homme est exposé à deux sortes de maux: les maux physiques, qui sont encore plus considérables pour lui que dans l'état de nature, à cause de l'affoiblissement de son tempérament; et les maux sociaux, qui naissent de l'injustice de ses semblables, et des besoins nouveaux que fait naître l'état social. Ces diverses situations exigent de lui beaucoup de patience. Le peuple n'en manque pas; il demeure constamment dans son atelier. Le marchand est à son comptoir. Mais les gens riches et puissants sont beaucoup moins patients; leur amour-propre s'irrite des obstacles qu'ils rencontrent. Accoutumés à commander et à être obéis, ils voudroient

que les lois même de la nature pliassent sous leurs volontés.

Les femmes ont beaucoup plus de patience que les hommes. L'habitude qu'elles contractent de bonne heure de céder presque toujours à la volonté des autres, parce qu'elles sont obligées d'obéir d'abord à leurs parents, et ensuite à leurs maris; les douleurs fréquentes auxquelles leur sexe les expose, les exercent continuellement à la patience.

Dans l'état de nature la femme est peut-être plus irascible que l'homme; elle jouit de toute son indépendance, et l'homme ne lui commande point : elle n'a point d'infirmités particulières.... Ainsi sa patience ne sera pas plus grande que celle de l'homme.

### DE L'IMPATIENCE.

C'est aggraver ses peines et ses maux que de s'abandonner à l'impatience. On s'agite, on se tourmente, l'imagination s'exalte, et elle éloigne la douce espérance, qui est la dernière ressource de l'être souffrant.

Les maux physiques sont une suite de l'ordre présent, sur lequel nous ne pouvons rien.

Les maux qu'entraîne l'état social sont compensés par de plus grands avantages. Ces motifs

sont bien suffisants pour engager l'homme raisonnable à avoir de la patience.

### D'UNE PATIENCE EXCESSIVE.

Une patience trop grande à souffrir les injustices des hommes seroit déplacée ; elle autoriseroit les méchants, qui ne sont que trop portés à abuser de la bonté des honnêtes gens.

Mais on ne sauroit avoir trop de patience lorsqu'il s'agit des maux qui dépendent des lois des êtres existants.

Le sage a trop de force d'ame pour ne pas souffrir avec patience les événements fâcheux qui peuvent lui arriver ; ils sont une suite des lois de la nature qu'il ne sauroit changer. Il s'y résigne avec courage.

Quant aux obligations de la société et aux maux qui peuvent lui en résulter, il les supporte avec la même force et la même patience ; il se rappelle tous les avantages que cette même société lui assure d'un autre côté.

## CHAPITRE XV.

### DE LA VIVACITÉ.

Il est bien rare qu'on ne se repente de ce qu'on a fait dans la vivacité. On ne voit d'abord que l'offense vraie ou prétendue qu'on a reçue. On s'abandonne à la colère, on cherche à se venger;... la raison n'est plus écoutée... On sent que dès-lors on ne peut agir qu'inconsidérément.

La vivacité est comme toutes les grandes passions; elle augmente beaucoup les forces. L'animal, dans un accès de vivacité, est capable d'efforts qui sont au-dessus de ses forces, lorsqu'il est calme. Les talents de l'esprit et la vigueur de l'ame ne se font voir tout entiers que dans des moments de vivacité.

Les carnivores se laissent aller à de grandes vivacités; les frugivores sont plus calmes.

Les singes, ainsi que l'homme de nature, sont très-vifs, et ils s'irritent facilement.

Dans la société, l'homme a conservé toute sa vivacité; elle est ensuite modifiée par les tempéraments. Le bilieux et le mélancolique en ont plus que le sanguin et l'apathique.

Mais les relations sociales obligent continuellement l'homme à modérer cette vivacité. Il crain-

droit de s'y abandonner, parce que les suites en seroient plus ou moins fâcheuses pour lui. Il est obligé d'acquérir un grand empire sur lui même.

### DU SANG FROID.

C'est un grand avantage de pouvoir conserver son sang froid. On juge avec discernement les événements : on pèse tout avec maturité ; on ne se laisse point aller à des vivacités.

L'homme vif et pétulant peut quelquefois avoir l'avantage, parce que ses forces se trouvent *physiquement* augmentées, comme nous venons de le voir ; mais le plus souvent il se *met à découvert*, et l'homme de sang froid, le prenant sur le temps, le terrasse. Cela est vrai au physique comme au moral.

Le sang froid appartient particulièrement au tempérament apathique. Le sanguin en a moins, mais il est rare que le bilieux puisse modérer sa vivacité.

L'énergie du mélancolique lui donne la force de se commander, et il a toutes les apparences du sang froid.

### DU CALME.

Le calme de l'ame est le triomphe de la sagesse. Tous les efforts du sage sont pour l'acquérir.

L'homme pétulant se laisse aller continuelle-

ment à des vivacités qu'il ne sauroit modérer. C'est un défaut des tempéraments bilieux.

Les habitants du midi, qui tiennent plus ou moins de ce tempérament bilieux, sont tous extrêmement pétulants.

### DE L'IRASCIBILITÉ.

L'irascibilité est une suite de la vivacité et de la pétulance. Tous ces caractères sont extrêmement irascibles. Ils ne sauroient supporter la moindre contradiction sans se mettre en colère.

C'est pourquoi les carnivores sont très-irascibles, tandis que les frugivores le sont beaucoup moins.

Il est cependant quelques frugivores, tels que les singes, qui ont beaucoup d'irascibilité; ce qui doit faire présumer que l'homme de nature étoit également assez irascible.

L'homme social conserve la même irascibilité; mais les relations sociales l'obligent de la contenir.

Le sage laisse écouler les premiers moments de la plus grande sensibilité: la réflexion tempère son irascibilité, et ramène bientôt le calme dans son cœur. Il voit avec plus de sang froid, il raisonne avec plus de maturité; enfin, il ne prend de détermination que lorsque la raison a repris tous ses droits.

## CHAPITRE XVI.

### DE LA COLÈRE.

La colère est le dernier degré de la vivacité. En vain voudroit-on lui faire entendre le langage de la raison. Elle est sourde à tout ce qu'on pourroit lui dire.

Les animaux violents et irascibles, tels que le lion, le tigre,... et la plupart des carnivores, sont très-enclins à la colère, et s'abandonnent à de grandes fureurs.

Au contraire, les animaux d'un caractère doux, tels que le belier, le cerf,... se mettent assez difficilement en colère. Leur timidité leur cause des frayeurs continuelles.

Le singe, qui est vif et irascible, se laisse aller facilement à la colère. Il souffre difficilement la contradiction. Il en devoit être de même de l'homme dans l'état de nature.

Mais, dans l'état social, l'homme, quoique pas moins irascible que le singe, est retenu par un si grand nombre de motifs, qu'il ose moins s'abandonner à la colère. Ces mouvements désordonnés ont trop souvent des suites fâcheuses, et l'opinion les blâme sévèrement.

Néanmoins les caractères vifs sont forts sujets

à la colère. La contrariété la plus légère choque leur amour-propre, et ils se mettent en fureur.... Cependant ils sont capables de modérer ces emportements, lorsqu'ils sont retenus par un motif puissant. Ils ne se permettront point de vivacités envers des personnes qu'ils craignent, ou qu'ils respectent. C'est pourquoi les personnes qui, par leurs places ou leurs fortunes, se trouvent au-dessus des autres, se mettent plus facilement en colère, parce qu'elles ne sont retenues par aucun de ces motifs.

La colère est comme la vivacité; elle augmente prodigieusement les forces.

Celui qui, lorsqu'il est insulté, peut contenir sa colère, fait voir ou une grande force d'ame, ou beaucoup de foiblesse de caractère.

Quel empire sur lui même ne montre pas Thémistocle, lorsque, menacé par le général lacédémonien, au lieu de se mettre en colère, il lui répond froidement : *Frappe, mais écoute !*

Quelle foiblesse de caractère dans le fils de Charlemagne, qui se laisse dépouiller de sa puissance, et condamner à une pénitence publique, sans éprouver le moindre mouvement de colère !

### DES MENACES.

Dans la colère on se permet ordinairement de faire des menaces. C'est une suite de l'irréflexion de cet emportement. Car, le plus souvent, on est

bien éloigné de vouloir faire du mal à celui contre lequel on se fâche; et, en supposant qu'on fût réellement dans l'intention de se venger, ce seroit l'avertir de se tenir sur ses gardes.

### DE L'EMPORTEMENT.

L'emportement et la fureur sont les derniers degrés de la colère. Les tempéraments irascibles s'abandonnent volontiers à cet excès, parce qu'ils n'ont point assez d'empire sur eux-mêmes; car autrement ils verroient toutes les suites fâcheuses qu'ont ces violences. Clitus se livre à un emportement violent contre Alexandre; celui-ci, irrité de son audace, devient encore plus furieux, et le poignarde..... Telles sont les suites terribles de l'emportement.

Le sage se met dans une sainte colère lorsqu'il voit fouler aux pieds les préceptes les plus sacrés de la morale; mais il tâche d'être toujours maître de lui-même, pour ne point passer certaines limites. Dans toute autre occasion il ne sort jamais de cette situation calme qui le caractérise.

## CHAPITRE XVII.

### DE LA BONTÉ.

Tout être sensible, *souffrant des douleurs des autres*, ne sauroit vouloir leur faire du mal. Les animaux seront donc bons lorsque des circonstances particulières ne les rendront pas méchants.

Les frugivores ont beaucoup de bonté. Quand ils sont attaqués, ils emploient toutes leurs forces pour se défendre. S'ils deviennent quelquefois agresseurs, c'est lorsqu'ils craignent d'être prévenus.

Mais les carnivores, qui ne peuvent vivre que d'autres animaux qu'ils dévorent, sont forcés d'être méchants. Cependant il y a différents degrés dans cette méchanceté. Les uns n'égorgent que l'animal qui est nécessaire à leur nourriture, les autres dévorent tous ceux qu'ils peuvent saisir. Un loup qui entre dans une bergerie, tue, s'il le peut, tout le troupeau. Le lion, au contraire, se contente de la victime qui lui est indispensable.

L'homme, étant organisé comme le singe, pour vivre de fruits, n'est, dans l'état de nature, pas plus méchant que celui-ci. Il n'attaque jamais les autres animaux. Il est bon avec eux.

Nous pouvons donc dire que l'homme est bon naturellement ; c'est-à-dire que *son organisation physique ne le porte pas à faire du mal aux autres animaux.* Il n'auroit aucun motif, et la sensibilité de son cœur s'y opposeroit.

Mais les besoins de l'homme social ont singulièrement modifié ce caractère de bonté de l'homme de nature. Les sociétés humaines sont devenues si populeuses, que les végétaux ne peuvent plus suffire à leurs besoins. Elles se sont accoutumées à manger de la chair ; et, dès-lors, l'homme est devenu l'ennemi le plus cruel des autres animaux. Sa férocité n'a plus de bornes.

Il ne les égorgeoit d'abord qu'autant qu'ils étoient nécessaires à sa subsistance; mais ensuite il a voulu qu'ils servissent à ses plaisirs. Il les fait se déchirer dans des arènes. Il s'exerce à les poursuivre à la chasse; il tâche de les forcer à la course, et il met de l'adresse à les percer de ses flèches, ou à les voir tomber sous un plomb meurtrier....

Cette férocité s'est étendue jusque sur ses semblables; il a ses combats de gladiateurs. Il en est venu au point de se nourrir de leur chair palpitante. Il est le seul animal (excepté peut-être les poissons, les insectes....) qui se soit porté à cet excès de barbarie, inconnu même aux animaux les plus féroces, tels que le lion et le tigre.

Néanmoins, dans les grandes sociétés policées,

l'homme social a conservé le fond de bonté qu'a l'homme de nature. Voit-il un autre animal souffrant? il vole à son secours pour le soulager. Lorsqu'il se détermine à l'égorger pour s'en nourrir, il le fait souffrir le moins qu'il peut, et il ne se porte à cet excès que par une dure nécessité.

Mais, chose inconcevable! en même temps qu'il montre une certaine commisération envers les animaux, il devient plus atroce envers ses semblables. Les grandes sociétés se brouillent pour les objets les plus frivoles, et s'égorgent ensuite par milliers. Ces assassinats, car je ne crains pas de les caractériser ainsi, sont accompagnés de cruautés qui font frémir l'humanité.

Quelle dégradation de l'espèce humaine!

Cependant il faut convenir que l'éducation et les qualités morales fortifient le caractère de bonté dans les hautes classes de la société. Les basses classes ont plus de dureté. On voit souvent le peuple prendre plaisir à faire souffrir un animal: il le fait périr dans des tourments plus ou moins cruels. N'environne-t-il pas toujours avec un barbare plaisir l'échafaud du malheureux qu'on va égorger au nom de lois impuissantes, qui ne savent punir le crime que par la mort?

### DE LA BONHOMIE, OU EXCÈS DE BONTÉ.

Celui qui ne se fâche jamais est appelé *bon*

*homme*. C'est la suite d'un défaut de sensibilité ou de force. L'homme apathique est peu affecté de ce qui émeut fortement les autres.

L'homme foible, cédant continuellement à l'ascendant de ceux qui ont plus de caractère que lui, plie sous leur volonté, et n'ose en avoir une à lui.

Cet excès de bonté flatte tous les hommes, parce qu'ils sont sûrs de ne point trouver de résistance de la part des bonnes gens. Aussi ces derniers sont assez généralement aimés; mais ils n'obtiennent point l'estime. On redoute leur foiblesse.

Le bon homme se félicite et dit : *Je n'ai point d'ennemis.*

L'homme à caractère dit : *Malheur à celui qui n'a point d'ennemis !*

Tout le monde vante la *bonhomie* et les *bonnes gens*; cela doit être, ils sont toujours dupes. Un créancier doit de l'argent à deux personnes; il paiera exactement celle qui le poursuivroit avec toute la rigueur des lois; mais il fait attendre le *bon homme*.

Et ainsi l'homme, toujours conduit par son intérêt, insulte à la vertu, se rit de la bonté, et tremble devant le méchant.... et tu te plains qu'il y a des méchants ! Souviens-toi que César est tombé sous les poignards, et que Tibère est mort tranquille; que Henri IV a été assassiné,

et que Louis XI a fini ses jours paisiblement; que Charles Ier a péri sur l'échafaud, et que Cromwell fit trembler tous ses ennemis, et régna paisiblement....

### DE LA MÉCHANCETÉ.

Le méchant cherche à nuire, et à faire du mal; par conséquent ce caractère n'est point dans le cœur de l'homme qui n'est pas dépravé : il est une suite de faux calculs.

La méchanceté présente plusieurs degrés, qu'on doit distinguer avec soin.

Le premier est précisément ce qu'on appelle le *méchant ;* il est satirique, mordant, se permet des propos très-offensants.

Le second degré de méchanceté ne se tient pas à de simples propos; il fait tout le mal qu'il peut, sans cependant se porter aux grands crimes. Il divulgue des choses secrètes qui peuvent nuire ; il interprète en mal des actions innocentes, ou au moins peu coupables. Il calomnie même lorsque la médisance est insuffisante.

Le troisième degré de méchanceté est le vol. On peut voler directement ou indirectement : directement, comme le voleur sur la voie publique; indirectement, comme celui qui se permet des gains illicites....

Enfin le dernier degré de méchanceté est l'assassinat.

### DE LA DURETÉ.

L'homme dur voit de sang froid les souffrances de ses semblables. Ses entrailles ne seront point émues de leur situation ; il ne fera rien pour les secourir.

Si on lui manque, il s'emportera ; il deviendra furieux ; il maltraitera.

L'homme à caractère est souvent dur. C'est un des excès auquel l'expose sa manière d'être, et dont il doit se préserver.

### DE LA CRUAUTÉ.

Enfin la cruauté est le dernier degré de la méchanceté. On ne conçoit pas qu'il puisse y avoir des hommes cruels. Le lion, le tigre,... dévorent d'autres animaux, parce que leur structure et leur organisation ne leur permettent pas de se nourrir d'autres aliments. Mais comment l'homme, dont le cœur est naturellement bon, peut-il devenir mille fois plus cruel que ce tigre ? C'est un phénomène qu'on ne peut concevoir, quoiqu'on en ait journellement de si terribles exemples.... Nous en trouverons la cause dans l'excès de ses passions.

Il veut fortement une chose ; le crime seul peut la lui procurer. Il commet ce crime, et devient cruel, quoi qu'il en puisse coûter à son cœur....

Il en contracte ensuite la funeste habitude. Le boucher a pu souffrir la première fois qu'il a égorgé un animal; son cœur devient ensuite insensible à ces actes de barbarie.

Le sage conserve avec soin la bonté primitive de son cœur; il ne sauroit être méchant, mais il est bon sans foiblesse : il n'oublie point que le *bon homme* est continuellement dupe. Sa bonté ne lui ôte rien de sa fermeté ni de son énergie; il a pour ennemis les méchants, mais il est considéré et respecté des honnêtes gens.

## CHAPITRE XVIII.

### DE LA BIENFAISANCE.

Est-il un plaisir plus doux, pour un cœur bien né, que celui de la bienfaisance? *Titus regardoit comme perdu le jour où il n'avoit pas fait du bien.* Il n'est personne qui, en suivant la première impulsion de son cœur, ne voulût être un Titus. Toute ame sensible fait le bien lorsqu'elle en trouve l'occasion.

Qu'est-ce qui resserre donc les cœurs? Pourquoi arrive-t-il si souvent qu'on se refuse à des actes de bienfaisance? Ce n'est point à la jeunesse qu'on peut adresser ces reproches, mais à la pru-

dente vieillesse; celle-ci a été trompée si souvent, que, retirée en elle-même, elle refuse de suivre les mouvements de son cœur. L'ingratitude, en déchirant la main dont elle est secourue, dessèche les sources de la bienfaisance : c'est pourquoi les ingrats sont doublement coupables. Celui qui a dit que, s'il tenoit dans sa main le bonheur des hommes, il ne l'ouvriroit même pas pour le répandre, avoit un cœur profondément ulcéré de leurs injustices.

### DE LA MAL-FAISANCE.

Comment peut-il y avoir des hommes qui se plaisent à faire du mal? Ce sentiment répugne tellement aux premiers mouvements du cœur humain, qu'on a de la peine à concevoir qu'il puisse exister; cependant l'expérience journalière ne fait que trop voir qu'il est beaucoup de gens mal-faisants. Il faut néanmoins avouer que, quand on fait du mal aux autres, c'est toujours pour se procurer un bien à soi-même. Le voleur ne dépouille le passant que pour s'approprier ce qu'il lui prend; et, si quelquefois il assassine celui qu'il vole, c'est ou pour éviter que celui-ci ne le fasse connoître, ou pour défendre sa propre vie.

La première cause de la mal-faisance est donc l'intérêt personnel; mais c'est un intérêt mal-

entendu, et dont le calcul est faux : car l'homme, par amour pour lui-même, doit être bienfaisant. Il jouit de voir d'autres êtres heureux ; il *souffre de les voir souffrir*. Il se fait donc du mal à lui-même en en faisant aux autres.

La mal-faisance peut encore avoir pour cause la vengeance. On a reçu une insulte, on cherche à s'en venger ; et, pour punir celui de qui on a été outragé, on lui fait du mal.

Enfin il est quelques cœurs assez dégradés pour avoir du plaisir à faire le mal. Ils se déclarent en guerre ouverte contre le genre humain ; mais c'est toujours par un sentiment de vengeance. Ils ont reçu quelques grandes offenses qui les ont exaspérés contre tous les hommes.

### D'UNE BIENFAISANCE DÉPLACÉE.

Il faut entendre par excès de bienfaisance des dons trop considérables qu'on fait à ceux qui sont dans le besoin. C'est un beau défaut sans doute ; mais c'en est un. Donnez avec sagesse, donnez avec discernement, et ne donnez pas trop ; partagez vos bienfaits.

D'un autre côté, il est rare que celui à qui on donne trop n'en abuse.

### DES AUMÔNES.

Dans une société bien organisée il ne devroit

point y avoir d'indigents. Des secours publics seroient toujours prêts pour ceux qui seroient accablés par des revers de la fortune; s'ils étoient en état de travailler, on leur fourniroit des travaux auxquels ils seroient propres; s'ils n'avoient pas la force nécessaire pour travailler, on pourvoiroit à leurs besoins.

Mais il n'y a pas de pareils établissements formés dans nos sociétés. On est donc obligé d'y suppléer par des aumônes particulières; *et chacun, à cet égard, doit faire ce qu'il voudroit qu'on fît pour lui en pareilles circonstances.*

### DES SECOURS.

Secourir celui qui est dans le besoin est un acte de stricte justice; cependant on cherche ordinairement à le faire envisager comme un simple acte de bienfaisance. C'est parce qu'on n'est pas obligé d'être bienfaisant, et qu'on est forcé d'être juste.

Il faut distinguer à la vérité différentes espèces de besoins; le besoin imminent et de première nécessité, et le besoin éloigné.

Un homme est prêt à périr, des assassins vont l'égorger, il est entraîné par un torrent;..... la justice stricte ordonne de voler à son secours....

Un autre manque du nécessaire, il est sans

nourriture, ses vêtements sont usés, on l'expulse de son logement,... il se trouve dans le plus grand dénuement;... la justice ordonne qu'on lui accorde des secours.

Le besoin est-il plus éloigné? c'est la bienfaisance qui sollicite de le secourir, mais qui n'en impose pas l'obligation.

L'opinion force l'homme riche de donner à son parent ou à son voisin lorsqu'ils sont dans le besoin; s'il fait ces dons avec dureté, on dit : *Il donne, mais il n'oblige pas.*

### DE L'HOSPITALITÉ.

Chez les anciens peuples l'hospitalité étoit exercée avec beaucoup de cordialité. Un étranger qui arrivoit dans une maison étoit reçu comme un ami. On lui préparoit de l'eau pour lui laver les pieds, (parce qu'on voyageoit à pied) on le traitoit bien, et il pouvoit séjourner plusieurs jours.

Cet usage n'existe presque plus chez les peuples modernes; on ne reçoit que ses amis et ses connoissances. Il est vrai qu'on a établi par-tout des hôtelleries, où les voyageurs peuvent loger. Le nombre des voyageurs est si considérable aujourd'hui, que l'hospitalité, exercée comme elle l'étoit chez les anciens, seroit extrêmement onéreuse.

Cependant l'hospitalité a encore lieu chez quelques peuples modernes. On reçoit les étrangers en Pologne, dans plusieurs provinces de Russie, aux États-Unis d'Amérique,... et on leur accorde l'hospitalité d'une manière très-affectueuse. C'est principalement dans les campagnes et dans les petites villes.

## CHAPITRE XIX.

### DE LA LIBÉRALITÉ.

On appelle libéral celui qui donne à ceux qui n'en ont pas besoin, et auxquels il ne doit rien; car, lorsqu'on donne à ceux qui manquent du nécessaire, c'est la bienfaisance, la charité, ou l'aumône. Si on donne à celui de qui on a reçu un bienfait, c'est ce qu'on appelle la reconnoissance.

L'homme libéral se fait des privations, parce qu'il se dépouille de ce qui lui appartient. Les présents qu'il fait sont de vraies libéralités; mais, le plus souvent, il ne les fait que dans des vues intéressées.

Les chefs des nations, qui font des présents, ne sont pas libéraux; car ils donnent ce qui ne leur appartient pas. Ces dons sont par conséquent des libéralités de la nation, dont ils ne sont que

les distributeurs; ils doivent les faire avec la même sagesse que le feroit la nation elle-même. Ils donneront à ceux qui ont bien mérité de la patrie, parce que c'est une récompense qui leur est due; ils donneront à ceux qui font des entreprises utiles, parce que l'intérêt commun exige qu'on favorise de pareils travaux; ils donneront à ceux qui annoncent des talents, parce que la patrie doit les encourager.... Mais ils ne sauroient, sans injustice, faire participer aux libéralités nationales celui de leurs favoris qui n'y auroit aucun droit....

Néanmoins ils peuvent être libéraux, s'ils donnent ce qui leur appartient personnellement; car chacun d'eux a une fortune particulière, dont il peut disposer comme les autres citoyens.

### DU DÉFAUT DE LIBÉRALITÉ.

Le défaut de libéralité est bien près du sordide intérêt; car il est si doux de donner et d'obliger, qu'il faut aimer beaucoup l'argent pour se refuser à ce sentiment délicieux lorsqu'on en a les moyens.

### DE LA PRODIGALITÉ.

Le prodigue donne sans discernement. D'adroits flatteurs caressent ses foiblesses, encensent ses défauts, et obtiennent de lui tout ce qu'ils desirent. La première cause de la prodigalité est donc la vanité.

Mais l'inconséquence y a encore beaucoup plus de part. Le prodigue ne calcule point ses moyens; il donne sans vouloir faire attention qu'il dissipe sa fortune, et qu'il s'expose à manquer du nécessaire.

### D'UNE LIBÉRALITÉ EXCESSIVE.

Celui qui est trop libéral est blâmable; il annonce un défaut de réflexion et de prudence.

Le sage sera libéral, mais sans excès; il a si peu de besoins, qu'il donnera sans efforts ni sans ostentation. Mais il évitera avec soin la prodigalité, qui, en dissipant sa fortune, lui ôteroit son indépendance et les moyens de satisfaire la bonté de son cœur.

## CHAPITRE XX.

### DE LA GÉNÉROSITÉ.

On confond souvent la générosité avec la libéralité. On dit : C'est un homme libéral, c'est un homme généreux; cependant je crois qu'il y a une différence réelle.

L'homme libéral donne; mais ce peut être par ostentation, par amour-propre, par ambition, et même par intérêt.

L'homme généreux a le cœur réellement désintéressé; ses sentiments sont grands, élevés. Il donne pour avoir le plaisir d'obliger; il sait que celui à qui il donne a du plaisir à recevoir de sa main.

Crassus donnoit des fêtes au peuple romain; mais c'étoit pour en obtenir des places, et retirer cent fois plus qu'il ne dépensoit. Il n'étoit donc qu'un avare.

César donnoit des fêtes; mais c'étoit pour captiver l'amour du peuple, et arriver au pouvoir suprême. Il n'étoit qu'un ambitieux.

Alcibiade donnoit des fêtes brillantes; mais c'étoit pour qu'on parlât de lui. Il n'étoit donc qu'un homme vain, plein d'ostentation.

Lucullus étoit généreux en même temps que libéral; il donnoit parce qu'il avoit du plaisir à donner, et à faire des heureux. Il étoit libéral, généreux, grand, magnifique.

La magnificence est le maximum de la générosité.

La générosité se prend encore dans un autre sens moral qui a plus de latitude; elle est la réunion de tous les sentiments élevés. Un homme généreux, dans cette acception, est celui dont les sentiments sont nobles et désintéressés. Alexandre avoit le cœur vraiment généreux, il étoit grand en tout; c'étoit un plaisir pour lui d'obliger, et il y mettoit de la grandeur.

Lorsque la libéralité est réunie à ces sentiments élevés, elle devient une libéralité généreuse, ou plutôt c'est la vraie générosité; au lieu que la libéralité faite par d'autres motifs est la simple libéralité.

Celui qui donne pour recevoir n'est pas vraiment généreux. Le germe de la générosité n'est point dans son cœur; il ne connoît pas le plaisir d'obliger.

### DU DÉFAUT DE GÉNÉROSITÉ.

Le défaut de générosité annonce une ame petite et étroite. L'égoïsme la domine; elle n'a pas la force de se faire des privations pour obliger les autres.

Le défaut de générosité, pris dans le sens moral, est l'absence de sentiments élevés et de grandeur d'ame.

### DE L'EXCÈS DE GÉNÉROSITÉ.

Des sentiments de générosité trop exaltés ne sont pas sans inconvénients. Si on les considère du côté moral, ils dégénèrent en idées gigantesques et extravagantes : telles furent les idées chevaleresques qui dominèrent toute l'Europe pendant plusieurs siècles. Il y avoit sans doute de la générosité à un homme d'honneur de prendre la défense des personnes opprimées dans ces temps

d'anarchie; mais c'étoit un excès blâmable d'aller courir le monde pour être le réparateur général des torts.

Si on envisage l'excès de générosité du côté de l'intérêt, il rentre dans l'excès de libéralité; et nous venons de voir qu'une trop grande libéralité est blâmable.

Le sage doit avoir l'ame élevée; ses sentiments seront grands et nobles. Il sera par conséquent très-généreux; mais sa générosité se tiendra dans les limites prescrites par la raison.

### DES PRÉSENTS.

Un présent est un don fait par pure générosité; mais comment le distinguer de ceux faits par d'autres motifs?

Crassus faisoit des présents par avarice,

César donnoit par ambition,

Alcibiade par ostentation.

Qui est-ce qui donne donc pour le seul plaisir de faire des heureux?

Puisque la main qui donne est si rarement pure, avec quelle réserve doit-on recevoir?

On a besoin de la bienveillance ou même de la protection d'une personne, on lui offre un présent. Ce présent peut-il être regardé comme un don de la générosité? non.

Le cœur délicat peut-il les recevoir? non.

Quels sont les présents de la générosité ? ceux faits par l'amitié et par le véritable amour.

Le cœur délicat et sensible ne peut recevoir d'autres dons que ceux de l'amour et de l'amitié.

Celui qui a été écrasé par les revers de la fortune, ou à qui ses parents n'ont laissé aucun bien, ne doit pas refuser de recevoir des présents. Ce ne sont plus des dons, c'est une dette qu'acquittent les riches; mais il ne doit se résoudre à accepter ces présents que lorsque ses moyens personnels ne peuvent suffire à ses besoins.

Mais peut-on accepter les présents qu'offre la reconnoissance ? Une personne a été obligée, elle dit à son bienfaiteur : « Je suis sensible à votre « procédé, et je souhaite trouver l'occasion de « vous obliger; mais elle ne se présentera peut-« être jamais. En attendant, acceptez un présent « comme une marque de ma reconnoissance.... »

Ces considérations ont prévalu dans la société; et, dans ces circonstances, on ne refuse pas un présent.

On distingue bien un présent fait de cette manière, du présent qu'on exigeroit avant le bienfait rendu ; celui-ci seroit un salaire, l'autre n'est qu'un témoignage de la reconnoissance.

Le présent, envisagé de cette manière, est entièrement à l'avantage de celui qui le fait. La fierté souffre d'être redevable à un bienfaiteur.

Un présent offert et accepté acquitte une partie de la dette contractée ; c'est même, entre personnes d'un certain rang, une convention tacite d'acquitter par des présents un bienfait rendu. Celui qui est obligé auroit autrement de la peine à recevoir le bienfait.

Mais la délicatesse est-elle ici d'accord avec l'usage ? Il paroît qu'elle n'y est pas contraire ; car enfin, si la trop grande délicatesse de celui à qui la reconnoissance offre un présent l'empêchoit de le recevoir, la trop grande délicatesse de l'*obligé* l'empêcheroit également de recevoir le bienfait.

Les sages n'ont pas refusé des témoignages de la reconnoissance de ceux qu'ils avoient obligés. Socrate en recevoit d'Alcibiade, à qui il avoit prodigué ses soins.

## CHAPITRE XXI.

### DES SERVICES.

L'ÉTAT social exige une réciprocité continuelle de services et d'obligations. C'est le but principal de l'association. Chaque coassocié emploie toutes ses forces et tous ses moyens pour le bonheur commun.

Les animaux se rendent des services mutuels.

Les carnivores s'aident dans leurs chasses, et se secourent s'ils sont attaqués. Les frugivores sont encore plus intéressés à s'obliger mutuellement. Ils se défendent contre leurs ennemis communs. Ils posent des sentinelles qui avertissent des dangers.

Les sociétés de singes s'obligent encore plus particulièrement. Ils se réunissent pour enlever tous les fruits d'un champ; ils attaquent avec art les animaux les plus forts, et repoussent avec courage le lion, la panthère, l'éléphant.... Ils bravent même la puissance de l'homme, et souvent ils poursuivent jusque dans sa cabane le nègre qui a osé les attaquer.

L'homme, dans l'état de nature, rend également des services à ses semblables. Toutes les petites hordes sont unies entr'elles. Un outrage fait à un de leurs membres devient une offense commune, qui entraîne souvent les plus terribles vengeances.

Dans les grandes sociétés, l'homme connoît encore mieux les devoirs que lui impose l'association. Ses besoins sont plus pressants et plus multipliés; il sera donc encore plus disposé à obliger ses coassociés.

Le mot *service* est quelquefois pris dans un sens moins étendu. Il exprime une action généreuse, et non un devoir strict ordonné par la justice. Une personne a besoin d'argent; son voisin

lui en prête : c'est un service qu'il lui rend, et non une obligation qu'il remplit.

### DU REFUS D'OBLIGER.

Celui qui ne veut obliger personne viole le pacte social. Il en souffrira le premier, parce que les autres ne l'obligeront pas. Il n'y a qu'un cœur dur qui puisse se refuser à ce plaisir délicat.

### DU DESIR EXCESSIF D'OBLIGER.

C'est un autre excès que de vouloir obliger tout le monde ; on doit bien sentir que c'est une chose impossible. Aussi vient-il moins d'un vrai plaisir d'obliger que d'une fausse ostentation.

Le sage rend tous les services qui dépendent de lui. Il n'a ni la dureté de cœur de celui qui ne sait point obliger, ni la manie de celui qui veut obliger tout le monde.

## CHAPITRE XXII.

### DE LA RECONNOISSANCE.

Si on est obligé de faire du bien à tout être sensible, à plus forte raison le doit-on à celui qui nous a prévenus. La reconnoissance étoit, chez les anciens Perses, un devoir dont la violation étoit punie par les lois.

C'est une jouissance bien douce de pouvoir

obliger celui dont on a reçu des bienfaits. Les animaux eux-mêmes ont de la reconnoissance. Ils témoignent de la manière la plus expressive leur gratitude à ceux qui ont soin d'eux, ou qui leur rendent quelques services. Le caractère féroce du tigre n'est flétri que parce qu'il dévore la main qui le nourrit, tandis qu'on met en opposition les sentiments de reconnoissance du lion, qui n'est pas moins carnassier que lui.

La reconnoissance doit être gravée encore plus profondément dans le cœur de l'homme. Elle n'est un poids que pour celui qui a l'ame assez basse pour chercher à se dissimuler à lui-même qu'il a reçu un bienfait. Si tu ne veux pas être reconnoissant, n'accepte pas le bienfait ; que dis-je ? accepter. Les ingrats ! ils sont ceux qui ont sollicité avec le plus d'importunité ce bienfaiteur qu'ils ne veulent ensuite plus voir.

Cependant la reconnoissance a ses bornes. Il ne faut pas croire qu'un bienfait oblige celui qui l'a reçu à ne plus exister que pour son bienfaiteur. S'il en étoit ainsi, personne ne voudroit accepter de bienfaits. Heureux celui qui peut obliger ! plus heureux encore celui qui peut prouver qu'il est reconnoissant !

### DE L'INGRATITUDE.

L'ingrat est flétri dans l'opinion publique. On

cite toujours avec indignation un trait d'ingratitude. Qui n'est saisi d'horreur quand César dit à Brutus : *Et toi aussi, mon fils, que j'ai comblé de mes bienfaits ?* On ne voit plus l'oppresseur de son pays; on n'apperçoit que le bienfaiteur qui tombe sous les coups de celui qu'il a obligé.

Les ingrats sont bien coupables, puisqu'ils tarissent les sources de la bienfaisance.

### D'UNE RECONNOISSANCE EXCESSIVE.

Celui qui a reçu un bienfait doit conserver sa dignité, et ne point s'avilir par une reconnoissance excessive envers son bienfaiteur. Si celui-ci a une manière noble de penser, il sera humilié le premier de cet excès de bassesse.

Le sage regarde comme un devoir de témoigner hautement sa reconnoissance à ses bienfaiteurs. C'est une obligation bien chère à son cœur; mais il ne perdra jamais rien de sa dignité.

---

## CHAPITRE XXIII.

### DES MŒURS.

Quoiqu'on ait voulu borner les mœurs aux devoirs qu'imposent les besoins de l'amour, la philosophie, considérant la question sous un autre

point de vue, a donné un sens beaucoup plus étendu au mot *mœurs*. Lorsqu'on dit qu'*un homme a de bonnes mœurs*, on n'entend pas seulement qu'il se conforme aux lois de la décence envers les femmes; mais on assure que sa conduite ne s'écarte jamais de ce que lui prescrit l'honnêteté. Les mœurs, envisagées sous cet aspect, sont la réunion de toutes les vertus sociales. La morale est la science des mœurs.

Le mot *mœurs* a encore une acception plus universelle. Il exprime la *manière générale dont on se conduit*. Quand on dit : Les mœurs de tel ou tel peuple,... on veut dire que ces peuples se conduisent en général de telle ou telle manière...

Les mœurs des animaux varient suivant leurs besoins et leurs caractères. Le carnivore, qui ne peut vivre que de chair, a les mœurs plus ou moins féroces. Le frugivore, au contraire, les a douces; mais leur caractère y apporte de grandes modifications. Le tigre est beaucoup plus féroce que le lion; le belier est plus doux que le sanglier...

L'homme de nature a des mœurs à peu près semblables à celles des singes; mais en passant à l'état social ses mœurs changent.

Les mœurs des grandes sociétés humaines doivent être envisagées sous deux aspects différents, comme mœurs publiques, et comme mœurs privées.

Les mœurs publiques sont la manière d'être de la masse d'un peuple en général. Elles sont le résultat de ses inclinations, de ses habitudes, de ses affections, de ses lois....

Les mœurs des Spartiates étoient la gravité, le besoin de peu parler, la sobriété, la bravoure....

Les mœurs publiques des Athéniens étoient la frivolité, la légéreté, le besoin de beaucoup parler, l'amour des plaisirs, des jeux, des beaux arts, des sciences, les talents militaires, la science du commerce....

Les mœurs publiques des Tyriens étoient l'industrie, l'activité, l'art des manufactures, l'esprit du commerce, l'art de la navigation....

Les mœurs publiques des premiers Romains étoient la simplicité, les vertus guerrières, l'ambition, l'envie de dominer, l'amour des conquêtes.....

Les mœurs particulières sont celles de chaque citoyen. Elles sont constamment surbordonnées aux mœurs publiques; mais elles sont ensuite modifiées par les qualités personnelles. Un Athénien avoit, par exemple, les mœurs générales de ses concitoyens; mais ses mœurs particulières étoient ensuite modifiées par celles de ses parents, par son tempérament, son éducation, ses habitudes... Aristide avoit des mœurs pures; Périclès en avoit de fort relâchées. Chrysippe avoit beaucoup de

faste ; Zénon, au contraire, vivoit fort simplement. Alcibiade étoit vain, fastueux, léger ; Cratès affectoit la mal-propreté.

### DES MŒURS RELACHÉES.

Celui qui a des mœurs relâchées, se permet des choses que la vertu ne sauroit tolérer. Il cherche à sauver les apparences et n'a que les dehors de la probité.

Les mœurs peuvent être relâchées seulement en ce qui concerne les rapports avec un autre sexe, et être pures d'ailleurs. Cela se rencontre assez fréquemment, sur-tout dans les hautes classes de la société.

Ou les mœurs peuvent être relâchées sur tous les points ; et c'est un beaucoup plus grand mal.

Le relâchement des mœurs privées entraîne celui des mœurs publiques. Une société qui a de grandes richesses et beaucoup de luxe a presque toujours des mœurs relâchées.

### DU SCANDALE.

Malheur à celui qui cause du scandale !

Malheur à celui qui se scandalise !

On ne cause du scandale qu'en manquant aux règles de la probité et de la décence. C'est par conséquent un grand tort.

Mais celui qui se scandalise sans raison n'a pas

moins de tort. Il est injuste envers celui qu'il croit coupable. C'est une vraie calomnie.

### DE LA PRUDERIE.

Le mot *pruderie* est principalement consacré à la conduite des femmes. La prude a quelque chose *d'affecté* dans ses mœurs. Elle censure continuellement la conduite des autres, et particulièrement celle des femmes galantes. Elle cherche à en imposer par une sévérité apparente; ses vêtements sont modestes. Elle se met avec une grande décence....

Car la pruderie est le plus souvent accompagnée d'hypocrisie. La prude tombe secrètement dans les fautes qu'elle censure en public. Elle blâme les femmes qui ont des amants, et sa conduite n'est pas exempte de reproches.

Il arrive assez souvent qu'une femme ne tombe dans la pruderie que parce que son âge a éloigné les amants.

### DES MŒURS AUSTÈRES.

L'homme de mœurs austères a des vêtements modestes. Sa table est frugale. Son logement et ses ameublements sont simples. Son maintien est grave. Il ne se permet aucune action que puisse désavouer la probité la plus délicate. Sa conduite avec les femmes a la même sévérité....

Néanmoins il faut convenir qu'on a toujours beaucoup varié sur ce qu'on appelle la pureté des mœurs. Socrate, qui avoit deux femmes, alloit habituellement chez Aspasie. Périclès et tous les plus grands personnages de l'état, voyoient toutes les courtisanes; et l'opinion publique ne blâmoit point une pareille conduite.

Nos mœurs modernes, quoique bien éloignées de l'austérité, ne toléreroient point cette manière de se comporter.

L'austère Caton prêta sa femme à son ami Hortensius.

Le sage, dont la vie entière est employée à acquérir les vertus sociales, a des mœurs pures. Elles sont également éloignées d'un trop grand relâchement, et d'une trop grande austérité.

## CHAPITRE XXIV.

### DES BIENSÉANCES.

Les bienséances sont des devoirs sociaux qui ne sont pas de rigueur, mais seulement de convention. L'opinion en a fait des lois, dont on ne sauroit s'écarter sans manquer à ceux avec lesquels on vit. Le chapitre des bienséances est très-étendu pour les personnes frivoles et peu occupées de la société; c'est ce qu'elles appellent l'*éti-*

*quette*. Les gens sensés et occupés y attachent beaucoup moins d'importance.

### DE L'HONNÊTETÉ.

Ce mot honnêteté a deux significations bien distinctes.

Dans un sens, il signifie probité et justice. Quand on dit qu'une *personne est honnête*, on entend qu'elle est incapable de rien faire de contraire à la justice et à la probité; c'est l'homme probe, *vir probus*.

L'honnêteté, prise dans un autre sens, exprime seulement une action conforme aux lois de la bienséance et des convenances sociales. Un homme dont les *procédés sont honnêtes* est celui qui ne s'écarte jamais de ces égards qu'on se doit réciproquement dans la société.

### DES CONVENANCES.

Les convenances sont moins obligatoires que les bienséances; cependant elles sont aussi des devoirs imposés par la société, et on doit les respecter.

### DE L'INCONVENANCE.

On appelle inconvenance tout ce qui blesse les lois de la bienséance; ainsi on ne doit pas se les permettre.

### DU RIDICULE.

Il est assez difficile de donner une définition

exacte des ridicules. On tombe dans le ridicule lorsqu'on se permet des actions contraires aux bienséances en général, et en particulier aux bienséances qu'exigent son âge et ses relations sociales... Ce qui est permis à un enfant ne l'est pas au jeune homme ; ce qui l'est au jeune homme ne l'est pas à l'âge mûr ; ce qui l'est à l'âge mûr ne l'est pas au vieillard ; ce qui l'est à un homme ne l'est pas à une femme ;.... ce qui l'est au simple citoyen ne l'est pas à l'homme public ; ce qui l'est à telle classe de citoyens ne l'est pas à telle autre ; ce qui l'est chez un peuple ne l'est pas chez un autre, parce que ses mœurs, ses usages,... sont différents.

Les limites du ridicule sont donc déterminées par les circonstances, les préjugés, l'opinion, les mœurs, l'état de civilisation de la société....

### DES BIENSÉANCES EXCESSIVES.

Puisque les bienséances ne sont pas des devoirs de rigueur, mais seulement de convention, il y a du ridicule à chercher à les remplir avec trop d'exactitude. Il n'y a également rien de plus fatigant que l'observation rigoureuse de ce qu'on appelle l'*étiquette*.

Le sage ne blesse pas les bienséances ; mais il se donne une grande latitude à cet égard.

## CHAPITRE XXV.

### DE LA DÉCENCE.

La décence, prise dans l'acception la plus étendue, renferme tous les devoirs qui sont commandés par la société. Un magistrat qui se permet des actions contraires à la dignité de son caractère manque à la décence.

Le général ne sauroit aller à la taverne avec ses soldats sans blesser les règles de la décence.

L'âge mûr et la vieillesse blesseront la décence en se permettant les espiégleries et les jeux de l'enfance.

Ces devoirs imposés par la décence sont plus ou moins stricts, suivant l'état de civilisation des sociétés.

Mais, par décence, on entend le plus souvent les devoirs relatifs aux bonnes mœurs. C'est en quoi elle diffère des bienséances, qui ne sont strictement que des obligations commandées par l'usage et par l'opinion.

Les lois de la décence varieront suivant le ton de la société. Elles seront sévères lorsque les mœurs seront pures; si les mœurs au contraire sont relâchées, on sera plus indulgent. Dans les pays chauds les femmes sont voilées, tandis que

souvent les jeunes filles vont nues jusqu'à l'âge de puberté. L'un et l'autre usages nous blesseroient également.

Chez d'autres peuples, tels que les Lapons, les règles de la décence ont une telle latitude, que les deux sexes vivent dans la plus grande intimité, et cet usage n'offense pas les mœurs publiques.

### DE L'INDÉCENCE.

En donnant toute la latitude convenable à ce mot, on appelle indécent celui qui blesse les règles de la décence. Nous venons de voir combien ces règles sont différentes dans les diverses sociétés, dans les divers climats.

### DE L'EFFRONTERIE.

Un effronté est celui qui est sans pudeur, et brave toutes les bienséances. Une jeune personne élevée avec modestie devient effrontée en fréquentant de mauvaises compagnies, et finit par ne plus rougir de la vie humiliante et scandaleuse qu'elle mène.

### DE L'IMPUDENCE.

On appelle impudent celui dont le front ne sait plus rougir, et qui en set venu au point de braver même le mépris.

### D'UNE DÉCENCE EXCESSIVE.

Porter les règles de la décence au-delà des li-

mites prescrites par la raison et l'usage est une affectation déplacée. Si l'homme craint toujours de compromettre sa dignité, son existence devient pénible, et sa société fatigante.

Mais c'est particulièrement dans les rapports des deux sexes que cet excès de décence se fait remarquer chez certaines personnes; elles sont si susceptibles, que le propos le plus léger, l'action la plus innocente, leur paroissent des crimes.

Le sage respecte les lois de la décence; mais il évite également les deux excès.

## CHAPITRE XXVI.

### DE LA HONTE.

Ce mot honte a un grand nombre d'acceptions différentes.

1° Par honte on entend ce sentiment de confusion qu'éprouve l'honnête homme qui s'oublie au point de commettre des actions contraires à la probité. Il voudroit pouvoir se soustraire aux regards de l'univers. Une rougeur involontaire couvre son visage; il est confus et humilié.

2° On a encore honte des actions contraires aux lois des bienséances et des convenances. On n'a pas fait ce qu'exigeoit la bienséance; on de-

voit à telle personne des égards auxquels on a manqué, on en est honteux.

3° Les manquements aux lois de la décence et de la pudeur produisent également de la honte. On ne se permet pas, par exemple, une nudité sans rougir.

4° L'amour-propre blessé cause encore de la confusion et de la honte. On a perdu sa fortune ou par de fausses spéculations, ou par des revers imprévus; on est obligé d'avoir recours à des bienfaits étrangers, on en est confus.

On ne sait pas ce qu'on auroit dû apprendre; c'est encore un sujet de honte.

### DU DÉFAUT DE HONTE.

On appelle *éhonté* celui qui ne rougit plus de rien. Il a renoncé à tous les sentiments généreux, il ne fait plus aucun cas de l'estime de ses semblables, et il brave avec une audace inconcevable l'opinion publique.

On n'arrive que par degrés à cet excès de corruption.

Mais, sans porter si loin ces excès, on peut manquer plus ou moins aux différentes espèces de honte dont nous venons de parler.

### DE LA CONFUSION.

La confusion est le dernier degré ou le maxi-

mum de la honte. Celui qui a la réputation d'homme de bien est-il surpris à faire une action mal-honnête ? il est confus, et n'ose se montrer. Il va cacher sa honte dans la solitude, loin de ceux qui le connoissent.

## CHAPITRE XXVII.

### DE L'HYPOCRISIE.

L'HYPOCRITE cherche à se couvrir du manteau de la vertu, et il a dans son cœur le germe de tous les vices ; mais il les cache avec tant d'art, qu'il séduit les gens peu clair-voyants. Sa physionomie, fausse et dissimulée, prend le masque de celle de l'homme de bien ; ses discours peignent les charmes de la vertu, exaltent la bienfaisance et toutes les qualités sociales. A tant de fausseté il ajoute ordinairement un air de piété!...

Et le malheureux n'est occupé qu'à faire des dupes ! Mais il choisit les gens simples et crédules, qui ne pourront pas le dévoiler.

L'hypocrite est donc doublement coupable : il fait le mal, et il déshonore la vertu elle-même autant qu'il est en son pouvoir ; car les méchants imputent à celle-ci les fautes du premier. Oronte ne veut plus croire à la vertu, parce qu'il a été trompé par Tartuffe.

Le déguisement est le premier degré de l'hypocrisie. L'homme déguisé ne veut pas laisser pénétrer ses intentions; il les cache avec soin.... Eh! pourquoi appréhende-t-il qu'on lise dans son cœur? Sa marche n'est donc pas exempte de reproches? Néanmoins il n'est pas capable de faire le mal; autrement ce seroit un hypocrite.

## CHAPITRE XXVIII.

### DU DESIR DE L'ESTIME PUBLIQUE.

L'HOMME de nature ne recherche nullement l'estime de ses semblables. Il déploie dans les jeux toute son agilité et toute sa force, mais sans avoir aucune prétention.

Il en est de même dans les grandes sociétés des animaux. Ils cherchent à se surpasser mutuellement en force et en adresse, dans leurs jeux et dans leurs badinages. Chacun emploie toutes ses forces; il déploie toute la légéreté de ses jambes, toute l'agilité de ses ailes, toute la force de ses nageoires. Par conséquent le plus léger arrive avant les autres; le plus fort terrasse les plus foibles;... mais ils n'ont aucune idée de s'attirer de l'estime. Cependant on se souvient de cette supériorité lorsqu'on recherche les aliments, ou qu'on se dispute les faveurs de la femelle.

Mais, à mesure que les sociétés humaines se perfectionnent, l'estime publique devient un besoin pressant pour l'homme. Il ne vit plus que dans l'opinion d'autrui. C'est sa seule règle de conduite. Il ne consulte plus ses inclinations particulières dans ses actions ; mais seulement la manière dont le public les envisagera. Sur quoi est donc fondé ce si grand besoin qu'il a de l'estime de ses semblables ?

Je pense qu'il y a deux motifs principaux qui la lui font rechercher ; le contentement intérieur qu'elle produit, et les avantages particuliers dont le public comble ceux à qui il accorde son estime.

1° Nous savons que le public donne ordinairement son estime à ce qui est honnête, à ce qui est juste, enfin à tout ce qui est beau et aimable. L'estime que le public nous accorde est donc pour nous une preuve authentique que les jugements favorables que nous portons sur notre mérite personnel sont justes, et que l'illusion n'y a aucune part. Cette estime publique nous procurera donc toute la satisfaction que donne la conscience du mérite personnel.

Et ce qui prouve que c'est un des principaux motifs du besoin que nous avons de l'estime publique, est que nous en faisons d'autant plus de cas, que nous estimons davantage ce même public, que nous avons une plus haute idée de sa

vertu, de son honnêteté, de son équité, de ses connoissances, de ses talents.... Car qui attachera du prix à l'estime d'un sot ou d'un méchant?.... C'est ce que j'appelle rechercher l'estime publique par rapport à elle-même.

Ce sentiment est uniquement fondé sur l'amour-propre.

2° Mais il est un second motif qui fait encore rechercher l'estime publique. C'est l'*intérêt*.

A l'estime publique sont attachés des bienfaits, des faveurs, des places lucratives, des honneurs, de la considération, de la puissance, de la fortune..... enfin, tout ce qui fait l'objet de l'ambition. C'est pourquoi l'ambitieux, dans les démocraties, n'envie ordinairement que l'estime de la multitude, qui donne les places, accorde les récompenses..... C'est elle que recherchoient les Périclès, les Alcibiade, les César, les Antoine;... et s'ils desiroient quelquefois celle des classes instruites, c'est à cause de l'influence qu'elles ont sur les autres classes. Dans les autres gouvernements les ambitieux cherchent à acquérir l'estime de ceux qui sont dépositaires du pouvoir....

L'ame délicate et sensible recherche l'estime publique principalement par rapport au premier motif. C'est celle que desirent particulièrement les gens de lettres. Les noms de sage Socrate, de divin Platon, de savant Pythagore,... suffisoient à ces grands hommes.

La considération est une haute estime publique. Elle suppose par conséquent des qualités éminentes. Cette considération est toujours accompagnée d'égards distingués envers celui qui en est l'objet. On l'honore, on le révère ; toutes ses demandes lui sont accordées. On s'empresse de faire ce qui peut lui être agréable. Les places lui sont offertes. On le comble d'honneurs et de bienfaits.

DE L'ABSENCE DU DESIR DE L'ESTIME PUBLIQUE.

Philippe.... disoit : « Je ne donnerois pas de l'es-« time publique la plus petite pièce de monnoie. » Aussi cette ame vile se portoit-elle à tous les crimes. Il commettoit un forfait comme un acte de vertu. Ses complices avoient la même indifférence pour l'estime publique.

Les Antonin, les Marc-Aurèle pensoient bien autrement. : « Quel jugement les gens de bien por-« teront-ils de cette action ? » se répétoient-ils toujours.

Les Tibère, les Néron,..... disoient au contraire : « Que les Romains me craignent, je me « soucie peu de leur estime.... Mes soldats sont-ils « contents ? »

D'UN DESIR EXCESSIF DE L'ESTIME PUBLIQUE.

Il ne faut cependant pas être esclave de l'estime publique. Lorsqu'on s'est conformé aux règles

strictes de la probité et de l'honnêteté, on doit être tranquille sur le jugement que pourra porter le public. Car il est impossible de réunir l'estime générale ; les haines particulières, l'envie, les préjugés,... s'y opposent.

Néanmoins le sage ne se permettra jamais des choses même très-innocentes, si elles pouvoient lui faire perdre l'estime publique, à laquelle il doit toujours être très-sensible. Il ne se mettroit au-dessus que dans les circonstances où l'opinion publique égarée toléreroit ce qui est contraire à la vertu.

## CHAPITRE XXIX.

### DE L'OPINION PUBLIQUE.

Des préjugés dominants, des exemples auxquels il n'est plus permis de résister, forment, dans chaque société, ce qu'on appelle l'*opinion publique*. Si l'esprit de la société est conforme aux règles de la justice, l'opinion est un frein puissant contre le crime, et un encouragement pour la vertu.

Mais, dans les sociétés dont l'esprit public a dégénéré, l'opinion est un des plus grands obstacles que l'homme de bien ait à vaincre. Il a la force de résister à ses passions ; la satisfaction intérieure

qu'il ressent en faisant le bien lui fait surmonter le plaisir que pourroit lui procurer une action mal-honnête.... Mais où est le sage qui, bravant l'opinion, est capable de se mettre constamment au-dessus du ridicule, qu'un monde corrompu se plaît à répandre sur la vertu ? Elle est une censure amère de ce qui s'y passe journellement. Il n'est donc pas étonnant qu'on n'oublie rien pour la tourner en dérision. Un jeune homme dont les mœurs sont pures arrive dans une grande ville : on le plaisante sur ses sentiments, sur son costume : on lui présente des plaisirs criminels sous des appâts flatteurs ;..... et il a beaucoup plus de peine à résister à des exemples de séduction qu'à vaincre son tempérament.

Le premier soin d'un gouvernement sage doit être de diriger l'opinion du côté du bien ; il est autrement impossible de rendre un peuple vertueux et honnête. Comment un Spartiate eût-il pu se permettre des actions mal-honnêtes ? Comment un Romain n'eût-il pas été brave ? Comment une dame romaine eût-elle manqué à la fidélité conjugale, dans les premiers temps de la république ?... Ceux qui se fussent écartés de ces devoirs sacrés eussent été les objets du mépris de leurs concitoyens. Leurs parents, leurs amis, eussent refusé de les voir... Comment un militaire peut-il ne pas accepter un rendez-vous aujourd'hui ? les lois le lui défen-

dent d'un côté; et de l'autre, l'opinion, plus forte que la loi, le déshonore, s'il ne l'accepte pas.

L'opinion est donc la force la plus réelle dans la société. Tout gouvernement qui la laisse se corrompre court à sa perte. C'est pourquoi Caton l'ancien et ses vertueux collègues, grands dans l'art de gouverner, firent chasser les rhéteurs de la Grèce, qui, discourant avec esprit, ébranloient parmi la jeunesse romaine cette antique opinion publique, qui étoit le soutien des mœurs et de la grandeur de Rome.

Mais sur quoi est fondée cette opinion publique? sur le besoin que nous avons de l'estime de nos semblables. Le sage lui-même doit se conformer, jusqu'à un certain point, à l'opinion lorsqu'elle n'est pas contraire à la vertu. Il auroit tort d'attaquer les préjugés publics, parce que celui qui ébranle l'opinion dans une partie en altère la force dans les autres. Qu'il porte un chapeau ou un turban, que sa robe soit longue ou courte, qu'il salue d'une façon ou d'une autre,... peu importe, pourvu qu'on ne diminue point la force de l'opinion.

Mais si cette opinion entraîne des abus pernicieux, si elle cherche à opprimer le foible pour favoriser le puissant, que le sage fasse entendre le langage énergique de la raison pour combattre le vice, et faire triompher la probité; qu'il ne peigne pas la vertu sévère, mais qu'il la fasse voir amie

de l'homme, et voulant toujours son bonheur.

### DU RESPECT HUMAIN.

L'homme, en se réunissant en société, s'est imposé l'obligation de respecter l'opinion qu'auront de lui ses associés. Car leur conduite à son égard dépendra de cette opinion.

Ce respect humain embrasse tous les devoirs sociaux, et forme un des liens les plus puissants de la société.

### DE LA RÉPUTATION.

La réputation est le résultat de l'opinion publique. On peut l'envisager sous trois aspects différents:

Celle du citoyen ordinaire, qui n'est connue que dans sa société particulière et dans son voisinage.

Celle du fonctionnaire public, dont les actions sont jugées par tous ceux qui ont des rapports avec lui.

Enfin, la réputation de celui dont l'éclat des talents se répand au loin.

La réputation n'accompagne pas toujours le mérite réel. Il est des personnes très-recommandables par leurs talents et leurs vertus, qui sont demeurées dans l'oubli; d'autres ont joui de brillantes réputations qu'elles ne méritoient pas.

On ignore même souvent les noms de ceux qui ont fait les découvertes les plus utiles à l'humanité; telles que celles de la charrue, des moulins, de l'art de filer, de faire des étoffes, de celui de l'écriture....

### DE L'APPROBATION PUBLIQUE.

L'opinion publique récompense la vertu en l'approuvant, comme sa censure flétrit le vice. Aussi toutes les ames honnêtes cherchent l'approbation de leurs concitoyens. Elle leur est d'autant plus chère qu'elles ont plus d'estime pour eux.

### DE LA LOUANGE.

Elle est une des plus douces jouissances de l'amour-propre. Le sage des stoïciens disoit *qu'il ne voudroit pas être sage si personne ne le savoit.* C'étoit ne pas aimer la sagesse pour elle-même, mais seulement par le plaisir d'être loué.

Il est peu de personnes qui puisssent résister au danger de la louange, sur-tout lorsqu'elle vient de personnes qu'on estime. Les gens en place, et tous ceux qui cherchent à se produire en public, doivent bien redouter les louanges particulières des flatteurs qui les environnent. Combien d'auteurs n'ont dû leurs chûtes qu'à des louanges perfides de faux amis, lesquels approuvoient des ou-

vrages qui ne le méritoient pas ! Mais le public impartial et sévère fait bientôt sentir qu'on a été cruellement trompé.

### DE LA CENSURE.

Chez les anciens Romains la censure étoit une fonction confiée à un magistrat intègre, qui punissoit les délits contre les mœurs publiques, lorsque les lois criminelles ne pouvoient pas les atteindre. Cette terrible magistrature étoit sujette à de graves inconvénients. Ses jugements étoient le plus souvent dictés par des personnalités ou par l'esprit de parti.

Les autres nations ont abandonné à l'opinion la censure ; et elle est assez impartiale lorsque le public est éclairé et n'a pas de prévention. Mais il est extrêmement rare de trouver ces deux qualités réunies. Un parti censure ; l'autre admire. On tolère chez l'homme puissant ce qu'on censure amèrement chez tout autre... Cette diversité d'opinion se fait remarquer principalement à l'égard des personnes qu'on juge dans le moment, et d'une manière un peu précipitée. Tels sont les auteurs de pièces de théâtre, les acteurs, les orateurs, les peintres, les sculpteurs, les musiciens...

La même variété s'observe dans les jugements qu'on porte sur les qualités morales. L'un blâme ce que l'autre approuve. C'est ce que l'on voit dans

les délibérations des grandes assemblées, dans les jugements prononcés par plusieurs juges.... Des personnes également instruites, également honnêtes,... ont des opinions absolument opposées : l'un absout ce que l'autre condamne....

L'homme public ne connoît ordinairement que son intérêt, et ce qu'il appelle sa gloire. *Delenda est Carthago*, répétoit sans cesse Caton l'ancien. La force des armes légitime tout à ses yeux.

La morale des particuliers diffère peu de celle de l'homme public. En général, on censure le vice; mais dès que l'intérêt est compromis on change d'opinion. Les proconsuls ruinoient et dévastoient les provinces; chacun blâmoit ces vexations. Néanmoins, dès qu'ils étoient de retour à Rome, il n'étoit personne qui ne cherchât à partager avec eux le fruit de leurs rapines. L'homme en place et qui a du pouvoir a toujours de nombreux courtisans, quoiqu'il soit déshonoré dans l'opinion publique....

### DU BLAME.

Plus on est flatté de la louange, plus on est sensible au blâme. Il y a deux espèces de blâmes; l'un qui est abandonné à l'opinion publique, et l'autre qui est confié à la loi.

Le blâme confié à la loi est prononcé par le magistrat, *qui blâme au nom de la loi celui qui*

*s'est rendu coupable.* C'est le premier degré des punitions criminelles.

Cette punition est entièrement dans l'opinion. L'homme du peuple en est beaucoup moins affecté que celui qui a une réputation acquise parmi ses concitoyens. Les mêmes motifs la rendent également plus pénible dans les campagnes et les petites villes, où on est connu de tout le monde, que dans les grandes villes, où on est comme perdu dans la foule.

Le blâme prononcé par l'opinion fait moins d'impression, parce que la manière de juger du public est toujours vague, et n'est jamais unanime.

Le sage respecte l'opinion publique. Il estime trop les honnêtes gens pour n'être pas très-sensible à leur louange. Il redoute leur censure.

## CHAPITRE XXX.

### DES PRÉJUGÉS.

On ne sauroit trop gémir sur la foiblesse de l'humanité, quand on se rappelle les préjugés insensés qui ont dominé tour à tour chez les nations même les plus civilisées. Chez les habitants de l'Inde dont les mœurs étoient si douces, qu'ils n'osoient attenter à la vie d'aucun animal, le

préjugé exigeoit qu'à la mort d'un homme, sa femme la plus tendrement aimée se brûlât sur son bûcher.

Les préjugés de la superstition ont ordonné chez plusieurs peuples les sacrifices humains. Carthage même, dont les lois étoient très-sages d'ailleurs, immoloit à ses dieux les enfants de ses plus illustres citoyens.

Les préjugés ont autorisé l'esclavage chez tous les peuples, même les plus policés.

Le préjugé force en Europe de se couper la gorge pour le propos le plus léger.

Enfin, s'il est peu d'opinions absurdes qui n'aient été soutenues par quelques philosophes, comme le dit Cicéron, nous pouvons assurer qu'il est peu de préjugés, quelque absurdes ou barbares qu'ils soient, qui n'aient été suivis par quelques nations, même d'ailleurs très-civilisées.

## DES USAGES.

Le sage qui voyage chez les nations étrangères est obligé de se conformer aux usages et aux habitudes de ceux avec lesquels il vit, s'ils n'ont rien de contraire aux principes de la morale universelle.

*Ubi Romam eris, romano vivito more.*

VIRGILE.

Le Scythe Anacharsis à Athènes vivoit comme les Athéniens; Alcibiade à Sardes vivoit comme les Perses.

## CHAPITRE XXXI.

### DE L'HONNEUR.

Par honneur on entend cette *fleur* de la réputation qui ne souffre point de tache. L'homme d'honneur ne doit rien avoir à se reprocher; car le monde ne lui pardonne pas la faute même la plus légère. L'honneur du banquier souffre de laisser protester une seule fois son papier. Le militaire ne sauroit pâlir une seule fois devant l'ennemi sans que son honneur en soit compromis. Une femme ne doit pas même être soupçonnée, disoit César....

Cette loi est commune à tous les hommes, à toutes les professions. Une seule faute, même un seul soupçon, compromettent l'homme d'honneur.

#### DU DÉSHONNEUR.

Plus l'honneur est précieux, plus le déshonneur est à redouter. Un homme déshonoré dans la société doit être bien malheureux, s'il lui reste encore quelque sentiment de sa dignité.

Les différents degrés du déshonneur ont reçu des noms particuliers.

### DE L'INFAMIE.

Celui qui est noté d'infamie est rayé de la liste des gens d'honneur. Il ne peut être reçu nulle part, et déshonoreroit même ceux qui le verroient.

### DE L'IGNOMINIE.

L'ignominie est le dernier degré du déshonneur. Rien ne sauroit être plus humiliant que d'être couvert d'ignominie.

### D'UN HONNEUR TROP DÉLICAT.

Porter trop loin la délicatesse sur le point d'honneur est un excès très-répréhensible ; il rend malheureux, et expose à faire des injustices. C'est cette extrême délicatesse qui faisoit naître autrefois un si grand nombre de combats singuliers.

Le sage ne s'écarte jamais des lois de l'honneur ; mais il ne porte point son respect pour elles au-delà des bornes prescrites par la délicatesse.

## CHAPITRE XXXII.

### DES CONSIDÉRATIONS.

Scipion, accusé de péculat devant le peuple romain, monte à la tribune, et dit : *Romains, tel jour j'ai vaincu Annibal; allons-en rendre graces aux dieux.* Tout le peuple le suit au Capitole, et ne donne aucune suite à l'accusation, probablement juste, portée contre lui. Ce fut en considération des grands services qu'il avoit rendus à la patrie.

Tout homme qui a bien mérité de sa patrie a droit à des considérations particulières ; elles font partie de la reconnoissance publique.

#### DU MANQUEMENT AUX CONSIDÉRATIONS.

Il ne faut pas manquer aux considérations quand elles sont commandées par l'équité et les bienséances ; elles sont une partie essentielle des devoirs que la société impose. On manqua à la considération qu'on devoit à Coriolan en l'exilant. Le bannissement d'Aristide fut un sujet de honte pour les Athéniens, et leur sera reproché par la postérité la plus reculée.

#### DES CONSIDÉRATIONS DÉPLACÉES.

Des considérations déplacées sont une des

sources des plus grands abus dans l'ordre social. L'intérêt public est sans cesse sacrifié à des intérêts particuliers par des considérations. Périclès a des comptes à rendre ; on n'ignore pas qu'ils ne sont point en règle.... Il propose une déclaration de guerre ; le peuple, par considération, y consent. Ce fut la fameuse guerre du Péloponèse, qui fut terminée par la prise d'Athènes....

Les particuliers eux-mêmes sont sans cesse la victime des considérations. Une personne à laquelle on ne sauroit refuser fait des demandes qu'on ne voudroit pas accorder ; cependant on cède par considération....

Le sage ne manque point aux considérations qui sont dues à des personnes distinguées ; mais il ne passera point les limites prescrites par l'équité.

## CHAPITRE XXXIII.

### DES PROCÉDÉS.

Les procédés, pris dans toute l'étendue de la signification du terme, renferment non seulement les obligations ordonnées par l'équité, mais encore celles qui sont prescrites par les bienséances et les convenances. Il est des procédés qui ne sont fondés que sur les usages ; ils varient par conséquent suivant les sociétés.

On va encore plus loin lorsqu'on parle de *procédés délicats*. On veut exprimer une action pleine de grandeur et de générosité. Alexandre, après avoir vaincu Porus, ne se contente pas de le recevoir avec des procédés pleins d'honnêtetés, il lui rend encore ses états. C'est un procédé délicat, grand, généreux.

Le procédé n'est point de *justice rigoureuse*, mais de *justice gracieuse*. Manquer aux procédés n'est point transgresser les lois de la justice; mais c'est aller contre les bienséances.

Les lois des procédés ne sont par conséquent guère connues des basses classes de la société; celles-ci n'exigent ordinairement que la justice stricte. Les classes plus policées sont très-délicates sur les procédés.

On compte ordinairement parmi les procédés une multitude de devoirs sociaux déterminés par l'usage. Ils varient par conséquent dans chaque société.

Les visites sont au nombre de ces devoirs. L'usage détermine les époques où on doit les rendre, la manière dont elles doivent être rendues, dont on doit s'y comporter....

Je ne parle pas des visites qu'on rend à ses parents proches et à ses amis; ce sont des besoins pressants qu'on satisfait. On a trop de plaisir à être avec eux pour ne pas les voir toutes les fois qu'on le peut.

Les personnes auxquelles on ne rend pas de visites sont fâchées, parce que, disent-elles, *on ne sent pas ce besoin de les voir*, on n'a pas de plaisir à se trouver avec elles. C'est sur ce plaisir vrai qu'on a de voir ceux qu'on aime qu'est fondé l'usage de rendre des visites.

Un des autres devoirs ordinaires de la société est de donner à manger à ses parents, à ses amis, et à tous ceux avec qui on a des relations plus particulières. Il semble qu'un banquet resserre des liens qui sont chers; on y porte des toasts aux événements agréables. Cet usage a été généralement adopté par toutes les nations.

Puisque ces repas sont donnés pour resserrer les liens de l'amitié, la franche cordialité en doit être la base. La gaieté fera voir aux convives tout le plaisir que l'on ressent de se trouver avec eux.

La table sera un peu mieux servie qu'à l'ordinaire, on donnera des vins précieux;... mais on doit éviter toutes sortes d'excès.

### DU MANQUE DE PROCÉDÉS.

Une grande partie des querelles de la société vient du manque de procédés : c'est moins, dit-on, l'action elle-même qui me blesse, que le procédé. On me devoit des égards, auxquels on a manqué.... On témoigne son mécontentement, et on finit par ne plus se voir.

D'UN EXCÈS DE DÉLICATESSE DANS LES PROCÉDÉS.

Mais il est des personnes qui sont beaucoup trop exigeantes sur les procédés. Suivant elles, on ne leur a jamais rendu tout ce qu'on leur devoit ; et elles-mêmes craignent toujours d'avoir manqué aux procédés. Cette trop grande délicatesse est fort gênante.

Le temps du sage lui est trop précieux pour qu'il le perde à remplir les devoirs minutieux de la société ; mais il sait ce qu'il se doit et ce qu'il doit aux autres, et il ne manquera point aux procédés.

## CHAPITRE XXXIV.

### DE LA CONVERSATION.

La conversation est l'art de communiquer ses pensées et ses sentiments par la parole ; c'est l'invention la plus admirable pour l'homme oisif de la société. Par son moyen, il se préserve de l'ennui, son plus formidable ennemi. L'homme qui est commandé par le travail a peu besoin de converser ; mais celui qui ne s'occupe point, livré à lui-même, ne peut se suffire. Il est donc obligé de s'épancher au dehors, de communiquer ses

idées, de se rappeler les choses qui lui sont agréables.... Telle est l'origine de la conversation.

Elle n'est peut-être pas inconnue aux animaux. On connoît le plaisir qu'ont les oiseaux en gazouillant ensemble. Toutes les autres espèces s'amusent également entre elles à rendre différents sons. Les singes prennent un singulier plaisir à s'entretenir de cette manière ; ce qui doit faire présumer qu'il en étoit de même chez l'homme de nature.

Les anciens peuples conversoient peu ; ils en avoient un besoin moins pressant, parce qu'ils étoient fort occupés. Ils vivoient beaucoup dans l'intérieur de leurs maisons.

Dans tout l'Orient, et en général dans tous les pays chauds où les femmes sont recluses, la conversation languit. Elle est peu animée chez l'Anglais, qui pense et réfléchit. Le grave Espagnol craint de s'épancher. Les peuples du Nord sont assez silencieux.

Nulle part la conversation n'est aussi animée que chez le Français. Son esprit léger, vif et sémillant, lui présente toujours des choses nouvelles. Le commerce habituel des femmes y répand un intérêt tout particulier.

Car la conversation est sur-tout agréable chez les personnes du sexe. Une femme d'esprit tiendra toute la journée la conversation, et la rendra

constamment intéressante, ou au moins amusante; aussi en France une société peu nombreuse se suffit à elle-même. On est continuellement ensemble, on jase, on babille; et c'est toujours avec un nouveau plaisir. Ce n'est point ordinairement l'homme instruit qui fait les frais de cette conversation. L'homme d'esprit lui-même s'en charge rarement; ce sont les femmes, dont l'esprit léger et vif fournit des sujets inépuisables à ces entretiens pleins de charmes.

L'esprit de la conversation est de tout effleurer, et de ne rien approfondir; aussi souvent, dans une conversation de quelques heures, a-t-on changé cent fois de sujets. On commence à s'entretenir d'un objet quelconque; il se présente un incident, on le suit; un nouvel objet fait oublier celui-ci, on l'abandonne pour un autre.... Quelquefois on tombe sur une matière grave, qui est traitée avec sagesse par une personne réfléchie; il survient une plaisanterie, tout le cercle part d'un éclat de rire. Ce petit épisode passé, on revient au sujet grave; mais de nouvelles plaisanteries entraînent le fil de la conversation sur des objets moins sérieux, et on s'y livre plus volontiers.

La conversation doit être légère, badine, assaisonnée de réflexions fines, d'observations délicates. Beaucoup de faits bien choisis, narrés d'une manière claire et très-concise, doivent étayer ce

qu'on veut prouver. C'est la place des anecdotes. Le récit doit être précis, plus élégant qu'éloquent; on doit chercher à intéresser, même quelquefois à émouvoir. On finira par une pensée fine, spirituelle, rendue en beaux termes, qu'on appelle le *trait*; mais tout cela doit être très-naturel, et rien ne doit sentir la prétention au bel esprit. Néanmoins on doit éviter la trivialité, et les expressions basses.

Dans chaque cercle il y a un homme de poids, soit par ses talents, soit par sa fortune, soit par son influence quelconque, qui donne le ton. Dans les petites discussions d'opinions qui peuvent s'élever, c'est toujours lui qui décide; son avis fait loi, et tous y souscrivent.

Il y a aussi, assez souvent, l'homme gai, qui fait rire par ses saillies, ses bouffonneries...

Enfin, chacun a une influence dans la conversation, en raison de la tournure de son esprit, de son caractère, de ses talents....

Il arrive quelquefois qu'une personne s'empare de la conversation. C'est un grand défaut. Chacun doit avoir son mot à placer. Ce doit être même une attention de la part de celui qui préside, tel que le maître ou la maîtresse de la maison, de mettre la conversation à la portée de tous, et de passer, par transition imperceptible, à des objets qui puissent être entendus du cercle entier, et

mettre chacun à même de faire part de ses réflexions.

La conversation peut même être considérée sous le rapport d'utilité publique, et dans ce sens elle est du plus grand intérêt. On discute de la chose publique dans chaque cercle. Chacun dit sa façon de penser, et après une discussion plus ou moins approfondie où se forme une opinion, qui est celle de la majorité de l'assemblée, chaque citoyen a sa société et en prend l'opinion. Le résultat de l'opinion de tous ces cercles forme l'opinion publique; et nous avons vu toute l'influence de cette opinion publique.

C'est le motif qui fait défendre, par les gouvernements despotiques, de s'entretenir de la chose publique, de peur qu'il ne s'y forme une opinion qui leur seroit contraire.

Il est une autre espèce de conversation absolument différente de celle-ci. C'est celle des gens instruits. Plusieurs négociants s'assemblent pour s'entretenir de spéculations de commerce. On y entre dans des discussions savantes. Chacun communique sa manière de voir. On s'instruit mutuellement.

Les gens de lettres, les artistes,... se réunissent aussi pour s'entretenir; mais les prétentions de l'amour-propre ôtent en général la plus grande partie de l'intérêt que pourroient avoir ces conversations. Elles en bannissent à coup sûr tout l'agré-

ment. Il est cependant quelques instants où elles sont remarquables par la variété et l'étendue des connoissances qu'on y développe, ainsi que par les richesses de l'esprit qu'on y fait briller.

Dans ces derniers temps on a formé un grand nombre de réunions sous le nom de *salons*, de *clubs*, de *sociétés*, de *cercles*,... où les hommes seuls se réunissent. Ils s'entretiennent des nouvelles politiques, des sciences et des arts.

On a dit, avec beaucoup de finesse, qu'il y avoit trois choses principalement qui animoient la conversation.

La première est le *moi*, parce que l'amour-propre jouit toujours singulièrement en entretenant les autres de lui même, de ce qu'il a fait ou dit.

La seconde est la *médisance ou la calomnie*, parce que le même amour-propre s'élève en abaissant les autres.

La troisième consiste *dans les agaceries qu'un des sexes fait à l'autre*. Les hommes sont toujours sur l'offensive, et les femmes, comme chez toutes les autres espèces d'animaux, sur la défensive.... Les plaisanteries doivent être extrêmement délicates, et couvertes du voile de la pudeur, pour que la décence n'ait jamais à en rougir, et que le plaisir en soit plus vif.

### DU BESOIN DE PARLER.

Il est des personnes pour lesquelles c'est un grand besoin de parler. Aussitôt qu'elles sont dans un cercle elles s'emparent de la conversation. Il faut qu'elles parlent, et elles parlent d'objets même sur lesquels elles n'ont aucune connoissance. Aussi leur conversation est-elle en général dénuée de tout intérêt.

Ce besoin de parler est plus particulier aux femmes. Leurs travaux n'occupent point leur esprit; elles réfléchissent peu. Il faut donc qu'elles parlent pour occuper leur activité.

Ces grands parleurs sont en général le fléau des sociétés. Ils se répètent continuellement, et fatiguent tous ceux qui sont obligés de les écouter.

L'homme d'esprit, que le besoin de parler force à faire les frais de la conversation, a une tâche assez difficile à remplir. Il ne doit pas paroître savant, sans cependant être frivole. Il ne sera pas sérieux, et encore moins bouffon. Sa conversation doit amuser, et plaire à tout le cercle. Il évitera soigneusement tout ce qui pourroit faire de la peine à qui que ce soit. L'instruction et la morale doivent s'y cacher sous les fleurs du plaisir...: Une telle conversation est un vrai travail. Aussi est-il peu de gens d'esprit qui veuillent s'en donner la peine.

### DU BESOIN DE NE PAS PARLER.

D'autres personnes ont besoin de ne pas parler. Dans les cercles elles sont silencieuses : elles écoutent la conversation et disent peu de chose; souvent même elles ne parlent pas.

Ce sont particulièrement les gens occupés et qui se livrent à la réflexion. L'homme méditatif s'entretient de ses propres idées, et il converse avec lui même. Il n'a pas besoin de s'épancher au dehors. D'ailleurs il vient dans la société pour se délasser ; et nous venons de voir que, s'il vouloit faire les frais de la conversation, ce seroit une tâche fatigante pour lui.

Dans les sociétés nombreuses, où on se connoît peu, la conversation languit ordinairement. Chacun craint de se compromettre. Ceux qui seroient en état de faire les frais de la conversation ne veulent pas s'en donner la peine.

Celui qui parle beaucoup a souvent lieu de s'en repentir, parce qu'il lui échappe des propos qui ne sont pas assez réfléchis. C'est pourquoi les anciens sages ne cessoient de recommander de peu parler.

### DE LA TACITURNITÉ.

Chacun devant contribuer aux plaisirs de la société, le taciturne a tort d'être simple spectateur. Il ne jouit pas des avantages qu'il devroit trouver

dans la conversation de ses amis; son silence même les fatigue.

Cette taciturnité a pour cause ou un défaut de talents ou un amour-propre raffiné, qui dédaigne de prendre part aux frivolités de la conversation. Souvent il craint de se compromettre.

La taciturnité est toujours accompagnée d'un front couvert et morose : ce qui la distingue du simple besoin de ne pas parler.

Le sage, dans cette occasion comme dans toutes les autres, tiendra un juste milieu. Il ne sera point taciturne; mais il parlera peu ; et, lorsqu'il le fera, ce sera pour dire des choses agréables et utiles. Il doit sur-tout éviter de vouloir en imposer par un ton dogmatique; mais il ne compromettra point sa dignité par une conversation indigne de lui. Il se retirera même, si d'autres personnes se permettoient des propos qu'il doit désapprouver.

## CHAPITRE XXXV.

### DE L'ART DE PARLER.

Il ne suffit pas d'avoir de l'esprit, des connoissances, de la gaieté;... il faut encore posséder l'art de bien rendre ses idées. On doit considérer cet art sous trois points de vue différents.

Le premier est la clarté dans l'esprit. Lorsqu'on possède bien l'objet dont on veut parler, on y met de l'ordre, de la précision. Les idés s'enchaînent naturellement.

Le second est dans le choix des paroles. Chaque langue a ses termes propres. C'est un grand art de les savoir employer à propos. Un beau parleur doit toujours avoir le mot propre à la chose qu'il veut exprimer : il ne faut pas qu'il paroisse le chercher. Il doit se présenter naturellement sur ses lèvres, sans effort et sans embarras. Un pareil choix ne peut se faire qu'autant que l'esprit est tout entier à la conversation, et qu'on parle avec une certaine lenteur.

Enfin, l'élocution est la troisième chose nécessaire pour bien parler. La prononciation doit être claire, distincte. On donnera différentes inflexions à la voix, suivant les divers sentiments qu'on veut rendre. Il ne faut cependant pas, dans la conversation ordinaire, que cette inflexion de voix dégénère en déclamation de tribune, ou en déclamation théâtrale. Mais il est un juste milieu que l'habitude seule peut apprendre.

Quelques personnes parlent trop haut, d'autres trop bas. Celles-ci ne se font pas entendre; les autres fatiguent. La voix trop élevée annonce des prétentions, et souvent de l'arrogance. La voix trop basse indique de la timidité, quelquefois de l'embarras.

L'art de bien parler donne une grande supériorité, non seulement dans les conversations particulières, mais encore dans la discussion des affaires publiques, et des objets scientifiques. On voit chaque jour l'homme instruit être obligé de céder au beau parleur, qui n'a que des connoissances peu étendues.

C'est dans les tribunes aux harangues et au barreau où l'on observe particulièrement toute la puissance de cet art de bien parler. Un grand orateur remue, par sa véhémence, un auditoire nombreux, et fait souvent triompher l'erreur sur la vérité. Aussi l'aréopage, le plus sage des tribunaux qui ait jamais existé, avoit-il défendu tout mouvement oratoire dans les causes qu'on plaidoit devant lui. Il ne permettoit que l'exposé simple des faits.

L'art de bien parler sera toujours cher aux hommes, et il exercera sur eux la plus grande influence. *Ils aiment à être émus.* L'orateur qui leur causera des émotions est sûr de leur plaire. Ils se préviendrout en sa faveur, et seront toujours disposés à adopter ses opinions.

### DE L'ART DE SE TAIRE.

Pythagore exigeoit de ses disciples qu'ils ne parlassent point pendant les cinq premières années qu'ils suivoient ses leçons.

La jeunesse ne doit jamais oublier ce précepte de Pythagore. Elle doit peu parler, et beaucoup écouter.

Ce précepte ne concerne pas la seule jeunesse : il s'étend à ceux qui ne sont pas instruits, et même à tous les hommes. *Nous n'avons qu'une bouche et deux oreilles*, disoient les anciens.

Puisque l'art de la parole a une si grande puissance, le sage doit chercher à l'acquérir.

## CHAPITRE XXXVI.

### DE LA PLAISANTERIE.

La fine plaisanterie, qui ne blesse personne, fait tout le sel de la conversation ; elle y répand un enjouement qui égaie et amuse tout le cercle.

Il faut un esprit délié et beaucoup de bonté pour oser plaisanter ; car la plaisanterie sans esprit est fade : si l'esprit est caustique, la plaisanterie sera nécessairement mordante. Le genre de la bonne plaisanterie ne s'acquiert que par l'usage, et la fréquentation de ce qu'on appelle la *bonne compagnie*.

On distingue plusieurs espèces de plaisanteries.

1° Les plaisanteries du peuple ; telles sont celles de *Vadé*. Il y a de la gaieté, mais très-souvent de la trivialité, et même de la grossièreté.

2° Une plaisanterie un peu plus relevée, mais dans le genre *burlesque ;* telles sont le plus souvent les plaisanteries de Scarron, de l'avocat Patelin, les fourberies de Scapin....

3° Les plaisanteries fines et spirituelles de ce qu'on appelle la *bonne compagnie ;* telles sont celles qui constituent le haut comique.

4° Il y a encore les plaisanteries *épigrammatiques ;* telles sont celles de Martial, de Juvénal.

5° Il est des plaisanteries *libres ;* tels sont les contes de Bocace, de La Fontaine, de Grécourt....

Le ton des diverses sociétés où on se trouve détermine l'espèce de plaisanterie qu'on doit se permettre.

### DE LA RAILLERIE.

La raillerie est quelque chose de plus que la plaisanterie : elle commence à mordre ; mais sa morsure est légère.

### DE L'IRONIE.

L'ironie attaque plus directement encore que la raillerie ; elle mord réellement en paroissant jouer et badiner.

### DU PERSIFLAGE.

Ce qu'il y a de plus odieux dans les cercles est le persiflage cruel qui, sous l'apparence de l'ami-

tié, déchire celui qui en est l'objet. On croit recevoir un accueil favorable, et cet accueil prétendu n'est qu'une perfidie.

Il y a deux espèces de persiflages : l'un, qui est caché ; tel est celui dont nous venons de parler. On fait beaucoup de politesse à une personne, on lui dit des choses honnêtes ; mais le tout est dérisoire et ironique, et celui qui en est l'objet ne s'en apperçoit pas.... C'est réunir l'insulte à la perfidie.

Quelquefois le persiflage se montre à découvert. La personne persiflée s'en apperçoit visiblement : l'insulte est plus grave ; mais au moins on peut se défendre.

Quelquefois on pousse le persiflage jusqu'au point de tourner en ridicule. C'est ajouter à l'insulte.

### DE LA DÉRISION.

La dérision est quelque chose de plus que le ridicule, ou plutôt c'est le maximum du ridicule. On se moque de celui qui fait une chose extrêmement contraire aux bienséances ; on le tourne en dérision.

### DE L'INSULTE.

La raillerie et le persiflage portés trop loin deviennent une *insulte* plus ou moins grave. On est autorisé à en demander une réparation.

Le sage se permet quelquefois des plaisanteries ; mais il est incapable d'offenser par des persiflages ou des ironies.

## CHAPITRE XXXVII.

### DE LA VÉRACITÉ.

On ne doit jamais rien dire de contraire à la vérité. C'est ce qui caractérise vraiment la loyauté. L'honnête homme se respecte trop pour assurer comme vrai ce qu'il croit faux. La véracité doit donc être regardée comme une des qualités sociales les plus estimables.

#### DE LA RÉTICENCE.

Une sage réticence doit toujours accompagner la véracité ; car la prudence conseille, et même exige qu'on ne dise pas toujours tout ce qu'on pense. Il faut alors garder le silence.

#### DU MENSONGE.

Combien le menteur est vil et méprisable, puisque le menteur le plus éhonté déclame avec force contre le mensonge !

Mentir, c'est dire ce qu'on ne pense pas. En mentant on induit en erreur ceux à qui on parle,

on les trompe; et, s'ils agissent d'après ce mensonge, on leur nuit. Le menteur est donc non seulement vil, mais il peut être injuste. Lorsqu'on ment avec l'intention d'induire en erreur, c'est *fausseté*.

Un mensonge qui concerneroit des choses indifférentes, et ne feroit tort à personne, cesseroit d'être coupable; mais on ne sauroit prévoir toutes les suites qu'il peut avoir. D'ailleurs, il est toujours dangereux d'en contracter l'habitude.

Mais un mensonge qui seroit utile à la chose publique est-il permis? Personne n'en doute; et on se le permet chaque jour dans la société. Un indiscret veut savoir un secret important, on est bien obligé de lui déguiser la vérité.

### DE L'ABUS DE LA VÉRACITÉ.

Mais la véracité n'oblige point de dire tout ce qu'on croit vrai; il est des vérités qu'on doit taire. On ne dira pas à une personne des choses vraies qui pourroient lui faire de la peine; on ne sauroit y être autorisé, que si la vertu l'exigeoit.

On ne se permettra pas non plus de dire des vérités qui pourroient être nuisibles à d'autres personnes.

Le sage est vrai sans être indiscret; mais il sait taire des vérités qui pourroient nuire ou faire de la peine. Il abhorre le mensonge.

## CHAPITRE XXXVIII.

### DE LA FRANCHISE.

Tous les hommes honnêtes sont francs. Pourquoi craindroient-ils de laisser voir leur façon de penser? Il n'y a que le méchant qui cherche à cacher ce qui se passe dans son cœur.

On a admiré Julius Drusus, [1] qui avoit fait construire sa maison de manière à laisser voir au public tout ce qui s'y passoit. L'homme de bien peut aussi laisser voir tout ce qui se passe dans son intérieur; on n'y appercevra rien dont il n'ait à s'applaudir.

#### DE LA DISSIMULATION.

La dissimulation est une qualité basse; si elle ne décèle pas toujours un coupable, elle annonce au moins un homme qui appréhende que ses démarches ne soient éclairées. Celui qui se cache avec tant de soin ne seroit sans doute pas bien aise qu'on pût lire au fond de son cœur. Eh! pourquoi, s'il n'y avoit rien que de pur, redouteroit-il de le découvrir? La vertu ne fuit jamais le grand jour; il n'y a que le vice qui n'ose pas se montrer.

[1] Plutarque.

### DU DÉGUISEMENT.

Le déguisement est quelque chose de plus que la dissimulation ; il approche de la fausseté.

### DE LA FAUSSETÉ.

On doit repousser l'homme faux ; il dit le contraire de ce qu'il pense, et, sous ce déguisement, il cherche à tromper.

La fausseté est d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus adroite à en imposer par un ton de vérité qu'elle a coutume d'emprunter. L'homme faux a l'art de faire croire à la sincérité de son langage. Il faut beaucoup d'adresse pour ne pas s'y laisser tromper.

### DE L'INGÉNUITÉ.

Que l'ingénu est aimable ! L'ingénuité est l'expression d'une ame pure et sensible. Hélas ! pourquoi sa franchise est-elle si souvent trompée ? Aussi ne trouve-t-on de l'ingénuité que dans la jeunesse, qui ignore encore qu'un monde perfide lui tend des piéges continuels. Une cruelle expérience lui apprendra qu'elle ne doit pas être si confiante. Aussi l'homme mûr n'a-t-il plus cette même ingénuité.

### DE L'EXCÈS DE FRANCHISE.

Un excès de franchise est un grand défaut

dans un monde corrompu qui en abuse toujours. L'homme trop franc s'expose à être trompé continuellement.

Le sage est toujours franc ; mais il a trop de prudence pour se compromettre par une franchise déplacée.

## CHAPITRE XXXIX.

### DE LA CONFIANCE.

Cédant au besoin impérieux d'épancher son cœur, l'homme de bien est naturellement confiant. Il ne peut supposer qu'on ait l'intention perfide de le tromper ; et, s'il ne s'ouvre pas toujours le premier, il répondra au moins avec ingénuité aux diverses questions qu'un homme adroit saura lui faire pour surprendre son secret.

La confiance est un des beaux attributs de la jeunesse; elle s'abandonne facilement aux premiers mouvements de son cœur. L'homme mûr, à qui l'expérience a appris qu'on a abusé souvent de sa confiance, ne l'accorde pas avec la même facilité.

### DE LA MÉFIANCE.

La méfiance restreinte dans de justes limites est absolument nécessaire dans la société. Les méchants y abusent constamment de l'ingénuité de

celui qui dit tout ce qu'il pense : on cherche à surprendre son secret pour faire échouer ses projets, ou s'approprier ce qui lui appartient.

Mais il ne faut pas porter la méfiance trop loin. Car, si elle indique un homme qui a de l'expérience, il est beau d'un autre côté d'être victime de son bon cœur. On doit craindre que celui qui, comme Tacite, interprète constamment en mal les actions les plus indifférentes, n'agisse jamais indifféremment.

### DE L'EXCÈS DE CONFIANCE.

Il n'y a que le défaut d'expérience qui puisse donner un excès de confiance. Le jeune homme est trop confiant, parce qu'il ignore encore combien on abuse de cette confiance déplacée pour lui nuire. Il a un besoin irrésistible d'épancher son cœur, et il le laisse voir tout entier à des personnes qui ne cherchent qu'à le tromper.

Le sage a appris, par son expérience et celle des autres, qu'il ne doit accorder que difficilement sa confiance, et qu'il ne sauroit être trop réservé dans les confidences qu'il fait.

## CHAPITRE XL.

### DE LA FINESSE.

Le mot finesse a deux acceptions entièrement différentes; l'une est relative aux qualités de l'esprit, et l'autre aux qualités du cœur.

Quand on dit qu'un homme est *fin* et *spirituel*, cela signifie qu'il a un esprit adroit à saisir les plus petites choses; mais toujours du côté intéressant. Anacréon avoit l'esprit fin et délicat; ses vers sont remplis de finesse.

Mais le mot *finesse*, pris dans un sens moral, a une acception totalement différente. Lorsqu'on dit qu'un *homme est fin*, on veut dire également qu'il est adroit; mais on entend une adresse qui se rapproche de la ruse. Aussi, un honnête homme dit-il volontiers de ces personnes: *Elles sont trop fines pour moi.* C'est que celui-ci n'a pour règle de conduite que la stricte probité. Au lieu que l'homme fin se sert d'expressions que l'on peut interpréter de toutes sortes de manières. Sa marche n'est pas franche et loyale; elle est remplie de détours. Il cherche toujours à la cacher, et on a de la peine à la saisir.

Un *diplomate fin* s'explique toujours d'une manière si vague, qu'il se ménage la ressource

d'interpréter ensuite ses paroles, de la manière qu'il croira lui être la plus avantageuse : au lieu que le *diplomate franc* dit ce qu'il pense, sans néanmoins expliquer tout le fond de sa pensée.

On peut appliquer à la société ce que nous disons de l'homme public. L'*homme loyal* s'exprime franchement, sans dire tout ce qu'il pense.

L'*homme fin* parle toujours de manière qu'il peut donner à ses paroles le sens qu'il voudra.

La finesse n'est point un crime ; mais c'est le premier pas de la ruse. La prudence ordonne qu'on se méfie de l'homme fin.

### DE LA RUSE.

La ruse est souvent le premier degré de la fausseté et de la friponnerie. L'homme rusé cache ses démarches, et prend toujours des voies obliques pour arriver à son but. Nous avons vu que celui qui voile avec tant de soin ses actions est bien près de s'écarter du sentier de l'honnêteté.

### DE LA TRAHISON.

Le traître trompe celui à qui il a fait des promesses. Il se montre à découvert, et brave toute honte.

### DE LA PERFIDIE.

Le perfidie est le dernier degré de la fausseté. L'homme faux cherche à induire en erreur ; mais

le perfide affecte les dehors de la cordialité pour tromper plus sûrement ; c'est ce qui donne une si grande noirceur à la perfidie. Le traître, au moins, ne cache point sa trahison.

Labienus fut un *traître*, en abandonnant César pour s'unir aux fils de Pompée ; mais il fit un *acte infâme de perfidie*, lorsqu'au milieu du combat il tourna ses armes contre les Pompée, et leur ravit la victoire.

## CHAPITRE XLI.

### DE LA FLATTERIE.

Un flatteur loue ce qu'il blâme dans le fond de son cœur. Aussi a-t-il toujours été regardé avec mépris. Quoi de plus vil, en effet, que d'encenser le vice, et de l'élever au rang des vertus ! Quoi de plus bas que le motif ! Le flatteur cherche ordinairement à rendre dupe celui qu'il flatte, ou il espère en obtenir quelques bienfaits.

Cependant on peut flatter également la vertu et le mérite : c'est en exagérant sans cesse leurs bonnes qualités ; c'est en leur donnant des louanges continuelles et déplacées.

Le sage, qui permet qu'on le flatte, n'est pas prudent. L'amour-propre se laisse si facilement

séduire, qu'il sera bientôt trompé. On repousse la flatterie la première fois ; on l'écoute la seconde, et la troisième fois on la croit. C'est ainsi que les flatteurs perdent, le plus souvent, les grands et les gens en place.

Qu'on ne croie pas qu'il n'y a que les grands qui soient exposés aux dangers de la flatterie ! Chacun a ses flatteurs, et chacun est sensible à la flatterie : l'homme puissant lui-même, qui veut obtenir quelque chose de son inférieur, ne craint pas de le flatter.

Le devoir le plus sacré de l'amitié et son triomphe sont de dire la vérité toute entière à son ami, de l'instruire de ses défauts, et de lui faire voir les piéges que lui tend le flatteur.

Le sage a en horreur la flatterie, et repousse loin de lui l'homme vil qui en emprunte le langage.

### DES DÉLATIONS.

L'homme assez vil pour flatter fait aussi ordinairement le métier de délateur. Il rapporte à l'homme puissant qu'il flatte tout ce qu'on pense et tout ce qu'on dit sur lui.

Mais ses rapports sont toujours infidèles, parce qu'il veut plaire. Il ne dira que ce qu'il sait devoir être agréable.

Lorsque les délations sont écoutées par les chefs

du gouvernement, elles rendent un peuple aussi malheureux qu'il peut être. Le délateur est toujours sûr de perdre l'homme de bien qui lui déplaît.

Rome ne fut jamais plus avilie et plus malheureuse, que quand les flatteurs et les délateurs se furent emparés de la cour des Césars. En lisant les détails de leurs crimes, on frémit des maux qu'ils ont causés.

## CHAPITRE XLII.

### DE LA MÉDISANCE.

Médire de quelqu'un, c'est en dire des choses fâcheuses, quoique vraies. La médisance est le fléau de toutes les sociétés, sur-tout dans les petites villes. On s'y entretient ordinairement des personnes; et, comme l'amour-propre a toujours un certain plaisir à rabaisser les autres, on en dit tout le mal que l'on sait. On dénature les propos et les actions les plus innocentes, pour les présenter d'un mauvais côté.

Il ne faut cependant pas être trop sévère sur la médisance. Qu'on jette un voile sur les foiblesses attachées à la nature humaine; qu'on se garde bien d'interpréter en mal une démarche innocente, quand même elle se présenteroit sous des couleurs

défavorables ; car il ne faut jamais supposer le mal. *Charitas non cogitat malum.*

Mais tout ce qui est plus que foiblesse, surtout chez l'homme public, devient du ressort de la censure. L'intérêt général l'exige ; et il doit toujours être préféré à l'intérêt particulier. En dévoilant, par exemple, l'ignorance ou l'immoralité d'un fonctionnaire public, ou il se corrigera, ou il perdra sa place.

Mais, dit-on, il en naîtra bientôt des abus énormes. La médisance dégénèrera en calomnie ; et il n'est personne dont la réputation ne puisse être déchirée.

Je ne disconviens pas de ces abus ; mais ils tourneront à l'avantage du bien public. D'ailleurs il est des lois pour réprimer les calomniateurs.

### DE LA CALOMNIE.

On impute à celui qu'on calomnie des défauts qu'il n'a pas. C'est lui ôter l'estime de ses concitoyens, et le priver des avantages qui y sont attachés. C'est donc une grande injustice qu'on commet à son égard.

Le motif du calomniateur n'est pas moins blâmable. Il ne cherche à déprimer la réputation des autres, que pour s'élever à leurs dépens.

## CHAPITRE XLIII.

### DU SECRET.

Il est si pénible de garder un secret, qu'on voit journellement les plus grandes affaires échouer par l'effet de l'indiscrétion. Les conspirateurs eux-mêmes, dont la vie dépend de leur secret, ne sauroient le conserver. Il est peu de conspirations qui ne soient révélées.

Les femmes sont particulièrement indiscrètes. Il en est peu qui gardent même ce qu'on appelle leur *secret par excellence*, celui de leurs foiblesses. Un amant curieux de connoître toutes les intrigues de sa maîtresse, lui en arrachera toujours le secret, s'il y met un peu d'adresse; mais qu'il n'oublie pas que c'est une grande imprudence de sa part s'il l'aime réellement.

On ne confie, dit-on, son secret qu'à un ami, ou à une maîtresse dont on est sûr; mais puisque vous ne pouvez garder votre propre secret, pourquoi voulez-vous que votre ami ou votre maîtresse le gardent? Ils ont aussi leurs amis et leurs maîtresses; ceux-ci ont les leurs.... et, de cette manière, votre secret sera bientôt celui de cent personnes: dès-lors il n'est plus secret. Ne vous plai-

gnez pas : la première indiscrétion a été de votre part.

Il ne faut donc se confier à personne, dites-vous? Je ne prétends pas cela ; mais je veux qu'on ne dévoile les secrets de son cœur qu'à des personnes dont on soit sûr.

### DES CONFIDENCES.

Chacun a ses confidents à qui il communique ses pensées les plus secrètes. Car il est comme impossible au cœur humain de ne pas s'épancher dans le sein d'un ami.

Mais d'où vient ce besoin si pressant qu'a l'homme de communiquer ses pensées, de manière qu'il ne sauroit garder de secret ?

Je crois que la première cause est l'expression simple de ce qu'on sent. Tous les animaux manifestent à l'extérieur leurs sentiments ; l'homme ne cache pas davantage les siens lorsqu'il n'est pas retenu par des considérations sociales.

La seconde cause du besoin de communiquer ses pensées est l'amour-propre. Il est flatté de savoir ce qu'il croit être ignoré par les autres, et il le communique pour faire voir qu'il en est instruit.

L'inconséquence est le troisième motif qui empêche de garder un secret. Car, puisqu'on est moralement sûr que ceux à qui on confie son secret le

rendront public, c'est une grande inconséquence de le leur communiquer.

Je ne parle pas de ceux qui révèlent un secret pour de l'argent.

### DE LA DISCRÉTION.

Soyez discret si vous ne voulez pas que votre secret devienne public. Soyez-le encore plus si vous avez le malheur de vous trouver avec des hommes corrompus et ambitieux, qui, à coup sûr, profiteront de votre indiscrétion ou pour leur intérêt ou pour vous nuire.

### DE L'INDISCRÉTION.

Quoique le sage soit toujours vrai, il ne sera pas indiscret. Il ne mentira pas ; mais il ne dira pas ce qu'il doit taire.

L'indiscret, au contraire, ne peut s'empêcher de révéler ses secrets. Il communique également ceux que les autres lui ont confiés.

Il est extrêmement commun de trouver des personnes indiscrètes. Un homme adroit leur fait une demi-confidence, dans laquelle il ne dit que ce qu'il veut bien qu'on sache. L'indiscret croit devoir répondre par une réciprocité d'épanchement ; mais il dit tout ce qu'il sait. Il n'oseroit croire que la fausse confidence qu'on lui a faite n'est qu'un piége qu'on lui a tendu pour surprendre sa bonne foi.

D'UN EXCÈS DE DISCRÉTION.

Cependant il ne faut pas se refuser au plaisir de communiquer ses plaisirs et ses peines à ceux de l'intérêt desquels nous sommes assurés. C'est s'interdire une des plus douces jouissances. Les peines sont diminuées de toute la part qu'y prend un ami ; comme les plaisirs sont augmentés de tout celui qu'il en ressent.

Le sage est assez maître de lui même pour garder son secret. S'il cède au besoin d'épancher son cœur, il ne se confie qu'à celui dont il connoît toute la discrétion.

FIN DU TOME PREMIER.

# TABLE

## DES MATIÈRES

### DU PREMIER VOLUME.


INTRODUCTION. . . . . *Page* v
AVANT-PROPOS. . . . . xxj
Des tempéraments. . . . . xxv
Du plaisir, de la douleur et de la satiété, considérés physiquement. . . . . xlj
Des habitudes. . . . . lxv
De la physionomie. . . . . lxxj
De la physionomie relativement aux qualités de l'esprit. . . . . lxxix
De la physionomie relativement aux qualités morales distinguées. . . . . lxxxij
De la physionomie relativement aux qualités morales sensuelles. . . . . lxxxvj


## LIVRE PREMIER.


CHAP. I^er^ DES QUALITÉS MORALES DE L'HOMME ET DES ANIMAUX. . . . . 1
CHAP. II. DES BESOINS DES ANIMAUX ET DE L'HOMME. . . . . 15
Des besoins de première classe. . . . . 19
Des besoins d'exercice du corps. . . . . 21
Du besoin des travaux de l'esprit. . . . . 22
Du besoin des affections du cœur. . . . . *Ibid.*
Des besoins d'opinion. . . . . *Ibid.*
Des besoins d'agrément. . . . . 23
Des besoins de fantaisie. . . . . *Ibid.*
CHAP. III. DES PASSIONS. . . . . 24
De l'empire de l'imagination. . . . . 34

CHAP. IV. DE L'INTÉRÊT PERSONNEL. . *Page* 36
CHAP. V. DE L'ILLUSION MORALE. . . . . 40
De la prévention. . . . . 44
Du défaut d'illusion. . . . . 46
De l'illusion modérée. . . . . 47
CHAP. VI. DE L'INCONSÉQUENCE. . . . . 51
De la conséquence. . . . . 52
De l'excès opposé. . . . . *Ibid.*
CHAP. VII. DE L'EXEMPLE. . . . . 53
CHAP. VIII. DU BESOIN DE LA SOCIÉTÉ. . . 55
De l'isolement. . . . . 60
De l'excès de société. . . . . *Ibid.*
CHAP. IX. DE L'AMOUR DU MOI. . . . . 61
Du défaut d'amour du moi. . . . . 67
De l'égoïsme. . . . . *Ibid.*
CHAP. X. DE L'AMOUR-PROPRE. . . . . 70
Du défaut d'amour-propre. . . . . 74
De l'excès d'amour-propre. . . . . *Ibid.*
CHAP. XI. DE L'INTÉRÊT. . . . . 75
Du désintéressement. . . . . 78
De l'excès de désintéressement. . . . . 79
CHAP. XII. DE L'ATTRAIT DES DEUX SEXES. 80
Du défaut de penchant vers un autre sexe. . 81
De l'excès de penchant vers un autre sexe. . 82
CHAP. XIII. DE LA SENSIBILITÉ MORALE. . 83
De l'insensibilité. . . . . 89
De l'apathie. . . . . *Ibid.*
D'un excès de sensibilité. . . . . 90
D'une sensibilité modérée. . . . . *Ibid.*
CHAP. XIV. DE LA CONJOUISSANCE. . . . 91
Du défaut de conjouissance. . . . . 93
De l'excès de conjouissance. . . . . *Ibid.*
CHAP. XV. DE LA COMMISÉRATION. . . . 94

Du défaut de commisération. . . . . *Page* 95
De l'excès de commisération. . . . . 96
CHAP. XVI. DES ÉMOTIONS. . . . . *Ibid.*
Du défaut d'émotions. . . . . 99
Des émotions excessives. . . . . 100
CHAP. XVII. DE L'HUMANITÉ. . . . . *Ibid.*
De l'inhumanité. . . . . 102
De l'excès d'humanité. . . . . *Ibid.*
CHAP. XVIII. DE LA VERTU. . . . . 103
Du manque de vertu. . . . . 105
Du scrupule, ou excès de vertu. . . . . 106
CHAP. XIX. DE LA DÉLICATESSE. . . . . 107
Du défaut de délicatesse. . . . . *Ibid.*
De l'excès de délicatesse. . . . . *Ibid.*
CHAP. XX. DE LA PROBITÉ. . . . . 108
De l'improbité. . . . . 109
De l'excès de probité. . . . . 110
CHAP. XXI. DE LA CONSCIENCE. . . . . *Ibid.*
Du défaut de conscience. . . . . 112
De la conscience timorée. . . . . 114
CHAP. XXII. DU CONTENTEMENT INTÉRIEUR. *Ibid.*
Du défaut du contentement intérieur. . . 115
De l'excès du contentement intérieur. . . *Ibid.*
CHAP. XXIII. DES REMORDS. . . . . 116
Du défaut de remords. . . . . 121
De l'excès de remords. . . . . 122
CHAP. XXIV. DE LA JUSTICE. . . . . 123
De l'injustice. . . . . 126
Du rigorisme. . . . . 127
CHAP. XXV. DE LA BONNE FOI. . . . . 128
Du défaut de bonne foi. . . . . 129
De l'excès de bonne foi. . . . . *Ibid.*
CHAP. XXVI. DU VOL. . . . . 130

De la fripounerie. . . . . *Page* 131
CHAP. XXVII. DU MEURTRE. . . . . 132
Du duel. . . . . 134
Du guerrier mercenaire. . . . . *Ibid.*
CHAP. XXVIII. DE L'INTENTION. . . . . 137
CHAP. XXIX. DE LA PRUDENCE. . . . . 138
De l'imprudence. . . . . 142
De l'excès de prudence. . . . . 143
CHAP. XXX. DES FAUSSES DÉMARCHES. . *Ibid.*
De l'étourderie. . . . . 144
CHAP. XXXI. DE LA TENTATION. . . . . *Ibid.*
CHAP. XXXII. DE LA PRÉVOYANCE. . . . 145
De l'imprévoyance. . . . . 146
De l'excès de prévoyance. . . . . 147
CHAP. XXXIII. DU RETOUR SUR LE PASSÉ. 148
Du défaut de retour sur le passé. . . . . 149
De l'excès de retour sur le passé. . . . *Ibid.*
CHAP. XXXIV. DU MOMENT PRÉSENT. . . . 150
Du défaut de jouir du présent. . . . . 152
De l'excès dans les jouissances présentes. *Ibid.*
CHAP. XXXV. DE L'OCCASION. . . . . *Ibid.*
De l'empire des circonstances. . . . . 153
CHAP. XXXVI. DE LA FORTUNE. . . . . 154
Du succès. . . . . 155
CHAP. XXXVII. DE LA TEMPÉRANCE. . . . 156
De l'intempérance. . . . . 159
De l'excès de tempérance. . . . . *Ibid.*
CHAP. XXXVIII. DE LA TEMPÉRANCE DANS LES JOUISSANCES DE L'AMOUR-PROPRE. . 160
CHAP. XXXIX. DES DESIRS. . . . . 162
Du manque de desirs. . . . . 163
De la cupidité, ou des desirs immodérés. *Ibid.*
CHAP. XL. DE L'AMBITION. . . . . *Ibid.*

Du défaut d'ambition. . . . . *Page* 165
De l'excès d'ambition. . . . . 166
CHAP. XLI. DES FONCTIONS PUBLIQUES. . . 167
Du refus des fonctions publiques. . . . . *Ibid.*
Du désir immodéré des fonctions publiques. 168
CHAP. XLII. DE L'INTRIGUE. . . . . 169
Du défaut d'intrigues. . . . . 170
De l'excès d'intrigues. . . . . 171
CHAP. XLIII. DU DESIR DES HONNEURS ET DES GRANDEURS. . . . . 172
Du défaut du desir des honneurs. . . . . 174
Du desir excessif des honneurs. . . . . *Ibid.*
CHAP. XLIV. DE LA DOMINATION. . . . . 175
De la protection. . . . . 176
CHAP. XLV. DES CONQUÊTES. . . . . 178
CHAP. XLVI. DE L'AMOUR DE LA GLOIRE. 180
Du défaut d'amour de la gloire. . . . . 184
D'un amour excessif de la gloire. . . . . 185
CHAP. XLVII. DU DESIR DE LA RENOMMÉE. 186
Du manque du desir de la renommée. . . 190
De l'excès du desir de la renommée. . . . *Ibid.*
CHAP. XLVIII. DE L'ÉMULATION. . . . . 191
Du défaut d'émulation. . . . . 192
De l'excès d'émulation. . . . . 193
CHAP. XLIX. DE L'ENVIE. . . . . 194
Du défaut d'envie. . . . . 197
De l'excès d'envie. . . . . *Ibid.*
CHAP. L. DE LA TEMPÉRANCE DANS LA JOUISSANCE DES RICHESSES. . . . . 198
De la pauvreté. . . . . 200
De l'excès des richesses. . . . . 202
D'une richesse médiocre. . . . . 203
CHAP. LI. DE L'ÉCONOMIE. . . . . 204

De l'avarice. . . . . *Page* 205
De la dissipation. . . . . 207
CHAP. LII. DE LA PROPRIÉTÉ. . . . . 209
CHAP. LIII. DE LA TEMPÉRANCE DANS LES PLAISIRS DE L'AMOUR. . . . . 212
De la débauche. . . . . 214
De la chasteté. . . . . 216
CHAP. LIV. DE LA PUDEUR. . . . . 218
Du défaut de pudeur. . . . . 220
De l'excès de pudeur. . . . . 221
CHAP. LV. DE LA FORCE. . . . . 222
De la foiblesse. . . . . 224
De l'excès de force. . . . . 226
CHAP. LVI. DE LA FORCE DU CORPS. . . . 227
De la foiblesse du corps. . . . . 228
Des forces excessives du corps. . . . . *Ibid.*
CHAP. LVII. DE LA FORCE D'ESPRIT. . . . 229
De la foiblesse d'esprit. . . . . 231
De l'exagération. . . . . *Ibid.*
CHAP. LVIII. DE LA FORCE D'AME. . . . *Ibid.*
De la pusillanimité. . . . . 234
De la magnanimité. . . . . 235
De l'héroïsme. . . . . *Ibid.*
CHAP. LIX. DU COURAGE. . . . . 238
Du défaut de courage. . . . . 241
De la crainte. . . . . *Ibid.*
De la lâcheté. . . . . *Ibid.*
De l'audace. . . . . 242
De l'intrépidité. . . . . *Ibid.*
De la témérité. . . . . *Ibid.*
CHAP. LX. DE LA BRAVOURE. . . . . 243
De la poltronnerie. . . . . 247
De la fuite. . . . . *Ibid.*

De l'excès de bravoure. . . . . *Page* 247
De la victoire. . . . . 248
De la défaite. . . . . 250

## LIVRE SECOND.

CHAP. Ier DES OBLIGATIONS SOCIALES. . . 251
CHAP. II. DES DIFFÉRENTES CLASSES DE LA SOCIÉTÉ. . . . . 254
De l'inégalité des conditions. . . . . 256
De la classe non instruite. . . . . 259
De la classe instruite. . . . . 260
De la classe riche. . . . . 261
Des courtisans. . . . . *Ibid.*
Des classes laborieuses. . . . . 262
De l'agriculteur et des artisans. . . . . *Ibid.*
Des travaux de l'esprit. . . . . 265
De la classe oisive. . . . . 267
Des grands. . . . . *Ibid.*
De la classe moyenne. . . . . 270
CHAP. III. DE LA PATRIE. . . . . 272
De la liberté. . . . . 273
De l'égalité politique. . . . . 274
Du bien particulier. . . . . 275
Du bien public. . . . . 276
CHAP. IV. DE L'UNION. . . . . 277
De la désunion. . . . . *Ibid.*
D'une union exclusive. . . . . 279
CHAP. V. DE LA TOLÉRANCE. . . . . 280
CHAP. VI. DES CERCLES, OU DE LA SOCIÉTÉ. 283
Du monde. . . . . 285
CHAP. VII. DE LA POLITESSE. . . . . 287
De l'impolitesse. . . . . 289

De la grossiéreté. . . . . *Page* 289
De l'impertinence. . . . . *Ibid.*
De la fadeur. . . . . 291
CHAP. VIII. DES ÉGARDS. . . . . 292
De la déférence. . . . . 294
Du respect. . . . . *Ibid.*
Du manque d'égards. . . . . *Ibid.*
De l'insolence. . . . . *Ibid.*
Des égards excessifs. . . . . 295
CHAP. IX. DE L'INDULGENCE. . . . . 296
Du défaut d'indulgence. . . . . 298
De l'excès d'indulgence. . . . . *Ibid.*
CHAP. X. DES MANQUEMENTS. . . . . 299
Des torts. . . . . 300
De l'offense. . . . . *Ibid.*
Du ressentiment. . . . . 301
Des brouilleries. . . . . *Ibid.*
Du manque de ressentiment. . . . . *Ibid.*
Du ressentiment porté à l'excès. . . . . 302
Du repentir. . . . . *Ibid.*
Du pardon. . . . . 303
De la réparation. . . . . *Ibid.*
CHAP. XI. DE LA CLÉMENCE. . . . . 304
Du manque de clémence. . . . . 305
De l'oubli des injures. . . . . *Ibid.*
D'une clémence excessive. . . . . *Ibid.*
CHAP. XII. DE LA VENGEANCE. . . . . 306
Du manque de vengeance. . . . . 307
Des vengeances excessives. . . . . 308
De la rancune. . . . . *Ibid.*
CHAP. XIII. DE LA PUNITION. . . . . 309
CHAP. XIV. DE LA PATIENCE. . . . . 310
De l'impatience. . . . . 312

D'une patience excessive. . . . . *Page* 313
CHAP. XV. DE LA VIVACITÉ. . . . . 314
Du sang froid. . . . . 315
Du calme. . . . . *Ibid.*
De l'irascibilité. . . . . 316
CHAP. XVI. DE LA COLÈRE. . . . . 317
Des menaces. . . . . 318
De l'emportement. . . . . 319
CHAP. XVII. DE LA BONTÉ. . . . . 320
De la bonhomie, ou excès de bonté. . . . 322
De la méchanceté. . . . . 324
De la dureté. . . . . 325
De la cruauté. . . . . *Ibid.*
CHAP. XVIII. DE LA BIENFAISANCE. . . . 326
De la mal-faisance. . . . . 327
D'une bienfaisance déplacée. . . . . 328
Des aumônes. . . . . *Ibid.*
Des secours. . . . . 329
De l'hospitalité. . . . . 330
CHAP. XIX. DE LA LIBÉRALITÉ. . . . . 331
Du défaut de libéralité. . . . . 332
De la prodigalité. . . . . *Ibid.*
D'une libéralité excessive. . . . . 333
CHAP. XX. DE LA GÉNÉROSITÉ. . . . . *Ibid.*
Du défaut de générosité. . . . . 335
De l'excès de générosité. . . . . *Ibid.*
Des présents. . . . . 336
CHAP. XXI. DES SERVICES. . . . . 338
Du refus d'obliger. . . . . 340
Du desir excessif d'obliger. . . . . *Ibid.*
CHAP. XXII. DE LA RECONNOISSANCE. . . *Ibid.*
De l'ingratitude. . . . . 341
D'une reconnoissance excessive. . . . . 342

CHAP. XXIII. DES MŒURS. . . . . *Page* 342
Des mœurs relâchées. . . . . 345
Du scandale. . . . . *Ibid.*
De la prudence. . . . . 346
Des mœurs austères. . . . . *Ibid.*
CHAP. XXIV. DES BIENSÉANCES. . . . . 347
De l'honnêteté. . . . . 348
Des convenances. . . . . *Ibid.*
De l'inconvenance. . . . . *Ibid.*
Du ridicule. . . . . *Ibid.*
Des bienséances excessives. . . . . 349
CHAP. XXV. DE LA DÉCENCE. . . . . 350
De l'indécence. . . . . 351
De l'effronterie. . . . . *Ibid.*
De l'impudence. . . . . *Ibid.*
D'une décence excessive. . . . . *Ibid.*
CHAP. XXVI. DE LA HONTE. . . . . 352
Du défaut de honte. . . . . 353
De la confusion. . . . . *Ibid.*
CHAP. XXVII. DE L'HYPOCRISIE. . . . . 354
CHAP. XXVIII. DU DESIR DE L'ESTIME PUBLIQUE. . . . . 355
De l'absence du desir de l'estime publique. 358
D'un desir excessif de l'estime publique. *Ibid.*
CHAP. XXIX. DE L'OPINION PUBLIQUE. . . 359
Du respect humain. . . . . 362
De la réputation. . . . . *Ibid.*
De l'approbation publique. . . . . 363
De la louange. . . . . *Ibid.*
De la censure. . . . . 364
Du blâme. . . . . 365
CHAP. XXX. DES PRÉJUGÉS. . . . . 366
Des usages. . . . . 367

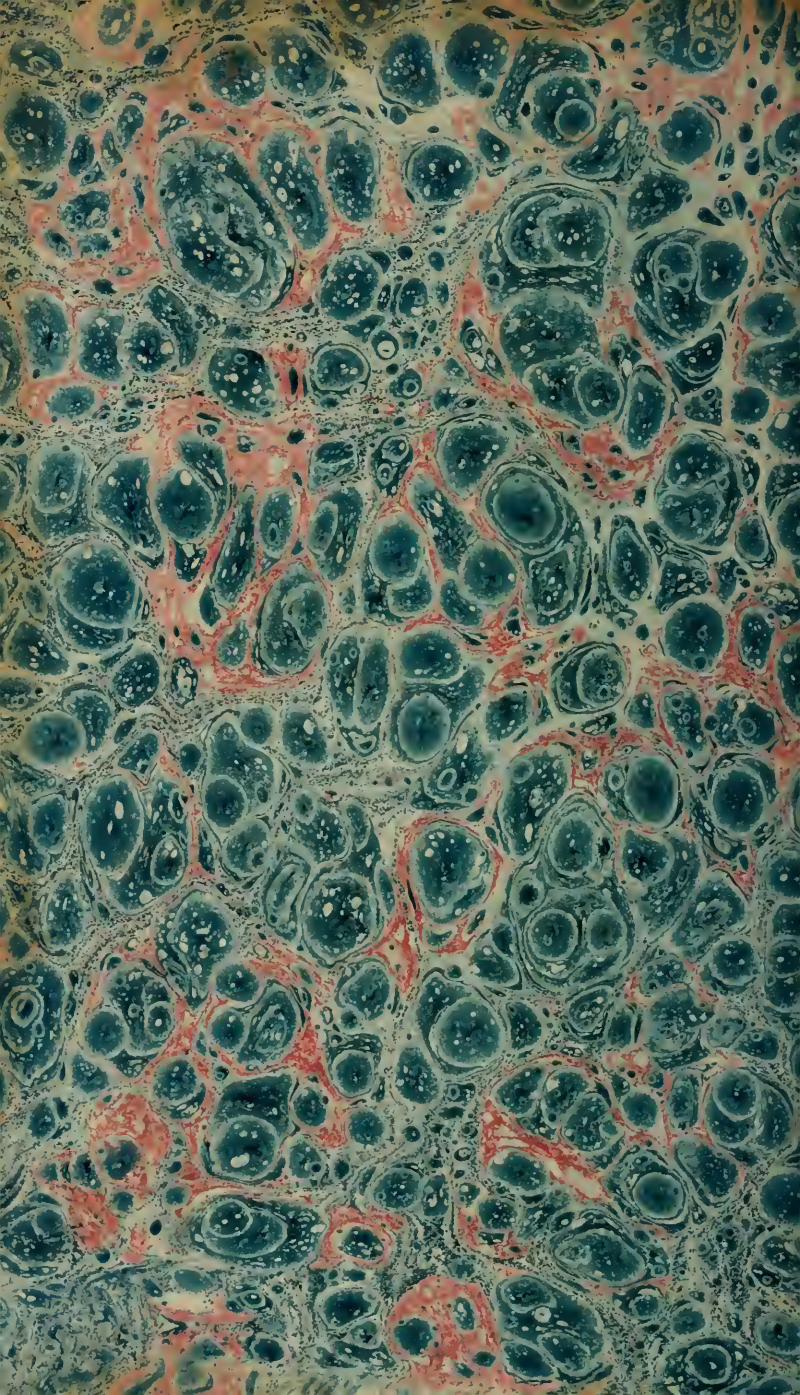
CHAP. XXXI. DE L'HONNEUR. . . . . *Page* 368
Du déshonneur. . . . . *Ibid.*
De l'infamie. . . . . 369
De l'ignominie. . . . . *Ibid.*
D'un honneur trop délicat. . . . . *Ibid.*
CHAP. XXXII. DES CONSIDÉRATIONS. . . . 370
Du manquement aux considérations. . . *Ibid.*
Des considérations déplacées. . . . . *Ibid.*
CHAP. XXXIII. DES PROCÉDÉS. . . . . 371
Du manque de procédés. . . . . 373
D'un excès de délicatesse dans les procédés. 374
CHAP. XXXIV. DE LA CONVERSATION. . . *Ibid.*
Du besoin de parler. . . . . 380
Du besoin de ne pas parler. . . . . 381
De la taciturnité. . . . . *Ibid.*
CHAP. XXXV. DE L'ART DE PARLER. . . . 382
De l'art de se taire. . . . . 384
CHAP. XXXVI. DE LA PLAISANTERIE. . . 385
De la raillerie. . . . . 386
De l'ironie. . . . . *Ibid.*
Du persiflage. . . . . *Ibid.*
De la dérision. . . . . 387
De l'insulte. . . . . *Ibid.*
CHAP. XXXVII. DE LA VÉRACITÉ. . . . . 388
De la réticence. . . . . *Ibid.*
Du mensonge. . . . . *Ibid.*
De l'abus de la véracité. . . . . 389
CHAP. XXXVIII. DE LA FRANCHISE. . . . 390
De la dissimulation. . . . . *Ibid.*
Du déguisement. . . . . 391
De la fausseté. . . . . *Ibid.*
De l'ingénuité. . . . . *Ibid.*
De l'excès de franchise. . . . . *Ibid.*

CHAP. XXXIX. DE LA CONFIANCE. . . *Page* 392
De la méfiance. . . . . *Ibid.*
De l'excès de confiance. . . . . 393
CHAP. XL. DE LA FINESSE. . . . . 394
De la ruse. . . . . 395
De la trahison. . . . . *Ibid.*
De la perfidie. . . . . *Ibid.*
CHAP. XLI. DE LA FLATTERIE. . . . . 396
De la délation. . . . . 397
CHAP. XLII. DE LA MÉDISANCE. . . . . 398
De la calomnie. . . . . 399
CHAP. XLIII. DU SECRET. . . . . 400
Des confidences. . . . . 401
De la discussion. . . . . 402
De l'indiscrétion. . . . . *Ibid.*
D'un excès de discrétion. . . . . *Ibid.*

FIN DE LA TABLE.

---

Page 57, ligne 9, de l'animalité, *lisez* du règne animal.



a39003 00952661 6b